

L'homme éternel

The Everlasting Man

Gilbert Keith CHESTERTON

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement	1
Introduction : Le dessein de ce livre	1
Première Partie : Cet animal qu'on appelle l'homme.....	7
L'homme dans sa caverne.....	7
Le Pithécantrophe et les professeurs	14
Antiquité de la civilisation	23
Dieu et les dieux.....	35
L'homme et les dieux	43
Démon et philosophes	51
La guerre des dieux et des démons.....	61
La fin du monde	69
Deuxième partie : Cet homme qu'on appelle le Christ.....	76
Dieu dans sa grotte	76
Les énigmes de l'Évangile.....	84
Une très étrange histoire.....	90
Le témoignage des hérétiques	97
La clé de la prison	106
Les cinq morts de la foi.....	115
Conclusion : Brève récapitulation	122
Annexes	127
À propos de la préhistoire	127
À propos de la science	127

Avertissement

Pour qu'il n' y ait pas de malentendus sur son objet, ce livre nécessite un avertissement. Le point de vue que j'y développe est plus historique que théologique et ne dépend pas directement de l'événement principal de ma vie - ma conversion - qui fera l'objet d'un autre ouvrage, plus franchement polémique. Il est impossible à un catholique, du moins je l'espère, d'écrire sur quelque sujet que ce soit, sans montrer qu'il est catholique, mais cet essai n'envisage pas spécialement ce qui différencie catholiques et protestants : il y est davantage question des différentes sortes de païens que des différentes sortes de chrétiens.

Mon idée maîtresse se résume ainsi : ceux qui disent que le Christ est un mythe parmi d'autres et sa religion, une religion parmi d'autres, rabâchent un lieu commun, contredit par un fait éclatant. Pour développer cette idée, je n'ai pas eu besoin d'aller beaucoup au-delà de ce que nous savons tous. Je n'ai fait appel à aucune connaissance particulière et il m'arrive de dépendre de plus savants que moi, ce qui est plutôt à la mode.

Souvent en désaccord avec la vision de l'histoire que soutient H. G. Wells, je juge équitable de rendre ici hommage à l'imagination audacieuse et constructive que manifeste son œuvre à la fois variée, vaste et passionnante, et de le remercier plus encore d'avoir affirmé le droit de l'amateur à l'usage raisonnable des faits établis par le spécialiste.

Introduction : Le dessein de ce livre

Il y a deux façons de rentrer chez soi. La première nous est familière. La seconde est de faire le tour du monde jusqu'à ce que l'on soit revenu à son point de départ. J'ai tenté de raconter un voyage de ce genre dans un de mes livres, mais c'est d'une autre image que je me servirai ici. Je la tire d'un roman qui demeurera à l'état idéal des livres que je n'écrirai jamais. Mon histoire se passait dans une de ces vastes vallées bordées de falaises crayeuses où se dessinent parfois des animaux fantastiques. Il s'agissait d'un bonhomme qui habitait une chaumière à flanc de coteau. Un beau jour, il partait à la recherche de quelque chose comme le gisant et la tombe d'un géant. Après avoir marché un moment, il se retournait et découvrait alors que sa ferme et son potager, brillant doucement comme les ors et décors d'un manuscrit ancien, s'inscrivaient dans un immense dessin où il avait toujours vécu sans s'en rendre compte. Telle est selon moi la courbe du progrès de toute intelligence vraiment originale aujourd'hui. Telle est l'idée maîtresse de mon livre. Je pense que le mieux, si l'on n'est pas résolument à l'intérieur de la chrétienté, est d'être résolument en dehors.

Les censeurs professionnels du christianisme ne l'attaquent pas de l'extérieur. Au nom même de leurs doutes, ils demeurent en terrain disputé. Leurs critiques ont quelque chose des exclamations intempestives d'un analphabète. Ils récitent volontiers les litanies de l'anticléricalisme le plus éculé et déplorent que les prêtres portent la soutane. Pour autant, ils ne réclament pas que les filatures et les arrestations soient opérées par des argousins en civil. Ils se plaignent que l'on ne puisse pas interrompre un sermon et proclament que la chaire est un repaire de lâches. Il ne leur vient pas à l'esprit qu'il serait moins injuste d'adresser ce reproche aux journalistes: à la sortie de l'église, le prédicateur est là en chair et en os, tandis que le plumitif cache souvent jusqu'à son nom, et personne ne sait où le trouver. Ils ironisent sur le fait que les églises sont vides, sans même vérifier si elles le sont, ni signaler que certaines sont pleines. Dans

un autre registre, ils reprochent à l'Église de n'avoir pas empêché la guerre. Chose si simple, en effet, que l'on se demande pourquoi personne ne prétend l'empêcher, hormis quelques-uns de ces sceptiques cosmopolites, maniaques de l'anticléricalisme, prophètes jamais las d'annoncer l'avènement de la paix universelle, qui sont les pires ennemis de Rome. Le déclenchement de la Première Guerre mondiale a disqualifié l'Église, osent affirmer ceux-là même qu'il aurait dû faire mourir de honte. Diraient-ils que l'arche de Noé fut disqualifiée par le Déluge ? Quand le monde va mal, cela prouve plutôt que l'Église voit juste : ce qui justifie son existence, c'est que ses enfants soient des pécheurs et non qu'ils soient sans péché. Quel triste état d'esprit que celui de ces réactionnaires militants de l'irréligion !

Tout allait bien pour le bonhomme de mon roman quand il était enraciné dans la terre de ses pères ou quand il partait assez loin pour en avoir une vue d'ensemble. Mais nos agnostiques s'enferment dans une vallée si étroite qu'ils ne voient plus les hauteurs environnantes. Ils ne sont plus chrétiens mais n'arrivent pas à cesser d'être antichrétiens. Confits dans la mauvaise humeur et l'hostilité mesquine, plongés dans une atmosphère de réaction obsessionnelle, ils regardent toutes choses dans la pénombre de la polémique antichrétienne. Ils vivent encore dans l'ombre de la foi mais n'en voient plus la lumière.

J'affirme ici que le mieux est d'être assez proche de sa demeure spirituelle pour l'aimer et, tout de suite après, d'en être suffisamment loin pour ne pas la haïr. Je soutiens que le meilleur juge du christianisme est sans aucun doute un chrétien et qu'un juge équitable pourrait se trouver chez les confucianistes, le plus mauvais des juges étant l'homme des idées toutes faites, chrétien mal christianisé, agnostique acariâtre, pris dans le tourbillon d'une querelle dont il ne comprend pas les tenants et aboutissants, héréditairement dégoûté d'on ne sait quoi, d'avance fatigué d'entendre ce qu'il n'a jamais entendu. Cet homme-là est incapable de juger le christianisme paisiblement comme le pourrait un confucianiste. Il n'est pas même capable de le juger comme il jugerait la doctrine de Confucius. Il est hors d'état de regarder l'Église comme il regarderait, sous un ciel exotique, une pagode chinoise.

La fondation asiatique du grand François-Xavier, qui allait instaurer l'Église, la dressant comme une flèche de cathédrale au-dessus des cornes des pagodes, fut ébranlée, dit-on, parce que d'autres missionnaires accusèrent ses successeurs d'avoir donné aux douze apôtres des costumes chinois. Il serait mille fois préférable, pourtant, d'habiller les apôtres en Chinois que de les transformer en idoles ou en poupées de jeu de massacre. Si nos censeurs considéraient le christianisme du même œil qu'un étrange culte oriental, les mitres épiscopales leur paraîtraient aussi mystérieuses que les coiffes des bonzes, le rosaire aussi fantastique qu'un moulin à prières et la croix aussi lointaine que la roue de l'éternel retour. À l'anticléricalisme maladif succéderait l'attitude paisiblement objective de l'observateur venu d'une autre planète. Ils se livreraient en philosophes à l'étude impartiale des bonzes plutôt qu'à la dénonciation des méfaits ecclésiastiques. Ils passeraient devant les églises comme devant des pagodes au lieu de camper sous leur porche sans entrer ni prier, incapables de passer leur chemin. En bref, je leur conseille de regarder les douze apôtres comme des Chinois et de rendre justice aux saints chrétiens comme s'ils étaient des sages païens.

Avec ce conseil, je suis parvenu au point essentiel des pages qui suivent, où je veux montrer qu'en faisant un effort sincère pour regarder ces questions en étrangers, nous sommes conduits à voir rigoureusement ce qui nous était annoncé. Comme le voyageur parvenu assez loin pour voir le géant, voit que c'en est un, nous constatons le bien-fondé de la vision traditionnelle. Quand nous serons enfin parvenus à regarder l'Église depuis les confins de l'Extrême-Orient, nous verrons qu'elle est en vérité l'Église du Christ. En un mot, au moment où nous serons enfin impartiaux envers elle, nous verrons pourquoi elle déchaîne la partialité.

Ce dernier point mérite d'être commenté. Quand je parvins à voir le caractère propre de l'histoire sainte - sa singularité substantielle -, je m'avisai qu'il en allait de même avec l'histoire humaine qui l'avait préparée, car elle aussi a sa source en Dieu. Une comparaison équitable fait éclater ce qui distingue l'Église des autres manifestations de vie religieuse ; de même, l'humanité sort grandie de sa comparaison avec les autres règnes de la nature. Il y a, je crois, quelque chose d'un sophisme dans la vision moderne de l'histoire car elle estompe les différences entre l'animal et l'homme, entre les païens et les chrétiens. En réalité, ceux qui étudient attentivement ces questions les voient distinctement : nos adversaires sont incapables de les apercevoir parce qu'ils sont incapables de regarder avec indifférence. Ils refusent la pleine lumière et ne voient ni le blanc ni le noir. À leurs yeux, tout est gris. Cette attitude a sans doute des excuses, on peut même lui trouver des aspects sympathiques, mais elle n'est en rien scientifique. Un iconoclaste peut être indigné à juste titre, mais un iconoclaste n'est pas impartial. Il faut une dose d'hypocrisie peu commune pour affirmer que la grande majorité des penseurs évolutionnistes et autres professeurs d'histoire comparée des religions sont impartiaux. Pourquoi le seraient-ils ? Et qu'est-ce que cela veut dire ? Nous sommes plongés dans une guerre de religion universelle au sujet d'une croyance qui est, pour les uns, l'opium du peuple et, pour les autres, le salut du monde. Je ne me réclame point de l'impartialité, car je sais que l'acte de foi d'un homme fixe sa pensée et comble son esprit. Mais je prétends que je suis beaucoup plus impartial qu'aucun d'entre eux, car je peux exposer mes convictions loyalement et rendre en quelque sorte justice à tous ; je suis plus impartial aussi dans la mesure où je me considérerais comme déshonoré de dire sur le Dalaï Lama la moitié des sottises qu'ils débitent sur le pape, ou d'avoir aussi peu de sympathie pour Julien l'Apostat qu'ils en ont pour les jésuites. Ah non ! ils ne sont pas impartiaux. Jamais ils ne tiennent la balance égale, surtout quand leur dogme fondamental, l'évolution, est en jeu. Ils projettent sur toutes les questions la lumière déclinante de ce crépuscule des dieux dont ils proclament la venue. J'entends montrer que, quoi qu'il en soit de ce crépuscule, il n'est pas la pleine lumière qui éclaire les hommes.

Car je tiens qu'il faut vivre dans la fantasmagorique pénombre de l'évolutionnisme pour trouver ce qui ressemble à quoi que ce soit d'autre ce qui est manifestement exceptionnel et extraordinaire. Je veux parler de cet animal qu'on appelle l'homme et de cet homme qu'on appelle le Christ. C'est pourquoi j'ai divisé ce livre en deux essais : le premier est un résumé de l'aventure de l'humanité païenne, le second, un aperçu du bouleversement que fut son passage au christianisme. Ce double objectif suppose une méthode spécifique qu'il n'est pas facile d'appliquer et moins encore de définir ou de justifier.

Pour faire vibrer, de la seule manière acceptable, la corde de l'impartialité, il est nécessaire de toucher celle de la nouveauté : la première fois que nous voyons les choses, nous les regardons sans parti pris. Voilà pourquoi, soit dit en passant, les enfants acceptent les dogmes sans difficulté. Mais l'Église, institution éminemment pratique, sait que les enfants deviennent des hommes et qu'il faut aux hommes, pour militer efficacement, des rites fixes, destinés à devenir familiers, à supporter même une part de routine. Car l'habitude est une bonne chose si le cœur des rites est connu et aimé. Mais quand l'habitude devient inattention, quand l'inattention engendre l'ennui et l'ignorance, quand nous ne voyons plus ce qu'il y a d'évidemment surnaturel dans notre vie quotidienne, il est grand temps que nous nous refassions l'âme d'un de ces petits enfants dont le réalisme est aussi grand que l'innocence. Ce qui est devenu familier gagne à devenir insolite si la familiarité engendre l'indifférence. Quelle que soit notre conception des vérités vertigineuses évoquées ici, l'indifférence à leur égard est certainement une erreur. Plus, c'est nécessairement une illusion. Il faut opposer à cette indifférence l'imagination la plus débridée et la plus paradoxale : celle qui permet de voir ce qui est.

La seule façon de me faire entendre sans ambiguïté, c'est de choisir un exemple parmi les choses qu'il est convenu d'appeler merveilleuses. George Wyndham me dit un jour qu'il avait vu un des premiers vols d'un plus lourd que l'air et que c'était merveilleux ; cependant, ajouta-t-il, c'était loin de valoir cette merveille qu'est un homme à cheval. D'autres disent qu'il n'est rien sous le ciel de plus beau qu'un bon cavalier sur une belle bête et c'est vrai tant que l'on donne à cette idée sa portée réelle. Le fait d'appartenir à une famille qui soigne bien ses chevaux dispose à se faire une idée juste des rapports entre un homme et un cheval. Quand il a appris de son père à monter et à panser, un adolescent sait que ces rapports peuvent être agréables. Il en est convaincu au point de s'indigner grandement s'il voit maltraiter des chevaux. Jamais il ne se demandera, comme tel fameux philosophe contemporain, lequel des deux doit monter l'autre. Il laissera Swift à sa triste lubie de ravalier les hommes au rang de singes et de hisser les chevaux au rang de dieux. Il ne verra dans le cheval que la plus noble conquête de l'homme. Il lui paraîtra tout naturel qu'une statue équestre soit le symbole de la grandeur. Que l'on mette des ailes à un cheval ne lui semblera certes pas monstrueux ; que l'Arioste fasse chevaucher en plein ciel maint héros de la chrétienté le comblera d'aise. Car il saura, ce cavalier adolescent, que son plus noble idéal s'est incarné autrefois dans les chevaliers. Il trouvera naturel que le plus beau compliment que l'on puisse lui adresser soit de le déclarer chevaleresque.

À l'homme qui n'est plus capable de cet émerveillement, dont l'humeur est si morose qu'un cavalier sur sa bête n'évoque rien de plus qu'un rond-de-cuir sur son siège, il faut une cure radicale. L'homme qui prend pour une convention bourgeoise et démodée ces couples admirables que forment un homme et son cheval, la chevalerie et son esprit, l'homme pour qui la charge de son aïeul à Balaclava n'est qu'un album de photographies jaunies et poussiéreuses, est un grand malade. Non seulement le vieil album de photos, merveilleux receleur de trésors familiaux, ne l'éclaire pas, mais sa poussière l'aveugle. À un tel degré de cécité, il faut un remède proportionné, quelque chose comme l'apparition d'un cavalier de l'Apocalypse.

Du plus profond de la forêt, voici venir vers nous, à l'aube des anciens jours, une des créatures les plus inquiétantes de la préhistoire. Sa démarche est lourde mais dansante. Sa tête, aussi longue qu'étroite, est une véritable gargouille, et son cou, une énorme gouttière hérissée de crins. Ses pieds, lourdes masses de corne, sont si bizarres que l'on s'inquiéterait presque qu'ils ne soient pas fourchus. Telle qu'elle est, cette créature unique en son genre mérite vraiment le nom de monstre, parce que le propre du monstre est d'être unique. Si nous le voyons ainsi, comme l'a vu le premier homme qui l'a enfourché, nous imaginons mieux ce qu'il a pu éprouver. Le tableau n'est pas banal de cette bête plutôt mal fichue, surmontée d'un nabot à deux pattes qui prétend la conduire. Au détour d'un chemin quasi surréaliste, cette merveille qu'est un homme à cheval est devenue, s'il est possible, plus merveilleuse encore. Comme si nous contemplions saint Georges et son dragon, mais que, ô prodige, le dragon soit dressé et monté par saint Georges.

On voudra bien noter que dans cet exemple, qui n'est qu'un exemple, le cheval de cauchemar que voit le premier homme à la lisière de la forêt est le même, ni plus ni moins merveilleux, que la banale monture de nos écuries. J'incline à croire que, de ces deux points de vue extrêmes, le second constitue le meilleur moyen d'atteindre la vérité. Mais j'affirme que tous deux permettent de l'atteindre, tandis que l'ennui et l'oubli de la vision traditionnelle l'interdisent. Autrement dit, j'affirme qu'il est plus sain de considérer un cheval sous le rapport de sa monstruosité que sous le rapport de sa puissance fiscale. Quand on en est à ne plus connaître que le cheval-vapeur, il est hautement souhaitable de rencontrer un cheval emballé.

Il en est du monstre qu'on appelle un homme comme du monstre qu'on appelle un cheval. Pour ce qui est de l'homme, je crois, bien entendu, que ma façon de voir est la meilleure. Le point de vue chrétien et catholique, j'en suis convaincu, est le seul universel et le seul satisfaisant. La seule façon de retrouver la bonne direction quand on ignore ce point de repère ou que par malheur

on l'a perdu, c'est de marcher sur la tête, au moins le temps de voir que l'homme est un animal étrange et même, décidément, très étrange. La considération du phénomène préhistorique qu'est un cheval nous a conduits à admirer l'homme qui le monte et à nous remettre en face du fait que c'est l'homme qui monte la bête. Quittant la préhistoire et ses monstres pour considérer l'aventure humaine, nous sommes conduits à reprendre l'antique chemin de la foi tracé par l'insondable Providence et non à l'abandonner. Quand nous voyons ce qu'a de singulier le quadrupède, nous admirons son cavalier ; quand nous voyons ce que ce bipède a de singulier, nous admirons son Créateur.

En résumé, dès lors que nous tentons d'observer l'homme en zoologistes, nous voyons qu'il ne relève pas de la zoologie. Dès lors que nous tentons d'en faire un quadrupède dressé sur ses seules pattes de derrière, nous réalisons qu'il ferait un quadrupède aussi miraculeux que Centaure galopant parmi les champs du ciel. Tous les chemins mènent à Rome et tous les chemins ramènent à la philosophie première du monde civilisé, y compris ceux qui passent par le chemin des écoliers et le royaume des fées. Mais il n'est pas impossible que le sol le plus sûr demeure celui d'une tradition raisonnable, où les hommes caracolent sur leurs montures et sont de grands chasseurs devant l'Éternel.

Il nous faut aussi réagir contre le lourd relent d'ennui qui environne le christianisme. Il est presque impossible de rendre aux faits leur fraîcheur car ils font partie de notre décor familial. L'homme déchu, c'est vrai, se lasse souvent des décors qu'il connaît bien. Si nous arrivions à dire la surnaturelle histoire du Christ comme celle d'un héros chinois, à l'appeler Fils du Ciel au lieu de Fils de Dieu, à l'auréoler des fils d'or des broderies chinoises, à le peindre avec la laque des poteries chinoises, au lieu de le peindre sur le fond de feuille d'or de nos Primitifs, il n'y aurait qu'un cri, j'en suis convaincu, pour célébrer la transparente pureté de notre récit. Nous n'entendrions plus rien dire de l'injustice de la substitution en vue de l'expiation, ni de son illogisme. Le poids du péché ne serait plus un conte de bonne femme. La loi naturelle ne serait plus une insulte à la dignité humaine. Nous pourrions admirer le chevaleresque dieu des Chinois qui tombe du ciel pour combattre les démons, sauver les pécheurs et les empêcher de succomber sous le poids de leurs fautes. Nous pourrions admirer la subtilité du sens chinois de l'histoire qui rend si bien compte de ce qu'a de déchirant l'imperfection humaine. Nous pourrions admirer l'élévation et l'ésotérisme de la sagesse chinoise qui professe des lois non écrites plus hautes que nos codes. Nous croirions le premier fakir venu qui viendrait nous raconter cela. Si le christianisme était une mode récemment venue d'Orient, on ne lui reprocherait pas d'être une vieille croyance orientale. Je n'ai pas l'intention de suivre ici l'exemple de saint François-Xavier que j'ai cité tout à l'heure. Mon idée n'est pas tant de représenter les douze comme des mandarins que de les présenter comme des étrangers. Non que je doute du succès triomphal que remporterait mon récit. L'annonce de la Bonne Nouvelle dans les pagodes et l'histoire de l'Église du bord du Fleuve Jaune seraient parfaitement bien accueillies, je m'en réjouirais malicieusement, en tant que contes d'Extrême-Orient par ceux-là mêmes qui ne supportent pas qu'elles soient la trame de l'histoire occidentale. Je me propose donc de présenter ces choses si graves sous leur jour le plus inattendu et le plus singulier, dussé-je pour cela leur donner parfois un tour burlesque ou loufoque.

Mon propos est d'aider mon bienveillant lecteur à regarder l'histoire de la chrétienté d'un point de vue panoramique avec, en toile de fond, l'histoire humaine. Je veux l'aider aussi à prendre de l'histoire de l'humanité une vue d'ensemble avec, en arrière-plan, l'histoire de la terre. Je prétends que l'histoire humaine et l'histoire chrétienne deviendront ainsi parfaitement visibles. Leur caractère surnaturel ne disparaîtra pas comme les couleurs se fondent dans une toile impressionniste, il éclatera au contraire comme les couleurs d'un blason, aussi vigoureusement

qu'une croix de gueules sur un écu d'argent, comme éclate la grandeur de l'homme qui se soumet la terre, comme éclate la splendeur de la Croix qui triomphe de la mort.

Pour les voir clairement, nous considérerons ces choses dans leur ensemble, et regarderons leur développement à partir de leur point de départ: le caractère incroyable d'un tel développement à partir d'une telle origine sautera alors aux yeux. Libre à qui le veut de raconter l'histoire de ce qui aurait pu arriver et de retracer l'évolution imaginaire d'espèces inventées. Mais si l'on accepte tous les faits, il faut accepter aussi l'imprévisible et le prodigieux. Si l'hypothèse que l'homme a été un animal nous retient, pourquoi n'imaginerions-nous pas que nos premiers parents furent des éléphants, créateurs d'un style éléphantésque où le colossal était l'ordinaire ? Tant d'éléphantésque extravagance nous permettrait aussi bien d'imaginer une vache en pantalon, boutonnant ses bretelles qu'un super-singe plus fort que superman, quadrumane épatant qui ferait de la peinture d'une main, de la sculpture de l'autre, le ménage et la cuisine avec les deux dernières. Soyons sérieux, regardons ce qui s'est passé réellement - et constatons qu'il y a une distance astronomique entre l'homme et toute la création. Tenez-vous à ranger l'Église parmi les innombrables sectes qui s'entr'égorgeaient allégrement au nom de Mithra ou de Manès à la fin de l'Empire romain ? Affirmez-vous qu'elle a disparu, qu'une secte a pris sa place ? Préparez-vous alors à une surprise de taille, désagréable peut-être : celle de la retrouver, deux mille ans plus tard, semblable à elle-même et sans rivale, brûlant d'ardeur et d'enthousiasme, fraîche comme une pensée neuve.

Première Partie : Cet animal qu'on appelle l'homme

L'homme dans sa caverne

Là-haut, très loin, aux confins du champ des étoiles, il y a une petite planète que les astronomes découvriront peut-être un jour, mais dont rien ne m'a laissé penser jusqu'ici que les savants l'ont découverte bien qu'elle soit constamment sous leurs pieds. Il y pousse une incroyable quantité de plantes et d'animaux très étonnants, notamment des hommes de science. Ainsi commencerait mon histoire du monde si je devais sacrifier à la mode de commencer par des considérations astronomiques. Sans m'appesantir sur sa situation par rapport au soleil, j'essaierais de montrer notre planète en imaginant que nous la regardons, perdue dans son coin, telle qu'elle apparaîtrait à quelque observateur inhumain. Seulement, je ne suis pas sûr du tout que ce soit le point de vue rêvé pour considérer l'humanité. Et je trouve assez grossière l'astuce qui accable l'esprit sous une avalanche de chiffres pour faire saisir la petitesse de notre monde. Si j'étais incapable de montrer que notre mystérieuse planète est passionnante, je ne condescendrais pas à la ravalier au rang de planète négligeable. L'insisterais plutôt sur le fait que nous ne savons pas qu'elle est une planète, au sens où nous savons que c'est l'endroit où nous sommes - à vrai dire un assez drôle d'endroit. Cela dit, sans plus m'encombrer d'astronomie, j'en viens à des considérations plus familières.

Une de mes premières mésaventures de jeune journaliste advint à propos d'un livre de Grant Allen intitulé *L'évolution de l'idée de Dieu*. Chargé d'en rendre compte, j'émis l'idée qu'un livre signé Dieu sur *L'évolution de l'idée de Grant Allen* aurait été beaucoup plus passionnant. Je n'oublierai pas de sitôt le ton attristé de mon rédacteur en chef lorsqu'il me fit remarquer le tour blasphématoire de cette remarque. Le cher homme avait l'esprit faux au point de ne rien trouver de blasphématoire dans un titre qui voulait dire tout bonnement : « Voici comment l'absurde notion de divinité s'installe dans la cervelle des gens. » Mon observation était pénétrée de cette pieuse révérence qui se plaît à reconnaître la Providence en ses desseins les plus obscurs et ses voies les moins explicables. J'ai appris depuis bien des choses, notamment que certaines manifestations de scepticisme tiennent à des questions de phonétique. Mon rédacteur en chef avait sursauté parce que j'avais eu le tort de placer en tête un mot court, tandis que le titre du livre commençait par un mot long. J'ai constaté aussi que la présence simultanée dans une même phrase de deux mots courts, Dieu et chien par exemple, produit toujours un effet de choc. Que vous disiez ensuite : Dieu a créé le chien ou le chien a créé Dieu importe assez peu. C'est une querelle de théologiens byzantins. Mais si vous commencez par un grand mot tel qu'évolution, vous êtes tranquille : personne ne lira la suite, un rédacteur en chef moins que tout autre, surtout s'il est aussi occupé que le mien.

Cet incident mineur m'est resté comme une manière de parabole qui expliquerait pourquoi tant d'histoires de l'humanité commencent par le mot évolution. Le mot, comme le concept, a quelque chose de lent, de modéré, de rassurant. Mais, en ce qui concerne ces questions premières, le mot n'a guère de sens et l'idée guère de substance. Personne ne peut concevoir comment le néant pourrait engendrer quelque chose. Personne ne peut améliorer l'état de la question en expliquant comment une chose en est devenue une autre. Il est beaucoup plus logique de dire qu'« au commencement Dieu créa le ciel et la terre », quitte à penser seulement qu'« au commencement une puissance inconnue entama des opérations invérifiables ». Car Dieu est mystère jusque dans son nom et personne n'a jamais cru que l'homme pénétrerait un jour le mystère de la création du monde ni qu'il pourrait en créer un. Mais le mot évolution est devenu

synonyme d'explication, ce qui amène ce très fâcheux résultat qu'un tas de gens croient avoir tout compris, comme ils croient qu'ils ont vraiment lu l'Origine des Espèces.

Les notions de pente douce, de transition lente sont des éléments aussi fondamentaux qu'illogiques de ce conte de fées. Car aller vite ou lentement ne fait rien à l'affaire. Ce qu'a d'intelligible un événement ne dépend pas de sa durée. À l'incrédule, un miracle au ralenti paraîtra tout aussi incroyable qu'un miracle instantané. La métamorphose des marins grecs au coup de baguette d'une déesse est une chose. La lente transformation d'un officier de marine de nos amis en un animal de plus en plus rose, jusqu'à arborer un groin et quatre pieds fourchus, en est une autre. Je ne la crois pas plus rassurante. Il se peut que les sorcières médiévales aient pris leur envol de la plus haute tour de la ville, la vision d'un vieux monsieur flânant à la hauteur de l'entresol, si tranquillement et lentement que ce soit, n'en susciterait pas moins quelques interrogations. Et cependant, le déterminisme historique recourt sans cesse à cette idée curieuse et confuse que l'on peut tourner les difficultés, et même éliminer le mystère, en mettant tout sur le compte du temps. Ainsi rassure-t-on une vieille dame que la voiture rend nerveuse par la promesse d'aller doucement. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce que vaut le confort intellectuel procuré à si bon compte.

H. G. Wells est prophète et ne s'en cache pas. Il lui arrive même de prophétiser contre lui-même. Son premier livre de science-fiction répond victorieusement à son dernier ouvrage historique. Sa machine à explorer le temps pulvérise ses arguments fondés sur la relativité du temps. Le héros de ce prodigieux cauchemar voit des arbres jaillir comme des fusées, le règne végétal exploser en verdure, le soleil bondir d'est en ouest comme un char de feu, toutes choses qui ne lui paraissent pas moins naturelles pour aller vite et ne nous paraissent pas moins surnaturelles pour aller lentement. Mais pourquoi se passe-t-il quoi que ce soit, vite ou lentement ? C'est la seule question qui importe vraiment et quiconque l'entend comme il faut sait qu'elle est sinon religieuse, du moins philosophique ou métaphysique. Et certes personne, pas même Herbert George Wells, ne la croira résolue par une accélération ou une décélération de l'histoire. Pas plus qu'on ne croira qu'un mauvais film deviendrait bon au ralenti.

Une vision primitive, au sens de simple et directe, voilà ce que demande l'examen de la vie primitive. Je prie donc mes lecteurs de faire avec moi l'effort de regarder les choses premières simplement, ce qui ne veut pas dire stupidement, en s'attachant aux faits plutôt qu'aux mots. La fameuse machine de M. Wells peut nous y aider. Accélérer la croissance des végétaux, faire monter les peupliers jusqu'au ciel, permettra de faire éclater aux yeux de tous le plus ahurissant de toute l'affaire. À proprement parler, nous ne savons qu'une chose: l'herbe pousse, les arbres croissent comme un nombre incroyable d'autres choses. Au firmament du ciel, au plus profond des mers vivent d'étranges créatures à plumes ou à écailles, à la surface des terres fourmille une multitude de bêtes à pattes ou sans pattes, dont la plus étrange se tient sur deux pieds. Rapportés à ces faits, l'évolution, l'atome, voire même le système solaire ne sont qu'hypothèses. Puisque nous parlons d'histoire et non de philosophie, notons simplement qu'aucun philosophe n'a jamais contesté le caractère mystérieux de la création de l'univers et de l'origine de la vie. Pour la plupart, les philosophes ont le bon goût de reconnaître que l'apparition de l'homme est un troisième mystère et qu'il y eut à la surface du globe une révolution plutôt qu'une évolution lorsque naquit ce que nous appelons l'intelligence et la volonté, autrement dit, un troisième pont jeté sur un troisième abîme. L'homme, les oiseaux, les poissons sont des vertébrés, c'est un fait, quelle que soit sa signification. Mais si nous nous contentons de ce point de vue de zoologiste, la suite des aventures du quadrupède dressé sur ses pattes de derrière se révélera bien plus fantastique et subversive que s'il s'était mis à marcher sur la tête.

En guise d'introduction à l'histoire de l'homme, un exemple me permettra de montrer combien l'enfance du monde suppose d'innocence enfantine pour être comprise, et combien la

vulgarisation pseudo-scientifique joue à cache-cache avec les faits, même les plus importants. Il montrera aussi tout ce que j'ai en tête quand je dis qu'il est nécessaire de saisir les différences cruciales qui donnent forme à notre histoire, sans se laisser submerger par les discours sur sa lenteur et ses recommencements. Il montrera, par-dessus tout, ce que je veux dire quand j'affirme que plus on regarde l'homme comme un animal, plus il est clair qu'il n'en est pas un.

Tout le monde peut le constater, nos livres et nos journaux retentissent des faits et gestes d'un personnage universellement connu sous le nom d'homme des cavernes. Sa vie privée nous est presque aussi familière que ses actes publics et son comportement est analysé par des psychologues et des médecins. D'après ce que j'ai lu, il serait évident que l'homme des cavernes passait le plus clair de son temps à battre sa femme et, de façon générale, toutes les femmes. Avouerai-je que je n'arrive pas à me rendre à cette évidence ? Faute sans doute d'avoir consulté les procédures de divorce et les gazettes du temps, je demeure incrédule. C'est une manière de dogme, paraît-il, que l'homme des cavernes faisait la cour aux femmes armé d'une trique. Mais cette affirmation, qui ne repose sur rien, est contredite par la seule considération des animaux. Il faudrait imaginer une jeune personne singulièrement perverse pour réclamer d'être séduite à coups de massue. Et je vous demande un peu comment admettre qu'une brute pareille ait eu pour femelle une créature si raffinée. Les amours des girafes, les idylles aquatiques des hippopotames ne s'accompagnent pas de tels hors-d'œuvre. Que l'on soit fixiste ou transformiste, je ne vois pas comment l'on pourrait prendre pour argent comptant des détails domestiques absolument invérifiables. Mais il y a plus remarquable encore: nos vulgarisateurs négligent le seul point dont ils pourraient peut-être parler concrètement. Ils nous disent tout de l'homme des cavernes sauf ce qu'il faisait dans ses fameuses cavernes.

C'est d'autant plus remarquable que le seul point certain - à supposer qu'il y ait des certitudes en préhistoire - touche à sa caverne réelle et non à sa trique littéraire. Si nous prenons pour guide l'inventaire des cavernes, nous gagnerons en réalisme ce que nous perdrons en sensationnel. Disons-le tout de suite, nous ne trouverons ni massues garnies d'autant d'encoches que de femmes décervelées, ni guirlandes de squelettes, ni crânes ouverts comme œufs à la coque : rien qui rappelle la chambre de Barbe Bleue, rien qui ait un rapport quelconque avec les thèses, les hypothèses et les slogans contemporains. Si nous voulons voir la première aube du monde telle qu'elle fut, il faut raconter la découverte de la caverne comme une légende, emprunter la langue d'Homère et la chanter sur le mode héroïque, comme la conquête de la Toison d'or ou des Hespérides. En cette aurore, la chaude lumière du soleil dissiperait le brouillard des hypothèses fumeuses. Les poètes épiques savaient raconter une histoire - à dormir debout parfois - sans se perdre dans les méandres de la mode. Le style naïf et dépouillé des narrateurs anciens servirait utilement de modèle aux explorateurs modernes, dont les grands mots insinuent tant de choses invérifiables. Alors, nous aurions accès à ce que l'on sait vraiment de l'homme des cavernes ou, du moins, de ses cavernes.

Il était une fois un prêtre, un enfant et, au flanc d'une colline, une caverne. Un jour, le prêtre et l'enfant pénétrèrent dans la caverne. Ils s'y enfoncèrent profondément par un dédale de tunnels obscurs et secrets. Ils rampèrent comme des taupes, se faufilèrent par des goulots presque infranchissables, dégringolèrent dans des crevasses profondes comme des puits. On aurait dit qu'ils s'enterraient soixante-dix-sept fois sept fois au-delà de tout espoir de résurrection. Cela est courant dans cette sorte de vaillantes entreprises, cela devient prodigieux à la lumière des premiers jours. Il n'y a rien de banal, par exemple, à ce qu'un prêtre et un enfant, symboles de l'antiquité et de la jeunesse du monde, soient les premiers à violer les secrets du monde souterrain. Ici, c'est au symbolisme de l'enfant que je m'attacherai surtout. Qui se souvient de son enfance sait ce que peut éprouver le petit garçon qui suit Peter Pan sous les racines d'un arbre et s'enfonce toujours plus loin jusqu'aux racines des montagnes. Imaginons maintenant un

explorateur sans autre bagage qu'une fraîcheur innocente, partant pour le centre de la terre avec le simple désir de voir, sans souci de l'article à écrire. Il trouverait au terme de son voyage une caverne aussi ténébreuse que celle du Vieillard des Mers au fond de l'océan. Sur les murs de pierre de cette chambre secrète, illuminée soudain après des siècles innombrables, il verrait de grandes silhouettes teintes de terres diversement colorées, dont les lignes, jetées par-delà l'abîme des âges, révéleraient le geste d'une main humaine. Elles représenteraient des animaux peints par un homme qui était un artiste. Malgré leur archaïsme, elles posséderaient cette fermeté de contour, cette vivacité du trait, qualités qu'aucun artiste ne laisserait mettre en discussion par un savant et qu'admire tout homme qui dessine ou seulement s'y essaie. Ces fresques montreraient que l'artiste avait cet esprit d'observation et d'entreprise qui n'évite pas les difficultés mais les recherche, celle par exemple où l'on voit un cerf qui tourne la tête vers la croupe, dans une attitude familière aux chevaux, mais que maints animaliers contemporains auraient quelque mal à rendre. Vingt détails semblables manifestent que l'artiste a regardé ces animaux avec intérêt, sans doute plaisir, et qu'il y avait en lui quelque chose d'un naturaliste qui serait resté naturel.

Faut-il ajouter que rien dans cette grotte ne rappelle l'atmosphère sinistre et sanguinaire de la caverne battue des vents du journalisme. Aussi loin dans le passé que l'on puisse suivre l'homme à la trace, nous lui trouvons un air humain et fort éloigné de l'inhumaine abstraction fabriquée de toutes pièces par les vulgarisateurs. Romanciers, éducateurs en chambre, et tous autres psychologues parlent de notre ancêtre supposé sans jamais rien nous dire de ses activités troglodytes. Lorsque le romancier réaliste écrit au début d'un chapitre : « De fauves lueurs s'allumaient dans les prunelles du comte ; il sentait l'homme des cavernes se réveiller en lui... », il est probable qu'il désappointerait ses lecteurs si le comte se contentait ensuite d'aller au salon pour y dessiner des vaches sur les rideaux. Lorsque le psychanalyste explique à son client : « Ce sont les instincts refoulés de l'homme des cavernes qui travaillent votre subconscient », il ne fait pas allusion au désir de peindre à l'aquarelle ou de multiplier les croquis du port de tête des ruminants. Cependant nous sommes sûrs que l'homme des cavernes se livrait à ces innocents et paisibles passe-temps, tandis que nous n'avons pas le plus petit commencement de preuve qu'il se soit comporté comme on veut nous le faire accroire. En un mot, l'homme des cavernes que l'on nous présente est un mythe, et plus exactement une fumisterie, car le mythe est souvent une vérité transposée. Cette fumisterie, qui relève de l'alibi, n'a rien de scientifique, mais elle permet d'excuser une humeur anarchique des plus modernes. Le monsieur qui veut brutaliser une femme peut certainement se conduire comme un mufler sans s'en prendre à l'homme des cavernes, dont nous ne savons presque rien, encore une fois, sauf qu'il peignait des fresques aussi fraîches que gracieuses.

Mais la leçon que je désire tirer de ces images est autre. Elle est à la fois plus simple et plus haute, si haute et si simple qu'elle peut, à première vue, paraître enfantine - et elle l'est en effet, au meilleur sens du mot. C'est pourquoi, tout au long de ces pages, j'ai cherché à voir avec un regard d'enfant. Il y avait là un fait énorme au point d'en devenir difficile à discerner. Si l'enfant était un disciple du prêtre, on peut supposer qu'il avait reçu l'empreinte d'un certain bon sens que nous inculque souvent la tradition. En l'occurrence, il pouvait reconnaître sans peine que cette œuvre d'un primitif était l'œuvre d'un homme, intéressante sans être incroyable en tant que primitive. Il pouvait voir ce qu'il y avait à voir, sans que l'enthousiasme évolutionniste lui fasse prendre des pinceaux pour des massues. S'il les avait connues, il aurait tenu les théories à la mode pour plausibles tant qu'elles étaient compatibles avec les faits. Il aurait admis que le caractère de l'artiste pouvait comporter d'autres traits que celui dont il nous a laissé la trace. Peut-être, après tout, l'artiste aimait-il dessiner les animaux et battre les femmes, mais nous sommes fixés sur le premier point, et non sur le second. Après avoir sauté à pieds joints sur sa vieille mère, sur sa femme à l'occasion, peut-être l'homme des cavernes se délassait-il au doux babil du ruisseau et au

spectacle gracieux des biches se désaltérant au crépuscule. C'est possible, mais cela n'a rien à voir avec la question. Le bon sens de l'enfant l'aurait conduit à s'en tenir aux faits, à ce qu'ils peuvent apprendre. Or, les fresques sont à peu près les seuls faits. L'enfant conclurait qu'un monsieur a dessiné des animaux et qu'il les a peints à l'ocre rouge pour la même raison qui le pousse à en dessiner au crayon et à les colorier en rouge. L'homme a dessiné un cerf, l'enfant un cochon, parce que c'est amusant. Le premier a peint un cerf qui tourne la tête, le second a fermé les yeux pour dessiner son cochon, parce que c'est difficile. L'homme et l'enfant sont liés par la fraternité humaine, plus belle encore d'enjamber les âges que d'atténuer les différences sociales. Quant à l'homme des cavernes de l'évolutionnisme primaire, l'enfant n'en voit pas trace, et pour cause. Dites-lui que saint François d'Assise a dessiné ces animaux dans un élan de pure tendresse fraternelle, rien dans la caverne ne lui permettra de vous contredire.

Une dame de mes amies, assez pince-sans-rire, soutenait d'ailleurs que la caverne était une crèche où l'on mettait les bébés à l'abri, et que les animaux peints sur les murs étaient là pour les amuser comme aujourd'hui les murs des jardins d'enfants s'ornent de girafes et d'éléphants stylisés. Cette plaisanterie doit attirer notre attention sur la valeur relative de certaines de nos suppositions. Les peintures rupestres ne prouvent même pas que l'homme des cavernes vivait dans une caverne. Est-ce que l'exhumation d'une cave aux environs de Londres ou de Paris, longtemps après que la colère divine ou humaine se sera appesantie sur elles, prouverait que la moyenne bourgeoisie de la fin du XIXe siècle était troglodyte ? La caverne, comme la cave, a pu recevoir une affectation particulière et tenir lieu de chapelle, d'asile, de lieu de rencontres secrètes et j'en passe. Mais enfin sa décoration évoque moins le repaire d'une dangereuse société d'anarchistes qu'une paisible crèche. J'ai choisi de faire découvrir la grotte souterraine par un enfant; il est aisé d'imaginer n'importe quel enfant, d'hier ou d'aujourd'hui, tendant la main pour caresser les bêtes peintes sur le roc, en un geste qui serait, nous le verrons, le présage d'une autre grotte et d'un autre enfant.

Supposons maintenant que ce n'est pas un prêtre mais un professeur qui s'est occupé du petit garçon, un de ces professeurs qui réduisent l'homme à un animal supérieurement évolué. Admettons que ce petit garçon plein de fraîcheur et de simplicité se voit comme un Mowgli emporté par l'élan vital, tout juste différencié des autres animaux par une mutation récente. Que conclurait-il de cet étrange livre d'images en pierre ? Il penserait, comme l'autre petit garçon, qu'au terme d'un long voyage souterrain, il se trouvait devant un mur sur lequel un homme avait dessiné un renne, mais qu'il lui faudrait descendre encore beaucoup pour trouver un mur sur lequel un renne aurait dessiné un homme. Ce truisme apparent recèle une vérité formidable. Partez avec ce Mowgli, enfoncez-vous à des profondeurs incalculables, traversez des continents engloutis, percez jusqu'aux entrailles du globe, aussi retranchées de l'humanité que l'autre face de la lune, contemplez dans ces abîmes glacés les colossales terrasses de pierre morte où s'inscrivent en pâles hiéroglyphes les traces d'âges abolis, qui ne semblent pas appartenir à une même histoire, mais paraissent chacun toute une création et tout un univers. Vous verrez un pullulement aveugle de monstres, caricatures fantastiques aux formes incroyables, un grouillement de vie extravagant, tentaculaire, frénétique, de tout ce qui déchire, gratte et tranche, où cornes, crêtes, becs et dards s'entremêlent dans une confusion inextricable. Mais vous ne trouverez nulle part un doigt qui ait dessiné une ligne intelligible sur le sable, une griffe qui ait griffonné une esquisse de forme. Selon toute apparence, il est fort peu plausible que cela se soit produit au cours des gigantesques bouleversements des premiers âges ; il ne l'est pas davantage que des animaux contemporains nous offrent ce spectacle. Le plus évolutionniste des enfants ne s'attend pas à trouver un jour Minet dessinant une caricature vengeresse de Médor, car le bon sens de l'enfance le protège. C'est cela cependant qu'il devrait voir quand il regarde les fresques de ses ancêtres mal dégrossis. Comment ne serait-il pas étonné de se sentir tellement proche d'hommes si lointains et

si loin des animaux qui l'entourent ? Enfant naïf, comment ne s'interrogerait-il pas sur l'absence du moindre vestige d'art animal ? La plus simple leçon de la caverne aux fresques, si simple qu'elle risque d'échapper, c'est qu'il y a entre l'homme et la bête une différence de nature et non de degré. La preuve ? Si je vous dis qu'un primitif des plus reculés a dessiné un singe, vous me croirez ; si je vous dis ensuite qu'un singe très intelligent a dessiné un homme, vous penserez que je blague. Une variation brusque, sans équivalent - quelque chose comme un seuil - apparaît là. L'art est la signature de l'homme.

Telles sont les vérités premières par lesquelles doit commencer l'histoire des commencements. L'évolutionniste, lorsqu'il examine à son tour les peintures rupestres, prétend regarder à la loupe un spectacle trop vaste pour être embrassé d'un coup d'œil et trop simple pour être compris d'emblée. Il s'ingénie à tirer de chaque détail une nuée de déductions hasardeuses et d'hypothèses accessoires. Il établit des théories aussi subtiles qu'instables sur l'absence de religion, la présence de superstition, le gouvernement matriarcal, les lois de la chasse, les sacrifices humains et Dieu sait quoi encore. Dans le prochain chapitre, je tenterai d'exposer un peu plus complètement la question, objet de tant de controverses, des origines préhistoriques des idées humaines notamment en matière religieuse. Je me sers ici de la caverne pour illustrer une vérité toute bête : l'histoire devrait commencer par des vérités élémentaires. Quand tout est dit, une éblouissante constatation demeure, mille fois enregistrée et confirmée : l'homme du renne dessine, le renne ne dessine pas. Si l'homme du renne était, comme son renne, une bête, quel étonnant fruit de la biologie, quelle bête extraordinairement différente des autres bêtes et bestioles - à vrai dire plus surprenante comme produit naturel que comme produit surnaturel.

J'ai commencé mon récit dans une caverne, à la manière de Platon, parce que cela me permettait de rendre manifeste le sophisme coutumier aux préfaces, préambules et autres prologues inspirés par l'évolutionnisme. Il n'est d'aucun secours d'affirmer que l'évolution de l'homme s'est déroulée lentement et doucement, par étapes progressives, car les fresques infligent un démenti catégorique à cette supposition. Rien ne montre que les singes, fresquistes maladroits, aient été remplacés par des hommes plus habiles, ou que Pithécantrophe ait gribouillé jusqu'à ce qu'Homo sapiens dessine. Voit-on qu'un animal qui s'est effectivement développé ait brossé des portraits de plus en plus ressemblants ? Le chien ne peint pas aujourd'hui de plus jolies aquarelles qu'au temps où il barbouillait comme un chacal. En devenant cheval de course, l'étalon sauvage n'a pas quitté le réalisme pour l'abstraction. S'il est un point assuré, c'est que les divers modes de reproduction des formes appartiennent exclusivement à l'homme, insigne exception qu'il faut bien traiter comme telle. L'histoire digne de ce nom est obligée de présenter l'homme, dès les commencements, debout et solitaire, dans la plénitude de son humanité. D'où il vient, d'où viennent toutes choses, est l'affaire des théologiens, des philosophes, des scientifiques, non des historiens. Mais son besoin de dessiner rend manifeste le mystère de l'homme et sa spécificité. Il est une créature radicalement différente des autres, car il est aussi un créateur. En ce sens, rien n'est fait qui ne soit fait à l'image de l'homme. Mais la chose est si certaine qu'elle impose, même en l'absence de toute croyance religieuse, le recours à une forme ou l'autre de principe éthique ou métaphysique. Nous verrons au prochain chapitre comment cela s'applique à toutes les théories historiques et idéaux évolutionnistes à la mode. Il reste que la meilleure manière de me faire comprendre était de commencer par ce qui se passait vraiment dans la caverne. Elle rend manifeste, dans la nuit obscure où reposait la nature, la nouveauté inouïe d'un esprit qui est comme un miroir. Il est comme un miroir parce qu'au double sens du mot, il réfléchit; parce que toutes les formes viennent à l'infini se refléter en lui, comme les ombres lumineuses dans une vision; et plus encore parce qu'il est seul de son espèce. Il est plus ou moins comparable à d'autres choses auxquelles il ressemble plus ou moins: le guéridon est aussi rond que le miroir et l'armoire est plus grande. Il reste que le miroir est l'unique meuble de la pièce qui puisse contenir tous les

autres. L'homme est le microcosme, l'homme est la mesure de toutes choses, l'homme est l'image de Dieu.

C'est là tout ce que la caverne peut nous apprendre. Avant de la quitter pour remonter au grand jour, récapitulons cependant, une dernière fois, les raisons de dire que l'homme est une exception unique, à la fois miroir et mesure de toutes choses. Les lourdes nuées accumulées par les sophistes se dissiperont si nous restons simples. La vérité la plus simple est que l'homme est un animal si étrange qu'on le dirait presque étranger à la terre. Il a plutôt l'air d'arriver d'un autre monde que d'être né ici-bas. En même temps inférieur et supérieur à sa condition, il n'est jamais à l'exacte hauteur des circonstances. Il ne peut pas se contenter de sa peau naturelle ni se fier à ses instincts. Créateur aux mains et aux doigts enchantés, il est aussi une manière d'infirmes enveloppé de bandages qui sont ses vêtements et muni de béquilles qui sont ses meubles. Son esprit souffre des mêmes libertés incertaines et des mêmes strictes limites. Seul d'entre les animaux, il est atteint de cette folie magnifique qu'est le rire, comme s'il avait surpris quelque secret de la structure de l'univers, inconnu de l'univers lui-même. Seul d'entre les animaux, il éprouve le besoin de détourner sa pensée des réalités immédiates de sa vie physique, de les cacher comme s'il pressentait une présence plus élevée qui l'initiait au mystère de la honte. Que ces traits nous semblent l'honneur de la nature humaine ou un outrage fait à la nature tout court, nous devons admettre qu'ils sont uniques, d'accord sur ce point avec l'instinct populaire nommé religion jusqu'à ce qu'il soit perturbé par les cuistres, notamment les soi-disant adeptes du retour à la vie naturelle.

Il n'est pas naturel de considérer que l'homme s'inscrit tout naturellement dans la création. Le bon sens nous dit que l'homme est autre chose qu'un coquillage de plus sur la plage, qu'un mammifère de plus dans la campagne. Il n'est ni sain ni simple de ne voir en lui qu'un animal. C'est pécher contre la lumière, contre le sens de la mesure qui est la marque de toute réalité. Il faut choisir son éclairage, estomper ici, insister là. Mais ce qui se tient debout devant nous sous le clair soleil, est quelque chose d'autre - une chose autre, parfaitement extraordinaire à tous égards, extraordinaire au point qu'elle est sans aucun rapport avec ce qui la précède. Notre observateur extraterrestre et impersonnel, maîtrisant les lois physiques et biologiques de la nature, capable de prévoir le déroulement des choses comme il a lieu effectivement, ne sera nullement préparé à cette nouveauté peu naturelle. Il considérera sans aucun doute que l'apparition de l'homme n'est pas du même ordre que le choix d'une meilleure pâture par ce troupeau-ci, ou que l'apparition des beaux jours par la grâce de cette hirondelle-là. Il sentira qu'il ne change pas d'échelle mais d'univers, comme s'il voyait une vache prendre son élan et sauter pardessus la lune, ou un cochon s'envoler de sa bauge en gazouillant. Pour trouver un parallèle, il faudrait d'ailleurs que le troupeau, après avoir choisi son pâturage, construise son étable ou que l'hirondelle fasse le printemps et tire les plans de sa résidence secondaire. Le fait même que les oiseaux construisent des nids est une de ces ressemblances qui font éclater ce changement d'univers. Qu'un oiseau puisse construire son nid sans jamais édifier autre chose, prouve que sa tête n'abrite rien d'autre qu'une cervelle d'oiseau, d'une preuve plus nette que s'il ne construisait rien. En ce dernier cas, on pourrait supposer qu'il est un philosophe de l'espèce bouddhiste ou indifférentiste, attentif à la seule vie de l'esprit. Mais quand il construit son nid comme il le fait et chante son bonheur à pleine gorge, nous savons qu'il y a entre lui et nous un obstacle infranchissable, invisible comme la vitre où il se cogne si souvent. Imaginons au contraire que notre observateur voie un oiseau se mettre à construire à la manière des hommes et qu'éclatent en un clin d'œil sept styles de nid. Imaginons que cet architecte à plumes choisisse avec amour de fines brindilles et des feuilles pointues pour exprimer la piété pénétrante du gothique et se mette, un jour de maussaderie, à employer des feuillages épais et de la boue noirâtre pour dresser son nid sur les lourdes colonnes de Baal et d'Astaroth, comme un véritable jardin suspendu de Babylone. Supposons qu'il modèle

de petites statues à l'effigie des oiseaux célèbres dans les arts et les sciences et en orne le pourtour de son nid. En un mot, supposons que cet oiseau entre mille entreprenne, un beau matin, quoi que ce soit que l'homme entreprenne depuis le premier matin du monde, et notre observateur, c'est certain, ne considérera pas qu'il vient d'assister par hasard à la naissance d'une sous-variété de l'espèce volatile. Il jugera sans doute que c'est un drôle d'oiseau, peut-être un oiseau de malheur - en tout cas le signe d'un fait accompli et non d'un événement futur : l'avènement d'un esprit doué d'une profondeur inconnue, semblable à l'esprit humain. Et celui-là, s'il n'y a pas de Dieu, on ne voit pas quel esprit l'aurait prévu.

Il n'y a pas l'ombre d'une indication, c'est un fait, que cet esprit soit le fruit d'une évolution. Il n'y a pas le plus petit commencement de preuve que cet avènement se soit produit graduellement, ni même naturellement. À dire vrai, scientifiquement, nous ne savons rien du développement de l'esprit humain - à supposer qu'il se soit développé -, rien non plus de ce qu'il est. Quelques os et quelques cailloux rassemblés peuvent suggérer l'idée d'un développement du corps humain, mais rien de pareil n'existe pour l'esprit humain. Il n'était pas et il fut, nous ne savons ni quand ni comment. Il y eut un événement et cet événement, qui fut comme un saut hors du temps, ne donne pas prise à l'histoire telle qu'on l'entend habituellement. L'historien doit constater le fait et le prendre pour ce qu'il est, son rôle n'est pas de l'expliquer. S'il ne l'explique pas du point de vue de l'historien, il se gardera d'en donner une explication biologique. Il ne se disqualifie aucunement en l'acceptant sans l'expliquer car il s'agit d'une réalité: le réel est la matière de l'histoire aussi bien que de la biologie. Il est parfaitement en droit de considérer paisiblement l'événement cochon-ailé ou l'événement vache-dans-la-lune, en tant qu'ils sont des événements. Un monde illogique et bizarre, un monde qui produit une chose aussi illogique et bizarre ne le trouble pas davantage : il accepte que l'homme soit un accident, parce qu'il l'accepte en tant que fait. On peut toujours se reposer sur le dur oreiller du réel, même s'il ne ressemble à rien de connu. Il est, cela suffit pour la plupart d'entre nous. Maintenant, si nous tenons absolument à savoir ce qui s'est passé et comment cela s'est passé, si nous désirons absolument que toutes choses soient liées, et que l'homme émerge devant nous, par une évolution à partir de son cadre naturel, alors il nous faudra faire appel à bien autre chose. Si nous voulons trouver à l'homme une origine qui n'en fasse pas un monstre, il nous faudra rappeler des souvenirs formidables, réveiller des songes immémoriaux. Nous lui aurons trouvé bien des causes avant de voir qu'il est lui-même une cause. Mais c'est une tout autre causalité que nous invoquerons pour lui donner une figure raisonnable ou seulement plausible. Au terme du chemin, nous trouverons un monde tout à la fois oublié, redoutable et familier, d'innombrables visages resplendissants et le flamboiement d'une immortelle épée. Acceptons l'homme comme fait, s'il nous suffit qu'il soit un fait inexplicable. Acceptons-le comme animal, s'il nous convient de vivre parmi des animaux fabuleux. Mais si nous tenons à la logique et au principe de causalité, alors il nous faudra un déchaînement de miracles de plus en plus éclatants pour qu'engendré au sein d'orages formidables, ébranlant jusqu'au septième ciel l'ordre surnaturel, l'homme paraisse enfin une créature ordinaire.

Le Pithécantrophe et les professeurs

On ne fait peut-être pas assez attention à la difficulté devant laquelle la préhistoire met la science. Celle-ci, dont les progrès récents nous émerveillent, procède par acquis successifs. Dans toutes les questions pratiques et la plupart des questions fondamentales, elle accroît sans cesse ses résultats par le recours à l'expérience. Mais on ne peut pas fabriquer des hommes préhistoriques

en laboratoire ni observer aujourd'hui ce qu'ils faisaient autrefois. Un inventeur peut construire dans son garage un avion qu'il perfectionnera petit à petit. Aucun préhistorien ne pourra jamais surveiller dans son jardin l'évolution du chaînon manquant. Le prototype d'avion corrigera les erreurs de conception de son inventeur en s'écrasant au sol. Aucun ancêtre arboricole ne choira du haut de son arbre pour prouver à un préhistorien qu'il n'est pas son ancêtre. Le professeur ne peut pas garder un pithécanthrope dans son jardin pour observer s'il est cannibale ou s'il pratique le rapt nuptial, ni entretenir une tribu de néandertaliens pour prendre sur le vif les manifestations de l'instinct grégaire. S'il voit qu'un oiseau présente un comportement insolite, il pourra mettre en regard les mœurs d'autres oiseaux de son espèce. Mais d'un crâne ou d'une mandibule trouvés dans une grotte, il ne pourra pas tirer une vallée de Josaphat. Faute d'expérience, il ne peut qu'examiner les restes d'un passé presque entièrement aboli qui a laissé peu de témoins... Il résulte de ces diverses incommodités que, si le développement des autres sciences suit une trajectoire sans cesse corrigée par de nouvelles données, la préhistoire s'envole pratiquement sans contrôle. L'habitude de tirer des conclusions, qui se révèlent fructueuses dans de nombreux domaines, est si ancrée dans l'esprit scientifique qu'il met sur le même plan un tout petit morceau d'os et l'avion reconstitué à partir de vingt modèles mis à la ferraille. L'aviateur qui vole triomphalement a pu changer autant de pièces qu'il lui plaisait. Les malheurs du préhistorien viennent de ce qu'il doit s'appuyer sur les quelques trouvailles dont il dispose.

On associe, et c'est justice, science et patience. En préhistoire, toutefois, il serait plus juste de parler de l'impatience de la science. Malgré les difficultés déjà évoquées, les spécialistes échafaudent trop vite des hypothèses si fragiles et incontrôlables qu'elles relèvent presque des contes de fées. L'anthropologue le plus empirique est logé à la même enseigne que l'archéologue. Il lui faut se cramponner à ses vestiges du passé, s'y agripper comme le primitif à son silex, sans espoir de le voir jamais croître entre ses mains. C'est d'ailleurs pourquoi il y tient tellement. En même temps que son seul outil, c'est sa seule arme: il la manie avec une sorte de fanatisme dont ne sont pas coutumiers les savants de laboratoire. Plus d'un préhistorien en remontrerait à plus d'un chien sur l'art de montrer les dents en défendant son os ! Aucun théoricien canin, cependant, n'a encore éprouvé le besoin d'exposer la manière dont l'esprit vint aux chiens.

Regardons-le à l'œuvre. J'ai noté qu'il lui était difficile d'observer la transformation d'un singe en homme. L'expérience étant impossible, notre homme pourrait affirmer, nous l'admettrions presque tous, qu'une telle évolution est vraisemblable, mais il tient à extraire toute la moelle de son os - et Dieu sait ce qu'il tire d'une collection d'os. Il a trouvé à Java une calotte crânienne qui paraît plus petite que celle d'un homme, un peu plus loin un fémur vertical et dans les environs quelques dents non humaines. Si le tout provient d'un même individu, ce qui reste incertain, l'idée que nous pouvons nous en faire n'est guère moins incertaine. Il n'en a pas fallu plus aux vulgarisateurs pour nous présenter un personnage complet, voire complexe. Les cheveux de sa tête sont comptés et nous connaissons ses habitudes vestimentaires. Son nom est aussi répandu que celui de n'importe quel grand personnage. On parle du Pithécanthrope comme du marquis de La Fayette ou de la reine Victoria. On a tiré de lui un portrait saisissant de réalisme qui orne toutes les revues illustrées. Qui croirait à le voir que c'est là le portrait d'un fémur couronné d'un crâne. S'agit-il de sa psychologie ? Elle est connue de tous, aucun trait de son caractère ne nous échappe. Je viens de lire un article sur Java qui décrit en détail l'invincible fascination qu'exerce le mauvais exemple de ce cher vieux Pithécanthrope sur les nouveaux arrivants. Que les coloniaux qui s'installent à Java s'y conduisent mal, je le crois aisément. Mais je n'arrive pas à croire qu'ils soient stimulés dans leurs débordements par la découverte de quelques vieux os d'authenticité douteuse, certainement trop rares pour combler le vide qui nous sépare, en raison et en fait, de nos prétendus ancêtres. Cette filiation admise, ce que je ne cherche pas à contester ici, rendrait plus frappante encore l'absence presque complète de vestiges

déterminants. Darwin l'a reconnu de bonne foi, ce qui nous a conduits à adopter l'expression de « chaînon manquant ». Mais le dogmatisme des darwinistes a eu raison de l'agnosticisme de Darwin : ce qui désignait une ignorance est devenu le nom d'un être. Ils parlent de rechercher les coutumes du chaînon manquant, et même ses costumes. Autant vaudrait travailler avec une absence, se promener dans une lacune et faire la cour à une discontinuité.

Cela dit, je ne consacrerai pas davantage de place à la question oiseuse de savoir ce que pouvait bien être l'homme avant d'être humain. Il se peut que l'homme ait emprunté son corps à la brute, mais de cette transition supposée nous ne savons absolument rien qui éclairerait la naissance de son âme telle que l'histoire nous la révèle. Malheureusement, nos auteurs ne s'en avisent pas et raisonnent de la même manière lorsqu'ils traitent des premiers vestiges assurément humains. À parler rigoureusement, il est clair que nous ne savons rien de l'homme préhistorique pour la simple raison qu'il est préhistorique. « L'histoire de l'homme préhistorique » est une expression tout à fait déraisonnable que seuls des rationalistes pouvaient inventer. Si le prédicateur qualifiait le Déluge d'antédiluvien, il s'entendrait sans doute poser quelques questions sur ce qu'il veut dire par là. Et l'évêque passerait au moins pour excentrique, qui tiendrait Adam pour préadamite. Mais nous ne sommes pas censés nous offusquer lorsque les sceptiques écrivent l'histoire de la préhistoire. À la vérité, ils n'ont ni de l'une ni de l'autre une conception claire. Ce qu'ils veulent dire, et ici nous les suivrons, c'est qu'il existe des vestiges humains antérieurs aux chroniques humaines et que l'humanité a précédé l'histoire.

La civilisation est plus vieille que les chroniques écrites. Voilà ce qu'il faut garder en tête pour prendre une vue saine de notre passé. À s'en tenir aux témoignages qui nous sont parvenus, l'homme a cultivé plusieurs arts avant l'écriture et nous avons la preuve que ces arts primitifs étaient des arts. Il est donc très vraisemblable que les civilisations primitives étaient des civilisations. Le chasseur qui peignait l'image du renne n'a pas raconté sa chasse par écrit, de sorte qu'il n'appartient pas à l'histoire, mais il pratiquait son art en artiste et son dessin est intelligent. Rien ne laisse penser que son récit n'avait pas les mêmes qualités, mais s'il existe, nous ne savons pas le lire. Bref, il n'y a aucune raison d'entendre âge de la brute quand on dit âge de la pierre, et barbarie quand on dit préhistoire. Avant les temps historiques, la civilisation a pu exister et les arts fleurir, mais ses écrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous : elle est donc préhistorique. En cela consiste toute la différence pratique entre la mémoire et l'oubli, mais il est tout à fait possible qu'il y ait autant de formes de civilisation oubliées que de formes de barbarie oubliées. Et plus d'un signe nous incline à penser que, contrairement à ce qu'un vain peuple pense, ces âges disparus connurent des sociétés sans barbarie et même policées. En l'absence de textes, il convient de se montrer extrêmement circonspect et de se garder des affirmations téméraires. Hélas ! circonspection et prudence ne sont pas des qualités favorisées par cet évolutionnisme sommaire qui fait le fond d'une culture avide de nouveautés : sa curiosité ne redoute rien tant que les affres de l'agnosticisme. Le darwinisme a fait la fortune du mot et rendu la chose impossible.

Tant d'ignorance, disons-le crûment, se couvre du manteau de la plus outrageuse impudence. Certaines affirmations sont assénées si rondement qu'il faut un rare courage intellectuel pour examiner ce qu'elles valent et constater qu'elles sont sans fondement. Un récent article scientifique sur les mœurs d'une peuplade de l'âge de pierre commence bravement par ces mots : « Ils vivaient nus. » Fort peu de lecteurs se seront demandés ce que nous pouvions savoir de la garde-robe de gens dont il ne nous reste qu'un petit tas d'os et de cailloux. Le rédacteur s'attendait-il à ce qu'une casquette de pierre surgisse parmi les haches de pierre ? À ce qu'on retrouve un inusable pantalon taillé dans la même matière que leurs outils ? Aux têtes moins chaudes, il paraîtra évident que les vêtements grossiers ou raffinés de gens dont il ne reste pratiquement rien ont pu disparaître sans laisser de traces. Nos ancêtres ont pu tresser des paniers en osier ou des nattes de jonc d'un travail exquis sans les rendre impérissables pour autant. On

peut concevoir qu'une société porte l'art du tissage et de la broderie à un point de perfection rare et ne laisse ni monuments ni sculptures ; il y a de nombreux exemples de ces sociétés spécialisées. « Ils ne connaissaient que le fer », affirmera peut-être, suivant le même raisonnement, un futur explorateur des ruines de nos hauts fourneaux, avant d'annoncer que leurs dirigeants et propriétaires se promenaient tout nus - à moins qu'ils ne fussent culottés de tôle et chapeautés d'acier.

Je ne soutiens pas ici que les hommes préhistoriques s'habillaient ou tissaient, je constate simplement que nous n'avons pas les moyens de nous prononcer fermement. Revenons sur le très petit nombre de choses dont nous sommes sûrs qu'ils les faisaient certainement. Nous savons qu'ils n'étaient pas étrangers aux arts décoratifs. Avaient-ils le goût de la parure ? C'est probable puisqu'ils aimaient orner. Brodaient-ils leurs vêtements ? C'est possible mais, de toute façon, leurs broderies auraient disparu. En revanche, nous savons qu'ils peignaient et nous pouvons regarder leurs fresques, témoins irrécusables, nous l'avons dit, de la solitude et de la grandeur de l'homme, créature d'un ordre sans commune mesure avec les autres créatures. Le singe ne dessine pas mal ce que l'homme dessine bien. Le singe n'essaie pas de représenter maladroitement ce que l'homme réussit à représenter parfaitement. Livré à lui-même, le singe ne dessine pas, n'essaie pas de dessiner - n'essaie même pas d'essayer. Un trait mystérieux est tiré avant que l'art du trait commence.

Un autre auteur réputé, commentant les dessins attribués aux peuples néolithiques de l'ère du renne, et constatant qu'ils ne semblaient pas avoir de destination religieuse, aurait décidé, pour un peu, que ces peuples n'avaient aucune religion. Ah, le beau système qui nous renseigne sur les idées et les humeurs les plus secrètes de quelqu'un qui a croqué quelques animaux sur un mur sans que nous sachions rien de ses motifs ou de ses buts, ni des us et coutumes auxquels il obéissait, et qui a pu trouver plus facile de dessiner un renne qu'une religion ! Il a pu dessiner un renne parce que c'était le symbole de sa religion. Il a pu le dessiner parce que ce n'était pas le symbole de sa religion. Il a pu ne jamais dessiner le symbole de sa religion. Il a pu dessiner ailleurs le symbole de sa religion. Il a pu effacer le dessin du symbole de sa religion. Il a pu faire mille et une choses, mais il n'est pas d'une logique exemplaire d'en conclure que notre dessinateur ignorait les symboles religieux, ni de conclure, s'il n'en avait pas, qu'il ne croyait à rien. La suite des événements montre d'ailleurs la fragilité de ces conclusions. On découvrit peu après, dans les mêmes grottes, d'autres figures d'animaux non plus peintes mais sculptées, dont certaines portaient des trous ou des entailles - marques de flèches, affirmèrent les spécialistes, qui mirent les figurines endommagées au compte du rite magique d'occire les bêtes en effigie, et les figurines intactes au compte d'un rite magique favorisant la fécondité des troupeaux : c'est une habitude chez les savants d'expliquer chaque chose et son contraire. Son comique involontaire échappe à des intellectuels habitués à sauter aux conclusions. Il ne leur vient pas à l'idée, par exemple, que des chasseurs bloqués par l'hiver dans une grotte pouvaient avoir pris ces statuettes pour cible, inaugurant ainsi les jeux de société. Mais acceptons la thèse de la superstition : que devient alors celle de l'absence de religion ? En vérité, tout cela ne rime à rien. Ces hypothèses sont autant de flèches tirées en l'air. En guise de jeu de société, mieux vaut tirer sur un bison d'argile.

Nos théoriciens semblent oublier qu'il arrive à leurs contemporains aussi de dessiner dans les grottes. Les touristes qui visitent la grotte aux merveilles ou la caverne aux labyrinthes laissent partout des traces de leur passage et jamais leurs inscriptions ne sont attribuées à nos lointains ancêtres. Un jour, cependant, elles dateront de temps reculés. Si les professeurs de ce jour-là sont bâtis comme les nôtres, je peux d'ores et déjà affirmer qu'ils tireront d'admirables conclusions des inscriptions rupestres du vingtième siècle. S'ils sont dignes de leurs aïeux, les initiales entrelacées de Jules et Julie gravées sur les murs des grottes de Saulge révéleront

indiscutablement: 1 ° que le vingtième siècle ne disposait pas d'outillage de précision et ignorait l'art de la sculpture, car les lettres sont grossièrement tracées avec un vieux canif ; 2° que notre civilisation ignorait les minuscules et l'écriture cursive, car ce sont des majuscules ; 3° que notre langue était voisine du gallois ou, plus probablement, issue d'une langue protosémitique qui ignorait les voyelles, car ces deux consonnes consécutives sont imprononçables ; 4° que notre civilisation était sans religion, car on ne voit pas ce qui induirait à penser qu'un double J, même majuscule, est un symbole religieux. À vrai dire, ce dernier point aurait quelque apparence de vérité, car si nous avions plus de religion, nous serions plus raisonnables.

Les mêmes méthodes permettent d'affirmer que le sentiment religieux est apparu petit à petit, qu'il est né de causes disparates qui ont coïncidé par hasard. Ces causes, nous dit-on, se ramènent à trois principales : premièrement, la crainte du chef, que M. Wells appelle « le Vieux » avec une familiarité déplacée, ensuite le phénomène des rêves, enfin l'association de la germination et de la moisson du blé avec les notions de sacrifice et de résurrection. Puis-je dire en passant que cette psychologie me laisse rêveur. Comment croire qu'un sentiment si vif et constant soit né de causes si froides et disparates ? Imaginons qu'un des excellents romans d'anticipation de M. Wells nous conte la naissance sur la terre d'une passion nouvelle, mystérieuse, qui enivrerait les hommes comme un premier amour, pour laquelle ils verseraient leur sang comme on donne sa vie pour son pays. Nous serions assez surpris s'il expliquait cette nouvelle passion par l'habitude de fumer le cigare, l'augmentation des impôts et le penchant aux excès de vitesse: nous ne comprendrions pas parce que le rapport nous échapperait. De même, il est impossible d'établir un lien entre le blé, les rêves et un vieux chef armé d'une lance, à moins qu'un sentiment général ne les associe déjà. Mais un tel sentiment général serait nécessairement le sentiment religieux. Puis-je observer qu'en ce cas, il n'y a plus à l'expliquer puisqu'il existe déjà. Toute personne de bon sens admettra, je crois, qu'il est beaucoup plus vraisemblable que le sentiment d'un lien caché a toujours existé, et qu'il est aujourd'hui comme hier ce qui lie mystérieusement les songes et les rois et la houle des blés.

En vérité, la malice est un peu grosse qui complique à plaisir les choses les plus simples et joue à ne pas comprendre ce qui va de soi. On pourrait ainsi décrire la bizarre et répugnante habitude des hommes préhistoriques qui, ouvrant leur bouche toute grande à intervalles réguliers, l'emplissaient de corps étrangers, ou l'étonnante gymnastique des terrifiants troglodytes de l'âge de pierre, qui imprimaient alternativement à leurs jambes un mouvement d'élévation puis de fléchissement, comme si personne n'avait jamais entendu parler de manger ou de marcher. Le procédé pourrait être légitime s'il s'agissait de réveiller notre sens du mystère et de nous rappeler qu'il est merveilleux de manger et de marcher. Mais il est utilisé pour tuer le sens du mystère, étouffer les élans religieux, et rendre incompréhensible ce que tout le monde comprend. Tout le monde sent qu'il y a un mystère des rêves et qu'ils naissent aux obscures frontières de notre être. Tout le monde sent que la mort annuelle de la nature et sa résurrection nous approchent du secret de l'univers. Tout le monde sent qu'un caractère sacré doit entourer l'autorité où s'incarnent l'unité et l'âme d'un peuple. Que dire de l'anthropologue qui trouverait de bonne foi tous ces sentiments incompréhensibles, sinon que l'homme préhistorique était tout de même moins borné ? Il me semble évident qu'il fallait une véritable vie spirituelle pour réunir dans une même vénération des éléments si divers. Vouloir que la religion soit née de la crainte du chef ou de l'offrande de la moisson, c'est mettre la charrue avant l'aurochs, c'est affirmer que l'envie de peindre est née de la contemplation des peintures rupestres, c'est prétendre que la poésie résulte de l'habitude prise de fêter le retour du printemps par une ode officielle ou qu'elle est née de la propension d'un jeune homme à écouter régulièrement le chant de l'alouette avant de coucher ses émotions sur le papier. Autant dire alors que l'art est un effet de l'art. Certes, le printemps rend les adolescents poètes: à cette époque de l'année, rien au monde ne peut les empêcher d'évoquer le chant de l'alouette. Mais

les poèmes n'existent pas avant les poètes. La poésie ne procède pas des genres poétiques. Il n'est guère satisfaisant d'expliquer la naissance d'une chose par le fait qu'elle existe déjà. On ne peut pas dire que la religion provient des rites religieux parce que cela revient à dire qu'elle existe avant de naître.

Il faut un certain tour d'esprit pour saisir le mystère des songes et de la mort, pour sentir la valeur poétique de l'alouette et du printemps. Il y faut ce qu'on appelle l'esprit humain, qui sur ce point n'a pas changé, car les mystiques méditent encore sur les songes et la mort, et les poètes célèbrent toujours le printemps et l'alouette, tandis que rien n'indique qu'il se passe ailleurs quoi que ce soit d'analogue. La vache dans son pré n'a jamais composé la moindre pastorale bien qu'elle soit aux premières loges d'un grand nombre de concerts champêtres. Les moutons vivants ne rendent toujours pas aux moutons morts des hommages qui pourraient devenir un culte des ancêtres. Il est vrai que le printemps suggère aux jeunes quadrupèdes des pensées galantes, mais jusqu'ici la succession des printemps n'en a conduit aucun à rédiger ses pensées littéraires. De même, si les chiens, seuls d'entre les animaux, ont la faculté de rêver, voici longtemps que nous attendons le chien de génie qui tirera de ses songes une grand-messe canine - si longtemps même, que nous avons cessé d'attendre, et serions aussi surpris s'il s'en servait dans un sens ecclésiastique que s'il les examinait à la lumière de la psychanalyse. Bref, quelle qu'en soit la raison, il est clair que ces expériences et sensations naturelles n'arrivent que chez l'homme à s'exprimer en une forme quelconque d'art ou de religion. Ce n'est jamais arrivé ni sans doute n'arrivera jamais. Il n'est pas impossible logiquement - au sens où ce serait contradictoire - que les bœufs décident un jour de s'abstenir d'herbe le vendredi ou tombent à genoux au carillon de Noël; il se peut qu'ils expriment un jour le fruit de leurs ruminations sur la mort par un sublime chant funèbre en l'honneur des bœufs trépassés, ou narrent en vers la guerre des Charolais contre les Nivernais. De rêves en songes, le chien en viendra peut-être à construire un temple dédié à cette trinité canine qui a nom Cerbère et peut-être porte-t-il déjà des visions prophétiques où la constellation du Chien figure le paradis des chiens perdus. Ce n'est pas logiquement impossible car la proposition universelle négative que nous appelons impossibilité est difficile à prouver. Mais le sens du probable, ou bon sens, nous avertit que les animaux n'évoluent pas dans cette direction, qu'ils ne sont pas prêts à passer de l'expérience animale à l'expérimentation humaine, bien que le printemps, la mort, les rêves même appartiennent autant à leur expérience qu'à la nôtre, d'où il ressort que l'expérience sensible considérée comme telle n'engendre nulle part ailleurs que dans notre esprit, ou dans un esprit analogue au nôtre, un quelconque sentiment religieux. Nous voici revenus de la sorte à ce fait qu'est l'existence, aussi loin que nous puissions remonter, d'une pensée active, solitaire, capable de former des doctrines aussi bien que des images. Les données naturelles n'ont jamais manqué à la réflexion religieuse, mais le sens religieux appartient à l'homme. Lui seul a toujours pu s'interroger, découvrir et espérer. Lui seul peut songer et songer à ses songes. Lui seul peut voir la mort en face et l'ombre de la mort. Lui seul est en butte à cet incompréhensible mystère qui lui rend la mort à jamais incroyable.

Les rares échappées permises à nos regards se rapportent, il est vrai, à l'homme en tant qu'homme. Nous ne pourrions en dire autant de l'ancêtre supposé qui rattacherait l'homme aux brutes, pour la bonne raison qu'il est une supposition et, faute de savoir si le Pithécanthrope a jamais existé, nous ne savons pas s'il faisait sa prière. Il n'est rien d'autre qu'un être de raison, un bouche-trou destiné à remplir la brèche qui sépare des singes avérés ou d'autres animaux, d'hommes incontestables. Quelques débris d'os sont réunis bon gré mal gré, parce qu'ils servent à suggérer l'existence, postulée par une certaine philosophie, d'un être intermédiaire, mais personne ne s'en sert pour prouver quoi que ce soit d'ordre philosophique, et ce n'est pas un morceau de crâne ramassé à Java ou ailleurs qui nous fixera sur la piété ou l'impiété de cet hypothétique homme-singe. Peut-être avait-il une mythologie, peut-être fait-il partie d'une mythologie. Nous

pourrions nous attacher à savoir à quel stade de l'évolution du singe à l'homme apparaissent les préoccupations religieuses, si nous possédions quelques preuves de cette évolution. Autrement dit, le fait qu'il soit porté manquant, nous porte à être indifférents à la religion du chaînon manquant. Nous possédons des preuves de l'existence d'êtres humains indiscutables, nous n'en avons pas de cet être humain ou à moitié humain, ni de son existence, à vrai dire. Même les évolutionnistes les plus farouches ne s'aventurent pas à édifier leurs théories des origines de la religion à partir de lui. Lorsqu'ils cherchent à prouver que la religion prit sa source dans l'irrationnel et dans la barbarie, ils partent d'hommes avérés, aussi leurs preuves prouvent-elles seulement que les hommes ont toujours été religieux. Ils utilisent les notions d'irrationalité et de barbarie comme seuls des hommes peuvent les utiliser. Nous sommes ramenés, cette fois encore, à la vérité : en des temps si reculés qu'ils échappent à la science, quelque chose se produisit, dont ne peuvent témoigner ni os ni cailloux, et l'homme naquit, doué d'une âme.

À la vérité, ceux qui essaient d'expliquer de la sorte l'origine de la religion, cherchent une explication réductrice. Ils sentent inconsciemment qu'elle est d'autant moins impressionnante qu'elle est diluée dans un long processus de formation, presque insensible. Mais cette manière de faire falsifie complètement les données réelles. On juxtapose les fumeuses théories évolutionnistes et la solide réalité humaine comme deux praticables d'un décor pour créer un effet de perspective. C'est une illusion d'optique. Le lien qui unit les hommes entre eux n'unit pas l'homme au singe ni au chaînon manquant. De par le vaste monde, on a trouvé ici ou là quelques vestiges de créatures dites intermédiaires. À supposer qu'elles aient existé, ce pouvait être des créatures très différentes des hommes ou des hommes très différents de nous. Mais les hommes des cavernes et ceux du renne ne sont pas différents de nous. Ces hommes préhistoriques sont humains et humains absolument comme nous le sommes. Il se trouve que nous ne savons pas grand-chose d'eux, parce qu'ils ne nous ont pas laissé de chroniques ou de mémoires, mais ce que nous savons d'eux nous les montre aussi ordinairement humains que les hommes d'un village médiéval ou d'une cité grecque.

Quand nous regardons, d'où nous le faisons, la longue lignée des hommes, nous trouvons à cette créature les traits d'un être humain. Si nous y trouvions ceux d'un animal, nous devrions le tenir pour un animal anormal. Si nous regardons par le petit bout de la lorgnette, comme je l'ai fait maintes fois, si nous projetons par la pensée l'homme hors de son univers, nous devons admettre qu'un des animaux de notre globe est devenu fou. Mais dès que nous regardons par le bon bout - ou mieux, de l'intérieur -, nous voyons que cette créature a toute sa raison et que les hommes préhistoriques ont toute la leur. Nous sommes tous sensibles à certains signes de fraternité humaine, que nous les trouvons chez des sauvages, des étrangers ou de grands personnages. Prenons un exemple : ce que nous savons des légendes primitives et de la vie des âges barbares rend manifeste l'existence d'une certaine idée morale, peut-être mystique, dont les vêtements sont le symbole le plus courant. Les vêtements sont des ornements que l'homme porte parce qu'il est revêtu d'un sacerdoce. Même en tant qu'animal, l'homme diffère profondément des autres animaux. La nudité ne lui est pas naturelle, elle risque de causer sa mort au sens tout simple de mourir de froid, mais même quand la nécessité ne l'impose pas, les hommes portent des vêtements par pudeur ou par goût de la parure. S'il n'est pas rare que l'on juge des vêtements d'après des critères plus décoratifs qu'utilitaires, il est presque constant que leur usage soit lié à des points de protocole. Que les conventions varient notablement selon les temps et les lieux conduit certains esprits légers à conclure qu'elles n'ont aucune importance. On ne s'habille pas sur les rivages du Pacifique comme sur les bords de la Tamise, constatent-ils, et cela leur paraît suffisant pour affirmer que la pudeur n'existe pas. Incapables qu'ils sont de réfléchir plus avant, les innombrables formes de chapeaux, parfois fort excentriques, pourraient de même les conduire à affirmer que les chapeaux ne servent à rien ou qu'ils n'existent pas, non plus que la calvitie et les

coups de soleil. Les hommes se sont toujours donné des règles qui protégeaient leur vie privée de la raillerie ou du mépris, et l'observance de ces règles, quelles qu'elles fussent, augmentait leur sens de la dignité et du respect mutuel. Qu'elles aient trait, le plus souvent, aux relations entre hommes et femmes prises au sens large, illustre les deux faits qui commandent notre histoire dès l'origine. Le premier, c'est que le péché originel est vraiment originel. Non seulement au sens théologique, mais au sens historique de l'expression, il touche à nos origines. Quelles qu'aient été les croyances des hommes, ils ont tous cru que quelque chose en l'homme allait de travers. Ce sens du péché leur a interdit d'être nus avec naturel, et d'être naturels sans obéir à aucune loi. Le second fait, père et mère de toutes les lois, engendré lui-même d'un père et d'une mère, plus vieux que toute autre institution, c'est la famille.

Gardons ici encore le sens des proportions. Nous sommes en face d'un fait aussi massif que constant, ne laissons pas les observations partielles et les doutes plus ou moins raisonnables le cacher, comme les nuages qui enveloppent les flancs d'une montagne. L'institution que nous nommons famille eut peut-être à se frayer un chemin à travers diverses formes d'anarchie et d'aberration, mais il est certain qu'elle leur survit et vraisemblable qu'elle les précéda. Le nomadisme et le communisme montrent qu'il peut exister et qu'il existe, en marge des sociétés constituées, des sociétés difformes, mais rien ne montre que la forme n'ait pas précédé le difforme. Toujours est-il que c'est la forme qui compte, et que ce qu'on appelle l'humanité a pris cette forme-ci. Prenons comme exemple, parmi les règles évoquées plus haut qui régissent la génération, cette coutume sauvage très curieuse appelée *couvade*, digne d'un monde à l'envers, où l'on traite le père comme s'il était l'accouchée. Non seulement, elle suppose un certain sens du mystère de la sexualité, mais on nous affirme qu'il s'agit en réalité d'un acte symbolique par lequel le père endosse la paternité. En ce cas, la couvade cesse d'être une bouffonnerie grotesque pour devenir une cérémonie solennelle où s'enracine tout ce que nous mettons sous les mots de famille et de vie sociale. Des ethnologues, inventoriant à tâtons les ténèbres originelles, ont affirmé que l'humanité constituait jadis un matriarcat (je suppose qu'elle s'appelait alors la *féminité*). D'autres ont allégué que ce nom de matriarcat couvrait une anarchie morale où les mères n'étaient un point fixe qu'en raison de l'insouciance ou de l'anonymat des pères. Un jour serait venu où l'homme aurait décidé de garder et de guider sa progéniture : devenu le chef de la famille, il ne se serait pas conduit en butor, la trique à la main pour battre ses femmes, mais en homme respectable tâchant de devenir responsable. Tout cela est fort possible : l'acte fondateur de la première famille fut peut-être celui qu'on nous décrit, ce qui ne change rien au fait que l'homme aurait agi pour la première fois en homme et qu'il aurait donc été pour la première fois pleinement homme. Il est fort possible également que le matriarcat ou l'anarchie morale, peu importe le nom, ne soient qu'une forme de ces innombrables décadences, régressions et retours à la barbarie que la préhistoire a pu connaître aussi bien que l'histoire les connaît. Le symbole de la couvade, si elle était bien un symbole, commémorerait aussi bien, si ce n'est mieux, la destruction d'une hérésie que la naissance d'une religion. Nous ne pouvons pas donner de réponses certaines en ces matières, sauf quand elles touchent aux grands traits formateurs de la société humaine, mais nous pouvons dire dans quel style la plus grande et la meilleure partie de l'édifice est construite. Nous pouvons dire que la famille est la base de la société et qu'elle en est la cellule mère. Elle est le temple des vertus domestiques qui distinguent les hommes des fourmis et des abeilles. La pudeur est le voile de ce temple, et la liberté le rempart de cette cité ; la propriété n'est que l'enclos de la famille, l'honneur son blason. L'histoire de l'humanité nous ramène au père, à la mère, à l'enfant comme à un principe. J'ai dit déjà que si l'on écarte la dimension religieuse du commencement de l'histoire humaine, il faut au moins admettre quelques principes moraux ou métaphysiques, ou bien elle perd toute espèce de sens. Nous sommes ici à la croisée des chemins. Si nous n'invoquons pas une Trinité divine, il nous faudra invoquer une trinité

humaine dont le triangle se répète à l'infini dans la trame de l'univers. Car le plus prodigieux des faits historiques, source et fin de l'histoire, nous présente ce triangle à la fois renversé et renouvelé, ou plutôt un triangle nouveau qui, se superposant au premier, forme un pentacle sacré plus terrible aux démons que celui des magiciens. La trinité ancienne se composait du père, de la mère et de l'enfant, et c'était la famille humaine. La nouvelle trinité, celle de l'enfant, de la mère et du père a pour nom la Sainte Famille. Elle n'est pas changée, elle est retournée, et le monde qu'elle transforme demeure le monde de toujours, mais renversé.

Antiquité de la civilisation

L'état d'esprit de l'homme moderne qui se penche sur nos origines ressemble à celui d'un voyageur qui guette l'aurore en terre inconnue et s'attend à ce qu'elle éclaire des plateaux désolés ou des pics solitaires. Or il voit surgir dans la lumière naissante la masse énorme de cités gigantesques dont les fondations se perdent dans la nuit des temps, des villes colossales, demeures de géants, ornées de bêtes sculptées plus hautes que les palmiers et de portraits peints douze fois plus grands que nature, où les tombeaux, tels des montagnes élevées de main d'homme, dressent vers le ciel leurs quatre parois, où d'énormes taureaux barbus et ailés montent une garde éternelle aux portes des temples, silencieux et immobiles comme si un seul coup de leurs sabots devait ébranler l'univers. L'aube de l'histoire révèle une humanité déjà civilisée, peut-être depuis longtemps. Elle rend manifeste, en même temps que d'autres choses plus importantes, l'ineptie de la plupart des considérations sur les débuts du monde, c'est-à-dire ceux de sa vraie jeunesse. Les deux premières sociétés dont les chroniques nous soient parvenues sont Babylone et l'Égypte et ces témoignages grandioses du génie ancien témoignent avec force contre deux des plus stupides préjugés de la culture moderne. Pour nous débarrasser des sornettes débitées sur les nomades, les hommes des cavernes et le Vieux de la forêt, examinons attentivement, cela suffit, ces deux faits massifs et prodigieux dont l'un s'appelle l'Égypte et l'autre Babylone.

Il est clair que la plupart des théoriciens qui parlent des hommes primitifs pensent aux sauvages contemporains. Ils voient une confirmation de leur progressisme évolutionniste dans l'absence d'évolution ou de progrès d'une bonne partie du genre humain, et même dans son immobilisme. Je n'accepte ni leur théorie du changement ni celle de l'immobilisme. Je ne crois pas que les progrès de l'homme civilisé soient si rapides ni si récents, et je ne comprends pas très bien le mystère de ce sauvage immortel et immuable. Il me semble que l'on peut penser et s'exprimer plus simplement. Les sauvages modernes ne peuvent pas être exactement ce qu'étaient les primitifs, car ils ne sont pas des primitifs. Les sauvages modernes n'appartiennent pas au passé, ils sont nos contemporains. Les milliers d'années de vie et de luttes sur la terre, leur race les a connues aussi bien que la nôtre, avec son lot d'expériences qui l'ont marquée même si elle n'en a pas profité. Leur milieu d'origine ayant changé comme le nôtre, ils se sont vraisemblablement adaptés à ces changements selon des règles de la plus pure orthodoxie évolutionniste. Cela resterait vrai quand même ce milieu aurait été insipide et leurs expériences bénignes, car le temps agit par sa monotonie quand il n'agit point autrement. Cela le deviendrait encore plus s'il fallait en croire les esprits éclairés qui estiment que l'histoire des sauvages a pu être celle d'une régression. La plupart des critiques qui s'en prennent à cette idée ne semblent pas se faire une idée bien nette de ce qu'est le déclin d'une civilisation - Dieu veuille qu'ils n'en fassent pas bientôt l'expérience. Ils semblent satisfaits que l'homme des cavernes et l'anthropophage insulaire aient quelques traits en commun, dont certains instruments, mais, réduits à une vie rude pour une raison quelconque, tous les peuples réagissent de la même façon. Ôtez-nous nos fusils, nous fabriquerons des arcs, ce qui ne nous rendra pas pour autant semblables en tout point aux premiers archers. Pendant leur fameuse retraite de 1916, les Russes se trouvèrent, paraît-il, si démunis qu'ils durent se battre à coups de bâtons coupés dans les bois. L'historien du futur en conclurait à tort que l'armée russe du début du vingtième siècle était une tribu scythe qui sortait de sa forêt pour la première fois. Personne ne pense qu'un vieillard qui retombe en enfance recommence son enfance. Le bébé et le vieillard sont chauves, mais il faudrait tout ignorer des bébés pour conclure de la barbe du vieillard à celle du bébé. Grand-père marche aussi difficilement que son petit-fils, mais si vous attendez qu'il se mette à quatre pattes en gazouillant gaiement, vous risquez d'attendre longtemps.

Il est donc absurde de prétendre que les pionniers de l'humanité étaient semblables à ses traîneurs et à ses éclopés. Il est presque certain qu'ils diffèrent sur plusieurs points et probable qu'ils divergent sur un grand nombre. Appliquons cette distinction, souvent fructueuse, à un exemple essentiel pour notre démonstration, la question de la nature et de l'origine du gouvernement. J'ai fait allusion plus haut à M. Wells et au Vieux dont il parle comme d'un intime. À nous en tenir aux faits constatés, son portrait du chef de tribu préhistorique n'est excusable que dans l'hypothèse où ce brillant auteur aurait oublié qu'il écrivait un livre d'histoire, et se serait laissé entraîner par sa féconde imagination. Où donc aurait-il pris que l'étiquette en usage à la cour de ce potentat lui réservait le titre de « Vieux » avec une majuscule, et qu'il était « interdit de s'asseoir sur son siège ou de toucher à sa lance » ? J'ai quelque mal à croire qu'on exhamera un jour une lance munie de l'inscription préhistorique : « On est prié de ne pas toucher », ou un trône tout équipé orné de cette pancarte : « Réservé au Vieux ». Je crois volontiers que l'auteur n'a pas inventé ces détails et qu'il tient pour certain le parallèle très incertain entre préhistoire et sauvagerie. Il se peut que, chez certains sauvages contemporains, le chef porte le titre de Vieux et que personne n'ait le droit de toucher à sa sagaie ou de prendre son siège. Il se peut que ce Vieux soit superstitieux, sujet aux terreurs ancestrales et se conduise en despote tyrannique. Rien ne m'autorise à affirmer le contraire. Mais il n'y a pas l'ombre du commencement d'une preuve que le régime primitif ait été despotique et tyrannique. C'est possible, bien entendu, et le contraire aussi. Mais la tyrannie que connaissent au vingtième siècle certaines tribus arriérées ou abruties ne constitue pas une démonstration, elle n'indique même pas que les premiers hommes aient connu la tyrannie ou la dictature. Les faits connus avec certitude montrent au contraire, et tendent à prouver, que les sociétés très démocratiques finissent très souvent sous des régimes tyranniques qu'elles ont appelés. Une dictature est presque toujours une démocratie fatiguée. Quand la fatigue gagne une communauté, les citoyens perdent le goût de cette vigilance dont on dit justement qu'elle est le prix de la liberté, et préfèrent confier à un seul homme casqué le soin de veiller sur leur sommeil. Il est vrai qu'ils ont parfois besoin de lui pour conduire vivement quelque réforme brutale, et non moins vrai qu'il profite souvent de sa force et de son pouvoir pour tyranniser son monde comme un potentat oriental, mais cela ne prouve pas que la figure du potentat soit antérieure à tant d'autres types humains. Il est évident que l'homme fort dépend de la supériorité de ses armes, ce qui suppose une société apte à les fabriquer. Un homme peut en tuer vingt avec un fusil mitrailleur. Avec un silex, c'est moins probable. Quant à la légende de l'homme le plus fort, régnant par la force et la terreur, c'est une histoire de croque-mitaine : dix de ses sujets auraient tôt fait de mettre à la raison le plus musclé des hommes forts des temps passés, présents et futurs. Ils peuvent lui vouer une admiration poétique et romanesque en raison de sa force, mais il s'agit là d'une chose tout à fait différente, d'ordre moral et même mystique, comme l'admiration du plus sage ou du plus vertueux. L'esprit de soumission aux caprices sanglants d'un tyran établi n'est pas le fait d'une société jeune, mais d'un monde ancien, rassis, proche de la sclérose. Le Vieux, comme son nom l'indique, gouverne une vieille humanité.

Il est beaucoup plus vraisemblable que les sociétés primitives étaient démocratiques. La démocratie vraie s'incarne, de nos jours, dans les communautés paysannes relativement simples. La démocratie, c'est ce qui est toujours prêt à rompre les mailles complexes d'une société civilisée. Dites, si vous voulez, qu'elle est l'ennemie de la civilisation, mais prenez garde que nous sommes quelques-uns à préférer la première à la seconde, en ce sens que nous préférons la démocratie aux rouages sociaux trop compliqués. Toujours est-il que les paysans qui cultivent leurs lopins de terre dans une fruste égalité et se réunissent pour voter sur la place du village, donnent un merveilleux exemple d'hommes qui se gouvernent eux-mêmes, selon des modalités accessibles aux plus simples. Et si même l'homme n'est qu'un animal, l'hypothèse de la tyrannie ne tient pas : l'interprétation la plus matérialiste de l'évolutionnisme ne permet pas de refuser aux

hommes la solidarité qui unit les rats ou les corbeaux. Ces bêtes, qui ont un chef comme tous les animaux grégaires, ignorent la servilité irrationnelle propre, nous dit-on, aux superstitieux sujets du Vieux. Un homme certainement tenait la place du corbeau chargé d'hivers qui, comme le dit Tennyson, guide vers son nid la colonie sonore. Mais j'imagine que si la lubie de jouer au satrape s'était emparée de ce volatile vénérable, un assourdissant concert de croassements aurait marqué la triste fin d'une longue suite d'anniversaires. On notera à ce propos que, même chez les animaux, il ne semble pas que ce soit la force brutale qui impose davantage le respect, mais quelque chose comme ce que l'homme révère sous le nom de tradition et de sagesse. S'il est vrai que les corbeaux suivent le plus vieux mâle, il est clair qu'ils ne suivent pas le mâle le plus fort. S'il est vrai que les sauvages révèrent le Vieux en raison de sa barbe fleurie, je suis sûr qu'ils ne sont pas atteints par cette faiblesse sentimentale et servile qui nous prosterne devant l'« homme fort ».

Nous savons peu de chose sur le monde primitif, reconnaissons-le, et nous en supposons beaucoup, qu'il s'agisse du gouvernement, de l'art, de la religion ou de tout le reste. Mais, supposition pour supposition, l'une est aussi plausible que l'autre: le village balkanique ou pyrénéen a un air plus naturel que la subtilité capricieuse du sérail turc. Le village et le palais sont modernes tous deux, puisqu'ils existent de nos jours, mais c'est le palais qui sent le moisi. On notera que je me contente de mettre en doute les postulats à la mode aujourd'hui. Il me paraît remarquable à ce propos que l'école moderne fasse parfois, si les besoins de la cause l'exigent, un brusque saut en arrière jusque chez les peuplades reculées et barbares. Les socialistes professent la haute antiquité de leur idéal, les Juifs sont fiers de leurs antiques jubilés et redistributions de biens, les pangermanistes exaltent les parlements, jurys et autres institutions communautaires des tribus germaniques, les défenseurs de l'Irlande libre font valoir la justice distributive qui régnait sous le régime féodal des clans. Ces causes, qui ne sont pas toutes également fondées, ont toutes quelque apparence de fondements. J'en viens donc à penser qu'elles établissent cette vérité plus générale que les institutions libérales n'étaient pas rares dans les sociétés primitives. Chacun de ces courants cherche à prouver la thèse moderne qu'il défend: l'ensemble de leurs arguments conduit à cette seconde vérité générale que les assemblées préhistoriques connaissaient d'autres ressorts que la crainte et la férocité. Chacun fourbit ses propres armes, mais aucun ne dédaigne la hache de pierre, et tous s'emploient à lui donner un air aussi républicain que la guillotine.

Aussi bien, la pièce est déjà commencée lorsque le rideau se lève. Il est paradoxal mais vrai de dire que l'histoire a commencé avant l'histoire. Il y a, avant l'histoire que nous connaissons, une histoire que nous ne connaissons pas, qui ressemblait très probablement à celle que nous connaissons comme deux gouttes d'eau, mais dont nous ignorons tout. Elle est donc diamétralement opposée à cette prétentieuse et absurde histoire de la préhistoire qui déroule un fil continu de l'amibe à l'anthropoïde et de l'anthropoïde à l'agnostique. La question n'est pas de découvrir ce que pouvaient bien être des créatures très différentes de nous, car ces gens nous ressemblaient sans doute beaucoup, bien que nous ne sachions rien d'eux. Autrement dit, nos plus vieilles chroniques nous dépeignent un temps où l'humanité et même la civilisation avaient un long passé. Elles n'évoquent pas seulement, elles racontent l'histoire de rois et de prêtres, de princes et d'assemblées du peuple et décrivent le destin de communautés assez semblables aux nôtres. Certaines ont connu la tyrannie sans que nous puissions affirmer qu'elles n'ont rien connu d'autre: peut-être étaient-elles déjà décadentes car presque toutes sont présentées comme anciennes. Nous ne connaissons pas l'histoire du monde avant ces chroniques. Le peu que nous devinons laisse penser que cela ressemblait beaucoup à ce qui se passe aujourd'hui. Il n'y aurait rien d'incroyable ni de stupéfiant à ce que ces âges abolis aient vu des républiques étouffées par la monarchie renaître de leur cendre, des empires étendre au loin leurs colonies et les perdre avant de disparaître, des royaumes gigantesques se décomposer en poussière de nations, des classes

asservies reconquérir leur liberté les armes à la main. Qu'elle soit ou non une progression, la longue marche de l'humanité est certainement une épopée. Mais les premières pages du livre sont arrachées. Nous ne les lirons jamais.

Abandonnons de même les spéculations fantaisistes à propos de l'évolution des formes sociales. Les chroniques dont nous disposons ne montrent pas que la barbarie et la civilisation se soient succédé dans le temps. Elles coexistaient autrefois comme elles coexistent aujourd'hui. Il y eut et il y a des peuples civilisés et des peuples barbares. S'il est possible, comme on le prétend, que tous les hommes aient été des nomades, il est indiscutable que certains le sont encore et plausible que quelques-uns ne l'aient jamais été. On peut penser que, dès l'aube des temps, le laboureur sédentaire et le berger nomade furent des types d'hommes différents et qu'ils ne se succèdent chez nos théoriciens que pour obéir à cette manie falsificatrice de l'histoire réelle où tout progresse par degrés. D'autres prétendent que le communisme fut la loi commune de l'humanité et qu'en ce temps béni, la propriété privée étant inconnue, l'humanité ignorait les propriétaires, mais les preuves de cette thèse nous demeurent inconnues. Sous des formes diverses, toutes les époques connaissent redistributions et remembrements, années jubilaires et lois agraires. La proposition selon laquelle l'humanité vient du communisme et celle, parallèle, qui veut qu'elle y retourne sont également douteuses, mais elles montrent que les vues futuristes les plus audacieuses s'appuient sur le passé le plus révolu et que les révolutionnaires ont un côté conservateur. Ce qu'on appelle le féminisme se trouve dans la même curieuse situation. Pour plaider sa cause, le féminisme s'est d'abord servi de l'abominable homme des cavernes, de sa trique et de sa propension au rapt nuptial, mais, dès qu'il devint à la mode, on découvrit que l'humanité primitive était constituée en matriarcat - la trique avait changé de mains. Ces retouches rétrospectives, qui suivent curieusement les modes pseudo-scientifiques, ne sont fondées sur aucun document et ne relèvent donc pas de l'histoire. D'ailleurs, répétons-le, ce qui ressort des premiers documents, c'est que la civilisation et la barbarie ont toujours coexisté. La civilisation a parfois policé les barbares, il est arrivé qu'elle sombre dans une relative barbarie, mais on la voit presque toujours partager avec la barbarie certaines idées et institutions auxquelles elle a donné un tour plus achevé. C'est le cas du gouvernement et des administrations, des arts, notamment des arts décoratifs, des secrets et tabous divers, notamment sexuels, ou encore des divers aspects de cette question fondamentale qui constitue l'objet principal de cet essai et que nous appelons la religion.

Considérons maintenant les deux colosses des âges révolus que furent l'Égypte et Babylone. On dirait, pour un peu, qu'ils sont là pour illustrer deux grandes leçons qui contredisent de plein fouet les deux illusions dont nous venons de parler. L'histoire de l'Égypte semble inventée pour démontrer que l'homme ne commence pas par vivre sous la tyrannie parce qu'il est barbare, mais qu'il finit très souvent par y vivre parce qu'il est civilisé. nLa subit parce qu'il est chargé d'ans et d'expérience ou, ce qui souvent revient au même, parce qu'il est fatigué. L'histoire de Babylone semble composée pour souligner le fait que le paysan n'est pas nécessairement un ancien nomade, ni le citoyen un ancien communiste, et pour rendre évidente la simultanéité fréquente de styles de vie que l'on voudrait toujours successifs. La connaissance que nous avons de ces grandes civilisations, avec lesquelles notre histoire commence, ne nous met pas, c'est évident, à l'abri de la tentation d'être trop ingénieux et sûrs de nous. Nous pouvons lire les briques babyloniennes alors que nous ignorons le sens des alignements de Carnac, et nous savons exactement ce que signifient les hiéroglyphes tandis que nous ne savons strictement rien de la signification des peintures rupestres. Mais les admirables archéologues qui ont décrypté ligne après ligne des kilomètres de papyrus ne sont-ils pas tentés de trop lire entre les lignes ? Et les meilleurs experts en tablettes babyloniennes n'oublient-ils pas que leurs connaissances chèrement acquises demeurent fragmentaires ? Même si quelques signes cunéiformes ont une immense valeur, ces tablettes ne

sont après tout que des vestiges d'un ensemble qui leur échappe. Cependant, l'histoire de l'Égypte et celle de Babylone permettent d'établir avec certitude un certain nombre de points que les caprices d'interprétation des uns, les constructions fantaisistes des autres, ne peuvent remettre en cause. Et nos deux vérités sont parmi ces certitudes.

L'Égypte est un mince ruban vert déroulé parmi les sables rouges du désert. Selon un très ancien adage, elle doit le jour à la mystérieuse et redoutable bienveillance du Nil. La première fois qu'il est question d'eux, les Égyptiens vivent dans des petits villages indépendants mais solidaires, échelonnés au bord du Nil jusqu'au delta qui marque le commencement d'une nouvelle manière de vivre et de faire toutes choses, dont il n'est pas nécessaire de tenir compte ici. Plus ou moins fédérées, ces communautés autonomes déjà civilisées pratiquent une forme d'héraldique, c'est-à-dire qu'elles utilisent l'art décoratif de l'enseigne à des fins symboliques et sociales. Chaque communauté pêche dans le Nil sous ses propres enseignes ornées d'un oiseau ou d'un animal symbolique. Or l'héraldique implique deux idées d'une importance primordiale, dont la combinaison constitue le noble principe de coopération sur lequel reposent toutes les paysanneries et tous les peuples libres. Comme art, elle est signe d'indépendance, car l'image choisie exprime l'individualité; comme science, elle est signe de solidarité, d'un accord entre parties pour régler l'usage de ces différentes images. L'exemple est frappant de cette coopération, née d'un libre compromis entre diverses communautés, qui est le mode de vie humain le plus normal et le plus fréquent lorsque les gens possèdent la terre dont ils vivent. Entendant parler d'images de quadrupèdes et de volatiles, le mythologue assoupi marmonne le mot « totem ». Qu'il me permette de le lui reprocher, car tous nos ennuis viennent, je crois, de cette mauvaise habitude qu'il a de parler en dormant. Je m'applique justement, dans cette esquisse, à mettre en valeur le sens des mots plutôt que leur son et à éviter de traiter de tels sujets en termes convenus. À quoi sert de parler de totems, quand on ne ressent rien de ce qu'éprouvent ceux qui en ont un. Admettons que les Égyptiens avaient des totems alors que nous n'en avons pas. Était-ce parce qu'ils avaient peur des animaux ou parce qu'ils les aimaient ? L'homme dont le totem était un loup réagissait-il comme un loup-garou ou comme un homme qui se sauve devant le loup-garou ? Avait-il les sentiments de Romulus pour la mère louve, de saint François pour son frère le loup ou de Mowgli chassant avec ses frères loups ? Un totem avait-il quelque chose du lion britannique ou du coq gaulois ? Inspirait-il une crainte révérencielle ou une confiance joyeuse ? Aucun des traités consultés, si savant qu'il soit, ne m'a donné de réponse à cette question, que je crois pourtant la seule importante. Contentons-nous donc de répéter que les communautés égyptiennes les plus anciennes s'étaient entendues sur un certain nombre d'images, proches de nos sceaux, et notons que cela suppose des communications préhistoriques, ces accords existant lorsque l'histoire commence. À mesure qu'elle se déroule, nous voyons la question des communications passer au premier plan et le gouvernement central naître du besoin de communiquer. La puissance du roi grandit, son ombre s'étend. À côté de lui, avant lui peut-être, les prêtres s'occupent des signes symboliques ou rituels grâce auxquels les hommes communiquent. Les Égyptiens inventent ainsi, probablement les premiers, certainement de façon décisive, ce qui rend l'histoire possible et la distingue de la préhistoire : l'art de l'écriture.

Les descriptions populaires de ces premiers empires manquent déplorablement de couleurs. Elles baignent dans une ombre sinistre, cent fois plus écrasante que ne l'était la saine tristesse naturelle aux païens. Le même secret pessimisme se complait à peindre les primitifs rampant dans la crainte et dans la crasse. Cela vient de ce que les hommes sont largement gouvernés par leur religion, surtout quand ce sont des athées: selon eux, tout ce qui est élémentaire doit être vil. Il s'ensuit curieusement que le déluge romanesque aussi violent que préhistorique qui menace de nous engloutir rate méthodiquement l'effet romanesque à tirer de la préhistoire. À l'âge de pierre, les hommes marchent comme des statues, en Égypte ils déambulent comme des momies. Aucun

fabricant de ces tableaux imaginaires n'a essayé de voir dans leur fraîcheur les choses qui nous sont aujourd'hui familières. Ils auraient pu nous montrer l'homme battant des mains devant le feu comme l'enfant devant le feu d'artifice, ou jouant au cerceau avec la première roue. Leurs descriptions de la jeunesse du monde manquent de jeunesse, leurs fantaisies préhistoriques, de plaisanteries. C'est particulièrement remarquable dans le cas des hiéroglyphes, car il y a de bonnes raisons de penser qu'une plaisanterie fut à l'origine de l'activité humaine très noble qu'est l'art d'écrire.

Que les esprits chagrins me pardonnent, il semble même qu'il s'agissait d'un calembour. Le roi, ou un prêtre, bref un dirigeant, désireux d'expédier un message à l'autre bout du royaume-ruban, eut l'idée lumineuse de mettre sa pensée en images. Comme tous les gens qui s'y sont amusés depuis, il rencontra quelques difficultés. Le mot impôt se prononçant à peu près comme le mot cochon, il décida de courir le risque de ce mauvais calembour et dessina hardiment un superbe pourceau. C'est ainsi que l'exemple de Pharaon vous autorise à représenter un chapeau par un chat suivi d'une peau de tigre quand vous fabriquez un rébus pour amuser vos enfants. Et voilà pourquoi le premier apprentissage de l'écriture et de la lecture ne manqua probablement pas de piquant. Soit dit en passant, les personnes que ni la douceur ni la violence ne peuvent dissuader d'écrire des romans égyptiens, devraient s'inspirer d'épisodes de ce genre pour donner à leurs Égyptiens quelque chose d'humain. Un chapitre nous décrirait, par exemple, le grand monarque entouré de ses prêtres, composant une épître parmi les éclats de rire et les suggestions qui fusent à mesure que les calembours royaux se font de plus en plus énormes et désastreux. Une autre scène captivante nous montrerait les destinataires au travail, dans une atmosphère tendue, s'acharnant à trouver la clé de l'énigme comme à la fin d'un roman policier. Voilà comment il faudrait écrire cette sorte de roman, et même l'histoire. Quoi qu'il en soit de la vie religieuse et morale de ces âges, sans doute plus humaine qu'on ne le suppose, la vie scientifique était sûrement passionnante. Une lettre dut être une merveille bien plus grande qu'un télégramme - autant d'expériences nouvelles, autant d'électrochocs. Mais nous attendons encore l'écrivain qui rendra vivante la vie de ces temps-là. Cette digression apparente est liée à la question plus vaste du développement de la vie politique, et souligne l'importance d'une institution qui joua un très grand rôle dans ces premières découvertes féeriques du savoir humain.

C'est aux prêtres que nous devons l'essentiel de ce savoir, tout le monde l'admet. Des auteurs contemporains qui, comme M. Wells, ne nourrissent aucune tendresse secrète pour les ecclésiastiques, reconnaissent que les arts et les sciences doivent beaucoup au sacerdoce païen. Hier encore, il était entendu que les prêtres s'étaient toujours opposés à toutes formes de progrès. Il n'y a pas si longtemps qu'un homme politique m'a fait observer, dans un débat contradictoire, que je refusais les idées nouvelles comme les prêtres antiques avaient refusé la roue - à quoi je répondis que loin de l'avoir refusée, ils en étaient très probablement les inventeurs. Les mêmes prêtres furent plus que probablement mêlés de très près à l'invention de l'écriture. Les mots hiéroglyphe et hiérarchie, c'est évident, ont un air de famille. La religion de ces prêtres devait être un genre de polythéisme dont je parlerai davantage ailleurs. Au commencement, ils coopérèrent avec le roi, puis vint un prince-théologien qui les réduisit à presque rien, enfin ils se soumirent le roi et, pratiquement, gouvernèrent à sa place. Pour les remercier, nous devrions mettre au rang de héros de l'humanité ces créateurs de tant de choses indispensables. Si nous étions de francs païens, au lieu de ruer dans les brancards du christianisme, nous rendrions un culte solennel à nos bienfaiteurs inconnus. Nous brûlerions de l'encens devant les statues voilées de ceux qui, les premiers, découvrirent le feu, construisirent un bateau ou domestiquèrent un cheval: ce serait beaucoup plus raisonnable que d'obstruer nos voies publiques avec des politiciens périmés en redingote de bronze. Mais c'est un signe vraiment étonnant de la force du christianisme que, depuis bientôt vingt siècles, l'art d'être païen et humain s'est perdu chez nous.

Bref, le gouvernement égyptien, tant pontifical que royal, eut à assurer de plus en plus étroitement ses communications et par conséquent à recourir toujours davantage à la coercition. L'État devint plus autoritaire à mesure qu'il se civilisait. On peut même soutenir qu'il devint plus autoritaire afin de se civiliser. Les monarchistes de tous les temps affirment qu'il en est toujours ainsi : il n'est pas indifférent de voir que leur thèse se vérifie dès les premiers temps. Il est absolument faux de dire que les peuples passent de la tyrannie à la liberté quand ils vieillissent, c'est l'inverse qui est vrai. Il est faux de dire que les primitifs vivaient dans la terreur du Vieux, de son épée et de son trône. L'histoire de l'Égypte, raccourci de l'histoire universelle, nous montre, au lieu du Vieux bien connu, un personnage nouveau, armé pour des conditions nouvelles, dont la lance s'allonge et le trône s'élève en même temps que la civilisation égyptienne devient plus complexe. Voilà pourquoi je refuse carrément toute crédibilité à l'assertion selon laquelle le terrorisme préside à la naissance des États et point à leur fin. Nous ne savons pas quelle organisation plus ou moins féodale de hobereaux, de paysans et de serfs, réglait l'existence des petites communautés du bord du Nil, et peut-être était-ce une paysannerie plus rustique encore. Mais nous constatons que ces collectivités perdirent leur liberté parce que la vie y devenait plus compliquée, et nous savons que la notion de royauté absolue est plus moderne qu'antique : ce qu'on appelle la route du progrès mène tout droit au roi.

Les plus lointaines origines de l'Égypte posent donc le problème essentiel des rapports de la liberté et de la civilisation, car il est de fait que les civilisations perdent en diversité ce qu'elles gagnent en complexité. Ne diminuons pas l'intérêt humain de ce problème, nous qui ne l'avons pas mieux résolu que les Égyptiens, en prétendant que la tyrannie n'a d'autre cause qu'un terrorisme tribal. L'exemple de l'Égypte réfute les erreurs au sujet des liens entre la tyrannie et la civilisation, celui de Babylone dissipe les illusions sur les rapports entre la civilisation et la barbarie. Nous ne savons rien non plus de Babylone avant qu'elle soit assez civilisée pour se faire entendre. Sa voix nous parvient à travers les étranges symboles, raides et pointus, du caractère cunéiforme qui contraste avec le pittoresque imagé des hiéroglyphes. Si rigide qu'il paraisse, l'art égyptien se souvient souvent des courbes du vieux Nil qui serpente paresseusement, ses dessins de lotus ont la souple grâce des fleurs, ses flèches et ses oiseaux sont plus rapides que raides, tandis que Babylone, qui n'a pas d'art, est une civilisation d'épures et de diagrammes. W. B. Yeats a très justement écrit des Babyloniens qu'ils regardaient les étoiles « de leur pédante ville ». Les caractères cunéiformes s'inscrivaient dans la brique et peut-être ce matériau de terre cuite, base de toute leur architecture, a-t-il interdit le développement de ce sens particulier de la forme qui fait le sculpteur. La culture de Babylone était statique, mais scientifique, experte dans la mécanique de la vie et fort moderne par certains côtés. On dit même qu'elle partageait l'engouement moderne pour le célibat féminin prolongé et qu'elle reconnaissait officiellement l'existence de travailleuses célibataires. Il se dégage de cette formidable forteresse de boue durcie l'idée d'une énorme ruche en pleine activité. Ruche humaine pourtant, aux prises avec les mêmes problèmes sociaux que l'antique Égypte et l'Europe contemporaine, et qui malgré ses tares, fut un chef-d'œuvre du génie humain. Un remarquable système de canaux irriguait les terres agricoles qui approvisionnaient les villes du grand empire bordé par les rives quasi légendaires du Tigre et de l'Euphrate. Sa vie intellectuelle, intense, plus orientée vers la philosophie que vers les arts, eut pour ancêtres ces hautes figures qui demeurent pour nous l'incarnation de l'antique science des étoiles: les Chaldéens, maîtres d'Abraham.

Des nomades sans nombre et sans visage se ruèrent d'âge en âge à l'assaut de cette société compacte comme à l'assaut d'une muraille de briques, s'élançant des déserts où la vie errante régnait alors comme elle règne aujourd'hui. Leur vie était simple car il n'est pas difficile de suivre un troupeau qui trouve généralement ses pâturages par lui-même, ni de se nourrir du lait et de la viande qu'il procure. Ils avaient ainsi, sans nul doute, tout ce qui fait une vie humaine, hormis un

foyer. Dès les temps les plus reculés, certains de ces pâtres s'entretenaient des enseignements et des énigmes du Livre de Job, et parmi eux Abraham et ses fils qui léguaient au monde moderne l'énigme insoluble du farouche monothéisme juif. Mais, aiguillonnés par un esprit aussi sauvage que le vent du désert et rebelles à toute organisation sociale complexe, ils engageaient guerre après guerre contre Babylone, dont l'histoire est en somme celle de sa lutte contre les hordes qui, siècle après siècle, jaillissaient du désert et, le plus souvent, s'en retournaient comme elles étaient venues. Un apport de sang nomade, nous dit-on, contribua à la fondation de Ninive et de l'arrogant royaume d'Assyrie, aux temples ornés de monstrueux taureaux barbus, ailés comme des chérubins, qui lança tant d'expéditions guerrières pour écraser le monde sous leurs sabots de pierre. Mais cet intermède impérial ne fut qu'un entracte. L'histoire de cette terre est d'abord celle d'un conflit entre des peuples errants et un État que l'on doit dire statique. Aux temps préhistoriques sans doute, comme aux temps historiques, ces nomades se ruèrent vers l'ouest, dévastant tout sur leur passage. La dernière fois, Babylone avait disparu. C'était en notre ère et Mahomet était leur chef.

Cette histoire mérite qu'on s'y arrête parce qu'elle contredit de point en point l'idée reçue selon laquelle un nomadisme dominant durant la préhistoire fut remplacé par une sédentarité comparativement récente. Rien ne montre que les Babyloniens aient jamais été errants, ni que les tribus nomades se soient souvent fixées. D'ailleurs, les travaux sérieux de savants authentiques ne semblent plus faire écho à cette théorie. Mais ce n'est pas aux spécialistes sérieux ni à leurs travaux que j'ai affaire ici. J'ai affaire à une opinion vague et répandue qui a mis à la mode une vue gravement faussée de l'histoire de l'humanité selon laquelle l'homme descend du singe et le civilisé du barbare, de sorte qu'on a toujours la barbarie derrière soi et la civilisation devant soi. Idée en l'air, idée dans l'air - aussi bien les hommes la respirent plus qu'ils ne la formulent. Ce genre d'humeur étant plus ouvert aux images qu'aux arguments, je prie ceux qui y sont sujets de fermer les yeux chaque fois que l'accès les prend, et de contempler en esprit, pareille à une falaise grouillante d'hommes, la prodigieuse muraille de Babylone.

Le bref regard que nous jetons ici sur ces deux vieux empires nous montre encore quelque chose qui les rendait moins humains, assombrissant même la vie familiale - quelque chose comme l'ombre de leurs murailles et de leurs tombeaux. Je veux parler de l'esclavage, sombre colosse enrôlé comme un djinn de légende pour peiner obscurément à de gigantesques travaux de briques et de pierres. Cependant, n'affirmons pas trop vite que la barbarie est derrière nous : la servitude sous sa forme première fut en général moins cruelle qu'elle ne le devint ensuite et ne le redeviendra peut-être. Assurer la subsistance collective en instituant le travail forcé était, après tout, un expédient fort humain, que nous reverrons sans doute. Mais l'esclavage ancien comporte une leçon essentielle à l'intelligence de l'Antiquité pré-chrétienne : l'insignifiance, acceptée par tous, de la personne devant l'État, aussi rigoureuse dans les démocraties helléniques que sous l'autocratie babylonienne. En vertu de cet esprit, toute une classe de la société était invisible et muette, pour assurer ce que nous appellerions aujourd'hui le « service civique ». Le contemporain qui a dit : « L'homme n'est rien, seule l'œuvre compte », n'a pas émis, comme il le croyait, une truculente platitude à la Carlyle : il a énoncé la devise des régimes serviles. Il y a du vrai dans la vision conventionnelle des pyramides éternelles et des colonnades géantes, élevées sous des cieux immobiles par d'innombrables anonymes, saignant sous le bâton et mourant à la tâche, écrasés par le labeur même de leurs mains. L'Égypte et Babylone ont toutefois deux autres titres à notre attention. Le premier, c'est que la tradition populaire leur assigne une place d'honneur. Or, sans la tradition, l'histoire est une science morte. La tradition dit généralement vrai quand elle est vraiment populaire, même si elle est presque vulgaire. Ce n'est pas sans raison que Babylone et l'Égypte fournissent tant de sujets de romans, que leurs innombrables princesses en mal de réincarnation envahissent nos magazines et que la presse quotidienne, en général si retardataire,

remonte déjà jusqu'à Tout Ankh Amon. La première raison, pleine du bon sens des contes populaires, tient à ce que nous sommes en pays de connaissance : les voyageurs, d'Hérodote à Lord Carnavon, ont pris soin de nous le rendre entre tous familier. La science moderne nous fournit, à l'aide de savantes conjectures, des cartes détaillées de l'ancien monde, sillonnées de pointillés indiquant les itinéraires de migration et les lieux d'invasion, là où le cartographe médiéval, moins savant, se serait contenté d'inscrire *terra incognita*, ou de peindre un dragon pour donner aux explorateurs un avant-goût de leur destin probable. Mais c'est une grande question de savoir si les pointillés sont moins fabuleux que le dragon.

Les gens les plus intelligents, surtout s'ils sont imaginatifs, ont en effet une fâcheuse tendance à croire que plus un concept est général plus il est vérifié - à confondre son extension avec sa profondeur. Imaginons l'habitant solitaire d'une hutte au centre du Tibet, à qui l'on apprendrait qu'il appartient à l'Empire chinois ou à l'Empire britannique, et qui finirait par tenir le puissant empire qu'il ne voit pas pour plus réel que la hutte où il vit. Il pourrait en arriver, par quelque étrange opération mentale, à ne plus raisonner qu'en fonction de l'empire sans une pensée pour sa cabane et, la folie gagnant, à vouloir prouver qu'un si glorieux État ne saurait abriter un si misérable taudis! Il dévalerait ainsi cette pente fatale qui fait de n'importe quelle hypothèse quelque chose de plus qu'une hypothèse dès lors qu'elle a de l'envergure - tour d'esprit qui gagne aujourd'hui toutes sortes de gens raisonnant sur toutes sortes de choses, parfois beaucoup moins assurées que l'Empire céleste. Ces raisonneurs semblent oublier, par exemple, que le système solaire n'est pas aussi indiscutable que les falaises d'Étretat. Ils ne pensent plus au système solaire comme à une déduction, certes d'une extrême vraisemblance, car, fascinés par son ampleur, ils le tiennent pour principe premier. Ils ne voient plus qu'une erreur dans nos calculs n'éteindrait ni le soleil, ni les étoiles, ni même nos becs de gaz ; pour un peu, ils querelleraient le soleil s'il s'avisait de déroger aux lois du système qui porte son nom. Cette erreur de perspective, regrettable lorsqu'il s'agit de choses aussi peu contestées que la Chine ou le système solaire, prend des allures de catastrophe lorsqu'elle atteint de simples constructions de l'esprit. Ainsi l'histoire, l'histoire préhistorique notamment, a pris l'horrible habitude de généraliser abondamment sur la question des races. Je ne m'étendrai pas sur les malheureux effets politiques de telles sottises. Les races sont vaguement censées engendrer les nations, par conséquent les nations sont choses plus vagues que les races - autrement dit, on invente une cause à un effet, puis on nie presque l'effet pour préserver la cause. On traite le Celte en postulat et l'Irlandais en déduction, et l'on s'étonne après cela que l'Irlandais se mette en révolution, sans s'inquiéter de savoir si les Irlandais sont celtes ou si les Celtes ont jamais existé. C'est toujours la même erreur : l'envergure de la théorie impressionne, la chimère paraît plus vaste que la réalité. Les Irlandais appartenaient, dit-on, à la race celtique et n'existaient donc que par elle ; les Anglais et les Allemands ont disparu naguère au sein d'une race teutonique, dont l'ancienne unité devait rendre toute guerre impossible entre eux. Je donne ces exemples en passant parce qu'ils rendent l'erreur plus sensible, mais il en va de même avec l'Antiquité. Il n'est rien de plus obscur que l'origine des races, mais aucun problème n'a trouvé le savant de l'ère victorienne plus catégorique ; son héritier spirituel, qui vient d'ériger ses dernières conclusions en principes premiers, n'imagine pas davantage qu'on puisse les mettre en doute. Il est plus sûr d'être Aryen qu' Anglo-Saxon, Anglo-Saxon qu'Anglais; il ne s'est jamais aperçu qu'il était Européen mais il ne doute pas d'être Indo-Européen. Les théories ont beaucoup évolué depuis l'ère victorienne, mais l'habitude demeure de prendre les hypothèses pour des théories, les théories pour des faits. On n'efface pas facilement le pli mental qui veut à l'histoire des fondements fermes, des premiers pas assurés. Il est difficile de venir à bout du sentiment tout à fait injustifié qu'une généralisation a d'autant plus de chance d'être vraie qu'elle est plus vaste. Si paradoxal que cela puisse paraître, c'est ce qui est grand qui est difficile à voir et ce qui est petit qui saute aux yeux.

Aucune des races humaines qui occupent la terre n'a échappé à cet ordre de spéculations qu'il est impossible de résumer; l'euro péenne à elle seule a subi de mon vivant plusieurs révolutions rétroactives. Il fut un temps où elle était caucasienne. J'ai lu dans mon enfance un essai de Bret Harte sur sa fusion avec la race mongole où il se demandait : « En est-ce fait du Caucasien ? » Apparemment c'en était fait car peu de temps après il devenait Indo-Européen et parfois, je le dis avec regret, Indo-Germain : l'Indien et l'Allemand usent, à ce qu'il paraît, des mêmes mots pour dire père et mère, et le sanscrit ressemble sur d'autres points aux diverses langues occidentales. Il n'en fallut pas plus pour effacer les différences superficielles qui distinguent habituellement l'indigène d'Heidelberg de celui de Bombay. Ce personnage composite, qui portait en général le nom plus distingué d'Aryen, avait pour caractéristique principale d'avoir quitté pour l'ouest les hauts plateaux d'Asie où il laissait des vestiges de sa langue. Lisant cela, il y a bien longtemps, je m'étais demandé pourquoi l'on ne supposerait pas que l'Aryen était monté vers l'est en apportant son langage. À supposer que je puisse lire cette explication aujourd'hui, je n'en penserais rien, conscient de mon ignorance. Mais j'aurais le plus grand mal à la trouver. En serait-ce donc fait de l'Aryen aussi? Il a en tout cas changé de nom, d'adresse et d'itinéraires. Une nouvelle théorie veut que nous venions du sud et non de l'est, d'Afrique et non d'Asie. Il y a même des gens pour prétendre que les Européens ne sont jamais venus en Europe parce qu'ils y sont depuis toujours.

Il y a encore quelques preuves plus ou moins préhistoriques de migrations venues du nord, qui menèrent les Grecs en Crète et précipitèrent les Gaulois par-dessus les Alpes dans les campagnes italiennes. Je parle en passant d'ethnologie européenne pour montrer que nos experts ont fait le tour de la boussole, sans prétendre, bien entendu, départager d'aussi doctes personnages. Mais je prétends que le bon sens est une belle chose qui permet, par exemple, de distinguer une montagne d'un nuage, une hypothèse d'une pyramide. J'affirme donc que personne ne sait rien de l'origine des races au sens où tout le monde sait qu'il y a des pyramides en Égypte.

Ce que nous voyons réellement, répétons-le, doit être distingué de ce que nous pouvons raisonnablement imaginer. Aux premiers jours de l'histoire, nous regardons dans le noir. Les ténèbres enveloppent la terre et cachent les peuples. Ça et là, de rares lumières éclairent quelques manifestations d'humanité. Deux flammes brillent sur d'antiques hauts lieux: l'une brûle sur les hautes terrasses de Babylone, l'autre brûle sur les gigantesques pyramides des bords du Nil. D'autres lumières, qui sont ou paraissent anciennes, surgissent des plaines de la nuit : la haute et antique civilisation chinoise, les restes des civilisations du Mexique, d'Amérique du Sud, quelques autres encore, certaines assez raffinées semble-t-il pour connaître les formes les plus élaborées du culte satanique. Mais nous ne sommes pas reliés aux civilisations mortes : leurs traditions sont perdues et la tradition chinoise, qui subsiste, nous demeure fermée. Le Blanc qui entreprend de sonder les origines de la Chine doit utiliser les méthodes chinoises de mesure et regarder avec les yeux d'un Jaune. Il entre ainsi dans un monde où le temps et l'espace obéissent à d'autres lois, où la durée se développe comme un télescope, où les siècles prennent la lente démarche des ères géologiques. La tête lui tourne et il s'assure furtivement qu'il ne lui pousse pas une natte. Il ne peut tenir pour scientifiquement fondée l'étrange perspective qui conduit à la pagode originelle du premier des Fils du Ciel. Il se trouve vraiment aux antipodes, dans le seul monde comparable au monde chrétien - bref, il marche la tête en bas. J'ai parlé du dragon des cartes médiévales, mais quel explorateur de ces temps-là, même fervent amateur de monstres, eût jamais espéré atteindre le domaine d'un aimable et souriant dragon ? Je parlerai ailleurs d'aspects plus sérieux de la tradition chinoise, envisageant ici la Chine sous le jour de son antiquité. Je veux souligner qu'aucune tradition ne nous unit à cet empire tandis qu'une tradition ininterrompue nous relie aux empires égyptien et babylonien. Hérodote est notre prochain d'une façon difficilement transposable au Chinois en chapeau melon assis en face de nous au café. Les sentiments de David

et d'Isaïe nous sont mieux connus que ceux de Li Hung Chang. Les péchés d'Hélène et Bethsabée demeurent pour nous des emblèmes de la pathétique fragilité humaine ou du pardon divin. Le parfum même des vertus chinoises a pour nous quelque chose d'inquiétant. Cela tient à ce que l'Europe moderne hérite de l'ancienne Égypte en ligne directe. Si nous recherchons maintenant quelle est la nature de cet héritage et pourquoi ces peuples et ces lieux semblent en faire partie, nous sommes conduits au cœur de l'histoire de la civilisation.

Ce cœur était la Méditerranée, monde plutôt que mer, mais fait à l'image de la mer, car elle devint de plus en plus le lieu où s'unissaient des cultures très diverses. Comme le Nil et le Tibre mêlent leurs eaux dans la Méditerranée, l'Égypte et l'Étrurie se fondent dans la civilisation méditerranéenne. Le rayonnement de la mer auguste se fait sentir par-delà les déserts de sable et les neiges du nord, unissant Arabes et Gaulois, mais c'est le long de ses rives que s'accomplit la tâche principale de l'Antiquité et que s'élabore une culture commune, à travers échecs et succès, comme nous le verrons. Toutes sortes de races et de religions se côtoient, le meilleur et le pire voisinent au sein de cet *orbis terrarum* où se poursuit la lutte sans fin de l'Europe et de l'Asie, depuis la fuite des Perses à Salamine jusqu'à la fuite des Turcs à Lépante. Il voit l'affrontement spirituel décisif, dont nous parlerons plus avant, entre les cités latines et les cités phéniciennes, entre le forum romain et la halle punique, entre les deux grandes formes du paganisme. Il est le royaume de la guerre et de la paix, du bien et du mal, le théâtre de tout ce qui compte le plus. Pour respectables qu'ils soient, les Aztèques et les Mongols n'ont rien donné au monde de comparable à la tradition méditerranéenne. Naturellement, entre la Méditerranée et l'Extrême-Orient, se sont élevés des religions et des empires importants que nous comprenons d'autant mieux qu'ils furent plus étroitement en rapport avec elle. Les cavaliers perses mirent fin à la puissance babylonienne, et nous lisons en grec comment ces barbares apprirent à tendre l'arc et à dire la vérité. Alexandre le Grand marcha vers le soleil levant avec ses Macédoniens et rapporta de singuliers oiseaux aux couleurs d'aurore, des fleurs et des bijoux étranges pris dans les jardins et les trésors de rois inconnus. L'islam à son tour subjuguait l'Orient et nous en ouvrit l'intelligence précisément parce qu'il était né dans un pays riverain de la mer ancestrale. Au Moyen Âge, l'Empire mongol s'éleva en puissance sans rien perdre de son mystère; les Tartares conquièrent la Chine et les Chinois ne daignèrent pas s'en apercevoir. Tout cela est en soi fort intéressant, mais ne suffit pas à déplacer le centre de gravité des affaires humaines de la Méditerranée vers l'Asie centrale. Il ne manquerait rien d'essentiel au monde où nous vivons, s'il n'en demeurait que ce qui fut dit, fait, écrit et bâti dans le bassin méditerranéen. Lorsque cette culture méridionale s'est étendue vers le nord et vers l'ouest, elle a produit de grandes merveilles, dont la moindre n'est pas l'Angleterre; quand elle gagna des terres nouvelles au-delà des mers, elle demeura fidèle à elle-même aussi longtemps qu'elle demeura une culture. Mais c'est autour de cette mer pareille à un lac que se trouvent toutes les choses essentielles, le reste n'étant qu'excroissances, échos et commentaires: la République et l'Église, la Bible et Homère, l'islam, Israël et la mémoire des empires abolis, Aristote et la mesure de toute chose. Et parce qu'elle est véritablement la lumière, la chaude lumière qui nous éclaire aujourd'hui encore, et non un jour étrange tombé d'astres fabuleux, j'ai tenu à marquer ici qu'elle se posa tout d'abord sur les cités fortifiées de la Méditerranée orientale.

Babylone et l'Égypte nous fascinent au premier chef comme elles fascinèrent nos pères et leurs pères avant eux, parce que nous sommes familiers de leur héritage. Mais nous devons bien voir qu'elles ne résument pas l'antiquité de la civilisation dans cette partie du monde, que les Sumériens, les Sémites, les Coptes n'en eurent pas davantage l'exclusivité, et encore moins l'Afrique ou l'Asie. De savants chercheurs accordent de plus en plus d'importance et d'âge à la civilisation européenne, en particulier à ceux qu'il nous faut bien appeler les Grecs d'avant la Grèce. La Crète fut le centre d'une civilisation dite minoenne du nom du roi Minos immortalisé

par la légende et dont le labyrinthe vient d'être mis au jour. Cette société européenne évoluée fut, semble-t-il, balayée par une invasion venue du nord qui créa ou reçut l' Hellade que nous connaissons historiquement. Mais elle légua au monde de si précieux cadeaux que l'humanité n'arrivera jamais à éteindre sa dette, même en les plagiant.

Quelque part sur la côte ionienne, en face de la Crète et de l'Archipel, s'élevait une ville que nous appellerions aujourd'hui un village fortifié. Elle se nommait Ilion, elle devint Troie. Son nom ne passera jamais. Un poète qui fut peut-être mendiant et chanteur ambulant, qui ne savait peut-être ni lire ni écrire et que la tradition dit aveugle, composa un poème sur la guerre que les Grecs firent à cette ville afin de reconquérir la plus belle femme du monde. Que la plus belle femme du monde ait habité cette bourgade nous paraît légendaire. Que le plus beau poème du monde ait été inventé par quelqu'un qui n'avait rien vu que de pareilles bourgades est un fait historique. Certains disent que ce poème date du déclin de la culture primitive - quel regret, alors, de n'avoir pas connu son apogée. Quoi qu'il en soit, il est vrai que notre premier poème pourrait être aussi bien le dernier. Il pourrait être le premier et le dernier mot de l'homme sur sa destinée de simple mortel. Si le monde meurt païen, le dernier des humains s'honorerait de citer l'*Iliade* avant de mourir.

Mais cette grande fresque du monde antique contient une révélation de grande importance historique que l'histoire a trop négligée jusqu'ici. Le poète a conçu son poème de telle sorte que, semble-t-il, sa sympathie va plutôt au vaincu qu'au vainqueur - celle du lecteur, sans aucun doute. Ce sentiment ira d'ailleurs croissant dans la tradition poétique, même lorsque son origine s'éloignera. Aux âges païens, Achille fut honoré comme une sorte de demi-dieu, puis il disparut. Mais Hector grandit d'âge en âge : un chevalier de la Table ronde porte son nom et son épée tombe de la main de Roland au jour splendide de son dernier combat. Le nom d'Hector présage les défaites sans nombre de notre race et de notre religion, et le triomphe de survivre à toutes ces défaites.

La fin de Troie ne finira jamais, répétée d'âge en âge par de vivants échos, immortels comme nos désespoirs et comme notre espérance. Troie vivante était et serait restée une petite ville obscure. Mais Troie détruite est transfigurée par la flamme à l'instant immortel de son anéantissement et le feu qui l'a brûlée s'embrasera sans fin. Il en est du héros comme de la cité. Avec la figure archaïque d'Hector, tracée dans la lumière primitive, apparaît la première image du chevalier, sorte de centaure sacré dont le nom mêle intimement l'homme et le cheval. Par une coïncidence prophétique, ce mot est presque anticipé au début de l'histoire, dans le tonnerre de l'hexamètre homérique et le long mot caracolant qui achève l'*Iliade*. Mais ce survol de l'Antiquité propose d'autres raisons de décerner la flamme à la ville sacrée. La sainte lumière de ces petites villes - hameaux ceints de murs pour lesquels mouraient les héros - a embrasé les rivages du nord de la mer intérieure. La faiblesse de la cité engendra la grandeur des citoyens. L'Hellade aux mille statues n'a pas créé d'idéal plus noble que cette statue vivante: l'homme maître de soi; l'Hellade aux mille statues, labyrinthe de petites nations fortifiées où retentissait la déploration de Troie, s'incarnait en un poème. Une légende conçue plus tard, non sans arrière-pensées, enseigna que les Troyens exilés fondèrent une république sur les côtes d'Italie. Il est vrai que la vertu républicaine était l'héritière spirituelle de Troie. Un mystère d'honneur, qui ne venait ni de Babylone ni de l'Égypte, brillait là comme le bouclier d'Hector, bravant l'Afrique et l'Asie, jusqu'à ce que le jour d'un nouveau nom se lève, ce nom escorté d'aigles qui claqua comme un coup de tonnerre quand le monde découvrit Rome.

Dieu et les dieux

La visite que je rendis un jour, sous la houlette d'un digne professeur, aux fondations romaines d'une vieille ville britannique m'est restée en mémoire à cause d'une remarque de mon guide, qui me parut receler un monde d'ironie à l'endroit d'un grand nombre de ses collègues. Peut-être plaisantait-il malgré son apparente gravité, toujours est-il qu'il me parut fort sévère pour ce qu'on appelle l'étude comparée des religions. Comme je lui désignais la tête sculptée d'un soleil auréolé de rayons, mais offrant les traits barbus de Neptune ou de Jupiter au lieu du visage imberbe d'Apollon : « Cette image, me dit-il du ton de la plus méticuleuse exactitude, est sans doute celle du dieu local, Sul, que les autorités compétentes assimilent à Minerve. Elle laisse toutefois penser que l'assimilation n'est pas parfaitement établie. »

C'est le moins qu'on en puisse dire. Le monde moderne dépasse en bouffonnerie les caricatures les plus satiriques. Belloc, autrefois, fit le conte drolatique d'un buste d'Ariane dûment authentifié comme portrait de Silène par les chercheurs les plus autorisés. Il est à peine plus réjouissant que l'aventure de Minerve promue au rang de femme à barbe. Tel est pourtant le genre de rapprochements qu'établissent « les autorités compétentes » quand elles comparent les religions. Grâce à mon guide, j'ai maintenant les moyens de rester calme et sérieux lorsque j'entends comparer un dogme catholique à quelque mythe barbare. Je me contente de faire dignement observer que l'assimilation n'est pas parfaitement établie.

Dans mon jeune temps, le comtisme était à la mode sous le nom de « Religion de l'Humanité » et ses adeptes considéraient l'humanité comme l'Être suprême. Je n'ai pas oublié que je trouvais déjà singulier de proscrire le dogme de la Trinité au nom de la raison, pour proposer ensuite d'adorer cent millions de personnes en un seul Dieu, sans confondre les personnes ni diviser la substance.

Mais il existe une autre entité, beaucoup plus accessible à l'imagination que cette monstrueuse idole polycéphale et qui mérite à meilleur droit le titre de religion de l'humanité, bien qu'elle soit malaisée à définir. L'homme est presque partout idolâtre s'il n'est pas une idole, et ses innombrables idolâtries sont souvent plus humaines et plus attachantes que les abstractions de la métaphysique moderne. Le dieu asiatique aux trois têtes et sept bras symbolise du moins l'incarnation matérielle qui rapproche de nous une puissance invisible. Tandis que nos amis Durand, Dupont et Duval, si nous les voyions, au cours d'une promenade, s'amalgamer et se transformer en idole asiatique, nous paraîtraient tout à coup s'éloigner définitivement. Les bras de Durand gesticulant au-dessus des jambes de Duval ne nous adresseraient que des gestes d'adieux et l'ami quelque peu surprenant dont le triple sourire s'épanouirait au-dessus d'un seul col de chemise nous laisserait inquiets. Les bras et les têtes multiples des idoles orientales peuvent évoquer l'idée de mystères rendus intelligibles, de forces naturelles informes prenant une forme obscure mais matérielle. Il n'en va pas de même des hommes polycéphales. Ce que les hommes ont d'humain se voit d'autant mieux qu'on les considère dans leur singularité. Plus ils sont individualisés, plus ils sont humains et mieux nous pouvons les comprendre ; plus ils s'agglutinent, plus ils s'éloignent de nous et moins ils nous paraissent humains. J'ai eu entre les mains le recueil de cantiques d'une société de morale humanitaire très soigneusement expurgé de tout élément divin, qui proposait une version ainsi humanisée du cantique fameux : Plus près de toi, Humanité, plus près de toi. Je suppose qu'elle avait le plus vif succès dans le métro aux heures d'affluence - Dieu sait pourtant si l'âme de notre prochain nous semble alors lointaine.

La sorte d'unité humaine dont je traite ici n'a rien à voir avec la monotonie grégaire où triomphe le monde industriel, qui allie le maximum de congestion au minimum de communion. Je parle d'un instinct proprement humain qui appartient aussi bien aux groupes qu'aux individus laissés à eux-mêmes. Vivace et très varié dans ses effets, il n'en possède pas moins un caractère

général commun à tout ce qui plonge ses racines dans ce sol généreux de l'ancienne liberté, sur lequel est bâtie notre société servile. L'industrie se flatte d'avoir unifié le monde sous l'uniformité de ses produits, de sorte qu'au Japon et à la Jamaïque on débouche et boit le même whisky frelaté, tandis qu'aux deux pôles de la machine ronde, deux explorateurs déchiffrent la même étiquette optimiste sur la même boîte de sardines suspectes. Mais le vin, ce don des dieux aux hommes, diffère délicieusement de coteau à coteau, de vignoble à vignoble et nous offre en cent cantons, cent bouquets divers, dont aucun ne rappelle le goût du whisky. De même, trois cent soixante espèces de fromages se partagent le pays sans jamais nous laisser oublier qu'ils n'ont rien en commun avec le plâtre. Il en va de même dans l'affaire qui m'occupe. J'affirme que le paganisme est fondamentalement un malgré ses variations considérables, je soutiens qu'il est impossible de comparer judicieusement les religions et leurs fondateurs tant qu'on se refuse à l'accepter en bloc, comme un fruit quasiment immédiat et universel de l'esprit humain, et j'entends montrer ici qu'il est le seul vrai rival de l'Église du Christ.

L'étude comparée des religions obtient le plus souvent des résultats discutables parce qu'elle compare ce qui ne se compare pas. Quand on y regarde d'un peu près, on s'aperçoit qu'elle opère sur des choses qui n'ont pas de commune mesure. L'habitude de classer les grandes religions et leurs fondateurs en colonnes parallèles crée une illusion d'optique. Mais le fait d'inscrire côte à côte certains noms de préférence à d'autres - le Christ, Mahomet, Bouddha, Confucius - constitue plutôt un tour de passe-passe qu'une démonstration. L'illusion est d'autant plus forte que, dans ce genre de tableau, l'islam suit immédiatement le christianisme, comme il le fait dans l'histoire, comme il le fait dans la doctrine, tandis que les autres religions orientales, ou ce que nous appelons ainsi, diffèrent entre elles autant et plus qu'elles diffèrent de l'Église. Le confucianisme, qui clôt la liste, appartient à un univers mental si éloigné du christianisme qu'il est aussi vain de les confronter que de comparer un déiste et un bourgeois, ou de demander à quelqu'un s'il croit à la vie future ou s'il est breton. Le confucianisme est peut-être une civilisation, ce n'est pas une religion.

En fait, l'Église est chose trop singulière pour prouver qu'elle est unique, car, pour la plupart des gens, comparaison tient lieu de raison. En l'absence de cas analogue, il n'est donc pas facile de montrer comment une fausse classification permet de banaliser ce qui est unique. Comme il n'y a pas deux faits exactement identiques, l'illusion n'est pas tout à fait la même. Le mieux sera de choisir un exemple suffisamment proche pour être probant. Nul ne contestera, je pense, que les Juifs occupent dans l'ordre naturel une place insolite et singulière, celle de la seule véritable nation internationale, de la seule culture éparse dans le monde, et cependant intacte et indestructible. Ma démonstration consistera donc à sortir les Juifs de l'isolement étrange que je viens de dire en établissant une nomenclature des peuples nomades, ce qui ne sera pas très difficile. Elle commencera par une approximation plausible, et se poursuivra par une liste suffisamment longue de noms qui feront nombre. À la suite des Juifs, voici donc les Bohémiens qui sont d'authentiques nomades à défaut de constituer une nation. Après quoi le titulaire de la toute nouvelle chaire de nomadisme comparé pourra se balader librement. Il inscrira d'abord comme nomades les Anglais, incapables de rester chez eux par amour de leur pays, comme en témoignent les colonies éparpillées aux quatre coins de la planète. À cet empire de vagabonds, il ajoutera l'étrange empire des Irlandais exilés, en notant, avec tous nos écrivains nationalistes, que l'universelle ubiquité des uns et des autres témoigne du triomphe anglais et de l'échec irlandais. Puis, le professeur de nomadisme comparé, jetant un coup d'œil pensif par-dessus ses lunettes, se souviendra du grand bruit fait dernièrement par l'installation en divers États d'Europe et d'Amérique, de garçons de café, de coiffeurs et de gratte-papier allemands, plus ou moins naturalisés. La notion de « pulsions nomades » l'aidera puissamment à mettre les Allemands au cinquième rang des peuples baladeurs, car il existe des historiens sérieux qui expliquent les

croisades comme un délit de vagabondage dans les parages de la Palestine, commis par des Allemands sans domicile fixe. Sentant venir la fin de sa liste, notre professeur frappera un grand coup. Il se souviendra que l'armée française a campé dans la plupart des grandes capitales et que le soldat français, de Charlemagne à Napoléon, compte à son actif quelques-unes des plus belles marches de toute l'histoire militaire, relevant sans aucun doute de ces « migrations sporadiques » caractéristiques des peuples nomades. À la tête de six nations nomades, le professeur arrachera enfin le Juif à son mystérieux et mystique isolement. Mais le bon sens populaire trouvera que la définition du nomade a été tellement étendue qu'elle ne signifie plus rien. Il est vrai que le soldat français s'est beaucoup promené. Il est également vrai qu'un paysan français est à peu près aussi nomade que ses champs et ses haies : s'il n'est pas l'incarnation du sédentaire, alors nous sommes tous des vagabonds.

L'étude comparée des religions et de leurs fondateurs est une tentative du même genre. Il s'agit d'inventer à l'usage de Jésus une classification spéciale et de la compléter à l'aide de bouche-trous et de contrefaçons. Je ne nie pas la grandeur du confucianisme ou du bouddhisme dans leur ordre et à leur place, mais je nie que ce soit des Églises. La France et l'Angleterre sont de grandes nations, ce ne sont pas des nations nomades. Il y a quelques points de ressemblance entre la chrétienté et l'islam, entre Juifs et Bohémiens, mais on remplit ensuite les rubriques du catalogue sans aucun souci de cohérence.

Malgré tout le respect que je porte aux savants promoteurs de cette méthode, je l'écarte car il m'apparaît clairement qu'elle dénature la réalité historique. Je me permets de proposer un autre classement qui me semble mieux correspondre aux faits et, ce qui importe tout autant, aux fantasmes. Au lieu, en effet, de distinguer chrétiens, musulmans, brahmanes, bouddhistes, etc., selon la géographie et, en quelque sorte, verticalement, j'aimerais partir de la psychologie et distinguer horizontalement les diverses stratifications spirituelles qui peuvent coexister dans un pays et parfois dans un homme. L'Église provisoirement mise à part, je serais enclin à répartir les manifestations de la religion naturelle selon quatre rubriques : Dieu, les dieux, les démons, les philosophes. Je crois que les diverses expériences spirituelles et les grandes figures de fondateurs se rangent mieux sous l'une de mes rubriques que dans les cases d'un tableau comparatif. Pour la clarté de ce qui suit, je crois bon de préciser ici le contenu que je donne à ces mots. Je commencerai par le premier, qui est à la fois le plus simple et le plus auguste.

Que croyait l'humanité païenne ? Répondre à cette question, c'est tenter de décrire l'indescriptible. Il est plus facile de se taire ou de déclarer que la question est sans objet, alors qu'il s'agit justement d'une question qu'il n'a jamais été possible d'éliminer, fût-ce par la conspiration du silence. Les maniaques de l'évolution sont obsédés par l'idée que toute grande chose est sortie d'une petite semence, oubliant que la graine provient elle-même d'un grand arbre, et peut-être de quelque chose d'encore plus grand. Il y a tout lieu de supposer que la religion ne tire pas son origine d'un détail si mince qu'il fut oublié, mais d'une idée que son immensité même rendait impossible à saisir. Il ne manque pas de raisons de croire que plus d'un peuple partit de la notion simple mais formidable d'un Dieu souverain et tomba ensuite dans l'idolâtrie ou la démonolâtrie comme dans une sorte de débauche cachée. L'étude des croyances sauvages, dont les apprentis ethnologues sont fêrus, tend à prouver ce point de vue. Ainsi les indigènes australiens, primitifs parmi les primitifs au dire des anthropologues, présentent un pur monothéisme d'une haute tenue morale. Un missionnaire, prêchant une tribu de polythéistes endurcis, qui lui avait confié ses contes, l'instruisait en retour de l'existence du Dieu juste et bon, qui est esprit et qui lit dans les cœurs, lorsque ces sauvages apathiques donnèrent tout à coup des signes de stupeur comme devant la trahison d'un secret et se mirent à crier entre eux : « Atahocan ! Il parle d'Atahocan ! » La courtoisie, peut-être même la pudeur, interdisait sans doute à ces polythéistes de parler d'Atahocan - vocable qui, certes, ne se prête pas aussi bien que

les nôtres aux besoins de l'éloquence sacrée. Mais bien d'autres forces contribuent à l'effacement ou à l'ébranlement des idées simples. Il n'est pas impossible que la foi au Dieu ancien ait impliqué une contrainte morale incommode à certains moments de chaleur communicative ou que le commerce des démons ait été à la mode dans la bonne société comme l'est aujourd'hui le spiritisme. Cet exemple et nombre d'autres témoignent de cet état psychologique connu qui distingue ce que l'on croit et ce dont on parle. Nous possédons un récit, recueilli mot à mot de la bouche d'un Indien de Californie, qui commence dans le meilleur style de l'épopée légendaire : « Le soleil est le père et le seigneur des cieux. Il est le grand chef. La lune est sa femme et les étoiles sont leurs enfants. » Le conte se poursuit à travers mille et une ingénieuses péripéties jusqu'à ce que le conteur ouvre une soudaine parenthèse, et déclare que le soleil et la lune devraient faire quelque chose parce que « le Grand-Esprit qui plane au-dessus de tout le veut ainsi ». Telle est l'attitude typique de l'âme païenne devant Dieu. Son existence est connue, mais on n'y pense guère et seulement par raccroc - ce qui, soit dit en passant, n'est peut-être pas une attitude réservée aux païens. Il arrive aussi que la déité la plus abstraite soit considérée comme un mystère auquel on initie seulement certains privilégiés. On l'a dit et bien dit, les sauvages sont prolixes quant à leur mythologie et muets quant à leur religion. Les indigènes australiens, par exemple, se transmettent des histoires à marcher sur la tête que nos ancêtres ont jugées, pour cette raison, bien dignes des antipodes. Un de ces primitifs vous racontera poliment et pour passer le temps que le soleil et la lune sont les deux moitiés d'un nouveau-né, ou que l'on trait la grande vache d'En Haut pour faire pleuvoir, après quoi il se retirera au fond d'une caverne interdite aux femmes et aux Blancs, temple réservé à l'ultime mystagogie, retentissant de mugissements sinistres, ruisselant du sang des sacrifices, où le prêtre murmure à l'oreille des seuls initiés l'ultime secret des choses: qu'il faut se bien conduire, qu'un peu de gentillesse n'a jamais fait de mal à personne, que tous les hommes sont frères et qu'il n'y a qu'un Dieu, le Père tout-puissant, créateur des choses visibles et invisibles.

Autrement dit, et nous tenons là un aspect curieux de l'histoire des religions, les sauvages semblent choisir de raconter la part grotesque ou répugnante de leurs croyances et d'en cacher la part émouvante et sensée. Mais ces deux parts ne forment pas un tout, ce ne sont pas des croyances de même degré. Les mythes sont des histoires vastes comme le ciel et violentes comme les ouragans, tandis que les mystères dévoilent la véritable histoire en secret, afin qu'elle soit prise au sérieux. Nous oublions trop facilement ce que le théisme a de poignant. Un roman, dont tous les personnages se trouveraient être au dénouement une seule et même personne, ferait sans nul doute sensation. L'idée que le soleil et la rivière, l'arbre et le pré, sont les masques d'un seul et même dieu devrait nous atteindre tout autant. Hélas! nous prenons facilement notre parti de l'existence d'Atahocan. Mais qu'il soit tenu pour un truisme ou conservé comme une information secrète, il est certain que c'est un truisme ou un héritage très ancien. Rien ne montre qu'il soit un sous-produit clandestin de la mythologie, et tout montre qu'il l'a précédée. Le Grand-Esprit est adoré par des tribus primitives où les esprits et les sacrifices funéraires sont aussi inconnus que certaines idées compliquées sur l'origine de la plus simple des idées. N'en déplaise à Herbert Spencer et à Grant Allen, il n'y a jamais eu d'« évolution de l'idée de Dieu ». On l'a dissimulée, cette idée, évitée, presque oubliée, et même à peu près évacuée, mais elle n'a pas évolué.

Nous en trouvons la trace là où il y a trop de dieux et là où il n'y en a guère. Même le polythéisme ressemble souvent à l'assemblage de plusieurs monothéismes. L'Olympe est peuplée de dieux secondaires qui étaient les heureux propriétaires du ciel et de la terre dans leur canton natal. Leur destin est celui de bien des petites nations englouties par un vaste empire: l'abandon de la souveraineté se traduit par une soumission universelle. Pan, son nom le suggère, ne devint le dieu des bois qu'après avoir été le dieu du monde. Et le nom de Jupiter est presque une traduction païenne de l'invocation *Pater noster qui es in caelis*. Ce qui est vrai du Père universel, symbolisé

par le ciel, l'est aussi de la déesse-mère, que nous appelons aujourd'hui la terre nourricière, qu'elle se soit nommée Déméter, Cérès ou Cybèle. Il est bien probable que la plupart des hommes adoraient un seul de ces dieux, auteur de toutes choses.

En Chine, comme en d'autres pays immenses et très peuplés, il ne semble pas que cette notion de Père universel ait été obscurcie par des cultes rivaux, mais il est vrai qu'elle ne paraît pas non plus avoir joué un grand rôle. Les autorités compétentes paraissent penser que le confucianisme, tout agnostique qu'il soit en un certain sens, recouvrit l'antique déisme précisément parce qu'il était devenu un déisme plutôt flou, qui désignait Dieu en disant « le ciel », à la manière des gens polis qui ne veulent pas jurer au salon. Mais si le ciel est loin, il est toujours au-dessus de nos têtes. Il s'agit, au fond, d'une vérité très simple, progressivement oubliée mais toujours vraie, et cette seule constatation nous ramène à un sentiment que l'on retrouve aussi dans les mythes occidentaux. L'impression qu'une puissance supérieure s'est retirée demeure enfouie dans les contes mystérieux et légendaires qui narrent la séparation de la terre et du ciel. Tous nous disent qu'autrefois le ciel et la terre furent amants ou qu'ils étaient unis jusqu'à ce qu'un événement imprévu, généralement la désobéissance d'un enfant, les ait séparés; et que le monde fut construit sur un abîme, par-delà une séparation. La version des Grecs est brutale: c'est le mythe d'Uranus et Saturne. Les Noirs en ont donné une version ravissante: c'est la fable du petit poivrier qui grandit tellement qu'à la fin il soulève le ciel comme un couvercle - vision de l'aurore barbare mais belle, qui pourrait inspirer un peintre amateur de clairs-obscur tropicaux. Je dirai quelques mots dans un autre chapitre des mythes et de leur interprétation symboliste moderne, car je ne puis m'empêcher de penser qu'une grande partie de la mythologie relève de quelque chose de plus superficiel. La vision primitive d'un monde unique coupé en deux nous en dit davantage sur l'essentiel, mais on la comprend beaucoup mieux allongé dans l'herbe pour contempler les nuages que devant les rayons d'une bibliothèque. Elle permet de saisir pourquoi les mythes disent que le ciel devrait être plus proche de nous et qu'il le fut peut-être, que nous ne sommes pas tout à fait coupés de lui et qu'il nous adresse une sorte de signe. Elle permet de pressentir aussi que ces contes pourraient avoir pour auteurs des hommes point si bêtes, après tout, et sans doute proches de ce poète vieillissant auquel les arbres confiaient en penchant la tête qu'il était plus proche du ciel quand il était enfant. Ce poète, en tout cas, aurait sûrement compris ce qu'exprimait la légende d'Uranus, seigneur des cieux, détrôné par Saturne, esprit du temps, en particulier le sentiment d'un exil hors du royaume de la paternité originelle. L'idée qu'il y avait des dieux avant les dieux inclut une certaine idée de Dieu. Toutes les allusions à un ordre plus ancien impliquent l'idée qu'il était plus simple. Le déroulement des choses dans les temps historiques appuie cette façon de voir. Comment éviter de penser au fondateur de la vaste famille des dieux, demi-dieux et héros qui se multiplient sous nos yeux ? Le foisonnement incessant de la mythologie suggère qu'elle était plus simple au commencement. Même du point de vue dit scientifique, il y a donc de solides raisons de croire que l'homme fut d'abord monothéiste et qu'il devint polythéiste - qu'il tomba dans le polythéisme. Mais, comme je l'ai dit, je m'occupe plutôt du point de vue intérieur, de ces croyances profondes qu'il est presque impossible de décrire. Il faut parler de quelque chose dont le trait caractéristique fut que les gens n'en parlaient pas. Ce n'est pas un langage étranger qu'il nous faut traduire mais un étrange silence.

À la base du polythéisme et du paganisme, je soupçonne un immense postulat dont les croyances des sauvages ou les origines de la Grèce ne nous donnent qu'un aperçu. Ce n'est pas la présence de Dieu telle que nous l'entendons ; c'est, dirais-je plutôt, l'absence de Dieu. Mais l'absence n'est pas l'inexistence : un homme qui boit à ses amis absents ne boit pas à l'absence de l'amitié. Il s'agit d'un vide et non d'une négation, d'une chose aussi positive qu'une chaise vide. Il serait exagéré de prétendre que les anciens apercevaient un trône vide dominant l'Olympe. L'image gigantesque de l'Ancien Testament est plus proche de la vérité qui montre le Prophète en

présence du dos de Dieu, comme si un immense personnage tournait le dos au monde. Mais nous perdrons à nouveau le fil en imaginant quelque chose d'aussi conscient et abrupt que le monothéisme de Moïse et de son peuple. Je ne veux pas dire que les païens étaient écrasés par cette idée pourtant écrasante : ils la portaient au contraire aussi aisément que nous portons le poids du ciel. Quand nous regardons un nuage ou un oiseau, nous pouvons oublier qu'il se détache sur une angoissante immensité bleue: nous pouvons faire abstraction du ciel. Nous ne ressentons pas la formidable pression qu'il exerce sur nous précisément parce qu'elle est formidable. L'impression que je cherche à communiquer est sans doute subtile, mais je la ressens très vivement dans la littérature et la religion païennes. Certes, au sens sacramentel, il y a absence de la présence de Dieu, mais, dans un autre sens, il y a une présence de l'absence divine. Ce sentiment, je l'éprouve dans l'insondable tristesse de la poésie païenne : l'Antiquité dans ce qu'elle a de plus merveilleux offre-t-elle un exemple d'homme heureux comme le fut saint François ? Ce sentiment est sensible dans la légende de l'âge d'or, dans cette idée que les dieux eux-mêmes sont reliés à autre chose même si ce Dieu inconnu n'est plus qu'un aveugle Destin, et par-dessus tout, dans ces pages immortelles où la littérature païenne semble recouvrer la voix de l'innocence perdue et parle d'une voix si assurée que le traducteur ne saurait hésiter. Quel autre mot que Dieu rendra dignement l'apostrophe de Socrate quittant ses juges : « Je vais mourir et vous allez vivre, Dieu seul sait qui de nous prend le meilleur chemin » ? Quel autre mot introduire dans les meilleures sentences de Marc Aurèle : « Pourraient-ils dire chère cité de Cécrops, que tu ne dises point chère cité de Dieu ? » Quel autre mot traduira, s'il se peut, le vers puissant où Virgile, parlant aux malheureux, s'écrie en chrétien d'avant le Christ : « Ô vous qui avez connu des fardeaux plus terribles, à celui-là aussi Dieu donnera une fin » ?

En bref, il y a une puissance au-dessus des dieux, plus éloignée des hommes parce qu'elle siège plus haut. Mais Virgile lui-même ne parvint pas à percer le secret d'une divinité à la fois distante et toute proche. Les païens cessèrent peu à peu d'appliquer leur esprit à un élément divin qu'ils jugeaient inaccessible. Ils finirent par admettre tacitement que la pureté divine ne pouvait être mêlée à une mythologie réduite au récit des frasques et débauches de l'Olympe. C'était une question de respect. Les Juifs ne faisaient pas d'images du Très-Haut, les Grecs s'interdisaient même de l'imaginer. C'était un acte de piété d'oublier Dieu. Autrement dit, nous devinons qu'en ce temps-là, les hommes avaient accepté de vivre sur un plan inférieur, et s'en souvenaient à demi. Les mots, en pareille matière, ne se trouvent pas aisément, il en est un pourtant qui vient de lui-même sous la plume : il leur restait la conscience d'une chute. Ils ne savaient plus d'où ils étaient tombés, mais ils savaient encore qu'ils étaient tombés. Cette vérité s'applique à toute l'humanité païenne: à l'arrière-plan de tout le paganisme, il y a une sorte d'effort de la mémoire pour retrouver un souvenir effacé, et la certitude torturante d'un irrémédiable oubli - le plus ignorant des hommes sait en regardant la terre qu'il a perdu le ciel. Mais il arrivait par éclairs, comme revient un souvenir d'enfance, qu'une parole plus pure s'empare d'un de ces hommes. Virgile, dans le vers que j'ai cité, tranche d'un coup le nœud gordien des mythologies inextricables : la troupe avinée des dieux et des déesses s'évanouit, le Père du Ciel trône seul dans le champ des étoiles.

Seul, dis-je. Jupiter, Pan, Apollon l'ancien portent encore au front comme un reflet de la majesté solitaire de Yahvé ou d'Allah qu'ils possédèrent peut-être. Ils perdirent leur universalité par amalgame, selon un processus qui fut connu plus tard sous le nom de syncrétisme et qu'il importe de souligner. Le monde païen reçut dans son Panthéon des dieux de plus en plus nombreux, grecs ou barbares, européens, africains ou asiatiques, et se réjouit de leur accroissement - encore que certains dieux d'Asie et d'Afrique ne fussent pas gais. Ces dieux nouveaux étaient installés sur les mêmes trônes et recevaient les mêmes honneurs que les dieux indigènes avec lesquels ils se confondaient parfois. Peut-être les païens pensaient-ils enrichir ainsi

leur vie spirituelle, mais ce manège entraîna la disparition de toute véritable religion: l'ancienne lumière née d'une source unique comme le soleil fit place à un éclaboussement brutal de couleurs aveuglantes - Dieu fut sacrifié aux dieux.

Le polythéisme devint alors une sorte de citerne qu'alimentaient toutes les croyances païennes. Ce point a son importance aujourd'hui comme hier. De nos jours, il est de bon ton de considérer que le dieu du voisin vaut bien le nôtre : au nom de la largeur d'esprit, le libéralisme nous y invite. Les païens aussi faisaient preuve de cette tolérance éclairée en installant sur leurs autels domestiques ou municipaux le tumultueux Dionysos descendu de ses montagnes ou, surgissant des bois, le rustique Pan. Mais on perdait à ce jeu l'idée la plus haute à défaut d'être la plus large, la notion d'une paternité commune dont le monde dépend. Notons que l'inverse est également vrai. L'homme de l'ancien temps, qui s'en tenait au culte d'une seule statue solitaire et de son seul nom sacré, passait pour un sauvage superstitieux, ennemi des lumières nouvelles. Cet obscurantiste pourtant préservait ainsi une notion qui s'approche davantage de la notion de toute-puissance conçue par les philosophes, ou par les scientifiques. D'un point de vue purement historique et toute autre considération mise à part, ce paradoxe du réactionnaire obtus devenant une sorte de prophète projette une lumière vive et puissante sur les débuts d'un petit peuple solitaire. Car il contient la mission et la raison d'être du peuple d'Israël - énigme religieuse dont la réponse fut scellée durant des siècles.

À vue humaine, en effet, ce sont les juifs qui ont donné Dieu au monde. Et le monde leur doit cette vérité précisément à cause de ce qu'il leur reproche peut-être à juste titre. Nous avons déjà évoqué les pérégrinations du peuple juif, parmi d'autres peuples de pasteurs, aux confins de l'empire de Babylone, de sa course marquée en traits de feu dans l'Antiquité la plus lointaine, du berceau d'Abraham à l'Égypte des rois pasteurs, du Sinaï aux collines palestiniennes tenues contre les Philistins venus de Crète, de la captivité à Babylone à la Judée restaurée par la politique sioniste des Perses conquérants - épopée fantastique, poursuivie sans relâche, dont nous n'avons pas encore vu le terme. Tout au long de cette course errante, mais à ses débuts surtout, il portait sur ses épaules le sort du monde, enclos dans ce tabernacle de bois qui contenait peut-être un symbole sans visage, et certainement un invisible dieu dont l'absence de traits était, peut-on dire, un attribut essentiel. Nous pouvons préférer la libre fécondité de la culture chrétienne qui éclipsa jusqu'aux arts antiques, mais nous ne devons pas oublier qu'en son temps l'interdiction hébraïque des images fut déterminante - exemple par excellence de ces limites qui facilitent une éclosion, comme un mur autour d'un potager. Le Dieu qui n'avait pas d'image demeura un esprit. Son image, il est vrai, n'aurait pas eu la dignité et la grâce désarmante de la statuaire grecque ou, plus tard, chrétienne. Ce Dieu vivait sur une terre de monstres - Moloch et Dagon et Tanit la terrible déesse - dont nous reparlerons, et s'il y avait eu une image du Dieu d'Israël, elle aurait été phallique. En même temps qu'un corps, il aurait endossé les pires aberrations de la mythologie, de la polygamie au polythéisme - vision de harem dans la Jérusalem céleste. Les gens qui s'offusquent de cette étroitesse artistique sont eux-mêmes d'une grande étroitesse de vue, un autre de leur reproche le montre encore mieux. Votre Dieu d'Israël, ricanent-ils, n'était qu'un Dieu des Batailles, un barbare Seigneur des Armées, adversaire des autres dieux comme leur rival envieux. Heureusement, dirons-nous ! Oui, il est heureux pour nous tous qu'il ait été le Dieu des Batailles ! Et qu'il se soit battu contre tous les autres dieux comme un rival acharné ! Selon le cours naturel des choses, il ne lui aurait été que trop aisé de se lier avec eux d'une désastreuse amitié. Ils n'étaient que trop prêts à ce qu'il ouvre les bras en signe d'amour et de réconciliation, embrassant Baal, baisant la face peinte d'Astarté, et partageant enfin le festin des dieux, lui le dernier des dieux à troquer sa couronne étoilée contre le nectar de l'Olympe, l'hydromel du Walhalla ou la fréquentation du Panthéon indien. Ses adorateurs n'auraient pas demandé mieux que de s'abandonner aux délices du syncrétisme en conjuguant toutes les croyances païennes. Ils étaient

toujours prêts à glisser sur cette pente facile s'ils n'avaient été retenus par l'énergie quasi démoniaque de quelques démagogues inspirés, témoins de l'unité divine en paroles qui demeurent comme des ouragans de bénédictions et de malédictions. Mieux nous comprendrons dans quelles conditions la foi s'est développée, mieux notre admiration pour la grandeur des Prophètes d'Israël sera fondée. Dans un monde où les dieux se confondaient en une bacchanale universelle, ce Dieu étriqué et tribal a préservé la religion originelle de tous les hommes, précisément parce qu'il était assez tribal pour être universel, assez étriqué pour être aux dimensions de l'univers.

Bref, s'il y eut un dieu populaire du nom de Jupiter-Ammon, il n'y eut jamais de Yahvé-Ammon ni de Yahvé-Jupiter, ce qui aurait conduit tout droit à un Yahvé-Moloch. Avant que nos distingués experts en syncrétisme en soient arrivés à Jupiter, la figure du Seigneur des Armées serait devenue méconnaissable, idole pire que le fétiche le plus sauvage, aussi civilisée que les dieux démoniaques de Tyr et de Carthage dont nous verrons au chapitre suivant qu'ils manquèrent de détruire l'Europe et l'équilibre du monde païen. Mais le monde aurait été encore plus atteint par l'échec du monothéisme mosaïque. J'espère montrer plus loin que j'éprouve une certaine sympathie pour ce qu'il y a de sain dans le monde païen, ses contes mystiques et ses pieuses légendes. Mais j'espère montrer en même temps que son échec était inévitable à long terme et que le monde aurait été perdu s'il n'avait retrouvé la vision originelle d'une autorité unique gouvernant toutes choses. Si nous avons conservé quelque trace de cette simplicité première, si les poètes et les penseurs communient encore en une sorte d'oraison universelle, si nous vivons sous un ciel qui s'étend paternellement sur tous les peuples de la terre, si l'amour de la vérité et du prochain s'impose à tout honnête homme, nous le devons humainement à des nomades inquiets et secrets, qui léguèrent au monde cette sereine et suprême bénédiction : un Dieu jaloux.

Ce trésor demeura incompréhensible ou inaccessible au monde païen parce que c'était le trésor d'un peuple jaloux. Les Juifs furent impopulaires en raison sans doute d'une certaine étroitesse du monde romain, de l'habitude qu'ils avaient déjà d'user de leurs mains pour commercer plutôt que pour produire, et enfin du dédale inextricable d'un polythéisme où le Dieu unique pouvait se perdre - où il était réellement perdu. Toutes questions plus délicates mises à part, que d'éléments de la tradition juive appartiennent aujourd'hui au patrimoine humain, qui auraient pu lui appartenir dès lors ! Tel le Livre de Job, l'une des pierres angulaires de l'univers, qui domine *l'Iliade* et les tragédies grecques et nous figure mieux qu'elles encore la première rencontre de la poésie et de la philosophie, à l'aube du monde. Le spectacle est salubre et solennel de voir ces éternels imbéciles, l'optimiste et le pessimiste, anéantis tous deux dès l'aube des temps. La philosophie du Livre de Job couronne l'ironie des tragiques païens car elle est plus monothéiste et donc plus mystique. Certes ce livre répond au mystère par le mystère: Job est consolé par énigmes - mais il est consolé. C'est un symbole des signes pleins d'autorité par eux-mêmes. Où l'esprit qui doute ne sait que répéter : « Je ne comprends pas », celui qui sait ne peut que répliquer : « En effet, tu ne comprends pas. » Et ce reproche éveille toujours au fond du cœur un espoir soudain, le sentiment d'un secret qui vaudrait d'être compris. C'est un trait remarquable du caractère hébreu et de la vigilance farouche dont il entourait sa tradition que ce prodigieux poème monothéiste soit resté inconnu de toute la culture antique, grouillant de poésie polythéiste. On verrait aussi bien les Égyptiens cachant modestement la Grande Pyramide. Mais il est une autre raison à ce malentendu, caractéristique des derniers temps du paganisme: la tradition israélite, somme toute, ne détenait qu'une moitié de la vérité, même si elle était « la grande moitié ». Dans le prochain chapitre, j'essaierai de montrer qu'une réalité s'exprime aussi, plus humaine et fragile, dans l'amour des lieux et des personnes qui anime la mythologie. À la douleur de Job, il faut joindre la douleur d'Hector, pierre angulaire de la sainte cité de Troie; au deuil de la création, le deuil de la cité. Il convenait à Yahvé, parlant dans la tempête, de parler dans le désert. Mais le monothéisme des nomades ne suffisait pas à la vaste civilisation des vignes et des

moissons, des villes, des remparts et des temples. Un jour viendrait, il n'était plus si éloigné, où ces deux traditions seraient rassemblées au sein d'une religion plus définie et plus familiale. Un philosophe païen ou l'autre a pu conclure au pur monothéisme, mais aucun n'a pensé qu'il pouvait modifier les croyances populaires. Aussi n'est-il pas facile de trouver, même chez ces philosophes, un juste aperçu du rapport entre Dieu et les dieux. Ce qui s'en approcherait le plus adéquatement nous vient de plus loin que Rome et de plus loin qu'Israël. C'est une sentence hindoue où il est dit que les dieux et les hommes ne sont que les rêves de Brahma et qu'ils périront tous à son réveil. L'image a quelque chose de l'âme de l'Asie, moins saine que celle de la chrétienté. Ce qu'elle nomme paix, nous l'appellerions désespoir. Cet accent de nihilisme fera l'objet d'une étude plus complète lorsque nous comparerons l'Europe et l'Asie. Notons ici que la désillusion est plus profonde dans l'idée d'un réveil divin que dans le passage de la mythologie à la religion, mais le symbole hindou demeure subtil et juste parce qu'il mesure la disproportion essentielle entre la mythologie et la religion, l'abîme entre deux ordres différents. L'étude comparée des religions échoue parce qu'elle prétend établir une commune mesure entre Dieu et les dieux - entre un homme et les hommes qui peuplent ses rêves. Celui qui ne voit de l'une à l'autre que la différence d'adorer un dieu ou d'en adorer plusieurs, celui-là fera bien, pour s'approcher de la réalité, de se plonger dans l'éléphantesque extravagance de la cosmologie brahmanique, afin que le saisisse le frisson glacé qui parcourra le voile des choses, les démiurges aux cent bras, les animaux sacrés, les astres ébranlés et les puissances de la nuit, lorsque les yeux effroyables de Brahma s'ouvriront comme une aurore sur la mort universelle.

L' homme et les dieux

Lorsqu'il est ici question de dieux, on pourrait aussi bien parler de songes, à la condition d'exclure toute idée de mensonges, et de penser plutôt à l'atmosphère propre aux récits de voyages, où l'imagination aide à représenter la réalité. Car, ne l'oublions jamais, c'est en poète que l'homme crée les mythologies. Un mythe est avant tout une œuvre d'art, une création de poète s'adressant à des poètes. Si l'on en juge par l'origine populaire de la plupart des récits mythiques, la très grande majorité des hommes sont des poètes. Cependant, pour des raisons que j'ignore, le privilège de trancher souverainement en ces matières échoit de nos jours à quelques personnes dont le prosaïsme est irrémédiable. On se trompe pourtant du tout au tout si l'on imagine que le *folk-lore* - soi-disant science des arts et traditions populaires - est une science exacte, autrement dit que le mérite d'une chanson s'évalue avec une chaîne d'arpenteur. Ces choses ne relèvent que de l'art. Le professeur auquel un Polynésien enseigne qu'au commencement il n'y avait rien que le Grand Serpent à plumes devrait ressentir la folle tentation d'y croire, ou renoncer à ce genre de travaux ; s'il découvre, en puisant aux meilleures sources indiennes, qu'un guerrier fameux passe pour avoir enfermé dans une petite boîte, le soleil, la lune et toutes les étoiles, le même savant devrait gambader en battant des mains comme un enfant, ou admettre qu'il n'y comprend rien. Je ne plaisante pas : les petits primitifs et les petits barbares rient et battent des mains comme nos propres enfants. L'enfance du monde veut être traitée avec une candeur enfantine. Lorsque la nourrice de Hiawatha lui raconte qu'un guerrier lança sa grand-mère dans la lune, il éclate de rire comme un petit Anglais lorsqu'il entend l'histoire de la vache qui sauta par-dessus la lune : il a compris la plaisanterie, comme la plupart des hommes - mieux que certains scientifiques. Mais, dans le domaine du fantastique aussi, il faut garder une certaine cohérence, dont le discernement peut paraître arbitraire parce qu'il ne relève que de l'art. Prétendra-t-on que Hiawatha a ri par convenance, car il est traditionnel dans sa tribu de se débarrasser ainsi des économiquement

faibles, ou que la vache a sauté dans la lune en mémoire de la génisse que l'on sacrifiait à Diane ? Je répondrai que je n'en crois rien. La vache a sauté parce qu'il est conforme aux règles de l'art mythologique qu'une vache saute par-dessus la lune. La mythologie est un art perdu, un des seuls arts qui se soient tout à fait perdus, mais c'est un art. Il n'est pas conforme à la bonne éducation de lancer sa grand-mère dans la lune, mais ce n'est pas une manifestation de mauvais goût.

Que la laideur soit un des aspects de la beauté, c'est une chose qu'au contraire des artistes, les scientifiques comprennent rarement. Ils admettent difficilement la légitimité du grotesque. Ils traitent volontiers de sottises ou de grossièretés les mythes barbares, fort étrangers il est vrai à l'aérienne beauté de Mercure, mais proches de l'effrayante beauté de Méduse. Un esprit désespérément prosaïque célébrera toujours le cachet poétique de la poésie, incapable d'apercevoir que le burlesque peut être inhérent au sujet ou commandé par le genre. Une bien jolie histoire des aborigènes australiens, qui passent pour très primitifs, illustrera mon propos. Une grenouille géante, disent-ils, avala un jour toutes les eaux de la mer et des fleuves. Il fallait à tout prix la faire rire pour qu'elle les restitue. Les plus belles gambades de tous les animaux du monde l'avaient laissée de marbre, lorsque vint le tour d'une anguille avançant sur l'extrême pointe de sa queue, avec un air de dignité un peu contrainte: alors, elle éclata de rire. Que d'excellents contes fantastiques à écrire à partir de cette fable! L'idée d'un monde desséché dans l'attente d'un bienheureux déluge de rire est pleine de philosophie. La vision de cet animal monstrueux, sorte de volcan hydraulique en éruption, révèle une vive imagination, et la pensée des gros yeux glauques, fixant d'un regard maussade le passage du pélican ou du pingouin, un excellent sens du comique. Gardons-nous toutefois de conclure du rire de la grenouille à celui de l'homme de science...

Les fables plus grossières ne relèvent pas davantage de la science qui ne peut les juger et encore moins les juger en tant que science. Certaines sont naïves et maladroites comme les premiers dessins d'un enfant qui apprend à dessiner : on aurait tort de les considérer comme des épures ou des tentatives d'épures. Le chercheur ne peut pas juger les propos du sauvage d'un point de vue scientifique, car le sauvage ne propose pas une vision scientifique de l'univers. Il raconte quelque chose comme les potins des dieux, et l'on pourrait dire qu'il y croit sans se soucier de les examiner, ou mieux, qu'il les accepte sans se soucier d'y croire.

Je ne suis pas un adepte, je l'avoue, de la théorie de la dissémination des mythes, qu'ils naissent ou non d'un mythe unique. La nature de l'homme, ses conditions de vie font que bon nombre de nos histoires se ressemblent, ce qui n'implique pas nécessairement qu'elles aient une origine commune. On peut avoir les mêmes raisons que le voisin de composer une histoire sans pour cela la lui avoir empruntée. Si l'on transposait ce système de la mythologie à la littérature, il tournerait bêtement à l'obsession du plagiat. Je me fais fort de découvrir la présence du thème du Roseau d'Or dans les récits contemporains aussi fréquemment que dans les mythes antiques, et d'y retrouver partout un symbolique bouquet de fleurs, de *La Dame aux camélias* à *Madame Chrysanthème*. Que ces fleurs proviennent d'un même parterre ne prouve nullement qu'elles soient passées de mains en mains. Le bouquet est toujours neuf et fraîchement cueilli.

Combien de fois nous a-t-on annoncé la découverte de la véritable origine de tous les mythes ! Les décryptements définitifs de la mythologie sont aussi nombreux que les divulgations ultimes des sens cachés de Dante. Tantôt le phallus triomphe et tantôt le totem ; un jour, tout est semences et moissons, le lendemain tout est culte des morts ; tout est roseau d'or sacrificiel ou tout est soleil et lune - à moins que tout ne soit tout. S'il est capable de quitter un instant ses dossiers, le spécialiste tombe d'accord avec l'homme réellement cultivé que ce furieux manège donne le tournis. Au lieu de soumettre ces contes à un examen de type scientifique, d'un point de vue extérieur, il faudrait les considérer de l'intérieur, se mettre à la place du narrateur qui cherche comment débutera son récit. Une histoire n'a pas de point de départ obligé ni d'itinéraire imposé.

Si je dis que ce matin-là l'oiseau chantait ou qu'il faisait bon au soleil, je ne suis obsédé ni par mon totem ni par le mythe solaire. D'autre part, il n'y a guère plus d'une dizaine de sujets d'intrigues, de sorte que les recoupements et ressemblances sont inévitables. Envoyez dix mille enfants au bois et demandez-leur de raconter leur promenade: il ne sera pas difficile de trouver dans leurs récits dix mille exemples d'adoration du soleil ou de culte des animaux. Quelques-unes de leurs narrations seront charmantes, d'autres idiotes, ou peut-être malpropres, mais c'est en tant que narrations que vous devrez les juger - du point de vue esthétique comme disent les modernes. Par quelle étrange anomalie, l'esthétique, comme la sensibilité, peut -elle se mêler de tout, notamment de ce qui ne la regarde pas, renverser la raison au nom du pragmatisme et la morale au nom de l'anarchie, et se voir priver du droit d'émettre un jugement esthétique sur ce qui est de son ressort exclusif ? La fantaisie aurait-elle sa place partout, réserve faite des contes de fées ?

Les hommes sont d'autant plus fins qu'ils sont plus simples, nous devrions tous le savoir, car nous avons tous été des enfants. Or, tout ignorants qu'ils soient, les enfants savent plus de choses qu'ils n'en peuvent exprimer ; sensibles aux atmosphères, ils le sont également aux plus légères nuances. Or, ici, les nuances sont nombreuses et pour les saisir il faut avoir soi-même connu cette soif presque douloureuse qu'a l'artiste de pénétrer le sens intime, de percer le secret des beautés qui frappent son regard, et son irritation de laisser une tour ou un arbre lui échapper sans savoir ce qu'il avait à dire. Rien n'est parfait, il le sent jusqu'à l'angoisse, qui n'ait cette personnalité sans laquelle l'aveugle beauté du monde n'est, au milieu du jardin, qu'une statue sans tête. Il n'est pas besoin d'être un grand poète pour lutter corps à corps avec la tour ou l'arbre et les contraindre à parler comme un titan ou une dryade. La mythologie, dit-on, est la personnification des forces naturelles ; pensée juste mais mal exprimée, car sous cette forme elle laisse entendre qu'il s'agit d'abstractions artificiellement personnifiées. Les mythes ne sont pas des allégories. Les forces de la nature ne sont pas ici des abstractions. Il n'y a pas de dieu de la gravitation. Il peut exister un génie de la cascade, mais il n'y aura pas de génie de l'eau ni de la chute des corps: on ne personnifie pas quelque chose d'impersonnel. Dans mon exemple, c'est la personnalisation de la cascade qui insuffle une âme à la chute de l'eau. Le Père Noël n'est pas une allégorie de la neige et du houx ; il n'est pas un de ces tas de cristaux congelés, connus sous le nom de neige, et gratifié d'une figure humaine comme un bonhomme de neige. C'est lui, au contraire, qui charge le monde vêtu de blanc et de vert vivace d'une signification si riche que la neige elle-même en est toute réchauffée. La distinction est du ressort de l'imagination, ce qui ne signifie pas qu'elle soit imaginaire ou subjective, comme disent les modernes quand ils veulent dire fausse. Le véritable artiste éprouve, consciemment ou inconsciemment, qu'il touche à des vérités transcendantes et que ses images sont l'ombre de réalités vues à travers un voile. Autrement dit, l'homme mystique sait qu'il y a quelque chose là - au cœur de l'arbre ou par-delà les nuages. Il croit que cette présence mystérieuse se révélera s'il recherche le beau en usant du pouvoir magique de l'imagination.

Mais il est dangereux de s'imaginer voir clair en ces obscurs mouvements de l'âme, qu'ils soient nôtres ou ceux de nos semblables les plus éloignés. Classifier n'est pas comprendre. Un livre qui traite aussi excellemment des traditions que *Le Rameau d'Or* laisse à trop de lecteurs l'impression que les contes de géants ou de sorciers dont le cœur est enfermé dans une cassette ou une caverne n'ont pas d'autre « signification » que la stupide superstition dite de « l'âme externe ». Mais nous ne pouvons pas savoir ce que signifient des choses dont nous ne comprenons pas, quand nous les utilisons, comment elles nous émeuvent. Lorsque nous lisons dans un conte : « Cueille cette fleur et une princesse mourra dans un château au-delà des mers », qu'est -ce qui s'agite dans notre subconscient ? Qu'est-ce qui fait que l'impossible paraît tout à coup inévitable ? Quand nous lisons : « À l'heure même où le roi souffla sa chandelle, ses vaisseaux firent naufrage au large des îles Hébrides », pourquoi notre imagination accueille-t-elle

cette image avant que notre raison ait eu le temps de la rejeter ? Pourquoi cette correspondance semble-t-elle susciter en nous des échos infinis ? Nous l'ignorerons toujours. L'idée de l'âme externe, par exemple, évoque certaines puissances de notre être profond, le sens voilé de l'interdépendance des petits et des grands événements, le sentiment obscur que les choses les plus familières nous sont profondément étrangères, l'intuition sacrée qu'il y a une magie du monde matériel, et d'autres émotions encore qui demeurent secrètes. Le pouvoir d'un mythe sauvage est de même nature que le pouvoir d'une métaphore poétique dont l'âme est souvent fort extérieure. Des critiques très avisés ont remarqué que nos plus grands poètes usent fréquemment d'images aussi peu en rapport avec leur sujet que la chandelle et les îles de mon exemple. Shelley compare avec bonheur l'alouette à une jeune femme sur une tour, à une rose sertie dans le feuillage, à une foule de choses encore dont le rapport avec une alouette en plein ciel ne saute pas aux yeux. On cite souvent le passage du *Rossignol* de Keats, que je tiens pour la plus grande merveille de magie verbale de toute la littérature anglaise, où le poète parle des croisées grandes ouvertes sur les flots périlleux, et personne n'a le mauvais goût de critiquer cette image surgie on ne sait d'où, à la suite d'allusions décousues à l'histoire de Ruth, et qui n'a rigoureusement rien à faire avec le sujet du poème : s'il est un endroit où l'on ne s'attend pas à trouver un rossignol, c'est bien au bord d'une fenêtre donnant sur la mer, mais dans le sens seulement où l'on ne s'attend pas à trouver le cœur d'un géant enfermé dans une cassette au fond de la mer. Cela dit, rien ne serait dangereux comme de vouloir classifier les images poétiques. Lorsque Shelley écrit que le nuage se lève « comme un enfant du sein de sa mère, comme un spectre de sa tombe », nos augures pourraient reconnaître dans la première image, l'influence des mythes grossiers de la parturition, et dans la seconde, une survivance de ce culte des esprits d'où naquit le culte des ancêtres. Mais ils feraient fausse route et risqueraient fort de se retrouver dans la fâcheuse posture de Polonius, enclins à trouver un nuage « semblable à une belette, ou tout à fait comme une baleine ».

Deux faits se dégagent de cette psychologie du rêve éveillé, que nous ferons bien de garder présents à l'esprit dans leurs conséquences mythologiques et même religieuses. En premier lieu, ces impressions de l'imagination sont, en général, strictement localisées et, loin d'être des abstractions devenues allégories, ce sont fréquemment des images presque concrétisées en idoles. Le poète qu'enchante son sous-bois demeure insensible aux mérites de l'administration des eaux et forêts; une cote d'altitude le laisse de marbre, une cime neigeuse l'enflamme. C'est pourquoi il n'y a pas un dieu de l'eau, mais plutôt des dieux de chaque rivière, y compris de la mer, car elle est la rivière qui coule autour du monde. Certaines divinités finissent sans doute par figurer un élément, mais leur omniprésence ne les empêche pas de conserver un domicile fixe. Apollon est partout où le soleil brille, mais il a sa demeure sur le rocher de Delphes. Diane est assez grande pour habiter à la fois les cieux, la terre et les enfers, mais « plus grande est la Diane des Éphésiens ». Sur un plan inférieur, ce besoin de localisation engendre les fétiches et les talismans dont les automobilistes riches décorent leurs bouchons de radiateur. Sur un plan supérieur, il peut conduire à une sorte de culte viril et grave, lié à des devoirs austères et solennels - au culte des dieux de la cité et même au culte des dieux lares.

En second lieu, les dévotions païennes comportent toute la gamme des nuances qui vont de la sincérité au cynisme. À quel point un Athénien se croyait-il tenu de sacrifier à Pallas Athénée ? Quel universitaire serait certain de la réponse ? Dans quelle mesure le Dr Johnson se croyait-il tenu de toucher tous les réverbères et de collectionner les pelures d'oranges ? Dans quelle mesure un enfant croit-il qu'il ne doit pas marcher sur l'intersection des dalles qui bordent le trottoir ? À défaut d'apporter une réponse à ces questions, deux remarques nous aideront à voir clair. Tout d'abord, plus de simplicité et de naturel permettaient jadis de donner corps aux fictions sans leur donner réellement plus de sérieux. Les songes pouvaient être poursuivis au grand jour avec une plus grande liberté d'expression artistique et, peut-être, avec une pointe de somnambulisme.

Drapez le Dr Johnson dans une toge antique, couronnez-le (avec sa bienveillante autorisation) de lauriers-roses et vous le verrez déambuler solennellement dans la lumière d'une aube lustrale, touchant d'un geste rituel les piliers sacrés supportant les effigies des étranges dieux terribles qui bornent la terre et la vie des mortels. Laissez l'enfant libre de jouer sur les dalles et les mosaïques d'un temple classique et, du jeu des dalles noires et blanches, il fera volontiers naître, dans une absence rêveuse, une danse délicate et grave. Cependant dalles et piliers seront à la fois un peu plus et un peu moins réels qu'ils ne le sont selon les conceptions modernes, guère plus imposants en vérité d'avoir été chargés de sens. Ils portent loyalement le message dont on les charge, à la façon dont une œuvre d'art symbolise des vérités spirituelles sous-jacentes à l'existence. Mais, c'est là ma seconde remarque, ce sont des messagers loyaux au plan artistique, différent du plan moral. L'excentrique considérera indifféremment sa collection de pelures d'oranges en pensant au Carnaval de Nice ou au Jardin des Hespérides, mais il ne lui sera pas indifférent d'offrir une orange à un aveugle ou de poser délicatement une pelure sous ses pieds pour qu'il tombe. Il ne s'agit pas d'une différence de degré mais de genre. L'enfant sait qu'il est moins défendu de marcher sur la jointure des dalles que sur la queue du chien. Et quelle que fût l'émotion, la lubie ou la plaisanterie qui induisit le Dr Johnson à toucher des poteaux de bois, il est absolument certain qu'il ne les toucha jamais avec le sentiment profond qui lui faisait tendre les bras vers le bois de cet arbre terrible qui fut la mort de Dieu et le salut des hommes.

N'allons pas croire que cet état d'esprit interdisait tout sérieux ou tout sentiment religieux. L'Église catholique, c'est un fait, a pris à son compte, avec un succès éblouissant, la tâche de donner au peuple des traditions locales et des cérémonies familiales. Dans la mesure où tout ce paganisme était innocent, il n'y avait aucune raison que les saints ne le patronnent pas aussi bien que des dryades ou des chèvre-pieds. Il va de soi que les fictions les plus proches de la nature comportent divers degrés de sérieux: ce n'est pas la même chose d'appeler un bois « le bois-aux-fées », c'est-à-dire le plus souvent « digne des fées », et de marcher un kilomètre plutôt que de passer devant une maison dont on dit qu'elle est hantée. L'admiration et la crainte sont des réalités puissantes, liées à un monde spirituel réel: dès qu'on les effleure - les songes et les contes y suffisent -, elles agitent les profondeurs de l'âme. Nous comprenons cela aussi bien que les païens: le malheur est que les païens ne savaient pas parler à l'âme autrement, de sorte que leur langage est pour nous plein d'énigmes. Les grands poètes de l'Antiquité, les critiques en tombent d'accord, observent envers leurs dieux une attitude qui intrigue et déconcerte les chrétiens. Tous semblent admettre qu'il y a un conflit entre l'homme et la divinité, mais aucun ne paraît en mesure de dire qui est le héros et qui est le traître. Cette remarque ne s'applique pas seulement aux *Bacchantes* du sceptique Euripide, mais aussi à l'*Antigone* d'un modéré plutôt conservateur comme Sophocle et aux *Grenouilles* d'un franc réactionnaire comme Aristophane. Les Grecs, apparemment, ne mettaient rien au-dessus de la vénération, mais ne savaient qui vénérer. Ce casse-tête était inévitable: comment éviter que règnent le flou et l'incertitude lorsque les choses commencent par des songes et des chimères - les règles de l'art de bâtir sur les nuées restent à inventer.

L'arbre puissant qu'on appelle la mythologie épanouit ses ramures gigantesques sous d'innombrables cieux; ses branches lointaines portent, comme des oiseaux chatoyants, les riches idoles d'Asie et les sauvages fétiches d'Afrique, les rois et les princesses des contes de fées; ses racines, plongeant parmi les pampres et les oliviers, abritent les dieux lares du Latium et, dans les nuages olympiens qui couronnent sa tête, rient et festoient les dieux de la Grèce. Si ces mythes n'éveillent en vous aucun écho, sans doute n'avez-vous guère de sympathie pour les hommes. Mais si vous aimez les mythes, vous reconnaîtrez qu'ils ne sont pas et ne furent jamais une religion au sens chrétien ou même musulman du mot. Au plus, ils satisfont quelques-unes de nos aspirations religieuses: le besoin d'accomplir certaines choses à certaines dates, de consacrer les

fêtes par des rites. Mais s'ils avaient un calendrier, les païens n'avaient pas de credo. Les Anciens ne disaient pas « Je crois en Neptune, Jupiter et Junon » comme les chrétiens récitent le Symbole des Apôtres : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant... » La plupart d'entre eux optaient pour certains mythes, croyaient davantage à celui-ci et moins à celui-là, ou n'y attachaient qu'une valeur poétique très diffuse. Il n'existait rien qui évoquât une doctrine définie pour laquelle des hommes se seraient fait tuer. Encore moins imagine-t-on d'entendre proclamer : « Je crois en Odin, Thor et Freya », car hors de l'Olympe, l'ordre olympien tourne à la confusion. Il me paraît clair que Thor n'était pas un dieu mais un héros. Aucune religion ne montrera jamais son dieu rampant comme un Pygmée dans une grande caverne qui se trouve être le gant d'un géant. Thor a été sans doute un grand aventurier, auréolé de la gloire du découvreur, mais il n'est pas plus divin que le Petit Poucet. Quant à Odin, il semble qu'il fut un chef barbare aux âges obscurs de la chrétienté naissante. Ainsi le polythéisme dégénère à ses confins en légendes féeriques et barbares. Il n'est en rien comparable au monothéisme des monothéistes convaincus. Il satisfait le besoin de se réclamer de quelque grande figure ou de quelque grand nom en des moments solennels comme la naissance d'un enfant ou la délivrance d'une ville. Mais, pour beaucoup, le nom invoqué n'est guère qu'un nom. Enfin, il satisfait, en partie du moins, un autre instinct profond de notre être, celui de réserver une part aux puissances inconnues, de verser du vin sur le sol, de jeter un anneau à la mer, l'instinct de sacrifice - admirable et sage idée de ne pas pousser ses avantages, de faire contrepoids à notre orgueil imbécile, de payer à la nature la dîme des biens qu'elle nous offre. La grandeur de toutes les tragédies grecques tient à ce sens profondément juste de la vanité de notre vanité, mais il va de pair avec un secret scepticisme sur la vraie nature des dieux qu'il faut se concilier. Là même où le geste d'abandon est le plus magnifique, comme chez les Grecs, l'idée s'affirme que l'homme se grandit davantage en offrant sa victime que son dieu en l'acceptant. Je sais qu'ailleurs des pratiques grossières suggéraient que le dieu consommait réellement le sacrifice. Mais il faut prendre garde de tomber dans l'erreur que j'ai signalée en commençant et de méconnaître la psychologie du rêve éveillé. L'enfant qui s'amuse à croire qu'il y a un farfadet dans le tronc d'un tilleul creux matérialisera sa fantaisie par l'offrande d'un morceau de son gâteau. Un poète pourrait se complaire au geste plus élégant de consacrer à son dieu des fruits et des guirlandes. L'une et l'autre action comportent tous les degrés possibles de conviction, mais aucune des deux ne s'élève à la gravité d'une confession de foi. Le païen ne croit pas comme un chrétien et ne nie pas comme un athée: il sent la présence de forces, il suppose, il invente. Saint Paul a parlé aux Grecs de l'autel qu'ils avaient dédié « au dieu inconnu », mais, à la vérité, tous leurs dieux étaient des dieux inconnus. Et l'histoire changea de cours lorsque l'apôtre leur révéla ce qu'ils adoraient sans le savoir.

En résumé, le paganisme était une tentative d'atteindre les réalités divines, sans le secours de la raison, par la seule vertu de l'imagination. C'est un fait historiquement essentiel que la religion et la raison sont demeurées étrangères l'une à l'autre, même dans les civilisations les plus rationnelles. Ce n'est que fort tard, quand les cultes païens furent sur le déclin, du moins sur la défensive, que certains néo-platoniciens ou quelques brahmines tentèrent de les intellectualiser, en se contentant, à vrai dire, de leur donner un sens allégorique. En réalité, les fleuves parallèles de la mythologie et de la philosophie ne mêlent nulle part leurs eaux avant de se rencontrer dans la grande mer chrétienne. Les laïcistes continuent à professer que l'Église a introduit une sorte de schisme entre la raison et la religion. La vérité est que l'Église fut la première à jamais tenter de les associer. Jusque-là, il n'y avait jamais eu d'alliance entre les prêtres et les philosophes. La mythologie recherche Dieu par les voies de l'imagination et le vrai par le beau, sans en exclure les manifestations les plus baroques. Mais l'imagination a ses lois propres et donc ses propres succès, que ne comprennent ni les logiciens ni les hommes de sciences. À travers mille extravagances, depuis le comique cosmique du cochon qui avale la lune ou de la grenouille qui avale la mer,

jusqu'aux flexuosités mystiques de l'art asiatique et à l'effrayante raideur des statues d'Égypte et d'Assyrie, et aux déformations insensées d'un art qui reflète une terre et un ciel de cauchemar dans son miroir brisé, à travers toutes ces folies, l'imagination est fidèle à son propre instinct, à quelque chose qui ne prête pas à discussion et fait qu'un artiste, tombé en arrêt devant une prodigieuse déformation, se dira soudain : « Voici mon rêve réalisé. » Des mythes païens ou primitifs monte une infinie puissance de suggestion, si nous avons la sagesse de ne point nous demander ce qu'ils suggèrent. La légende de Prométhée dérobant le feu est pleine de sens, jusqu'à ce qu'un pédant nous l'explique. Il est clair que la Belle doit aimer la Bête, tant qu'on ne nous le dit pas. Il est vrai que les ignorants se satisfont des mythes, mais c'est seulement parce que les ignorants sont sensibles à la poésie. L'imagination a ses lois, ses triomphes et, qu'elle revête ses images de boue ou de marbre, un fantastique pouvoir d'enchantement. Mais il se mêle à ses triomphes je ne sais quoi de trouble que j'ai sans doute mal analysé et que j'aimerais cependant définir en guise de conclusion.

Ce qui est le plus naturel à l'homme, c'est d'adorer, quoi que ce soit qu'il adore, voilà le fin mot de la question. L'idole a beau être difforme, sa posture raide et bizarre, l'attitude de l'adorateur demeure généreuse et belle. En joignant les mains, il se sent plus libre; en se prosternant, il se sent plus grand. Libérez-le de son culte, vous l'enchaînez ; interdisez-lui de s'agenouiller, vous l'abaissez. L'homme qui ne peut plus prier porte un bâillon sur l'âme. De là vient qu'il se dégage du paganisme une impression curieuse, à la fois de confiance et de méfiance. L'homme qui accomplit les gestes de l'adoration et du sacrifice, qui répand la libation ou lève le glaive, sait qu'il accomplit un geste viril et magnanime. Il sait qu'il fait une des choses pour lesquelles il est né. Son imagination l'a entraîné sur le droit chemin: elle ne saurait pourtant le rendre sourd à un écho railleur, à cette raillerie qui, sur les plus hauts sommets de l'esprit, devient l'ironie presque insupportable des grands tragiques grecs. La disproportion éclate entre le prêtre et l'autel, entre l'autel et le dieu. Le prêtre paraît plus solennel et presque plus sacré que le dieu. Tout dans l'ordonnance puissante et saine du temple répond à nos plus profonds instincts, tout, sauf l'intuition centrale autour de laquelle il a été bâti, qui a quelque chose d'incertain et de fugace comme un feu follet. À cette étrange croisée des chemins, l'homme a plus de grandeur que la statue, il perpétue en sa personne l'attitude noble et naturelle de l'*Adolescent en prière*. Mais, quel que soit le nom inscrit sur le piédestal, Zeus, Ammon ou Apollon, le dieu qu'il adore est Protée.

L'*Adolescent en prière* exprime une exigence plus qu'il ne la satisfait : ses mains s'élèvent dans un mouvement naturel et nécessaire, mais il est symbolique aussi qu'elles soient vides. Il sera question plus tard de la nature de cette exigence ; remarquons seulement ici que le sentiment intime d'une libération et d'un épanouissement trouvés dans la prière et le sacrifice pourrait bien remonter à cette vaste conception d'une paternité universelle que nous avons vu pâlir et s'effacer avec les premières couleurs de l'aube. Il y a plus encore. Le poète, représenté ici par le païen, n'arrivera jamais à se figurer qu'il ait eu tout à fait tort d'enraciner son dieu. Il y va de l'âme de toute poésie sinon de toute piété. Les plus grands poètes, quand ils parlent du poète, ne disent pas qu'il nous donne l'absolu ou l'infini, mais, par son mode d'expression propre, une demeure et un nom. Nul poète ne sera jamais un vulgaire panthéiste; Shelley lui-même, qui passe pour l'avoir été, use comme un païen d'images particularisées. C'est à cause d'une alouette qu'il a composé son *Ode à une alouette* et il serait ridicule d'en établir une version coloniale ou internationale en remplaçant l'alouette par une autruche. L'imagination mythologique tourne en rond sans cesser de chercher un point fixe. En un mot la mythologie est une quête où se mêlent un désir ardent et une sourde inquiétude, une sincérité sans faille dans la recherche et une profonde et mystérieuse insouciance quant à ses résultats. Le jeu de l'imagination solitaire ne conduit pas plus loin. Nous verrons ailleurs ce qu'il en est de la raison solitaire. Car, sur cette route, jamais elles ne cheminent ensemble.

Les profondes différences entre mythologie et religion éclatent ici : ce n'est pas l'apparence, mais l'être des choses qui est en question. Un tableau peut représenter un paysage, il peut même ressembler à un paysage jusque dans les moindres détails, mais il n'est pas un paysage - le plus vivant des portraits de la reine Élisabeth n'est pas la reine Élisabeth. Dans le monde mythique, le portrait pouvait exister avant le modèle, au risque d'être vague et incertain. Quiconque a respiré l'atmosphère de ces mythes, et s'en est nourri, me comprendra si je dis que, d'une certaine façon, la question de leur réalité ne se pose pas. Les païens, rêvant la réalité, auraient reconnu, tout les premiers, qu'il y avait plusieurs demeures dans la maison de leurs songes. Quand ils touchaient aux fibres tragiques de l'âme, leurs rêves possédaient parfois cette vie ardente qui fait que l'on s'éveille en sursaut avec l'impression que l'on vient de vous briser le cœur. Ils voltigeaient sans répit autour des thèmes poignants de la réunion et de la séparation, de la vie que la mort interrompt, de la mort qui engendre la vie. Déméter erre dans un monde désolé à la recherche d'un enfant perdu; Isis étend sur le monde ses bras plaintifs dans l'inutile espoir de rassembler les membres d'Osiris ; les collines pleurent Atis et les bois se lamentent sur Adonis. À ces lamentations se mêle l'obscur et mystique pressentiment que la mort peut être une délivrance et un apaisement, que le sang divin répandu nous est une eau lustrale, et que le souverain bien se trouve dans l'attention au corps brisé d'un dieu. Pressentiment, ai-je dit, parce qu'il ne s'agit que d'un songe aussi impalpable qu'une ombre - mais cette ombre nous permet de saisir une vérité très importante. Une ombre est une forme qui ne dessine qu'un contour. Si une chose ressemble à une autre, elle est nécessairement différente: dire qu'une chose ressemble à un chien est une autre façon de dire que ce n'est pas un chien, la ressemblance excluant l'identité. C'est de ce point de vue qu'un mythe n'est pas un homme. Personne n'a jamais cru qu'Isis fut réellement un être humain, Déméter, un personnage historique, Adonis, un fondateur d'Église. Personne n'a jamais cru qu'ils avaient changé la face du monde. Mais le cycle immuable de leur vie et de leur mort portait le message mélancolique et splendide de l'éternelle pérennité des créatures. S'ils annoncent une révolution, c'est celle du soleil, de la lune et des étoiles. Si nous ne saisissons pas qu'ils nous murmurent : « Vous-mêmes n'êtes que des ombres pourchassant d'autres ombres », nous ne comprenons pas leur message. Par certains rites sacrificiels, ils suggèrent ce que serait un dieu apportant la paix aux hommes. Mais quiconque ne voit pas que la paix leur fait défaut est mauvais juge en poésie.

Ceux qui parlent complaisamment des Christs païens montrent encore moins d'intelligence du paganisme que du christianisme. Ceux qui nomment ces cultes « religions » et les « comparent » avec la foi de l'Église militante comprennent plus mal que nous ce qui rendait humain le paganisme et pourquoi les classiques chantent encore à nos oreilles. On ne manifeste guère de tendresse envers ceux qui ont faim en prouvant qu'il revient au même d'avoir faim ou de manger, et pas davantage de compréhension de la jeunesse en affirmant que l'espérance supprime la soif du bonheur. Il faut un solide irréalisme pour prétendre que ces constructions mentales, admirées dans l'abstrait, appartiennent au même univers qu'un homme vivant et une société vivante révérents en raison de leur existence concrète. Il y a loin de l'enfant qui joue à la guerre au soldat qui vit sa première journée au front, des rêveries sentimentales de l'adolescent au sacrement de mariage. Chaque similitude superficielle marque le lieu d'une différence essentielle : celle de la fiction à la réalité. Je ne veux pas dire simplement que je crois à celle-ci et non à celle-là, je veux dire que l'un et l'autre ne sont pas vrais sous le même rapport. Ce qu'il en est au juste, et que j'ai essayé d'esquisser ici, est indubitablement fort subtil et presque indicible. La matière est si délicate qu'elle échappe complètement aux universitaires qui veulent établir une symétrie entre notre religion et la mythologie. Ignorants que nous sommes, nous en savons plus qu'eux, nous savons le sens du cri désespéré qui accompagne la fin d'Adonis, nous savons mieux qu'eux pourquoi la Mère suprême eut une fille mariée à la Mort, nous avons pénétré plus loin les

mystères d'Éleusis et, porte après porte, nous avons forcé l'entrée des parvis de la sagesse d'Orphée. Nous avons déchiffré l'énigme de tous les mythes. Nous savons le secret ultime des initiés parfaits. Ce n'est pas la voix d'un prêtre ou d'un prophète, qui affirme : « Voici ce qui est ! » C'est le cri d'un rêveur et d'un inspiré, qui demande : « Pourquoi cela ne serait-il pas ? »

Démons et philosophes

J'ai présenté un peu longuement la part la plus saine de l'imaginaire païen qui a couvert le monde de temples et engendré d'innombrables festivités populaires. Mais l'histoire du cœur même de la civilisation, telle que je l'entends, doit franchir deux autres étapes avant d'aborder la dernière, c'est-à-dire la chrétienté. La première nous montre ce paganisme aux prises avec des forces inférieures, la seconde le voit se disqualifier lui-même au terme d'une longue dégénérescence. Ondoyant et divers, portant la faiblesse d'une tare originelle, le polythéisme montrait les dieux païens jouant avec les hommes comme ils auraient joué aux dés. Avec des dés pipés, car, depuis le péché originel, les hommes sont mal équilibrés, à l'égard du sexe notamment - on pourrait presque dire qu'ils naissent déséquilibrés. La santé véritable ne leur est guère permise que dans la sainteté. Les rêveries ailées ne résistèrent pas à ce déséquilibre: la mythologie du monde païen vieillissant ne fut qu'un poulailler de volatiles égrillards. Mais, avant d'en venir là, une bataille s'était livrée au sein du paganisme, bataille spirituelle par excellence, dont l'issue fut déterminante dans l'histoire du monde. Pour déterminer les valeurs en jeu, nous commencerons par examiner un aspect du paganisme sur lequel je ne m'appesantirai pas : il y a des choses dont il vaut mieux parler le moins possible. Pour présenter la première mythologie, j'ai fait appel aux songes. Voici maintenant les cauchemars.

Les pratiques superstitieuses sont de tous les temps, de ceux singulièrement qui se disent éclairés. Je me souviens d'avoir soutenu naguère une discussion contre toute une tablée d'agnostiques de haut vol : avant la fin de notre conversation, chacun avait tiré de sa poche, ou exhibé sur sa chaîne de montre, un porte-bonheur dont il ne se serait séparé pour rien au monde. J'étais le seul convive démuné de gris-gris. Ce genre de superstition ne s'identifie pas au rationalisme, mais l'accompagne fréquemment parce qu'il est à base de scepticisme ou, du moins, d'agnosticisme. Il repose sur une intuition compréhensible et très humaine, comme les invocations au *numen* du paganisme populaire. Mais c'est un tour d'esprit agnostique car il s'appuie sur le double sentiment que nous ne savons pas tout des lois de l'univers, et que lesdites lois peuvent entretenir de curieux rapports avec ce que nous appelons la raison. Ces gens-là croient que des liens invisibles unissent les plus grandes choses aux plus petites. Lorsqu'ils sont mis en présence de l'idée que l'une de ces dernières est la clé du mystère qui nous entoure, un instinct profond et nullement insensé les porte à penser que cela pourrait être vrai. Cette intuition est commune aux deux aspects du paganisme dont je parle, mais, nous allons le voir, elle peut se trouver contaminée par un esprit redoutable.

Dans mon tableau de cette chose mouvante qu'on appelle la mythologie, j'ai peu parlé de ses aspects les plus discutables: la question, entre autres, de savoir jusqu'à quel point l'invocation des forces élémentaires peut produire son effet, ou, pour parler comme Shakespeare, si les esprits viennent quand on les appelle. Il ne me semble pas que ce problème, pour pratique qu'il soit, joue un rôle décisif dans la poésie des mythes, mais il me paraît certain qu'il y eut parfois des apparitions ou, tout au moins, l'apparence d'apparitions. Dès que nous entrons dans le domaine de la superstition, une ombre surgit, menaçante, qui grandit à chaque pas. Les superstitions populaires sont aussi frivoles, j'en conviens, que le fut la mythologie populaire. Personne ne croit

sérieusement que Dieu foudroiera l'audacieux qui passe sous une échelle, et l'on s'amuse plutôt en se donnant la peine d'en faire le tour. Il ne s'agit, je l'ai indiqué, que d'un scepticisme attentif à la bizarrerie de ce monde. Mais il existe une forme de superstition qui veut des résultats et que l'on pourrait dire réaliste. Avec elle, la question de savoir si les esprits répondent ou apparaissent devient autrement grave. Il me paraît peu douteux que cela arrive parfois, je viens de le dire, et qu'il y a là, dans certains cas, l'origine de grands maux.

Soit que la Chute nous ait effectivement transportés dans le voisinage de puissances spirituelles dangereuses, soit que nos humeurs violentes et concupiscentes tendent plus aisément au mal, tout porte à croire que la magie noire de la sorcellerie fut pratiquée avec plus d'ardeur et moins de fantaisie que la magie blanche du culte des immortels. J'incline à croire que le jardin de la sorcière fut sarclé plus soigneusement que la clairière des fées et que la mauvaise terre a rendu mieux que la bonne. Dans un élan peut-être désespéré, les hommes en vinrent à demander aux puissances infernales la solution immédiate de questions pratiques, sous l'empire d'une obscure et perverse intuition qui les portait à croire qu'elles ne badineraient pas. Les dieux de l'Olympe, eux, badinaient sans cesse et s'amusaient à amuser les mortels. Tandis que le premier païen venu, lorsqu'il consultait un démon, pensait ce que pense le quidam qui se rend chez un détective privé: qu'il s'agissait d'une sale besogne, mais qu'elle serait faite. L'homme qui se rendait au bois sacré pour rencontrer une nymphe l'espérait peut-être mais n'y comptait guère. Il cherchait une aventure plus qu'il n'allait à un rendez-vous. Mais le démon, lui, tenait ses engagements et même ce qu'on peut appeler ses promesses, quand bien même, comme Macbeth, l'on aurait préféré qu'il les oublie.

Divers indices attestent que, dans les sociétés primitives ou sauvages, le culte des démons succéda à celui des dieux, et même à celui d'une divinité unique et toute-puissante. On peut soupçonner que les hommes s'adressaient souvent à des esprits plus familiers et plus accessibles par crainte et par scrupule de mêler de si hautes personnes à leurs affaires trop terrestres. Mais le recours aux démons entraîne une idée nouvelle, fort digne d'eux, celle-là : très précisément, l'idée qu'il importe, pour mériter leurs faveurs, de se rendre le plus possible semblable à eux et de se plier aux caprices de leur pointilleuse étiquette. Une superstition vénielle, jeter du sel par-dessus son épaule, par exemple, jongle avec l'idée qu'un geste insignifiant peut toucher le ressort secret de l'horloge universelle. Après tout, la notion de sésame n'est pas absurde. Mais invoquer les esprits infernaux implique, en outre, l'ignoble supposition que le geste doit être non seulement futile mais abject - une singerie abominable et une parodie exécrationnelle. Tôt ou tard, l'homme s'appliquera, de propos délibéré, à commettre l'action la plus vile qu'il puisse imaginer, l'extrémité dans le mal devant forcer l'attention des puissances maléfiques qui se dissimulent dans les entrailles de la terre. Telle est l'explication la plus courante du cannibalisme, qui n'est pas, le plus souvent, un usage primitif ou bestial, mais artificiel et artistique : l'horreur pour l'horreur, en quelque sorte. Les anthropophages n'ignorent pas la monstruosité de leur coutume; ils la pratiquent, au contraire, parce qu'elle est monstrueuse. À la lettre, ils se rassasient d'horreurs. On constate souvent que des peuples très primitifs, comme les aborigènes australiens, ne mangent pas de chair humaine, alors que les Maoris, peuple raffiné et intelligent, s'en nourrissent parfois : ils sont assez raffinés et intelligents pour verser de temps à autre dans un satanisme délibéré. Si nous pouvions pénétrer leur raisonnement, et les comprendre tout à fait, sans doute verrions-nous qu'ils n'agissent pas comme des ignorants, sans voir le mal, ce qui en ferait des cannibales innocents, et qu'ils ont l'intention de mal faire, agissant ainsi comme le Parisien décadent qui se rend à une messe noire. Mais la messe noire doit demeurer souterraine et se cacher de la messe véritable. L'avènement du Christ a obligé les démons à se dissimuler. Le cannibalisme des barbares raffinés fuit la civilisation de l'homme blanc. Avant la chrétienté, hors d'Europe en particulier, il n'en fut pas toujours ainsi. Dans l'ancien monde, les démons erraient comme des dragons. Il arrivait qu'ils

prennent la place des dieux. Au cœur de grandes cités, des temples abritaient leurs effigies monstrueuses. La terre entière proclame une grande leçon à laquelle, curieusement, demeurent sourds les modernes qui veulent que ces cultes relèvent d'un monde primitif ou arriéré : parmi les plus hautes civilisations antiques, plusieurs exaltèrent les cornes de Satan, non seulement à la face des étoiles mais à la face du clair soleil.

Prenons l'exemple des empires aztèque et inca, du Mexique et du Pérou, au moins aussi policés que l'Égypte ou la Chine, et qui ne cédaient à notre civilisation qu'en esprit d'entreprise. Les contempteurs de cette civilisation centrale - la nôtre et la leur - cèdent souvent au curieux penchant d'ajouter à la juste condamnation de ses fautes, l'idéalisation induite de ses victimes. À les en croire, avant l'expansion européenne, la terre était un paradis. Swinburne m'a toujours surpris par son étrange façon de raconter la conquête de l'Amérique du Sud par l'Espagne : « Les fautes de ses fils, dit-il, semées parmi des terres innocentes » ont « rendu maudit le nom de l'homme et trois fois maudit le nom de Dieu ». Il était assez vraisemblable d'affirmer que les Espagnols étaient des pécheurs, mais où a-t-il pris que les Américains étaient sans péchés ? Ce continent n'était-il peuplé que d'archanges et de saints ? On n'oserait en assurer autant de la paroisse la plus pratiquante ! En l'occurrence, si l'on réfléchit à ce que nous savons avec certitude de ces sociétés, la remarque devient d'un réjouissant comique. Nul n'ignore en effet que les pasteurs impeccables de ces peuples candides adoraient des dieux immaculés qui ne supportaient dans leur riant paradis d'autre nectar et d'autre ambrosie que des sacrifices humains continuels, enjolivés d'effroyables tortures. Remarquons encore que cette subversion de l'instinct, sorte de révolte que Dante signalait déjà, qui chemine partout à travers le culte tortueux des démons, se manifeste dans la morale comme dans l'esthétique des religions de l'Amérique du Sud. Autant une statue grecque est belle, autant leurs idoles sont repoussantes. Ils cherchaient le secret de la puissance en dénaturant leur être propre et celui de toutes choses. Ils espéraient parvenir enfin à tailler dans l'or, le granit ou le bois rouge des forêts, un visage tel qu'à son aspect le miroir des cieux volerait en éclats.

L'Amérique tropicale, peinte et dorée, a pratiqué systématiquement les sacrifices humains. On n'a jamais accusé, que je sache, les Esquimaux d'en avoir fait autant. Trop sauvages, trop rudimentaires, ils avaient trop à faire sous le ciel noir de l'hiver blanc. Des privations sévères réfrénaient « leurs nobles colères » et arrêtaient « les effusions généreuses de leurs âmes ». Les nobles colères, pour se déployer, veulent des cieux plus cléments et une lumière plus douce; des contrées plus riantes et plus policées bénéficiaient du privilège de voir couler sur les autels les effusions généreuses dont s'abreuyaient de grands dieux grimaçants, dont les noms hurlés dans la terreur et la torture grincent comme des éclats du rire infernal. Ces fleurs demandent un air plus chaud et des attentions plus savantes pour épanouir au soleil leurs feuillages majestueux et les calices flamboyants qui éclaboussent d'or, de pourpre et d'écarlate ce jardin que Swinburne compare aux Hespérides - à cause du dragon, sans l'ombre d'un doute.

Je ne plaide pas ici la cause de l'Espagne contre le Mexique, mais je constate, en passant, que la même question se pose, comme nous le verrons plus loin, à propos de Rome et de Carthage. C'est devenu une singulière habitude, chez nos compatriotes, de toujours prendre parti contre les Européens et d'absoudre les civilisations étrangères présentées comme impeccables alors que leurs péchés ne crient pas, mais hurlent à la face du ciel. Carthage aussi était une civilisation raffinée et même beaucoup plus raffinée. Et Carthage aussi, fondant sa civilisation sur une religion de crainte, faisait monter au ciel la fumée des sacrifices humains. Blâmerons-nous notre race et notre religion d'avoir failli à leur idéal ? Oui, sans aucun doute ! Mais il est absurde de les mettre plus bas que les races et religions fondées sur l'idéal opposé. Oui, certes, en un certain sens, le chrétien fut pire que le païen, l'Espagnol que l'Indien et peut-être le Romain

aurait-il pu se révéler pire que le Carthaginois - mais en un sens qui n'a rien de positif. Le chrétien est pire que le païen dans la mesure seulement où il a pour mission d'être meilleur.

Les turpitudes produites par l'inversion de l'imagination sont tellement ignobles qu'il n'y aurait pas grand mal à les nommer ici, bien qu'il soit préférable de ne pas en parler : tout est pur aux purs et peu de gens s'y reconnaîtraient. Signalons sans insister la persistance de certaines obsessions inhumaines dans la tradition de la magie noire, par exemple une haine mystique de l'idée d'enfance qui semble inhérente à son existence même. On comprend mieux la fureur populaire contre les sorcières si l'on se souvient que l'un des principaux méfaits qu'on leur imputait était de faire obstacle aux naissances. Les prophètes hébreux luttèrent sans cesse contre les retours d'une idolâtrie meurtrière d'enfants. Il est assez probable que cette abominable apostasie du Dieu d'Israël s'est produite plusieurs fois sous forme de meurtres rituels qui n'étaient pas le fait d'authentiques fidèles du judaïsme, bien entendu, mais de diabolistes isolés et irresponsables qui se trouvaient être juifs. Ce sentiment que les forces du mal menacent spécialement l'enfance a laissé une trace frappante dans la grande popularité du thème de l'enfant martyr au Moyen Âge. Chaucer, par exemple, donne à la plus abominable de toutes les sorcières les traits sombres d'une affreuse étrangère qui, cachée derrière sa haute croisée, écoute le petit saint Hugues chanter comme gazouille le ruisseau du village.

Ces vues générales trouveront leur application particulière si nous regardons les rives orientales de la Méditerranée où s'était fixée une nation jadis nomade qui, peu à peu, s'était mise à commercer avec le monde entier et qui, par le commerce, l'exploration et l'expansion coloniale, s'était taillé un empire universel. La pourpre, symbole de sa puissance et de son luxe, donnait sa teinte unique aux tissus qu'elle expédiait jusqu'aux rivages reculés des Cornouailles, comme aux voiles des nefes qui longeaient, dans le silence des mers tropicales, la mystérieuse Afrique. Il ne serait pas exagéré de dire que la carte du monde était devenue pourpre. Les princes de Tyr, tout aux soins de leur empire, n'avaient guère le loisir de s'apercevoir de la mésalliance d'une de leurs princesses avec le chef d'une obscure tribu nommée Juda, et les administrateurs de leurs comptoirs africains se seraient contentés d'ébaucher un sourire dans leurs barbes sémites à l'évocation d'un village italien du nom de Rome. À la vérité, comment associer le monothéisme de la tribu palestinienne aux vertus civiques de la petite république des Sept Collines ? Les consuls de Rome et les prophètes d'Israël, séparés par l'espace et divisés par l'esprit, aimaient des choses différentes et contradictoires. Mais ils avaient au cœur une haine commune qu'il est un peu facile de déclarer haïssable. Élie exultant sur le meurtre des prêtres de Baal, Caton tonnait contre Carthage épargnée sont de hautes figures qu'il est aisé de peindre sous un jour inhumain et odieux. Mais cette façon de les attaquer, en ne retenant que leurs passions et leurs limites, manque d'imagination et, par là, de réalisme. Elle laisse dans l'ombre quelque chose qui se mouvait sur une immense étendue intermédiaire, suscitant chez ses ennemis d'Orient et d'Occident une commune exécution.

Ce quelque chose forme le premier sujet du présent chapitre. Tyr et Sidon furent les métropoles d'une civilisation pratique avant toutes choses, qui n'a guère laissé d'œuvres d'art et rien qui ressemble à un poème. Fière de son efficacité, elle n'échappa point, dans l'ordre intellectuel et spirituel, à ce penchant secret déjà évoqué, commun à tous ceux qui veulent des résultats immédiats. Ce penchant comporte toujours l'idée qu'il existe un raccourci, un itinéraire secret qui garantit la réussite, un moyen de saisir le monde par un coup d'audace. Adeptes du donnant, donnant, Tyr et Sidon respectaient à la lettre les termes de leur marché avec le dieu Moloch, transaction caractéristique sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir plus d'une fois. Qu'il nous suffise de remarquer pour l'instant qu'elle impliquait envers l'enfance l'attitude assez particulière dont j'ai déjà parlé - attitude qui déchaîna la fureur simultanée des serviteurs de

l'Éternel en Palestine et des tenants des dieux lares à Rome, si loin les uns des autres, si dissemblables, et dont l'union devait sauver le monde.

J'ai intitulé « les philosophes » la quatrième et dernière des rubriques où se répartissent, selon ma méthode, les principaux éléments de la spiritualité du monde païen. Je reconnais que cette acception du mot recouvre ce que l'on nomme généralement religions et que je vais néanmoins appeler philosophies, car je crois que ma propre classification n'est pas la moins exacte ni la moins respectueuse. Le tout est de se faire de la philosophie une idée claire et nette : ayons recours, une fois de plus, à la lumière de cette culture qui baigne le monde méditerranéen, dont nous avons examiné les mythologies et idolâtries aux chapitres précédents.

Ce que le catholicisme est au catholique, le paganisme ne le fut jamais au païen, qui n'y trouvait pas une vue satisfaisante des questions essentielles, ni un ensemble coordonné de réponses dépendant d'une vérité centrale et invariable. À proprement parler, la part religieuse de son âme restait sur sa faim, si son imagination se trouvait rassasiée. L'univers qu'on lui montrait, à travers contes et légendes, était un chatoyant tissu aux couleurs franches, parmi lesquelles courait, nous l'avons vu, le fil noir du diabolisme. Néanmoins, le païen ne fut jamais comblé par le polythéisme. Et précisément parce que la mythologie ne satisfaisait que l'une de ses aspirations, il lui fallait, pour répondre aux autres, chercher ailleurs - un ailleurs dont il faut voir qu'il était si radicalement autre qu'il ne pouvait y avoir de heurts. Tandis que la foule se ruait aux jeux en l'honneur d'Apollon ou festoyait à la gloire d'Adonis, le sage avait toute latitude de se retirer dans ses pénates pour cogiter un peu sur la nature des choses. Ce passe-temps le conduisait parfois à s'interroger sur la nature de Dieu et parfois, du même point de vue, sur la nature des dieux. Mais l'idée ne lui venait que très rarement d'opposer ses vues sur la nature des dieux aux dieux de la nature.

Il est nécessaire de bien saisir que cet amateur d'abstractions laisse cette question de côté. Il réfléchit sur un autre plan. Au départ, ses cogitations sur l'univers sont un passe-temps tout personnel, de l'ordre de la collection de papillons ou du jeu de dames. Et quand bien même sa sagesse en ferait un personnage public, et presque une institution politique, il ne se trouvera que très rarement sur le chemin des processions. Prodige de bon sens, Aristote fut le plus grand peut-être, le plus pratique assurément, de tous les philosophes: il n'aurait pas plus songé à fonder un culte de l'Absolu rival de l'Apollon de Delphes, qu'Archimède à faire de son levier une idole en lieu et place du palladium de la cité. On imaginerait aussi bien Euclide construisant des autels au triangle isocèle ou sacrifiant des génisses au carré de l'hypoténuse. L'un faisait de la métaphysique comme l'autre des mathématiques, par amour du vrai, par curiosité ou pour s'amuser, mais ce type de divertissement ne semble pas être jamais entré en conflit avec les danses et les chants en l'honneur des métamorphoses de Zeus énamouré. Que des hommes aient pu être philosophes et mêmes sceptiques sans déranger personne tendrait à prouver la frivolité et peut-être l'insincérité du polythéisme populaire: ces penseurs pouvaient déplacer les fondements de l'univers sans altérer d'une ligne le contour du nuage bariolé qui flottait sur leurs têtes.

Car ils les déplacèrent vraiment alors qu'un curieux compromis semblait les empêcher de toucher aux fondements de la cité. Certes, les deux grands philosophes de l'Antiquité nous apparaissent comme les défenseurs d'idées saines et parfois sacrées ; leurs sentences sonnent souvent comme des réponses définitives à des questions qu'elles ont effacées à jamais. Par l'affirmation fondamentale que l'homme est un animal politique, Aristote a confondu une fois pour toutes les anarchistes et autres adeptes de la vie naturelle. Platon a anticipé le réalisme catholique en lutte contre le nominalisme hérétique, en affirmant, notion essentielle, que les idées sont des réalités. Non content de leur attribuer une existence aussi réelle que la nôtre, Platon a parfois donné l'impression que les idées étaient plus réelles que les hommes, et que ceux-ci devaient, en cas de conflit, leur être sacrifiés. Si grand qu'il soit, sa conception d'un citoyen fait

sur mesure pour la cité fait de lui le père de tous les idéologues. Aristote a mieux pressenti l'équilibre sacramental qui combine la matière et l'esprit, il a su considérer à la fois la nature de l'homme et celle de la pensée : les yeux, pour lui, comptent autant que la lumière. Mais ces grands esprits, doués d'une rare puissance d'affirmation, appartiennent à un monde où la liberté de la pensée tourne à la licence. Parmi leurs grands successeurs, les uns s'attachent raisonnablement à l'exigence humaine de félicité, d'autres, héroïquement, à une vision abstraite de la vertu, et l'idéal stoïcien nous demeure d'une âme aguerrie au point qu'elle défie la peine et la douleur. Mais, dans la plupart des cas, les philosophes dégénérent en sophistes. Connus aujourd'hui encore sous ce nom, ces sceptiques professionnels colportaient leurs questions insidieuses et se faisaient largement payer par les gens normaux pour leur nuire. Ce fut peut-être une ressemblance fortuite avec les questions oiseuses de ces charlatans qui valut à Socrate son impopularité, et cette mort qui semble contredire l'idée d'une trêve illimitée entre dieux et philosophes. Mais il ne mourut pas en prophète du monothéisme renversant les idoles. À lire entre les lignes, on voit clairement quelles rancœurs, fondées ou non, suscitaient sa grande influence morale et peut-être politique. Que les Grecs aient pris leurs mythes ou leurs systèmes à la légère, le compromis, dans son ensemble, n'en fut pas affecté. Entre le philosophe et le prêtre, il n'y eut pas de conflit procurant à l'un la victoire sur l'autre, ni de réconciliation les conduisant à œuvrer en semble. Disons que le philosophe fut un rival du prêtre et que l'un comme l'autre semblent avoir accepté une séparation de fonctions qui conférait à chacun sa place dans la société. L'école de Pythagore, autre courant de pensée important, établit le contact avec la mysticité orientale. Elle enseignait une sorte de mysticisme mathématique où le nombre était roi, et la métempsychose à la manière des brahmanes. Nous lui devons la gent des végétariens dont les salons antiques et modernes fournissent tant de brillants échantillons. Mais, si commode que soit la transition qui vient s'offrir ici, c'est sous un autre angle que nous approcherons maintenant la sagesse de l'Orient.

Un grand philosophe a déploré que les rois ne soient pas philosophes ou les philosophes rois, en s'exprimant comme si c'était trop beau pour jamais devenir vrai. Or, cela s'est produit. Sans doute ne l'a-t-on pas assez remarqué, l'histoire offre le type du « roi philosophe ». Il est d'abord arrivé qu'un sage soit un fondateur de société sans être roi à proprement parler, ni fondateur de religion. Le plus insigne exemple du genre nous dépayse de mille et mille lieues, et nous dépose, de l'autre côté de toutes les plaines et de tous les déserts de l'Asie centrale, en plein cœur de ce monde d'idées et d'institutions, à la fois merveilleuses et supérieurement sages à bien des égards, que nous appelons négligemment la Chine. Parmi tant de dieux étranges que les hommes ont servis loyalement, par idéal ou par idolâtrie, les Chinois ont délibérément choisi la raison et l'ont prise au sérieux - il se pourrait qu'ils soient les seuls. Ils ont résolu dès l'origine le conflit du roi et du philosophe en établissant celui-ci conseiller de celui-là : d'une personne privée, ils ont fait une institution en la priant de se conformer strictement à son état d'intellectuel. La Chine n'en est pas restée là. Elle a décerné les rangs et les privilèges par voie de concours, sans se doter jamais de ce que nous appelons l'aristocratie : c'est une démocratie dominée par une intelligentsia. Mais ce qui nous importe ici, c'est que les philosophes y conseillaient les rois et que l'un d'eux se trouva être un grand philosophe et un grand homme d'État.

Confucius ne fut ni un fondateur de religion ni un apôtre ; peut-être ne croyait-il pas à grand-chose sans être athée cependant : il correspondait apparemment à notre définition de l'agnostique. Il serait donc vain, absurde même, de parler de sa religion. Autant vaudrait discuter des principes théologiques qui présidèrent à l'établissement de la ligne Paris-Londres ou inspirèrent à Baden-Powell l'organisation du scoutisme. Confucius n'était pas là pour apporter à l'humanité un message du ciel, mais pour donner des méthodes de gouvernement à la Chine, ce qu'il fit excellemment. Sa pensée accorde une large place aux questions morales, qu'il rattache strictement aux règles de la politesse. À l'inverse de la conception chrétienne, son système - et

son pays - a pour caractère propre de fonder avant tout la paix intérieure sur l'observance minutieuse de formes extérieures. Quiconque sait le rôle que les habitudes jouent dans notre santé mentale et physique reconnaîtra le bien-fondé de cette observation, mais considérera en même temps que le culte des ancêtres et la vénération de l'empereur sont des habitudes et non des croyances. Il est injuste envers Confucius de dire qu'il fonda une religion et tout aussi injuste de dire qu'il n'en fonda pas - mais serait-il équitable de spécifier que Montesquieu ne fut pas un martyr chrétien ?

Lorsque le philosophe n'est pas seulement l'ami du roi, mais roi lui-même, le cas est plus intéressant encore. Ce cumul n'est pas anormal et illustre assez bien la question insoluble de la fonction véritable du philosophe. Si la philosophie entra rarement en conflit avec la mythologie, cela tient non seulement à la frivolité de la mythologie, mais aussi à l'arrogance du philosophe qui, méprisant à la fois les mythes et le peuple, considérait qu'ils allaient fort bien ensemble. Rarement issu du peuple, le philosophe païen, qui ne s'en sentait jamais proche, était fort peu démocrate et souvent virulent critique de la démocratie. Une atmosphère de nonchalance aristocratique et intellectuelle se dégage de sa personne. Les hommes dont c'est l'atmosphère habituelle sont naturellement tentés par le rôle: depuis l'aube des temps, les princes et les autres autorités constituées ont aimé endosser le costume du souverain philosophe. Les plus anciennes chroniques nous montrent, à l'aurore des temps historiques, l'un d'eux siégeant sur le trône vénérable de la vieille Égypte.

L'intérêt passionnant de l'épisode d'Akhenaton, dit le « pharaon hérétique », vient de ce qu'il est le seul et unique cas, du moins avant l'ère chrétienne, d'un roi philosophe renversant la religion établie de son pays pour imposer sa philosophie personnelle. La plupart de ses pareils se contentèrent de l'attitude de Marc Aurèle, à bien des égards le modèle du monarque et du sage mais qui tolérait les jeux du cirque et la persécution des chrétiens. On aurait tort de le lui reprocher car il est caractéristique de cette sorte d'homme de reléguer sur un même plan inférieur la religion et les divertissements populaires. Le professeur Phillimore a porté sur lui ce jugement pénétrant : « Un homme grand et bon - et qui s'en rendait compte. » La doctrine du pharaon hérétique était plus ardente et peut-être plus humble. Le corollaire de l'idée qu'il est indigne de se battre, c'est que les humbles doivent supporter le poids du combat. Quoi qu'il en soit, le prince égyptien fut assez candide pour prendre sa philosophie au sérieux et, seul de son espèce, faire une sorte de « coup d'Église ». D'un geste impérieux, il renversa tous les dieux de l'Égypte et éleva aux regards de la foule, miroir aveuglant de l'unité divine, le disque auguste du soleil. Il ne manquait pas de vues intéressantes, comme cela arrive souvent aux idéalistes. En politique, il combattait l'impérialisme et, bon idéaliste, il tenait en art pour l'idéal irréalisable du réalisme. Mais l'ombre de Marc Aurèle l'effleure, hantée elle-même par l'ombre du professeur Phillimore. Une odeur tenace s'attache à la mémoire de ce prince de l'intelligence, que l'art des embaumeurs égyptiens, usant de tous leurs aromates, ne parvient pas à dissimuler: le lourd parfum de la cuistrerie. En hérétique de race, le pharaon ne paraît pas avoir jamais pris la peine de se demander s'il n'y avait pas autre chose que des sottises dans les songes et croyances de gens moins savants que lui. Or, il y avait autre chose, nous l'avons vu. La théorie des divinités innombrables, sortes de chiens de garde des lieux sacrés, et le labyrinthe des contes délirants de la mythologie répondaient à un besoin de l'âme. La nature ne se nomme pas Isis, Isis ne cherche pas Osiris, mais la nature cherche cependant, elle cherche désespérément le surnaturel. La production d'un disque solaire par un prince plein de dignité ne suffit pas à satisfaire cet appétit. On le lui fit bien voir, et l'expérience royale fut submergée par le retour des superstitions populaires, qui porta les prêtres sur les épaules de l'émeute jusqu'au trône des rois.

Gautama, le puissant seigneur Bouddha, vient à nous maintenant et sera mon second exemple de roi philosophe. On ne le range pas d'habitude, je le sais, parmi les philosophes, mais

plus je vais, plus j'étudie la question, plus je me persuade que c'est là la véritable explication de son immense importance. De loin le plus pur et le meilleur des intellectuels nés dans la pourpre, il est sans doute, par son haut renoncement, le fruit le plus noble et le plus sincère jamais né de l'alliance du trône et de la pensée. Marc Aurèle aimait à dire, avec une délicate ironie, que la vie valait d'être vécue jusque dans un palais. Plus impétueux, Akhenaton considéra qu'elle était plus agréable après une révolution de palais. Mais le grand Gautama fut le seul à prouver qu'il pouvait se passer de palais. Certes, la tolérance est une voie ouverte au prince, et la révolution, une autre, mais, tout bien considéré, l'abdication est la seule qui soit à sens unique. L'abdication est peut-être la vraie manifestation d'absolutisme d'un souverain absolu. Élevé dans le luxe et le raffinement des rajast indiens, le jeune prince leur tourne le dos et choisit la vie du mendiant. Le geste est magnifique, mais il n'est pas une déclaration de guerre, il n'implique pas une croisade à la manière chrétienne, il laisse pendante la question de savoir si ce grand homme mènera la vie d'un saint ou celle d'un philosophe, s'il habitera le tonneau de Diogène ou la grotte de saint Jérôme. Les auteurs qui semblent les mieux informés, ceux du moins qui disent avec clarté les choses les plus intelligentes à son sujet, m'ont convaincu que Bouddha ne fut rien d'autre que le fondateur d'une fructueuse école philosophique, transformé en un être sacré, transfiguré en quelque sorte par le mirage de cette atmosphère secrète qui règne sur l'Asie. Cela rend nécessaire de dire un mot de la frontière invisible mais nette que l'on franchit en quittant le monde méditerranéen pour le mystère oriental.

Plus un truisme est évident et rabâché, moins il nous apprend de choses. Nous finissons par ne plus nous entendre lorsque nous répétons que l'Asie est vieille, qu'elle regarde vers le passé, et qu'elle tourne le dos au progrès, car nous ne comprenons plus en quoi ces vérités sont vraies. Il est certain que la chrétienté incite au progrès, en un sens toutefois qui a peu de rapports avec la notion dérisoire d'une amélioration sociale due à l'agitation politique. La chrétienté croit avec le christianisme qu'il est en notre pouvoir d'aller quelque part, ici-bas ou en haut, d'une manière ou de l'autre, que les aspirations de ce monde peuvent être exaucées par un changement de vie, par des amours anciennes, ou par toute autre forme d'accomplissement véritable. Au surplus, nous savons tous qu'il y a un rythme des choses, qu'il n'y a pas d'ascension continue, mais des hauts et des bas dont la libre alternance est imprévisible. Le plus souvent, au contraire, le rythme asiatique s'est sclérosé en récurrence mécanique: ce n'est plus un monde sujet à des retournements inattendus, mais une roue imperturbable. Des peuples d'intelligence aiguë et de civilisations raffinées sont en proie au vertige d'une rotation cosmique autour de l'axe creux du néant, et la misère suprême de cette vie, c'est qu'il n'y a pas de raison que cette ronde finisse jamais. Tel serait le sens, si nous y réfléchissions, de nos platitudes sur la vieille Asie, passéiste et retardataire; leurs sabres recourbés nous sembleraient autant de rayons arrachés à la roue inexorable et les boucles de leurs sinueux entrelacs, la trace d'un serpent qui se mord la queue. Et que l'on ne vienne pas parler de progrès politique: coiffez tous les Chinois de hauts-de-forme, s'ils gardent au cœur le même esprit, ils penseront qu'à la manière des astres, ces couvre-chefs disparaîtront comme ils sont apparus. L'idée ne leur viendra pas qu'en courant après un chapeau, on peut aller au ciel - ou chez soi.

Le génie naissant de Bouddha trouva un Orient quasiment tout entier imprégné de cette conception cosmique, où régnait une véritable jungle mythologique absolument extravagante et presque étouffante que l'on est en droit, malgré tout, de trouver plus sympathique que le hautain pessimisme qui l'aurait desséchée. Il demeure, cela dit, que le fruit spontané de l'imagination orientale est une idolâtrie générale - au sens littéral d'une véritable adoration des idoles. Cela n'était sans doute pas vrai de l'antique régime brahmanique, du moins tel que les brahmanes le concevaient, qui reste d'abord dans nos mémoires à cause d'une réalité sociale de la plus haute importance dans l'Inde antique. Le système des castes de l'Inde ancienne, tout en comportant

quelques-uns des mérites pratiques de nos corporations médiévales, s'oppose à la fois aux démocraties et à toutes les formes d'aristocraties chrétiennes, car il conçoit la supériorité sociale comme une supériorité spirituelle. Cela ne l'éloigne pas seulement de la notion chrétienne de fraternité, mais le laisse solitaire, monumentale montagne d'orgueil entre les plaines plutôt égalitaires de l'islam et de la Chine. Sa permanence durant des millénaires témoigne, si loin que l'on remonte, de cet esprit de répétition où le temps s'abolit. Il convient de dire maintenant un mot d'un autre principe que les théosophes nous ont appris à associer au bouddhisme, bien que certains bouddhistes de stricte observance le renient comme ils renient, plus dédaigneusement encore, nos théosophes. Mais, qu'il soit bouddhiste par essence ou par accident, ce principe est absolument conforme à la notion du retour éternel des choses.

Je veux parler, bien sûr, de l'idée de réincarnation. Idée qui n'est pas réellement mystique ni réellement transcendante ni, partant, religieuse. La mystique perçoit ce qui est au-delà de l'expérience. La religion ouvre des perspectives sur un bien meilleur et un mal pire que le bien et le mal dont nous avons l'expérience. La réincarnation se contente de multiplier nos expériences. Il n'est pas plus transcendant de se souvenir de ce qui se passait à Bombay avant sa naissance, que de se rappeler ce qu'on faisait à Bondy avant de recevoir un coup de poing sur le nez. Rien ne s'oppose à ce que des douzaines de vies successives soient successivement ordinaires, toutes sujettes aux mêmes infirmités, sans qu'il y soit jamais question de voir ni Dieu ni diables. Rien dans la réincarnation ne suppose que nous soyons un jour délivrés de la roue du destin : elle nous y enchaînerait plutôt. Que Bouddha ait inventé, accepté ou rejeté la réincarnation, celle-ci fait partie de l'atmosphère asiatique où il eut à jouer son rôle qui fut celui d'un philosophe proposant une théorie précise.

Je peux comprendre que les bouddhistes se formalisent de voir leur croyance assimilée à une simple philosophie, si l'on entend par philosophie le genre de jonglerie intellectuelle où se plaisaient les sophistes grecs. Peut-être serait-il plus juste de dire que Bouddha est le fondateur d'une discipline métaphysique ou, mieux encore, d'une discipline psychologique. Il propose, en effet, comme remède à la tristesse éternelle, d'anéantir en soi l'illusion qu'on appelle désir. L'objectif n'est pas que l'homme atteigne ce qu'il convoite par la maîtrise de son impatience, le choix d'une autre voie ou l'espérance d'un monde meilleur. Il faut que l'homme renonce à toute convoitise. Une fois qu'il se sera persuadé qu'il n'est point de réalité, que toutes choses, y compris son âme, sont en perpétuelle dissolution, rien ne l'affectera plus. Il existera (si c'est encore exister) dans une sorte de paroxysme d'indifférence absolue, que les bouddhistes ont sans doute leurs raisons d'appeler « béatitude », mais qui, à nos yeux, ne se distingue guère du désespoir. Les aspirations les plus généreuses aussi bien que les plus égoïstes convergent dans le néant. Assurément le Seigneur de Compassion semble nous plaindre davantage de devoir vivre que d'être mortels. Quant au reste, un intelligent bouddhiste l'a dit d'un mot : « Le bouddhisme populaire de la Chine et du Japon se reconnaît à ce qu'il n'a rien de bouddhique. » Ce bouddhisme-là a certainement cessé d'être une pure philosophie pour devenir une pure mythologie. Mais, la chose est également certaine, il n'est en rien devenu ce que nous appelons une Église.

Si je dis que l'histoire des religions n'est qu'une longue suite de croix et de zéro, on croira que je plaisante. Cependant, zéro, dans ma pensée, ne signifie pas rien ; je me borne à opposer un signe négatif à un signe positif. La coïncidence est symbolique, mais elle coïncide avec les faits. La pensée asiatique s'exprime fort bien par un 0, qu'il soit pris pour un zéro ou pour un cercle. Le symbole asiatique du serpent qui se mord la queue est une image parfaite de l'idée d'unité et de répétition qui caractérise les philosophies et les religions orientales - courbe qui, contenant tout, ne conduit nulle part et proclame que toute discussion tourne en rond. Il n'est pas indifférent, même s'il ne s'agit que d'un emblème, que la roue de Bouddha se soit symbolisée dans le svastika.

Notre croix s'ouvre franchement aux quatre points cardinaux; le svastika est une croix dont les extrémités se referment - elle tend au cercle, elle tourne à la roue. Ne qualifions pas trop vite ces symboles d'arbitraires, souvenons-nous de l'intensité des imaginations qui, à l'Orient et à l'Occident, les conçurent ou les choisirent. La croix est devenue mieux qu'un emblème: par sa forme même, elle porte la marque d'une vérité fondamentale, exprimée presque mathématiquement, le sceau d'un conflit qui se prolonge dans l'éternité. La croix exprime, littéralement, une vérité cruciale. Autrement dit, la croix est le signe efficace qui brise le cercle enchanté du tout et rien. Elle dissipe le mirage intellectuel qui tire tout de l'esprit humain et lui ramène tout. Symbole pour symbole, pourquoi ne pas rappeler l'histoire des oiseaux de saint François : bénis par le Frère séraphique, ils prirent leur essor vers les quatre points cardinaux et leur vol forma une vaste croix dans le ciel; en comparaison de cet envol, le signe crochu du svastika fait penser à un chat qui court après sa queue. Une parabole plus populaire montrerait que saint Georges, quand il planta son épée dans la gueule du dragon, rompit la solitude où le monstre se dévorait lui-même et lui donna autre chose à mordre que sa queue. Il n'est guère possible de se passer de ces images pour présenter la vérité, bien que la vérité elle-même soit abstraite et absolue. L'assurance chrétienne repose sur l'affirmation d'une réalité extérieure. Elle se fonde sur la certitude que le monde existe, que les choses sont et qu'elles sont vraiment des choses - ce que dit aussi le simple bon sens. Mais le bon sens ne pèse pas lourd, l'histoire des religions le montre, quand le christianisme ne le protège pas.

Car il perd alors, à force d'être simple, ce qu'il avait de bon et de sensé. Or, bien davantage que la subtilité, la simplicité est le mauvais génie des philosophes. Ils cèdent facilement au vertige de la simplification, comme des hommes au bord de l'abîme cèdent à la fascination de la mort, du vide, du néant. Il n'est pas donné à tout le monde de garder son équilibre sur le pinacle du temple et de refuser de se jeter en bas. L'une des explications qui sautent aux yeux - trop, hélas ! - veut que tout soit illusion et que rien n'existe en dehors du moi; une autre, que tout se répète; une autre encore, probablement bouddhiste et certainement orientale, rend notre individualité responsable de toutes nos difficultés dont la fin ne peut venir que du retour au grand Tout. Autrement dit, en raccourci, la Création est aussi la Chute. Cette dernière théorie a une importance historique, car, du plus profond de l'Asie où elle a élu son séjour, il lui arrive de rôder, sous des formes diverses, aux confins de l'Europe. Sur ces confins troublés guette aussi la figure mystérieuse d'un ancêtre de maintes sectes et hérésies, Manès ou Mani, le mystique de l'inversion, que l'on peut qualifier de pessimiste, et, appartenant aussi à cette école de sages que l'on peut dire mystiques, la figure plus haute de Zoroastre, à qui l'on attribue la paternité d'une autre simplification outrée : l'égalité du bien et du mal, atome pour atome, et leur bataille éternelle. Mithra, le dieu inconnu s'envolera des mêmes mystérieux jardins de la Perse et, de ses ailes pesantes, obscurcira les derniers jours de Rome.

Le disque solaire levé sur le matin du monde par l'antique pharaon est demeuré le miroir et le modèle des philosophes de tous les temps. Ils en ont tiré bien des choses, réussissant même à se rendre fous, en Orient surtout, où le disque devenu roue s'est mis à tourner sans fin dans leurs cervelles. Ils ont toujours préféré les diagrammes aux dessins d'après nature; à sa façon, l'enfantillage des mythes proteste contre une religion qui n'est plus qu'une épure. Ils ne voient pas qu'elle est une image, et encore moins qu'elle est l'image de quelque chose qui existe ailleurs que dans leur tête. Tantôt le philosophe peint son disque en noir et se dit pessimiste, tantôt en blanc et se proclame optimiste; tantôt encore il le coupe en deux, le peint en noir et blanc, et se dit dualiste, tels les mystiques persans auxquels j'aurais aimé rendre justice. Comment donc aurait-il compris l'art souverain qui donnerait au dessin les proportions justes et vivantes, en se jouant de l'exactitude mathématique ? Par un dessin qui paraissait grossièrement maladroit à des regards incrédules, cet art suggérait quelque chose de neuf, comme le premier peintre rupestre semblait

encore occupé à déformer un motif décoratif quand il traça, pour la première fois au cours des âges, les contours d'une forme - et d'un visage.

La guerre des dieux et des démons

Le matérialisme historique, selon lequel la morale et la politique sont des produits de l'économie, est une sottise qui consiste à confondre les conditions de la vie avec son objet propre, c'est-à-dire à s'imaginer que l'homme, du moment qu'il n'a que ses jambes pour marcher, ne marche jamais que pour aller s'acheter des chaussures ou des chaussettes. L'homme ne peut pas vivre sans boire ni manger. Il ne peut pas non plus marcher sans ses deux jambes. Mais prétendre qu'il ne vit que pour boire et pour manger, c'est s'engager à soutenir qu'il ne pensait qu'au développement de ses mollets pendant toutes ses marches guerrières et tous ses pèlerinages religieux. Ce sont pourtant des faits de cet ordre qui constituent notre histoire. Les vaches, certes, vivent en pures économistes et rien ne nous indique qu'elles se préoccupent d'autre chose que de brouter, ici, la luzerne, là, le trèfle. On peut en conclure qu'une Histoire générale des vaches en douze volumes serait une lecture plutôt monotone. Les moutons comme les chèvres demeurent pareillement au plan purement économique ; c'est la raison sans doute pour laquelle nous trouvons peu de moutons parmi les héros et les fondateurs d'empire ; et les chèvres elles-mêmes, bien que quadrupèdes plus remuants, attendent encore leur Plutarque. Loin d'admettre que l'économie est la clé de l'histoire humaine, nous dirons que l'histoire commence là où s'arrêtent les impulsions des chèvres, des moutons et des vaches. Il serait difficile de prouver que les croisés quittèrent leur foyer pour d'effroyables déserts parce que les troupeaux quittent le désert pour de gras pâturages, ou que les explorateurs polaires ont été attirés vers le nord par la même force qui attire les hirondelles vers le sud. J'y reviens : si vous ôtez de l'histoire humaine les explorations et les guerres de religion, qu'en reste-t-il ? L'histoire est façonnée par la volonté de l'homme. Purement économique, l'histoire cesserait d'être l'histoire.

Il y a plus grave. Que l'homme ne puisse pas vivre sans pain n'implique pas qu'il vive seulement de pain. Il lui est même naturel de se préoccuper beaucoup moins des mécanismes économiques qui, lui procurant son pain quotidien, assurent son existence, que de cette existence elle-même, de l'univers où il s'éveille chaque matin, de la place qu'il y tient. Ce n'est pas sa subsistance qui le préoccupe le plus, mais son existence. Pour une fois où il se représentera clairement ce que lui rapporte son travail et ce que lui coûte sa nourriture, il lui arrivera dix fois de se dire qu'il fait beau, que le monde est bizarre, que la vie vaut d'être vécue, que le mariage n'est pas toujours rose, que les enfants sont gentils mais que sa jeunesse était plus gaie, bref de méditer vaguement sur le mystère de la vie humaine. Ce que je viens de dire est vrai de la plupart des esclaves à gages de notre sinistre monde industriel qui, par son horreur et son inhumanité, a réussi à rendre réellement primordiale la question économique, mais l'est infiniment plus de la multitude innombrable de paysans, de chasseurs, de pêcheurs qui forment encore la plus grande partie de l'humanité. Même les cuistres qui font dépendre la morale de l'économie doivent admettre que l'économie suppose l'existence. L'existence implique une foule d'interrogations mais, d'ordinaire, nous songeons plus souvent à son sens qu'à ses moyens. La preuve de ce que j'avance est simple, simple comme le suicide. Abolissez l'univers par l'imagination, vous abolirez du même coup les professeurs d'économie politique ; si vous avez décidé de mourir, vous n'avez plus besoin qu'ils vous apprennent comment vivre. Toutes les initiatives et toutes les décisions qui forment le cours de notre histoire ont eu ce caractère commun d'enrayer le cours purement économique des choses. De même que l'économiste peut se dispenser de calculer l'augmentation

de salaire du suicidé, il peut omettre de calculer la retraite du martyr. Et de même qu'il est inutile qu'il calcule la pension du martyr, il est inutile qu'il calcule les allocations familiales du moine. Les plans de l'économiste sont, à chaque instant, remis en question par le soldat qui meurt pour son pays, par le paysan qui laboure son champ, par le converti qui s'exerce à suivre les préceptes de sa religion, ce qui ne relève pas d'une comptabilité des moyens de subsister, mais d'une vision du sens de l'existence - de ce que l'homme ressent au fond de lui-même quand il regarde à travers ces étranges fenêtres qu'on appelle des yeux, cet étrange spectacle qu'on appelle le monde.

Quel honnête homme serait satisfait d'enrichir sa langue d'une nouvelle pédanterie ? Me voici forcé néanmoins d'écrire ici qu'il nous manque un terme pour désigner la « psychologie historique », autrement dit, l'examen de ce qui se passait dans la tête d'un homme, de préférence quelconque, en face des événements de son temps, abstraction faite de ce que l'on sait par les documents officiels ou les analyses politiques. J'ai déjà effleuré cette question à propos des totems et des mythes populaires. Il m'importe assez peu d'apprendre qu'on appelait « totem » un certain chat - que, d'ailleurs, on n'appelait pas ainsi. Je voudrais savoir quel ordre d'émotions suscitait ce vocable. Dois-je l'imaginer comme Raminagrobis ou comme un chat de gouttière ? Comme le Chat botté ou comme un chat de sorcière ? Voilà ce que l'on ne nous dit pas, qu'il faudrait savoir, cependant, pour comprendre ce qu'étaient ces « totems » aux yeux de nos ancêtres, et nous faire une idée du lien social qui unissait des hommes aussi sensés et aussi égoïstes que nous. Que ressentaient les légionnaires quand ils voyaient, magnifiquement découpé sur le ciel, cet étrange totem que nous nommons l'Aigle romaine ? Quelle impression faisait sur des vassaux ces totems d'un autre genre, ces lions, ces léopards ou ces licornes qui ornaient l'écu de leur seigneur ? Tant que la science historique négligera cet aspect subjectif de l'histoire, il lui manquera quelque chose que l'art seul pourra donner: revanche du roman sur la science - oui, revanche du roman historique !

Cette nouvelle histoire serait particulièrement indispensable en ce qui concerne la psychologie de la guerre. Notre histoire regorge de documents officiels, publics ou privés, qui ne nous apprennent pas grand-chose du fond de la question: les pires sont les communiqués officiels, par conséquent sans aucune spontanéité, et les meilleures, les dépêches diplomatiques secrètes, qui n'ont rien de populaire. C'est de ces sources toutefois que les historiens tirent leurs explications de la raison d'être, de la violence ou de la durée des conflits. On nous expose gravement que les gouvernements font la guerre pour conquérir ou conserver des colonies et des réseaux commerciaux, que les gouvernements font la guerre à cause des droits d'exportations et des hausses de tarifs douaniers, que les gouvernements font la guerre afin de défendre des possessions minières et des eaux territoriales. Mais, me permettra-t-on de le faire remarquer, les gouvernements ne font jamais la guerre. Qu'en pensent donc ceux qui la font ? Quelle est la psychologie des hommes qui acceptent cette chose terrible et merveilleuse qu'on appelle la guerre ? Il faut des crânes d'œuf particulièrement obtus pour s'imaginer que des millions d'hommes peuvent être enrôlés par force. Il faut n'avoir jamais approché un soldat pour refuser cette simple évidence que si tous désertaient, il ne resterait personne pour punir les déserteurs. Or la plus légère ombre de l'esprit de désertion fait perdre une campagne en quelques heures. La question est donc bien de savoir ce que les combattants pensent de la politique qui les jette dans la guerre. Si l'on répond qu'ils acceptent la politique de leurs chefs, quelle idée se font-ils de ces chefs ? Si les vassaux guerroient aveuglément pour leur prince, que voient donc ces aveugles en leur prince ?

Nous avons tous entendu parler du système connu sous le nom de *realpolitik* et qui désigne une politique d'un irréalisme presque délirant. Le plus clair de cette doctrine consiste à affirmer avec une obstination sinistre que les hommes ne se battent que pour des biens matériels, sans réfléchir un instant que ces biens matériels sont le plus souvent de parfaites abstractions aux yeux

des combattants. Personne n'a envie de se faire tuer pour le maintien du cours de l'or ou la baisse des droits de douane. Néron aurait pu chercher longtemps les chrétiens disposés à se faire manger par les lions au prix de cent francs par jour plus le petit-déjeuner, pour la raison évidente que le martyr ne s'achète pas. Cependant le « politik » qui se dit réaliste ne craint pas de recourir à des propositions plus invraisemblables encore. À l'en croire, il est naturel qu'un soldat se dise : « Je ne tiens plus sur mes jambes, mais ça va bien et j'irai à quatre pattes s'il le faut, parce qu'après ça, je profiterai de l'excellent débouché sur le Golfe de Finlande qu'obtiendra mon gouvernement. » Selon le même réaliste farouche, le jeune père de famille qui monte en ligne pense quelque chose comme ceci : « Avec les gaz, j'ai toutes les chances d'y rester, mais si j'en reviens, je pourrai me faire pêcheur de perles dans les mers du Sud. » Le matérialisme historique est une histoire de fous. Quelles qu'en soient les causes, les guerres ne durent que par quelque chose de spirituel, par un sentiment proche de la religion, lié à ce que les hommes ressentent en face de la vie et de la mort. Un homme qui va mourir est confronté à l'absolu. Il est absurde de le prétendre préoccupé par des intérêts compliqués et lointains que la mort supprimera. Il ne sera fidèle qu'à quelque chose d'aussi simple que la mort : le plus souvent, il sera mû par deux sentiments qui n'en font qu'un, l'amour de quelque chose, peut-être très vague, qu'il pense menacé, et une aversion violente pour ce qui le menace. Le premier, soit dit en passant, est plus philosophique qu'il n'y paraît. On se refuse à laisser détruire ou coloniser sa patrie parce qu'il est impossible de comptabiliser les bienfaits qu'elle dispense, de même qu'on lutte contre l'incendie de sa maison parce qu'il est impossible d'inventorier ce qui disparaîtrait avec elle. Ainsi, loin de combattre pour une insaisissable abstraction, l'homme combat réellement pour une maison. Mais le second sentiment, bien que négatif, n'est pas moins noble ni moins fondé. L'homme se bat avec plus d'ardeur quand il reconnaît dans l'adversaire du moment, l'ennemi héréditaire et l'éternel étranger, dont l'univers est à la fois lointain et hostile ; c'est ce qu'éprouvent le Français devant le Prussien, ou le chrétien d'Orient devant le Turc. Si nous disons qu'il s'agit d'une différence de religion, les gens penseront à des disputes assommantes et sectaires sur des pointes d'épingles. Plaignons-les et continuons d'affirmer qu'il s'agit d'un différend qui porte sur la lumière du jour et l'heure de la mort, qui met une ombre entre nos yeux et la clarté du soleil. Les hommes peuvent y penser encore au moment même de leur mort, car il s'agit d'un différend sur le sens de la vie.

Les hommes sont alors conduits par une réalité d'un ordre plus haut et plus sacré que la politique: la haine. Ceux qui tenaient bon aux jours les plus sombres de la Grande Guerre, souffrants dans leurs corps ou dans leurs âmes pour ceux qu'ils aimaient, ne pensaient plus depuis longtemps aux objectifs diplomatiques. Savez-vous la vision qui me soutenait, et bien d'autres avec moi, dans la volonté acharnée de tenir ? Le visage de l'empereur d'Allemagne s'il remontait à cheval les Champs-Élysées. Ce n'est pas là, je le sais, ce que quelques-uns de mes chers amis idéalistes appelleraient de l'amour. J'admets que c'est de la haine, la haine de l'enfer, de ses pompes et de ses œuvres, et je comprends que, ne croyant pas au diable, ils ne croient pas à la haine. Mais, par là même, ils ont rendu nécessaire cette longue introduction qui vise à leur expliquer ce qu'est une guerre de religion.

Il y a guerre de religion lorsque deux mondes s'affrontent, c'est-à-dire deux visions du monde ou, de façon plus moderne, deux façons de voir. Quand l'air que l'un respire est un poison pour l'autre, il est vain de débattre: on ne peut donner à la peste une place au soleil. C'est ce qu'il faut bien saisir, au prix même d'une digression, pour pénétrer au cœur du grand conflit qui éclata jadis sur les rivages de la Méditerranée lorsque la jeune République du Tibre vit sa route barrée par l'ombre vénéneuse de l'Asie, et que surgit entre elle et le soleil, environnée de son cortège impérial de hordes, de tribus et de mercenaires, la figure énorme, hostile et dédaigneuse de Carthage chevauchant l'écume de la mer. Ce qu'était l'antique religion de l'Italie, nous avons eu l'occasion de le dire au chapitre des mythologies, à ceci près que, si les Grecs avaient le goût inné

des mythes, il semble que les Latins aient été réellement religieux. Chez les uns comme chez les autres, nous voyons les dieux se multiplier, mais, à ce qu'il paraît, pour des raisons opposées. Le polythéisme grec se ramifie et foisonne comme la cime d'un arbre tandis que celui des Latins plonge et fouille le sol comme des racines innombrables; ou, si l'on préfère, l'un présente la grâce des frais rameaux fleuris et l'autre la riche pesanteur des branches croulantes de fruits mûrs. Je veux dire que les Latins semblent multiplier les dieux familiers des hommes, alors que les dieux des Grecs s'éveillent et s'élancent dans le ciel matinal. Les cultes italiens se distinguent par leur caractère foncièrement domestique. On en retire une impression de déités pullulant comme des mouches à la cuisine, de dieux mineurs suspendus aux poutres comme des chauves-souris, de divinités nichées comme des hirondelles au creux de chaque corniche. Il y a ici un dieu des toits, là un dieu des fenêtres, plus bas un dieu des portes et même un dieu des égouts. Cette mythologie, a-t-on dit avec raison, relève du conte de fées; ajoutons du conte de fées près de la cheminée, bon conte de nourrice qui fait parler tables et tabourets, huches et pétrins comme autant de lutins. Les anciens lares des paysans italiens étaient, semble-t-il, de grandes et grossières poupées de bois, bien proches des figures du Guignol. Cette religion du foyer est par excellence la religion du coin du feu. D'autres éléments, moins humains, s'y mêlent sans doute. Les dieux grecs se superposent aux divinités indigènes; des rites sanguinaires, coutumes cruelles inséparables du paganisme, se devinent dans la pénombre, mais ne constituent pas le caractère dominant du paganisme latin. Ce qui le distingue, c'est sa tendance, dans un monde qui personnifiait les forces de la nature, à personnifier la nature soumise à l'homme, et à placer sur ses autels un dieu du blé et du bétail domestique plutôt qu'un dieu de l'herbe et des bêtes sauvages. Ce culte est véritablement une culture au sens donné à ce mot quand nous parlons d'agriculture.

Ces Latins, dont la religion se noue comme un lierre à chaque détail de la vie quotidienne, témoignent paradoxalement, au moins en apparence, d'un esprit qui paraît d'abord bien contraire: l'esprit révolutionnaire. Les impérialistes et autres réactionnaires en appellent souvent à l'exemple de Rome, modèle d'ordre et de discipline. Ils ont tort: comme le Paris moderne, la Rome antique donne souvent l'impression d'une ville construite autour de barricades. La Porte de Janus n'était jamais fermée, dit-on, parce que la guerre étrangère était perpétuelle; il serait presque aussi vrai de parler de la guerre civile perpétuelle. Des premières émeutes plébéiennes aux dernières rébellions d'esclaves, l'État qui imposait sa paix au monde ne fut jamais lui-même en paix. Ses maîtres furent d'éternels insurgés.

Le lien n'est pas imaginaire entre cette vie privée religieuse et cette vie publique révolutionnaire. Des récits héroïques quoique ressassés nous rappellent que la République fut fondée par un tyrannicide qui vengeait l'honneur d'une femme et le Tribunat restauré par un autre tyrannicide qui vengeait l'honneur d'une fille. Ils nous apprennent que seuls les hommes qui tiennent la famille pour sacrée auront jamais une règle de conduite et une dignité qui permettent de résister à l'État; car eux seuls peuvent en appeler à quelque chose de plus sacré que les dieux de la cité, les dieux du foyer. C'est pourquoi l'on a tort de s'étonner que les peuples les plus réputés pour la vigueur de leur vie familiale, tels les Irlandais et les Français, soient aussi connus pour leur turbulence politique. Il y faudrait une intuition plus juste de ce que nous appelions plus haut la psychologie historique, qui nous permettrait de voir l'histoire de l'intérieur. Une vue purement politique de l'histoire romaine condamne peut-être à bon droit tel ou tel procédé impitoyable ou cynique de ses politiciens; mais celle qui chercherait à sonder les cœurs devrait admettre que l'élan qui emportait les Romains venait de ce qu'ils avaient un idéal commun: au risque d'user d'un cliché, je ne puis l'appeler autrement que l'idéal de Cincinnatus, qui savait passer du sénat à la charrue. Les disciples de Cincinnatus, ayant assuré la sécurité de leur village, avaient étendu leurs conquêtes loin en Italie et empiété déjà sur le monde grec, lorsqu'ils se

trouvèrent entraînés dans une guerre qui devait changer la face du monde: celle que j'ai nommée ici la guerre des dieux et des démons.

Loin de Rome, de l'autre côté de la mer, s'élevait une cité du nom de Ville-Neuve. Plus ancienne, plus puissante et plus riche que la cité des Latins, elle continuait cependant de justifier son nom, qui marquait son origine coloniale, comme ceux de New York ou de la Nouvelle-Orléans, par ce je ne sais quoi de brutal et de mercantile qui caractérise souvent les pays neufs. Sentinelle avancée de l'expansion phénicienne, elle aimait les proclamations à la sonorité métallique et répétait complaisamment que personne n'avait le droit de se laver les mains dans la mer sans la permission de la Ville-Neuve : comme les ports fameux d'où elle était sortie, elle se reposait sur la force de sa flotte. À Tyr et à Sidon, elle devait de prodigieuses aptitudes au négoce, une expérience incomparable de la navigation, et d'autres choses auxquelles il est temps que nous arrivions.

L'ai dit un mot déjà de cette tournure d'esprit, plus prosaïque que poétique, qui conduit à en appeler aux esprits immondes, dans la croyance confuse que les puissances des ténèbres sont efficaces. La psychologie des peuples puniques était largement infectée par cet étrange pessimisme pratique: ils franchissaient l'Achéron par désespoir de fléchir les dieux. À Ville-Neuve, que les Romains nommaient Carthage, comme en Phénicie, le dieu qui faisait marcher les affaires s'appelait Moloch -le même, peut-être, que nous trouvons ailleurs sous le nom de Baal, le Seigneur. Les Romains d'abord ne surent quel nom donner à ce dieu ni ce qu'ils devaient en penser ; il leur fallut remonter jusqu'au plus fruste de leurs anciens mythes pour y trouver une comparaison avec Saturne dévorant ses propres enfants. Mais les adorateurs de Moloch n'étaient ni frustes ni primitifs : parvenue à maturité, leur civilisation, beaucoup plus raffinée que celle des Romains, abondait en plaisirs délicats. Et Moloch n'était pas un mythe - son repas, du moins, n'était pas mythique: en effet, ces gens si raffinés se réunissaient pour appeler les bénédictions du ciel sur leur empire en jetant par centaines leurs petits enfants au feu. Pour bien se représenter la chose, il faut imaginer les dirigeants de nos plus fameuses entreprises, revêtant chaque dimanche matin jaquette et haut-de-forme, et se rendant au temple, sur le coup de onze heures, pour y voir rôtir un nourrisson vivant. La première phase du conflit entre Rome et Carthage fut purement politique ou commerciale et, pour cette raison, abonde en détail où il n'est que trop facile de se perdre. Les guerres puniques qui semblèrent devoir ne jamais finir, n'ont guère de commencement que l'on puisse situer avec exactitude. Au terme de multiples escarmouches sur le flanc de l'Europe méridionale, Carthage avait vaincu la Grèce et conquis la Sicile. Lorsqu'elle s'installa en Espagne, Rome se trouva prise entre les mâchoires d'une tenaille qui l'aurait broyée, s'il avait été dans sa nature d'être broyée - ce qu'elle fut pratiquement, le fait vaut d'être souligné. S'il n'y avait eu en jeu que les facteurs matériels, l'affaire se serait terminée comme les Carthaginois l'escomptaient manifestement. On reproche communément aux Romains d'avoir refusé de faire la paix: un instinct profond les avertissait que la paix était impossible avec de tels adversaires. On les blâme de leur opiniâtre *delenda est Carthago* - Carthage doit être détruite - en oubliant le plus souvent qu'à vues humaines, c'est Rome qui fut détruite, et que la lumière sacrée qui la baigne à travers les âges tient en partie à ce qu'elle est ressuscitée d'entre les morts.

Comme la plupart des nations marchandes, Carthage était une aristocratie. L'oppression des pauvres y était aussi anonyme qu'écrasante, car l'oligarchie exclut le gouvernement personnel, et la ploutocratie prend ombrage de tout mérite individuel. Mais le génie souffle où il veut, même dans les classes dirigeantes. Comme s'il fallait que le conflit suprême soit le plus violent possible, une des plus grandes familles de Carthage vit naître en ses palais somptueux un homme doué de la personnalité et de l'énergie de Napoléon sortant de sa mansarde. Au moment décisif de la guerre, Rome apprit que, par un miracle stratégique, l'Italie était envahie par le nord. Hannibal, en sa langue la Grâce de Baal, avait jeté ses lourds armements par-dessus les neiges étoilées des

Alpes et, descendant vers le sud, se dirigeait vers la cité dont ses dieux infernaux lui commandaient la ruine.

Hannibal marchait sur Rome. Les Romains qui se précipitèrent à sa rencontre se sentirent devenus les jouets d'un magicien. À sa droite et à sa gauche, deux armées puissantes s'enlisèrent dans les marais de la Trebbie ; armée après armée se trouvèrent broyées par le cyclone de Cannes; armée après armée montèrent à l'assaut et subirent l'enchantement fatal. Signe certain du désastre, Rome vit ses alliés l'abandonner un à un, tandis que l'invulnérable envahisseur s'approchait de ses portes. L'armée cosmopolite de Carthage déferlait et la terre entière enflait son défilé triomphal : les éléphants dont les pieds lourds ébranlaient le sol, les géants de la Gaule aux armes barbares, les bruns Espagnols cuirassés d'or, les cavaliers numides, qui tournoyaient sur leurs chevaux sauvages comme des éperviers, la tourbe tumultueuse des déserteurs, des mercenaires et des aventuriers. Et devant eux marchait la Grâce de Baal.

Les augures romains et les aruspices qui virent cette heure grosse d'événements prodigieux - la naissance d'un enfant à tête d'éléphant ou une averse d'étoiles - eurent une vue beaucoup plus profonde de la réalité que l'historien moderne qui se contente d'y voir le dénouement militaire d'une concurrence commerciale. Ceux qui vivaient alors sentirent autre chose, comme s'ils respiraient un brouillard empoisonné. Ce ne fut pas la seule défaite des armées ni la simple rivalité mercantile qui remplit l'imagination romaine des présages hideux d'un bouleversement de l'ordre naturel. Ce fut Moloch levant au-dessus des collines du Latium sa face épouvantable, Baal foulant les vignobles sous ses talons de pierre, et Tanit l'invisible murmurant sous ses voiles les appels d'un amour plus horrible que la haine. L'incendie des moissons d'Italie, le saccage de ses vignobles furent plus que des faits. Ils signifièrent la destruction de la fécondité domestique, le dépérissement de tout ce qui est humain au souffle d'une inhumanité beaucoup plus effroyable que la cruauté humaine. Les dieux du foyer se terraient, silencieux, dans leurs humbles demeures et sur leurs têtes passaient, au son des trompettes de la Tramontane, la chevauchée furieuse des démons. La barrière des Alpes était enfoncée, les portes de l'Enfer avaient prévalu contre elle. La guerre des dieux et des démons semblait sur sa fin. Les dieux étaient morts. Et Rome, ses aigles brisées, ses légions anéanties, avait tout perdu fors l'honneur et le courage glacé du désespoir.

Rien au monde ne menaçait plus Carthage que Carthage elle-même. Il lui restait le mauvais génie des puissances marchandes victorieuses, sous la forme d'un état d'esprit que nous connaissons bien. Il restait le ferme bon sens et l'esprit pratique des grands patrons, le pouvoir des techniciens gouvernementaux, le point de vue positif des financiers et des hommes d'affaires. C'était une chance unique: elle ne fit pas défaut à Rome. À mesure que tardait un dénouement que tous jugeaient inévitable, un faible espoir se fit jour. Il était encore temps d'espérer. Les brasseurs d'affaires de Carthage, jugeant en chefs d'entreprises de la vie et du déclin des peuples, voyaient clairement que la guerre était finie. Chacun sait qu'on ne résiste pas quand la résistance est sans espoir. Rome n'était plus à l'agonie, elle était morte. Au vu de ce bilan, le bon sens commercial devait recevoir une nouvelle série d'applications concrètes. Les guerres se font avec de l'argent, donc elles coûtent cher - peut-être pensaient-ils, comme nombre de leurs pareils, qu'il devait y avoir quelque chose de répréhensible dans un exercice aussi coûteux. Comme tous les généraux du monde, Hannibal réclamait des hommes et des moyens supplémentaires, ce qui n'avait plus aucun sens. L'heure était venue de la paix et du commerce. L'histoire du consul qui, dans un bel élan de fureur latine, avait fait une sortie désespérée, tué Hasdrubal et jeté sa tête au milieu du camp d'Hannibal, n'était qu'une folie de gens à bout de ressources. Si enragés qu'ils fussent, ces Latins n'étaient pas fous au point de prolonger une partie perdue. Ainsi s'exprimèrent les milieux financiers les plus autorisés, négligeant les dépêches de plus en plus pressantes et alarmantes du général défaitiste. Ainsi décida et trancha le grand empire carthaginois. Les nations commerçantes ont l'inexplicable habitude de considérer que la stupidité est un placement sûr et le

génie une spéculation risquée : elle conduisit Carthage à abandonner à son sort le magicien des armes dont les dieux lui avaient fait en vain le royal présent.

Comment se fait-il donc qu'il y ait toujours des gens pour nourrir l'étrange idée que le sordide doit l'emporter sur le magnanime, qu'il existe quelque rapport caché entre l'intelligence et la brutalité, qu'il est permis d'être un sot pourvu que l'on ait soin d'être aussi une canaille ? Et pourquoi s'obstinent-ils à confondre chevalerie et sentiment, sentiment et faiblesse ? Parce que, comme nous tous, ils sont mus d'abord par leur religion, par l'idée qu'ils se font du monde où ils vivent et de la nature des choses. Et comme ils ne croient qu'à la peur, ils croient que le mal est au cœur de la création. Selon eux, la mort est plus forte que la vie: les créatures vivantes doivent donc s'incliner devant les choses inertes et les forces aveugles. L'or, l'acier, les machines, les montagnes, les rivières ne peuvent manquer d'imposer leurs lois à l'esprit. Oserai-je le dire ? Parmi les gens que nous rencontrons dans les salons, les dîners ou les bals, les adorateurs secrets de Baal ou de Moloch ne sont pas rares, car notre mercantilisme procède d'une vision du monde qui fut celle de Carthage et provoqua sa ruine. La chute de la puissance punique s'explique par l'erreur grossière propre au matérialisme : l'indifférence frénétique aux réalités de l'esprit. À force de dédaigner l'âme, il finit par ignorer l'intelligence. Réaliste, il ne s'intéresse guère plus à la morale qu'à cette disposition qu'on appelle le moral, si importante dans une armée, tous les soldats le disent. Quand il faudrait des hommes, il compte ses billets. Tels furent les princes marchands de Carthage. Ils ne croyaient qu'à la force et à la peur, et le désespoir formait le fond de leur religion, même lorsqu'ils obtenaient les résultats les plus heureux. Comment auraient-ils deviné que les Romains espéraient contre toute espérance et gardaient, après de telles défaites, la force de braver leur peur ? Une profonde lassitude présidait à leur philosophie, ils étaient las de devoir combattre. Comment auraient-ils compris ceux qui continuaient le combat malgré la lassitude ? Bref, où auraient-ils appris ce qu'est un cœur d'homme, eux qui ne révéraient que la puissance matérielle, l'or, la force brutale et des dieux au cœur de bêtes ? Ils se réveillèrent soudain en apprenant que, des cendres qu'ils avaient négligé de disperser, le feu venait de renaître et dévorait tout devant lui. Hasdrubal vaincu, Hannibal débordé, Scipion portait la guerre en Espagne, il était en Afrique. Devant les portes de la Ville d'Or, Hannibal livra son dernier combat, qu'il perdit, et Carthage tomba comme seul avant elle était tombé Satan. Il n'en demeure qu'un nom parmi les sables. Mais, bien des siècles après une autre guerre, qui consuma sa perte, des ouvriers qui fouillaient ses fondations mirent au jour des milliers de squelettes minuscules, reliques sacrées de sa religion. Carthage est tombée pour sa philosophie, pour avoir poussé jusqu'au terme logique les conséquences de sa vision du monde. Moloch a dévoré ses enfants.

Les dieux s'étaient levés, les démons avaient fui, mais la victoire restait à des vaincus - à des morts, pourrait-on presque dire. Nul ne comprendra pleinement l'histoire romaine ni la façon dont la Ville s'installa au rang suprême qui paraît lui revenir de droit, s'il ne garde en mémoire les heures d'angoisse et d'humiliation où elle persévéra dans son témoignage à cet esprit qui est comme l'âme de l'Europe. Elle se dresse seule parmi les nations parce qu'elle s'était dressée seule parmi les ruines, à l'heure du désastre. Les hommes surent désormais que Rome avait incarné l'humanité, au moment même où elle était abandonnée par tous. Une lumière encore invisible l'éclairait déjà, et le poids des choses à venir pesait sur ses épaules. Il ne nous appartient pas de scruter les desseins de la miséricorde divine sur le monde, mais il est certain que la chrétienté serait née au milieu d'autres luttes si l'empire, au lieu d'être romain, avait été carthaginois. Nous devons nous féliciter de l'endurance de Rome au temps des guerres puniques : nous lui devons que la grâce divine, à l'heure qu'elle s'était fixée, se soit répandue sur un monde humain et non point inhumain. L'Europe vivait encore, nous le dirons plus loin, dans la misère et l'impuissance, mais elle échappa au pire dans ce qu'elle connut de plus épouvantable. Qui pourrait raisonnablement comparer la grande poupée de bois à laquelle les enfants offraient quelques

miettes de leur dîner, avec le dieu immense à qui l'on offrait des enfants en guise de dîner ? Il faut garder le sens de la mesure : le monde était déchu, il aurait pu déchoir bien davantage. Ce n'est pas un simple concurrent que Rome anéantit, mais un ennemi mortel. Lorsqu'elle leva, pour le coup de grâce, son bras impitoyable, elle ne songeait plus à ses accords commerciaux ni à ses protectorats, elle voyait le hideux sourire de Carthage, elle haïssait l'âme haïssable de Carthage. Parce que les Romains surent être durs, nous n'avons pas eu à abattre les bosquets de Vénus comme furent abattus jadis ceux de Baal, et nous leur devons aussi, de pouvoir considérer notre passé sans le juger trop durement. Si le passage du paganisme au christianisme fut un pont en même temps qu'une brèche, nous le devons à ceux qui gardèrent son humanité au monde païen. En face de ce que furent les choses, mettons ce qu'elles auraient pu être. Grâce à eux, nous pouvons aujourd'hui penser au paganisme à peu près sans effroi, et presque avec douceur à ceux qui furent nos pères ; l'Antiquité nous est un fardeau léger et nous passons sans frisson devant la nymphe d'une fontaine ou le cupidon d'une console. Nous sommes reliés par le rire et les larmes aux temps qui ne sont plus, et dont nous nous souvenons sans honte. C'est avec tendresse que nous voyons le crépuscule tomber sur la ferme sabine et les dieux familiers se réjouir lorsque Catulle enfin revient à Sirmio. *Deleta est Carthago.*

La fin du monde

Je n'oublierai jamais le curieux personnage avec lequel je me reposais, un jour d'été, assis sur l'herbe à l'ombre d'une église de village, après une promenade dans les bois. Il appartenait à un groupe d'excentriques que j'avais découverts par hasard, adeptes d'une religion nouvelle qui ne craignait pas de s'intituler la Pensée supérieure. J'étais suffisamment initié pour sentir déjà un certain parfum de hauteur et de condescendance, mais j'attendais encore d'être conduit au degré plus ésotérique où je découvrirais les rudiments de la pensée. Mon compagnon était plus amusant que ses amis. Quel que fût le niveau de sa pensée, il leur était fort supérieur par l'expérience car il avait voyagé sous les tropiques tandis qu'ils cogitaient en banlieue. Il aimait un peu trop à raconter ses aventures, je l'admets, mais je me promenais volontiers avec lui dans les bois, où sa figure bronzée, ses sourcils hirsutes et son bouc pointu me représentaient assez bien le dieu Pan. Nous étions donc assis sur l'herbe et considérions en silence la cime des arbres et le clocher du village. Très haut dans le ciel un oiseau chantait et, dans la douceur du soir, une brise légère se levait sur les vergers de la vieille Angleterre. Mon compagnon rompit le silence : « Savez-vous, me dit-il, pourquoi ce clocher se dresse de la sorte ? » J'exprimai un respectable agnosticisme. Il poursuivit d'un air dégagé : « Pour la même raison qui a fait dresser les obélisques : le culte antique du phallus. » Il n'est pas de mots pour rendre l'énorme incongruité, l'in vraisemblable perversité d'un pareil propos, en un pareil moment, en un pareil lieu. Je tournai la tête vers le faune qui ricanait dans sa barbe de bouc et, soudain, au lieu de Pan, je vis le diable. Un instant, je ressentis la fureur de ceux qui brûlaient les sorcières. Mais le sentiment d'une absurdité plus énorme encore se leva en moi comme une aurore : « Bien sûr, répondis-je après un instant de réflexion, bien sûr, sans le culte phallique, on aurait bâti le clocher à l'envers, pointe en bas. » L'en ris encore. Mon interlocuteur ne parut pas se piquer : le caractère scientifique de ses découvertes le rendait imperméable à l'ironie. Nous nous étions rencontrés par hasard, nous ne nous sommes jamais revus, et je crois qu'il est mort. Son nom n'a aucun rapport avec le sujet, ne me demandez donc pas pourquoi je crois devoir l'écrire ici. Cet adepte de la Pensée supérieure et puissant interprète de l'origine des édifices religieux se nommait Louis de Rougemont - c'est ainsi, du moins, qu'il se présentait.

L'image saugrenue de l'église de village en équilibre sur la pointe de son clocher me revient comme une chanson d'enfant, chaque fois que l'on me parle d'origines païennes. Elle me rappelle le rire salubre des géants et me rend aussi cordial et charitable envers les soi-disant chercheurs, experts et autres spécialistes des religions anciennes ou modernes, qu'envers ce pauvre Rougemont. Mais cette énormité me reste comme un rappel de la mesure à conserver aussi bien au sujet des temples païens que des églises chrétiennes. Il n'est pas rare aujourd'hui que l'on traite le paganisme antique comme mon distingué penseur traitait les origines du christianisme. Dans l'ensemble, nos modernes païens sont durs envers le paganisme, et nos humanistes ont une vision très noire de la religion naturelle. Ils la font dépendre partout et toujours d'arcanes répugnants qui répandent invariablement une anarchique impudeur. Je ne crois rien de tout cela et rougirais de juger le culte d'Apollon comme Rougemont jugeait celui du Christ. Je ne croirai jamais qu'il régnait dans les cités grecques l'atmosphère que cet hurluberlu prétendait respirer dans la campagne du Kent. Dans ce chapitre sur la décomposition ultime du paganisme, je tiens à souligner au contraire que le paganisme salubre avait vaincu l'insalubre. Ce fut le meilleur paganisme qui l'emporta sur l'or de Carthage, ce fut le meilleur qui porta les lauriers romains. Si l'on considère les choses sur une très vaste échelle, le monde n'avait jamais rien vu d'aussi bon que l'empire qui s'étendit de l'Écosse à l'Euphrate. Mais, après la victoire et le règne universel, vint le temps de la décadence.

Perdez de vue cette grande vérité et vous aurez une vue faussée de l'histoire. Le pessimisme n'est pas la lassitude du mal, mais la lassitude du bien. Le désespoir ne consiste pas à se fatiguer de la souffrance, mais à se fatiguer de la joie. Une société commence à décliner lorsque, pour une raison ou une autre, rien de ce qui la fait vivre n'opère plus : elle ne profite plus ni de ce qui la nourrissait ni de ce qui la guérissait, et ses prières sont sans ferveur. Une société parvenue à ce stade est hors d'âge, dirait-on, au point qu'il est difficile de parler de son déclin. Oligarchie marchande sclérosée, momie racornie par les aromates et les bandelettes, Carthage, par exemple, fut-elle jamais jeune ? Toujours est-il qu'elle mourut et que l'assaut le plus dangereux jamais lancé par les démons contre une société humaine fut repoussé. Mais, hélas, si le paganisme le plus malsain était mort, le meilleur se mourait.

Les rapports de Rome avec Carthage se retrouvent partiellement dans ses rapports avec d'autres nations moins éloignées d'elle dans tous les domaines. Je n'ai pas l'intention d'examiner ici la question purement politique de savoir si la conduite des dirigeants romains envers Corinthe et d'autres cités grecques fut répréhensible. Mais j'ai l'intention de combattre l'idée que le dégoût romain des vices grecs était une excuse d'hypocrites. Je ne peins pas ces païens comme des héros chevaleresques animés d'un sentiment envers leur pays qui fût inconnu jusqu'aux temps chrétiens. Mais je les peins comme des hommes aux réactions d'hommes, aux sentiments sincères. Il est vrai que le culte de la nature et la mythologie ont des points faibles: il en était résulté déjà une perversion chez les Grecs qui s'étaient abandonnés au pire sophisme, celui de la simplicité. Leur culte de la nature les avait portés à adopter des mœurs contre nature. Leur culte de l'homme avait fini par les rendre inhumains. Si la Grèce avait guidé son vainqueur, peut-être l'eût-elle perdu; mais il avait voulu triompher de ces faiblesses - y compris en lui-même. Sodome et Gomorrhe, sans doute, sont moins inhumaines que Tyr et Sidon. Du point de vue de la guerre constante que font les démons aux enfants, il est hors de question de mettre en balance le libertinage grec et la diablerie punique. Mais l'un comme l'autre appellent naturellement une invincible répulsion que l'on ne peut dire pharisaïque. Prenons le cas d'un jeune garçon qui, ayant eu le bonheur de parvenir sain et net à l'âge de ses premières amours, découvrirait le culte de Ganymède : il serait choqué, sans doute, mais plus encore, et à la lettre, écœuré. Son premier mouvement serait d'ailleurs le bon, comme tous les premiers mouvements, car notre indifférence cynique provient d'une illusion de la pire sorte, l'illusion de la familiarité. Il est juste d'imaginer les rustiques vertus de vieille souche romaine spontanément et loyalement hérissées à la seule évocation des mœurs helléniques, et de penser qu'à un degré moindre, les Romains réagirent exactement comme ils avaient réagi à la cruauté de Carthage. Mais parce qu'elle avait inspiré une répulsion moindre, Corinthe ne fut pas rasée. Si la réaction de Rome fut plutôt brutale, elle ne provenait pas d'un simple égoïsme peint aux couleurs d'une vertueuse indignation. À ceux qui persistent à ne lui donner que des motifs d'ordre politique et de convoitise commerciale, il faut répondre qu'un facteur leur échappe. Tant qu'ils ne l'auront pas compris, ils ne comprendront pas les Latins. J'ai nommé la démocratie, mot qui figure sans cesse dans les discours modernes et dont ils usent eux-mêmes, mais sans savoir ce qu'ils disent. L'histoire révolutionnaire de Rome est un effort incessant vers l'idéal démocratique : les détenteurs du pouvoir ne pouvaient rien entreprendre sans soutien démocratique, sans de forts mouvements d'opinion, tout à fait contraires aux méandres de la diplomatie. C'est d'ailleurs la puissance de la démocratie romaine qui a donné tant de relief au rôle de l'oligarchie romaine. Certains historiens contemporains ont voulu expliquer les prouesses et les victoires de Rome par l'usure détestable que pratiquaient quelques patriciens : à les lire on pourrait croire que Curius a vaincu les phalanges macédoniennes en leur prêtant de l'argent et le consul Néron négocié la victoire de Métaure au taux de cinq pour cent. Mais c'est l'état perpétuel de rébellion des plébéiens qui nous renseigne sur le poids de l'usure patricienne. À

Carthage, l'usure était l'âme même du pouvoir des princes marchands. Jamais le peuple punique n'a osé élever la voix et les dénoncer comme usuriers.

Traînant comme toutes les entreprises humaines son fardeau de faiblesses et de péchés humains, l'ascension de Rome fut cependant celle de tout ce qui est normal et surtout plébéen, ce qui se vérifie au plus au degré dans la haine romaine, éminemment normale et profondément plébéienne, de toute perversion. La perversion des Grecs avait fini par tourner à la convention, notamment dans le domaine littéraire, et s'était glissée en tant que telle dans la littérature latine. Mais ce fruit compliqué est de ceux qu'engendrent toutes les conventions et ne doit pas nous cacher de fortes différences de tonalité entre le monde latin et le monde grec. Virgile adopte et adapte çà et là un air de Théocrite, mais nul ne peut penser qu'il y tenait beaucoup. Ses thèmes coutumiers sont foncièrement normaux, dans le domaine des mœurs plus que partout ailleurs : il ne se lasse pas de célébrer l'amour de la patrie, la gloire de la terre et « les humbles honneurs des maisons paternelles ». Laissons résonner dans l'automne de l'Antiquité le nom de Virgile : il fait entendre la voix grave d'une saison qui s'avance, chargée de fruits mûrs, dans les splendeurs du couchant, et dit la mélancolique beauté de son épanouissement, présage de sa fin. Après avoir lu quelques vers de sa main, nul ne peut douter que Virgile ait su le prix de la santé morale et nul ne peut douter de ses sentiments lorsque les démons, rangés en bataille, défilèrent devant les dieux lares. Mais, sur la question qui m'occupe ici, l'œuvre virgilienne jette deux vives clartés. *L'Énéide* se fonde sur la chute de Troie, très exactement sur la fierté avouée d'être troyen bien que Troie soit tombée. En faisant remonter aux Troyens la fondation de sa race et de sa république bien-aimées, Virgile commença ce que l'on peut appeler la grande geste troyenne qui s'est perpétuée jusqu'à nous à travers le Moyen Âge. Elle se trouve en puissance dans la figure homérique d'Hector. Mais Virgile lui fit quitter le domaine littéraire pour la planter en plein ciel de légende, où elle marque à jamais la dignité quasi divine attachée à la défaite. Cette geste légendaire fut de celles qui préparèrent le monde à accueillir le christianisme et notamment la chevalerie chrétienne. Elle fut le rempart de la civilisation aux temps sinistres des invasions barbares : alors que les défaites succédaient aux défaites, elle engendra ce que nous appelons l'esprit chevaleresque, attitude de l'homme qui se bat le dos au mur - au mur éternel de Troie. Du début du Moyen Âge à nos jours, d'innombrables exemples montrent cette vision du combat homérique coopérant avec tout ce qui lui ressemblait dans la vision chrétienne. Des peuples sans nombre - dont le nôtre - ont aimé, comme Virgile, à faire descendre leur patrie des héros troyens, s'inventant d'in vraisemblables généalogies à partir d'Hector, alors qu'aucun, semble-t-il, ne se réclame d'Achille. Jusqu'aux confins du monde chrétien, on porte le nom du Troyen, alors que le nom du Grec est rare. C'est cette contribution à la sensibilité chrétienne qui a fait célébrer en Virgile un chrétien d'avant le Christ. J'oserais presque dire que la Providence jouait de deux outils taillés dans le même bois : l'un humain, le cheval de bois dressé devant les murs de Troie, l'autre divin, la croix dressée sur le Calvaire. Poursuivant sur ma lancée, je risquerai l'image, pieuse dans l'intention si elle peut paraître sacrilège dans la forme, de l'Enfant Roi, armé d'une épée de bois et montant un cheval de bois pour combattre le Dragon.

L'autre clarté que Virgile apporte au sujet qui m'occupe ici tient à sa vision de la mythologie ou ce que l'on peut nommer le folklore, au sens particulier des croyances et superstitions du menu peuple. Tout le monde le sait, le Mantouan consacre le meilleur de sa poésie à chanter les divinités de la vie paysanne plutôt qu'à célébrer les pompes de l'Olympe. Il s'explique le monde plutôt par le grand Pan, la communauté des nymphes et le Vieux de la Forêt que par les mythes solennels de Chronos et d'Uranus. Il n'est jamais si merveilleux poète que dans les passages des *Églogues* où il immortalise les bergers d'Arcadie. Ici encore, il est aisé de passer à côté de l'essentiel en dénigrant des conventions poétiques qui ne sont plus les nôtres, en attaquant ce que pouvait avoir d'artificiel l'antique poésie pastorale. Nous ne comprenons plus ce que disaient nos

pères, parce que nous sommes rivés à l'examen de leurs artifices d'écriture. Les bergères de porcelaine ont tant fait sourire, les paysans d'opérettes ont tant fait rire, que personne ne se demande plus pourquoi les paysans et les bergers ont un tel succès.

En bref, pourquoi sommes-nous saturés de bergères en porcelaine et point d'épiciers ? Comment expliquer l'absence sur nos cheminées d'élégants hommes d'affaires en Saxe, de maîtres de forges en acier ou d'usuriers en or massif ? Pourquoi les paysans dansent-ils toujours sur nos tréteaux qui ne voient guère plus de quadrilles de députés que d'entrechats de banquiers ? Pour une raison simple et qui n'a rien perdu de sa force : parce que l'instinct profond de l'homme lui dit que les civilités urbaines n'ont ni la santé ni la gaieté des usages campagnards. D'où l'éternité des *Églogues* : un moderne, il est vrai, a mis Fleet Street en vers où les poètes remplacent les pâtres, mais les sonnets financiers où les agents de change remplaceraient les poètes sont encore à venir. La raison en est que l'on regrette réellement, ne serait-ce que par intermittence, la simplicité paysanne et jamais les complications citadines. La clé du mystère, c'est que le paysan est souvent gai - à ses heures qu'il faut connaître. Ceux qui n'y croient pas montrent par là qu'ils sont incapables de voir quand un paysan s'amuse. Mais ignorer le calendrier de la campagne n'autorise pas à nier qu'il ait ses fêtes. Si différent que soit le berger réel du berger idéal, n'oubliez pas qu'il est le modèle réel de cet idéal. Souvenez-vous que toute convention repose sur une tradition et toute tradition sur une réalité. Les conventions des pastorales sont souvent le fruit de sociétés sur le déclin. Les bergeries de Versailles et leurs bergères mélancoliques, les pastoureaux et pastourelles des fades imitateurs de Virgile appartiennent à un monde finissant. Mais ce n'est pas une raison pour mépriser le paganisme agonisant sans s'inquiéter de ce que fut sa vie, ou pour oublier que « païen » et « paysan » sont un seul et même mot. Si nous affirmons que cet art n'est qu'artifice, voyons bien qu'il ne l'est pas par amour de l'artifice, mais, au contraire, parce que son culte de la nature est un échec, son amour du naturel, une faillite.

Les bergers mouraient car leurs dieux mouraient. Le paganisme vivait de cette poésie dont nous avons parlé sous le nom de mythologie. Toutes deux étaient partout enracinées dans la vie des champs, mais en Italie plus que nulle part ailleurs. La religion rustique, qui constituait le principal fondement du bonheur de la vie agreste, trahit son intime faiblesse, dont nous avons parlé au chapitre de la mythologie, à mesure que la société vieillissait et se faisait plus complexe : elle s'était contentée d'apparences, l'être lui faisait défaut. Elle enivrait la jeunesse du monde de fables et de mythes comme un jeune homme s'enivre de vin et d'amourettes ; plus irresponsable qu'immorale, elle ne donnait aucune réponse à long terme. Son génie créatif ne connaissait aucune borne, elle était donc d'une crédulité sans égale. Comme œuvre d'art, car c'en était une, elle était devenue confuse et surchargée. Les arbres généalogiques issus de Jupiter s'enchevêtraient inextricablement, les dieux et demi-dieux se disputaient une préséance qui relevait plus du droit et du protocole que de la poésie. Ce n'était pas seulement du point de vue artistique, faut-il l'ajouter, que les choses se gâtaient. Les fleurs du mal proliféraient : bon gré mal gré toutes les déifications de la nature en favorisent l'éclosion. Je ne crois pas, je l'ai dit, que ce dérèglement soit toujours à l'origine des divers cultes de la nature. Je n'adhère pas au folklore scientifique de Rougemont. Je ne crois pas que la mythologie commence nécessairement par l'érotisme. Mais je suis certain qu'elle s'y engloutit toujours. Il arriva de fait que, de plus en plus immorale, la poésie mythologique versa dans l'insupportable. Vices grecs, vices orientaux, fantasmes des antiques atrocités des démons sémites, toutes les perversions peuplèrent l'imagination de la Rome décadente comme les mouches bourdonnent sur le fumier. La psychologie de cet effondrement est humaine et bien connue de ceux qui font l'effort de voir l'histoire de l'intérieur. On se lasse de tout. Il vient toujours une heure, à la fin de la journée, où l'enfant en a assez de « faire semblant » et commence à tourmenter le chat. L'heure sonne de même à l'horloge des empires rassis, où l'homme ne se satisfait plus de sa mythologie, où il ne

trouve plus de saveur à se persuader qu'un arbre est une belle fille et que la lune est descendue dans la couche d'un berger. Cette satiété produit partout le même effet : quelle que soit la drogue, on double la dose. L'homme cherche alors des péchés nouveaux et d'inédites obscénités afin d'exciter ses sens émoussés. Il se tourne vers les plus folles superstitions orientales pour tenter de ranimer ses nerfs fatigués - jusqu'à prendre le couteau des prêtres de Baal. À sa marche de somnambule, il cherche une issue dans le cauchemar.

En cette agonie du paganisme, vous n'entendrez plus qu'à peine les champs et les bois résonner de chants et de danses. Les paysans quittent la campagne, la civilisation paysanne disparaît. L'Empire sur sa fin marche à grands pas vers le système servile qui va généralement de pair avec l'explosion de l'administration ; il est presque digne de l'organisation industrielle que nous avons sous les yeux. De cette transformation de la société paysanne en une populace urbaine à laquelle il fallait tout donner, il est resté une locution proverbiale, *panem et circenses* - autrement dit allocations et cinéma car, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, l'actuelle régression n'invente rien. Malheureusement incapables de l'élan qui nous aurait emportés jusqu'à la jeunesse du paganisme, nous nous en sommes tenus à sa décrépitude. La cause de la transformation de ce qui fut un peuple en une masse informe était d'ordre spirituel, comme elle l'est aujourd'hui. Le paganisme avait perdu son âme avec ses dieux ; les lares du foyer s'en étaient allés avec les divinités tutélaires des jardins, des champs et des bois. Le Vieux de la Forêt se mourait de vieillesse. Si l'on peut dire à juste titre que le grand Pan mourut parce que le Christ était né, il est presque aussi vrai de dire, d'un autre point de vue, que le Christ naquit parce que Pan était mort. L'effondrement de la mythologie antique créa un vide qui aurait asphyxié l'humanité si la théologie n'avait pris sa place. Mais ce qui importe, c'est que la mythologie n'offrait pas la capacité de résistance de la théologie, qui est une science, quoi que l'on en pense, au lieu que les fables mythologiques sont de l'ordre de l'enchantement: quand le charme est levé, il ne reste rien. Cessant de croire aux dieux, les hommes s'aperçurent qu'ils n'y avaient jamais cru. Ils avaient chanté leurs louanges et dansé autour de leurs autels. Ils s'étaient donnés la comédie.

Ainsi tomba le crépuscule sur l'Arcadie et le son des derniers pipeaux résonna tristement sous les grands hêtres. La poésie virgilienne n'est pas exempte de cette tristesse, mais les douces amours et les dieux domestiques coulent encore en vers délicieux tel le fameux *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem*, que Belloc tient pour un révélateur de l'intelligence du cœur. Alors la famille tomba, comme chez nous, sous les coups conjugués du système servile et de l'urbanisation massive. Le citoyen devint un citoyen éclairé, c'est-à-dire qu'il perdit la puissance d'imagination qui crée les mythes. Dans toutes les cités des rivages méditerranéens, le peuple pleura ses dieux et se consola avec des gladiateurs. Le même destin frappa l'aristocratie intellectuelle de l'Antiquité qui, depuis Socrate et Pythagore, se promenait en devisant. Il devint évident pour tout le monde qu'elle marchait en rond et radotait sans fin. La philosophie tournait à la plaisanterie, à vrai dire ennuyeuse. La simplification outrée du réel, piège constamment tendu au philosophe, rendait manifeste le néant des divers systèmes. Si le fin mot de la philosophie tient en un mot unique, vertu, plaisir, destin, bonheur ou malheur, il est clair qu'il n'est guère besoin de dissenter - pourtant, que de mots. Partout le sage dégénéra en sophiste, c'est-à-dire en rhéteur et en marchand d'énigmes. Puis, non content de s'être converti en sophiste, le sage se fit magicien. Car une pointe d'orientalisme plaît dans les meilleures maisons et le philosophe peut bien pimenter son rôle d'amuseur d'un brin de sorcellerie.

Il est à la mode parmi les modernes de souligner l'exiguïté du monde méditerranéen et de peindre l'ampleur des horizons que lui aurait ouverts la découverte de continents nouveaux. Ces beaux esprits tombent ainsi dans l'une des nombreuses illusions du matérialisme. Les limites de la culture païenne sont inhérentes à la condition humaine. Les stoïques romains n'avaient pas de leçons de stoïcisme à recevoir des Chinois, les pythagoriciens n'avaient pas attendu les hindous

pour enseigner la métempsychose, la vie simple et les beautés du régime végétarien - les uns et les autres n'ayant d'ailleurs que trop tendance à subir l'influence de l'Orient - et les syncrétistes proclamaient que toutes les religions se valent comme n'importe quels autres théosophes. Croit-on d'ailleurs que la philosophie gagne en profondeur ce que la géographie gagne en extension ? Il serait difficile de prétendre que les terribles religions des Aztèques ou des Incas les auraient aidés à concevoir une morale plus élevée. Quant au reste du monde, c'était alors un chaos barbare. Il faut reconnaître que l'Empire romain était considéré comme le chef-d'œuvre de l'humanité. Mais l'homme avait atteint ses limites. Un secret effrayant semblait inscrit en mystérieux hiéroglyphes au fronton des grandioses édifices de pierre et de marbre qu'étaient les palais et les temples romains.

Ce n'était pas le mystérieux message inscrit jadis en lettres de feu sur la muraille de Babylone, avertissant que le roi serait détrôné et son royaume donné à d'autres. Ce n'était pas l'annonce d'un désastre militaire et d'une invasion prochaine. Non, la nouvelle était beaucoup plus tragique. Aucune puissance ne pouvait vaincre Rome, aucune ne pouvait la guérir. C'était là le redoutable secret: la force romaine s'affaiblissait, sa vertu s'avalissait. On ne le dira jamais trop, la civilisation méditerranéenne, née de la fusion de civilisations très diverses, était vraiment universelle, mais d'une universalité pétrifiée et stérile. Malgré la mise en commun des innombrables richesses de tant de peuples, l'accumulation des ressources ne suffisait pas. La société des empires faisait faillite. Les philosophes véritablement philosophes en arrivaient à conclure que l'immense vague civilisatrice avait atteint le terme de sa course, haute à toucher les étoiles. En fait, elle refluit déjà, car elle n'était qu'humaine.

La mythologie et la philosophie païennes perdirent ainsi toute substance. Il n'en resta que la lie. Avec l'envahissement de la magie, le troisième élément, que nous avons appelé le culte des démons, vit sa place croître et les destructions se multiplier. Restait donc le quatrième ou plutôt le premier des éléments que nous avons distingués dans la composition du paganisme. Eh bien, cette intuition profonde, immédiate et insaisissable que l'univers a certainement une origine et une signification - et donc un Auteur - fut oubliée, ou enfouie, précisément parce qu'elle constituait le fondement premier. Il est plus difficile sans doute de déterminer ce que les hommes de ce temps conservaient au fond d'eux-mêmes de cette écrasante vérité. À mesure que les nuées mythologiques se dissipèrent, quelques-uns des stoïciens virent indubitablement de plus en plus clair ; les plus grands d'entre eux contribuèrent jusqu'à la fin à poser les bases du concept de l'unité morale du monde. Les Juifs gardaient jalousement, à l'abri de leurs interdits, leur dépôt secret : il est significatif de l'état social de voir quelques personnages à la mode et surtout des femmes du monde embrasser le judaïsme. J'imagine qu'un autre refus est nécessaire pour rendre compte d'un certain nombre d'autres cas. Des temps anormaux rendaient possible cette anomalie qu'est l'athéisme, négation de tout dogme, mais surtout subversion de cet élan profond de l'âme qui, regardant le monde, lui trouve une signification et un sens. Lucrèce, le premier, déroula la danse macabre des atomes scintillants et substitua au Créateur de l'univers le chaos originel, commençant ainsi le long effort de ceux qui cherchent à remplacer Dieu par l'Évolution. Mais, d'après moi, ni la forte poésie ni l'amère philosophie lucrécienne ne suffisent à expliquer que l'homme antique ait accepté cette conception. Ce fut un sentiment d'impuissance et de désespoir qui le conduisit à montrer le poing aux astres impassibles, tandis que, sous ses yeux, la plus belle des œuvres humaines s'enlisait lentement, implacablement. Pour lui qui voyait la création humaine la plus imposante et la plus majestueuse s'effondrer sous son propre poids et fléchir, comme sous l'action d'un déluge invisible, les piliers les plus fermes de ses portiques sacrés, la création n'était plus qu'une immense chute, et toutes les étoiles des étoiles filantes. Cet état d'esprit lui procurait des raisons presque raisonnables de se dire athée. S'il existait une réalité au-delà de la mythologie évanouie et de la philosophie pétrifiée, qu'attendait-elle pour se manifester

et éviter le naufrage ? Non, il n'y avait pas de Dieu. Un Dieu aurait choisi cette heure pour sauver le monde.

La grande civilisation continuait à vivre, avec ses labeurs et ses plaisirs également lugubres et stériles. C'était la fin du monde et, chose terrible, elle semblait ne jamais devoir finir. La multitude des mythes et les religions de l'Empire avaient signé un compromis aux termes duquel chacun adorait à sa guise, pourvu qu'il rende au tolérant empereur les honneurs officiels - l'offrande de quelques grains d'encens au titre consacré de *Divus Caesar*. Cela n'offrait, naturellement, aucune difficulté - du moins le monde mit-il longtemps à s'apercevoir que l'on pouvait en trouver une. Mais, un jour, les membres d'une secte ou d'une société secrète orientale firent un esclandre, sans raison compréhensible. L'incident se reproduisit, provoquant un énervement hors de proportion avec l'enjeu. Il est vrai que ces phénomènes tenaient des propos bizarres, même pour l'époque. Selon la rumeur courante, ils affirmaient que Dieu était mort et qu'ils l'avaient vu mourir. En ces temps de désespoir universel, on en avait entendu d'autres. Toutefois, ces excentriques paraissaient fort peu désespérés et même résolument, étonnamment joyeux, car la mort de Dieu leur permettait, disaient-ils, de manger son Corps et de boire son Sang. Selon d'autres témoignages, que l'imagination peinait à suivre, on ne pouvait pas tout à fait dire que Dieu était mort : après la procession fantastique de ses funérailles, pendant laquelle la nuit était venue en plein jour, la toute-puissance défunte avait surgi comme le soleil levant, brisant la porte de son tombeau. Les religions de détraqués ne manquaient pas, il n'y avait donc aucune raison d'attacher de l'importance à cette histoire de fous. Cependant, quelque chose dans le ton et l'allure de ces fous-là sortait de l'ordinaire. Pour un ramassis de barbares, d'esclaves, de pauvres gens et de gens de rien, ils avaient l'allure martiale, observaient une discipline stricte, se montraient fort tranchants quant à leurs petites affaires, et les plus douces de leurs paroles sonnaient comme l'airain. Habités pourtant à suivre les méandres d'innombrables mythologies et morales, les contemporains n'arrivaient pas à trouver la clé du mystère, sauf à admettre l'hypothèse extravagante que ces gens croyaient ce qu'ils disaient. Autant parler à des sourds que d'essayer de leur faire entendre raison dans l'affaire si simple des honneurs qui se doivent à la statue de l'empereur. Bref, une météorite de substance inconnue était tombée sur la terre, la différence de matériau se sentait au toucher. Ceux qui s'attaquaient aux fondations de la secte croyaient frapper le roc.

Avant que l'on ait le temps de les voir venir, cette poignée d'hommes faisait sentir sa présence. Avec une rapidité tout aussi étrange, comme en un rêve, elle changeait la face des choses. Très vite, ils comptèrent assez pour être dédaignés : on fit comme s'ils n'existaient pas. Un peu plus tard, la scène a changé : le monde s'écarte d'eux comme de lépreux, les entourant d'un vide immense. La scène change encore : le pourtour de ce vide se garnit de gradins immenses, des témoins innombrables les remplissent et des visages avides se penchent sur ces fous porteurs de bonnes nouvelles. On invente pour eux des tourments inédits. Un monde triste et las trouve assez de force pour lancer la première persécution religieuse. Personne encore ne pourrait dire d'où vient qu'une société si mesurée ait perdu la tête au point de les poursuivre avec acharnement : mais ils gardent une immobilité surhumaine, tandis que l'arène et l'univers semblent tourner autour d'eux. En cette heure sombre, une flamme blanche s'attache à ce petit troupeau, lumière qui ne s'éteindra pas, phosphorescence surnaturelle qui marque sa trace parmi les ombres de l'histoire et transperce le brouillard des fables et des systèmes. C'est une auréole de lumière et de feu par laquelle le monde l'encercle, ses ennemis le rendent plus visible, ses détracteurs plus inexplicable. C'est un flamboiement de haine qui nimbe l'Église de Dieu.

Deuxième partie : Cet homme qu'on appelle le Christ

Dieu dans sa grotte

La première partie de ce survol de l'histoire humaine commence dans une des cavernes où romanciers et vulgarisateurs font vivre le fameux homme-des-cavernes, mais où l'on n'a trouvé en fait que de très anciens dessins d'animaux. La seconde moitié de l'histoire humaine, qui fut comme une création nouvelle, commence aussi dans une caverne. Elle rappelle la première car elle abrite aussi des animaux. Les montagnards des plateaux dominant Bethléem, dont les descendants, aujourd'hui encore, mettent leurs bêtes à l'abri de grottes, l'utilisaient comme étable. Là donc, un soir d'hiver, un couple sans foyer se réfugia sous la terre, avec le bétail, après qu'on lui eut fermé au nez les portes du caravansérail. Jésus naquit ainsi sous les pieds des passants, dans une crèche enfouie sous le plancher du monde. Il y a dans cette seconde création quelque chose qui rappelle les premiers abris sous roche et les hordes préhistoriques. Dieu, lui aussi, était un homme-des-cavernes et lui aussi dessinait des formes extraordinaires aux coloris étonnants, mais c'était sur le mur du monde et ses dessins étaient doués de vie.

Un fonds de légende et de poésie, qui ne cesse de s'accroître et ne passera jamais, présente de mille façons cet unique paradoxe : les mains d'où étaient sortis le soleil et la lune et toutes les étoiles furent un jour trop petites pour atteindre les mufles énormes des animaux. Ce paradoxe, on pourrait presque dire cette facétie, a donné le jour à toute la littérature chrétienne. Lorsque le critique à prétention scientifique explique doctement que nos exagérations confinent au ridicule, il est clair que ce côté facétieux lui échappe. Il juge, par exemple, assez improbable ce que nous présentons comme incroyable. Nous avons chanté, crié, vociféré pour ne pas dire rugi, sur tous les tons, en d'innombrables sermons, exhortations, poèmes, hymnes et cantiques, le contraste entre la création de l'univers et ce tout petit enfant, et voici que l'expert nous demande gravement si nous saisissons qu'il y a là quelque chose de bizarre. Que lui répondre si le comique de sa question lui échappe ?

À ce propos, je crois utile d'introduire ici une observation qui n'est pas étrangère au sujet de ce livre. La sorte d'expert contemporain dont je parle attache généralement une grande importance à l'influence de l'éducation sur la vie et à celle de la psychologie sur l'éducation. Ce type d'homme, jamais las de répéter que les premières sensations déterminent le psychisme en vertu du principe de causalité, ne parvient pas à dissimuler son inquiétude si bébé regarde un polichinelle vilainement bariolé ou s'il entend un bruit violent. Mais il nous tiendra pour des bigots si nous lui expliquons qu'il y a une différence réelle, pour cette raison précise, entre une éducation chrétienne et une éducation juive, musulmane ou athée. Cette différence vient de ce que le petit catholique enregistre par des images, et le petit protestant par des histoires, cette incroyable association de paradoxes parmi ses toutes premières impressions. Par-delà la différence de credo, il y a là une différence psychologique qui peut survivre à toutes les croyances - incurable, comme aiment à le dire ces spécialistes. L'agnostique ou l'athée dont l'enfance a connu de vraies nuits de Noël associera pour toujours, que cela lui plaise ou non, deux idées que les hommes, pour la plupart, considèrent comme contradictoires : l'idée d'un bébé et celle de la puissance inconnue qui soutient l'univers. Son imagination les rapprochera toujours alors même qu'il ne comprendra pas pourquoi. La simple image d'une mère et de son fils aura toujours à ses yeux une saveur religieuse et le nom terrifiant de Dieu gardera à ses oreilles une sonorité douce et attendrissante. Or cette association d'idées n'a rien d'évident ; elle ne se serait imposée ni à un Grec ni à un Chinois, fût-il Aristote ou Confucius. Il est aussi peu naturel de fêter Dieu dans un

enfant que de lier le cours des astres aux cabrioles du chaton. Noël nous semble aller de soi parce que nous sommes chrétiens, et que nous demeurons psychologiquement chrétiens même si nous cessons de croire. En bref, cette association d'idées a modifié quelque chose de très profond dans la nature humaine. Entre l'homme à qui elle est familière et l'homme qui l'ignore, la différence est réelle, sans qu'elle soit nécessairement de nature morale, car les mérites d'un musulman ou d'un juif peuvent être plus grands eu égard à ses lumières. C'est un fait indiscutable, c'est l'interférence de deux lumières ou, si l'on veut, la conjonction de deux astres dans notre horoscope personnel. Enfance et divinité, impuissance totale et toute-puissance, ce contraste unique, mille et mille fois répété, ne lasse jamais. Bethléem est par excellence le lieu où les extrêmes se touchent.

Il y avait auprès de l'enfant quelqu'un qui a beaucoup contribué à donner à la chrétienté son caractère si profondément humain. Si l'on organisait un référendum pour désigner celle des fêtes du christianisme qui prête le moins à discussion, le choix se porterait sans doute sur Noël. Pourtant Noël est inséparable de la Sainte Vierge, dont le culte fait l'objet de disputes passionnées - quelles que fussent mes idées, je n'ai jamais compris pourquoi. Une génération plus puritaine que la nôtre s'opposa, dans mon enfance, à l'installation d'une statue d'une Vierge portant l'Enfant dans l'église de ma paroisse. Après beaucoup de discussions, les fidèles se mirent d'accord sur la suppression de l'Enfant. Cela aggravait, semble-t-il, le caractère mariolâtrique de la statue, mais peut-être jugèrent-ils que, privée de ce qu'ils considéraient sans doute comme une arme, la mère était moins dangereuse. L'incident est symbolique. Si vous enlevez la statue de la mère, comment laisser le nouveau-né ? Vous ne pouvez pas voir l'enfant sans voir sa mère. Dans la vie courante, vous n'approcherez l'enfant que par sa mère. Si nous pensons à l'enfance du Christ, l'idée de sa mère suivra comme elle a suivi dans l'histoire. Les Primitifs voyaient juste dans leurs tableaux : lors de la nativité, ces têtes sacrées sont trop proches pour que leurs auréoles ne s'entremêlent pas.

L'événement dont cette faille des grandes collines grises a été le témoin fut, à proprement parler, un retournement. Je veux dire que tous les regards, interrogateurs ou contemplatifs, jusque-là fixés sur l'infiniment grand, s'orientèrent vers l'infiniment petit ; ou que Dieu, considéré jusque-là comme une circonférence, apparut comme un centre. L'aspiration spirituelle changea de direction : elle se tourna vers l'intérieur et non plus vers l'extérieur. La foi devint, à maints égards, une religion des petites choses. Ses traditions esthétiques et populaires ont amplement témoigné du paradoxe de la Toute-Puissance dans les langes. Peut-être ont-elles moins bien utilisé le symbole de la Divinité habitant les entrailles de la terre. La Nativité a été représentée d'innombrables façons, sous tous les climats et dans tous les paysages, inutile d'y insister. Et cette liberté de l'imagination humaine, suivant les traditions et les goûts des diverses sociétés, s'est révélée aussi heureuse que bénéfique. Mais, si je puis dire, l'étable a éclipsé la grotte. Quelques soi-disant savants ont même poussé la bêtise jusqu'à imaginer qu'il y avait contradiction entre l'étable et la grotte, ce qui a montré surtout qu'ils ne savaient pas grand-chose de la Palestine. Il est vrai que ces gens-là ont l'art de trouver des différences où il n'y en a pas et de ne pas voir celles qui crèvent les yeux. Quand un historien connu déclare que la naissance du Christ dans une caverne taillée dans le roc rappelle celle de Mithra jaillissant tout vif du rocher, il propose une caricature de méthode comparative - il raconte des histoires à dormir debout. L'idée du surgissement d'un héros adulte, sans mère, né comme Pallas du cerveau de Zeus, est inconciliable avec celle d'un Dieu porté par sa mère et dépendant entièrement d'elle comme tous les bébés du monde. Quel que soit le thème qui a notre préférence, il est bien clair que ces deux-là sont incompatibles. Il est aussi stupide de rapprocher le Christ de Mithra, parce que le récit de leur naissance parle de roc, que d'identifier le châtement du déluge au baptême du Jourdain parce qu'il y est question d'eau. Que ce soit un mythe ou un mystère, il saute aux yeux que la naissance du Christ dans un trou parmi les rochers en fait un exilé qui ne sait où poser sa tête. Cela dit, il est

vrai que le symbole de la grotte n'occupe pas dans le symbolisme chrétien la même place que d'autres réalités du premier Noël.

La nature de ce monde nouveau posait, il est vrai, un problème nouveau : l'intégration, en quelque sorte, d'une nouvelle dimension. Le Christ ne s'est pas abaissé au niveau du monde, mais plus bas que le niveau du monde. Le premier acte du drame divin fut joué non seulement sans décors mais sous la scène, dans l'obscurité, rideau baissé, ce qui est très difficile à rendre dans la plupart des arts. Il s'agit de raconter des événements simultanés mais appartenant à des niveaux différents. Il est probable que l'art décoratif du Moyen Âge archaïque pouvait rendre ces effets. Mais plus les artistes furent réalistes et savants, moins ils furent capables de rassembler en une même scène les anges dans les cieux, les bergers sur les collines et la gloire divine dans l'obscurité souterraine. Sans doute est-ce le théâtre à trois étages qui permettrait le mieux d'en donner une idée. Cet expédient plein de ressource des mystères médiévaux mettait naturellement le ciel au-dessus de la terre et l'enfer au-dessous. Or, énigme sublime, à Bethléem, le ciel est sous la terre.

Il y a là la marque d'une révolution. Mais comment dire quelque chose d'adéquat ou de neuf sur ce renversement du monde ? Cette idée d'un Dieu en exil et bientôt hors-la-loi a bouleversé la conception générale du droit et des devoirs envers les pauvres et les exilés. À partir de ce moment, il faut le souligner, il n'y avait plus de place pour l'esclavage. Il pouvait y avoir et il y a eu, jusqu'à ce que l'Église eût la force de les libérer, des hommes légalement esclaves, mais il n'était plus possible de les maintenir en esclavage par simple commodité. Les individus prirent une importance qu'aucun outil ne peut avoir. L'homme cessa d'être un simple moyen - l'outil d'un autre homme. À juste titre, la tradition chrétienne rattache le sentiment de fraternité populaire qu'engendre Noël à l'annonce faite par les anges aux bergers qui parlèrent face à face avec les princes du ciel. Mais la présence des bergers n'est pas le seul aspect populaire de Noël. Il en est un autre que je désire souligner, car il n'a peut-être pas reçu toute l'attention qu'il mérite.

Les gens du peuple, les bergers par exemple, qui se transmettent les traditions populaires, furent les créateurs de la mythologie. Ils étaient moins atteints par les sophismes philosophiques ou la corruption des cultes, et ressentaient avec plus de force le besoin dont j'ai déjà parlé de laisser leur imagination aller à l'aventure. Ils croyaient que la mythologie est une sorte de quête et, sensibles à tout ce qui rappelle l'humanité dans la nature, ils désiraient comprendre la signification du retour des saisons ou des lieux sacrés. Ils savaient que l'âme d'un paysage est son histoire et que l'âme d'une histoire s'incarne. Mais le rationalisme avait commencé son travail de corruption des trésors irrationnels de l'imagination paysanne, tout comme l'esclavage avait arraché le paysan à son toit et à son champ. Partout et sur tous, l'ombre du crépuscule s'étendait, désenchantée, à l'heure même où les bergers palestiniens découvrirent ce qu'ils cherchaient. Partout ailleurs l'Arcadie se retirait. Pan était mort et les pâtres se dispersaient comme des moutons. Personne ne le savait, mais l'heure était proche où tout serait consommé. Dans une langue inconnue, un cri lointain que nul n'entendit passa parmi les montagnes solitaires et désertes. Les bergers avaient trouvé leur Berger.

Et ce qu'ils avaient trouvé comblait leur attente. Le menu peuple s'était beaucoup trompé, mais il avait eu raison de croire que les choses sacrées n'étaient pas nécessairement éthérées, et que la divinité pouvait se soumettre aux lois de l'espace et du temps. Les barbares avaient inventé la naïve histoire du voleur d'étoiles cachant le soleil dans sa besace ou le mythe, plus sauvage, du dieu que son ennemi laissait échapper, berné par une pierre. Ils étaient plus proches du secret de la grotte, ils savaient plus de choses sur le drame du monde que tous ceux qui tournaient en rond dans le cercle cosmopolite des cités méditerranéennes en ruminant leurs froides abstractions, ou que tous les coupeurs de cheveux en quatre qui ratiocinaient sur la transcendance platonicienne ou l'orientalisme de Pythagore. Ce que trouvèrent les bergers n'était ni une Académie ni une

République idéale, ce n'était pas davantage la dissection des mythes, des contes et des légendes jusqu'à l'anéantissement complet de leur substance. Ils trouvèrent un lieu où le rêve devenait réalité. Depuis, il n'a plus été inventé de mythologie, car la mythologie est une recherche.

Nous savons tous que les mystères et les noëls populaires qui content cette histoire ont prêté aux bergers le costume, la langue et le paysage de toutes les provinces d'Europe. Un berger parlera breton, un autre préparera son âne pour aller à Orléans, un troisième conduira ses moutons au Mont-Saint-Michel. Nous savons pour la plupart qu'il y a du vrai dans ces altérations de la vérité historique, que ces anachronismes sont sages et poétiques, intensément chrétiens et catholiques. Mais les critiques qui ont su goûter la rusticité médiévale de ces représentations n'ont pas toujours apprécié la poésie, dite à tort plus artificielle qu'artistique, des imitateurs de Virgile imaginant les bergers de Bethléem sur le modèle de ses pâtres romains. Or c'est bien ce qu'il faut faire. Ces poètes, Herrick et Crashaw par exemple, ont renoué avec une des traditions les plus solides de l'histoire humaine en racontant Bethléem à la façon des églogues latines. Virgile, nous l'avons dit déjà, est le grand témoin du paganisme sain qui avait triomphé des sacrifices humains. La décadence irrémédiable des vertus virgiliennes et de ce paganisme posait un problème que résolvait la révélation faite aux bergers. Si le monde s'était lassé du culte des démons, un recours à la droite raison aurait pu le guérir. Mais il s'était détourné de la droite raison. Il arriva donc ce qui devait arriver. Non, il n'est pas faux d'affirmer que, dans les *Églogues*, les bergers d'Arcadie se réjouissent de ce qui est arrivé, et l'on a même regardé l'une d'elles comme une prophétie. Mais le ton et l'inspiration du grand poète manifestent aussi sa communion virtuelle avec le grand avènement. Jusque dans l'expression de leurs préoccupations humaines, les voix de ces bergers auraient pu se briser pour une autre raison que leur seul attachement à la douce campagne du Latium... *Incipe parve puer, risu cognoscere matrem...* Elles auraient pu retrouver ce que leurs ultimes traditions conservaient de meilleur : mieux qu'une poupée de bois figurant le gardien de la famille humaine, un vrai Dieu du foyer. Mais les bergers et les conteurs de fables pouvaient se réjouir de l'événement qui comblait leur sens mystique et leur goût de l'incarnation. La mythologie véhiculait beaucoup de péchés, mais elle n'avait pas tort d'être aussi chamelle que le fut l'Incarnation. Les conteurs de légendes auraient pu crier avec quelque chose de l'antique voix qui, dit-on, parcourut les bocages: « Nous avons vu, Il nous a vus, Dieu est visible. » Aussi bien, négligeant les philosophes, les bergers antiques auraient-ils pu danser gaiement et leurs pas auraient été beaux sur la montagne.

Mais les philosophes aussi avaient entendu quelque chose. Il demeure mystérieux le très ancien récit du voyage des philosophes venus d'Orient, couronnés comme des rois et nimbés du mystère des magiciens. La tradition nous a transmis le souvenir inaltérable d'êtres presque inconnus, aussi étranges que leurs noms mélodieux : Melchior, Gaspard, Balthazar. Avec eux s'avancait la sagesse d'un monde qui avait scruté les étoiles en Chaldée et contemplé le soleil en Perse. Nous ne nous tromperons pas en leur attribuant la curiosité qui meut les sages. Ils auraient pu se nommer Confucius, Pythagore ou Platon. Ils ne se satisfaisaient pas de fables, ils cherchaient la vérité. Parce que leur soif de vérité était la soif de Dieu, ils furent récompensés. Comme la mythologie, l'intelligence reçut sa récompense dans l'achèvement de ce qui, jusque-là, était inachevé.

Si d'autres maîtres du savoir étaient venus, c'eût été, sans aucun doute, pour se faire largement confirmer l'authenticité de leurs traditions et la justesse de leurs raisonnements. Dans le renversement qu'opérait la Sainte Famille, Confucius aurait trouvé un nouveau fondement à la famille. Après avoir renoncé aux joyaux et à la royauté, Bouddha aurait renoncé aux étoiles et à la divinité. Ils auraient gardé le droit de dire qu'il y avait beaucoup de vrai dans leurs antiques enseignements, et même acquis un nouveau titre à le dire. Mais tous auraient eu quelque chose à compléter dans l'édifice de leurs conceptions, quelque vérité à admettre qu'ils avaient peut-être

rejetée. Bouddha serait descendu de son paradis impersonnel pour adorer une personne. Confucius aurait abandonné le culte des ancêtres pour adorer un enfant.

Nous devons retenir d'abord que le nouvel univers était plus grand que l'ancien. D'une certaine manière, le domaine chrétien, qui ajoutait des trésors nouveaux aux trésors anciens, était plus vaste que la création. C'est évident dans le cas de la piété naturelle des Chinois, cela se vérifie aisément pour d'autres vertus et croyances païennes. L'Évangile inculque certainement le respect des parents quand il montre l'Enfant-Dieu soumis à ses parents humains, mais l'idée que ses parents devaient lui être soumis n'est pas confucéenne. Jésus dans sa crèche n'est pas Confucius nourrisson. Notre mystique dote l'enfance du Christ d'une sorte d'immortalité. Je me demande ce qu'aurait fait Confucius si l'Enfant Jésus avait reposé tout à coup dans ses bras comme cela arriva à saint François. On pourrait montrer par d'autres exemples que l'Église n'est inférieure en rien à aucune autre religion ou philosophie. L'Église a réponse à tout, connaît le secret du monde et de la vie elle-même. À côté d'elle, toutes les autres réponses se révèlent insuffisantes et bornées - je ne dis pas cela par goût de la rhétorique, mais parce que c'est un fait réel et un réel dilemme. Où est l'Enfant Jésus dans le stoïcisme et le culte des ancêtres ? Où est Notre-Dame des musulmans, la femme qui ne connaît point d'homme et règne sur les anges ? Où est saint Michel des moines bouddhiques, héraut et chevalier, gardien en chaque soldat de l'honneur des armes ? Qu'aurait fait saint Thomas de la mythologie brahmanique, lui qui a entrepris de rassembler toute la science, la rationalité et même le rationalisme du christianisme ? Si nous comparons l'Aquinate avec Aristote, l'autre pôle de la raison, nous aurons encore le sentiment d'un achèvement. Saint Thomas pouvait comprendre Aristote dans ses raisonnements les plus serrés ; il n'est pas sûr qu'Aristote aurait compris les passages mystiques de saint Thomas. Alors que nous hésitons à dire le chrétien plus grand, nous voyons bien que ses vues sont plus amples. Il en va de même si nous nous tournons vers les philosophies et les hérésies du monde moderne. Quelle eût été la mission de François le troubadour parmi les disciples de Calvin ou ceux de l'école de Manchester ? Cependant, Pascal ou Bossuet peuvent être aussi rigide ment logiques que le calviniste ou l'utilitariste le plus implacable. Sainte Jeanne d'Arc aurait-elle pu encourager les soldats à combattre par l'épée chez les quakers, les doukhobors ou les pacifistes tolstoïens ? Pourtant nombre de saints ont passé leur vie à prêcher la paix, à prévenir la guerre. Aucune forme moderne de syncrétisme ne vient à bout d'établir un symbole plus vaste que le Credo. Toutes oublient quelque chose, je ne dis pas de divin mais d'humain : le drapeau, l'auberge, la bataille vue par le petit garçon ou la haie, là-bas, au bout du champ. Les théosophes construisent un panthéon - pour panthéistes - et convoquent un parlement des religions afin de rapprocher les peuples : ils n'obtiennent qu'un rassemblement de cuistres. L'entreprise n'est pas nouvelle. Il y a deux mille ans, sur les rivages de la Méditerranée, un autre panthéon avait ouvert ses portes aux chrétiens, cordialement invités à dresser une statue de Jésus à côté des images de Jupiter, de Mithra, d'Osiris, d'Atis ou d'Ammon. Leur refus est un moment crucial de l'histoire. S'ils avaient accepté, c'en aurait été la fin. Ils auraient rejoint la formidable marmite où mijotaient déjà, au feu d'une corruption universelle, tant de mythes et de mystères. Ce fut une grande épreuve d'échapper à ce monstrueux chaudron. Nul ne peut comprendre le mystère de l'Église, nul n'est au diapason de la foi des premiers âges, s'il ne mesure que la tolérance sans limite et la fraternisation générale des religions mirent alors le monde au bord du gouffre.

Nous nous représentons généralement les mages - figures de la mystique et de la philosophie - comme des hommes qui cherchaient quelque chose de nouveau et trouvèrent ce qu'ils n'attendaient pas. L'extrême tension que l'on sent dans le récit de la Nativité, et même dans nos célébrations de Noël, accentue l'impression qu'il s'agit de l'aboutissement d'une longue recherche. Nous entendons là le récit d'une découverte scientifique, au sens propre du mot. Aux yeux de tous les autres personnages du mystère, la Mère de Dieu, les bergers, les anges, les

soldats, il se peut que l'aspect surnaturel, l'émotion ou la fraîcheur prennent le dessus. Mais les sages cherchent la sagesse : il faut que leur intelligence soit éclairée. La lumière qu'ils reçoivent, c'est la révélation que la foi catholique est catholique, c'est-à-dire que la doctrine de l'Église est universelle alors que celle des philosophes ne l'est pas. À la lumière qui émanait de ce trou dans le roc, Aristote, Pythagore ou Platon auraient vu que leurs lumières pâlissaient - il est d'ailleurs probable qu'ils en connaissaient les limites. Comme la mythologie, la philosophie est une recherche. La mystérieuse majesté qui auréole traditionnellement l'évocation des trois rois tient à la découverte, dans une grotte exigüe, de cette religion plus vaste que toute philosophie et toute religion. Les mages, que fascinaient l'étrange pentacle dessiné par le Dieu trine et le triangle humain de la grotte, ne cessaient d'en supputer les conséquences. Paradoxe divin, la Sainte Famille procure des émotions d'une simplicité enfantine mais soulève des questions d'une insondable difficulté. Le thème de l'enfant qui était un père, de la mère qui était un enfant offre à tous les hommes un sujet de méditations sans fin.

Nous pourrions nous borner à dire que les bergers, pères de la mythologie, et les penseurs, pères de la philosophie, pouvaient se donner le baiser de paix dans la reconnaissance de la religion révélée. Mais ce serait passer sous silence quelque chose, ou plutôt quelqu'un, dont cette religion a toujours refusé d'ignorer la présence ou d'admettre la possible réconciliation. Il était là depuis les premières scènes du drame, l'ennemi qui corrompt les mythes par la luxure et enferma les systèmes philosophiques dans les glaces de l'athéisme. Il répondait au défi direct de Noël par une méthode plus directe encore, dont j'ai parlé à propos du culte des démons. Lorsque j'ai décrit ce satanisme délibéré, sa haine dévorante de l'innocence, manifeste dans ses rites magiques et les plus inhumains de ses sacrifices humains, j'ai moins marqué son influence indirecte et secrète sur le paganisme sain : l'ivresse sexuelle de l'imagination mythologique, l'aggravation de l'orgueil impérial jusqu'à la démence. Directes et indirectes, ces deux influences se font sentir à Bethléem. Un souverain vassal de Rome, tributaire de l'ordre romain et sans doute romanisé jusque dans ses vêtements bien qu'il fût oriental, donne ainsi l'impression d'avoir été possédé par d'étranges esprits. L'histoire d'Hérode est connue. Inquiet d'un mystérieux rival, il ordonna, sur une simple rumeur, l'assassinat des nouveau-nés de son peuple, massacre digne des capricieux despotes asiatiques. Mais il n'est pas sûr que la place de ce crime parmi les étranges religions des hommes soit assez remarquée. Et pourtant, il jure avec les colonnes corinthiennes et les mosaïques romaines de ce monde superficiellement civilisé par la conquête. Un témoin saisissant le regard de l'Iduméen au moment où l'épouvantable projet s'emparait de son esprit aurait vu derrière lui, peut-être, une ombre gigantesque planant parmi les champs du ciel pour la dernière fois : la figure énorme, effroyable du Moloch des Carthaginois attendant son dernier tribut d'un souverain de la race de Sem. En ce premier Noël, les démons aussi festoyèrent - selon leurs rites.

Si l'on ne croit pas à la présence de cet ennemi, il est impossible de comprendre le christianisme et à plus forte raison de saisir ce qui se passe à Noël. Nous vivons en chrétienté : Noël est devenu, d'une certaine manière, une chose aussi simple que le son d'une note unique. Mais, d'un autre point de vue, comme tout ce qu'enseigne la tradition chrétienne, cette chose toute simple est très compliquée. La note unique est en vérité un accord dont les composantes se nomment humilité, gaieté, gratitude, crainte mystique, mais aussi vigilance et pathétique. Noël n'est pas simplement une occasion de réunir des non-violents pour parler de la paix ou des amateurs de ripailles pour festoyer. Il y a aussi une violence de Noël : les cloches de minuit ont la sonorité puissante des grands canons qui tonnent quand la victoire se dessine. À vrai dire, ce que nous appelons l'atmosphère de Noël est indescriptible : elle est quelque chose dans l'air comme un parfum tenace et une nuée qui se dissipe après une explosion triomphale. Depuis bientôt deux mille ans, Noël a laissé un arôme inoubliable parmi les collines de Judée, à la fois trop subtil et trop unique pour que notre mot paix suffise à l'évoquer. L'histoire même nous le dit, les joies de

la grotte furent celles d'un camp retranché ou d'un repaire de proscrit. Les patrouilles ennemies fouillaient le plateau qui servait de voûte céleste à la grotte, et les cavaliers d'Hérode galopèrent comme le vent sur la tête du Christ. Mais il ne s'agissait pas seulement d'un refuge : l'anfractuosité dans le roc comporte aussi l'idée d'avant-poste, d'entrée secrète en territoire ennemi. Et ce Dieu enfoui dans la terre éveille l'idée d'une mine posée sous le monde pour faire sauter tours et murailles et qu'Hérode, le grand roi, sente le sol se dérober sous ses pas tandis que son palais s'écroulerait sur son trône renversé.

C'est peut-être là le plus extraordinaire des mystères de la grotte. Les hommes avaient cherché l'enfer sous leurs pieds, dit-on, mais à ce moment-là, c'était le ciel qui s'y trouvait. Par un mouvement paradoxal, bien digne de cette étrange histoire, la puissance la plus élevée agit d'en bas - comme si la royauté se trouvait obligée de reconquérir ses droits par une sorte de rébellion. D'ailleurs, l'Église, dès ses débuts - surtout lors de ses débuts -, ne fut pas tant une autorité supérieure qu'une révolte contre le prince de ce monde. Les optimistes qui se croient éclairés parce que leur conscience dort ont souvent déploré ou ridiculisé la pensée selon laquelle le monde appartient au grand usurpateur par droit de conquête. Mais c'est le sentiment d'un risque et l'angoisse du défi relevé qui donne à la bonne nouvelle son air d'être vraiment bonne et neuve. En vérité, la révolte, obscure en ses commencements, se lève contre une usurpation monstrueuse et ignorée. L'Olympe occupe encore les cieux comme une nuée puissamment modelée, immense et sans mouvement, la philosophie siège toujours en hauts lieux et même sur les trônes des rois, quand le Christ naît dans une grotte et le christianisme dans les catacombes.

Le paradoxe est le même, remarquons-le : une chose négligée par l'un est redoutée par l'autre. La grotte est un réduit d'où l'on balaie les proscrits comme des ordures, mais elle est aussi une cachette dont les tyrans cherchent le trésor. La Sainte Famille est là parce que l'aubergiste s'est fort peu soucié d'elle, mais le roi ne peut oublier qu'il en a entendu parler. Ce paradoxe s'applique également à l'Église, nous l'avons vu. Encore presque invisible, elle attire déjà l'attention, malgré sa faiblesse, parce qu'elle est intolérable - en ce sens précis, il est vrai de dire qu'elle est intolérable parce qu'elle est intolérante. Elle irrite parce qu'à sa façon discrète et presque secrète, elle a déclaré la guerre. Elle a jailli du sol pour faire disparaître le ciel et la terre des païens. Elle ne tente pas de détruire cet édifice de marbre et d'or, mais elle regarde la création comme s'il n'existait pas, comme à travers du verre. Les chrétiens n'ont pas incendié Rome, mais ceux qui l'en accusèrent comprenaient le christianisme beaucoup mieux que certains de nos contemporains. Non, les premiers chrétiens n'étaient pas les adeptes d'une sorte de réarmement moral, mollement persécutés parce qu'ils enseignaient les devoirs des hommes envers leurs prochains, tranquillement mis à l'écart parce qu'ils étaient doux et patients.

Hérode joue donc son rôle dans le mystère de Bethléem parce qu'il incarne la menace qui pèse sur l'Église militante : il montre qu'elle fut soumise à la persécution dès le commencement et dut lutter pour vivre. Ceux qui croient entendre ici une dissonance doivent admettre qu'elle retentit en même temps que sonnent les cloches de Noël. Ceux qui jugent que l'idée de croisade gêne l'idée de croix, doivent savoir qu'ils ne comprennent pas ce qu'est la croix. Je ne dispute pas ici des principes moraux de la guerre, je résume seulement les composants du christianisme, et je me permets de faire remarquer qu'ils étaient tels dès la Nativité. On cherche souvent à opposer trois éléments distincts quoique unis dans le mystère de Noël, seul capable de les réunir. Le premier, c'est le désir spontané, commun à tous les hommes, que le ciel soit, au sens littéral, un foyer. Les poètes et les conteurs ont exprimé l'idée que le temple de Dieu et le séjour du bienheureux doivent être quelque part, et que le retour de l'esprit implique la résurrection de la chair. Sans m'en prendre pour le moment au refus rationaliste de satisfaire ce désir, j'affirme que si les rationalistes ne le satisfont point, les païens demeureront insatisfaits. L'histoire de Bethléem et de Jérusalem, celle de Delos et de Delphes attestent sa présence, mais ni Lucrèce ni Spencer

n'en soufflent mot. Le deuxième est une philosophie plus ample que toutes les autres, plus vaste que les systèmes de Lucrèce et infiniment plus profonde que ceux de Spencer. Elle regarde le monde à travers les fenêtres innombrables ouvertes aux peuples innombrables qui la connaissent, tandis que le stoïque ou l'agnostique le regardent depuis une unique fenêtre, avec leurs seuls yeux. Elle s'adresse à tous les tempéraments, elle ouvre des champs d'action à tous, elle comprend les secrets de la psychologie, elle connaît les profondeurs du mal, elle distingue les prodiges réels ou irréels des exceptions miraculeuses, elle est rompue au jugement des affaires les plus difficiles, et, en tout cela, elle fait preuve d'une faculté d'adaptation, d'une subtilité et d'une imagination qu'aucun événement humain ne peut surprendre, qui laisse loin derrière elle les platitudes les plus ronflantes ou les plus sobres de toutes les philosophies anciennes ou modernes. En un mot, elle est plus opulente, elle réfléchit davantage, elle explore mieux la vie. Depuis le temps de saint Thomas, elle s'est enrichie d'un grand nombre de considérations sur les divers aspects de notre vie. Et pourtant l'Aquinate, tel qu'il est, se serait senti aussi à l'étroit dans le système d'Auguste Comte que dans la pensée de Confucius. Le troisième élément, le voici : assez concret pour être poétique et d'une ampleur de vue sans pareil, le christianisme est aussi une résistance et un combat. Toujours prêt à accueillir la vérité d'où qu'elle vienne, l'erreur sous toutes ses formes le trouve constamment sous les armes, enrôlant tous les hommes, utilisant toutes les armes. Il ne cesse d'approfondir sa connaissance des choses pour ou contre lesquelles on se bat, avec un souci constant de curiosité et de sympathie, sans oublier jamais que l'on se bat. Il proclame la paix sur la terre et n'oublie jamais pourquoi le ciel a connu la guerre.

Telle est donc la triple vérité figurée dans le vieux conte de Noël par les bergers, les rois, et cet autre roi qui faisait la guerre aux enfants. Il n'est pas vrai que d'autres religions ou d'autres philosophies soient, sous ce rapport, les rivales du christianisme. Il n'est pas davantage vrai que l'une ou l'autre d'entre elles réunisse ces éléments, ni même prétende les réunir. Certes, le bouddhisme est mystique et l'islam militant, mais l'islam ne prétend pas être au même degré subtil et métaphysique, ni le bouddhisme aussi militant. Le confucianisme peut se vanter de satisfaire le besoin philosophique d'ordre et de raison, mais il ne comble pas la soif mystique de miracles, de sacrements et de bénédictions. Je pourrais accumuler les preuves de l'originalité et de l'universalité de l'esprit chrétien. Je n'en retiendrai qu'une, parfait symbole du sujet que je traite. Il n'est pas de récit primitif, de conte païen, d'anecdote philosophique ou d'événement historique dont l'évocation nous touche comme nous émeut le seul nom de Bethléem. Il n'est pas de naissance de dieu ni d'enfance de sage qui nous rappelle Noël, ou rien qui ressemble à la Nativité. Quelles que soient nos opinions, aucune de ces scènes ne nous donnera jamais le sentiment d'être en famille. La légende est froide, le conte frivole, le récit convenu ou brutal, l'anecdote ésotérique, l'événement douteux. On appréciera la poésie, la profondeur ou d'autres qualités, mais point la scène en elle-même. À la vérité, la mainmise de Noël sur l'être intime des hommes a quelque chose d'unique et de singulier, qui n'est pas de l'ordre des sentiments que peuvent éveiller une légende ou la vie d'un grand homme. Ce récit ne porte pas non plus notre esprit à ces idées de grandeur, à ces accroissements, à ces exagérations que produit le culte des héros, même le plus sain. Il ne nous entraîne pas davantage à l'aventure, à la découverte de merveilles aux extrémités de la terre. C'est plutôt quelque chose qui nous saisit par la partie cachée et intime de notre être, comme l'émotion qui nous étreint subitement à la vue d'un objet oublié, comme le respect instinctif du pauvre. Cela ressemble à l'aventure d'un homme qui, découvrant dans sa propre maison une pièce secrète, verrait une lumière filtrer sous la porte jusque-là dissimulée - et trouverait au fond de son cœur un attrait irrésistible pour le bien. Ce n'est pas fait d'une matière dense, mais légère au contraire comme l'aile souple d'un oiseau. Ce n'est en nous qu'un instant d'attendrissement qui s'éternise, rien de plus que la douceur d'un moment de réconfort et de mystérieux repos. Le discours brisé est renoué, le mot oublié est revenu. Les rois étrangers

s'évanouissent dans les lointains de pays inconnus, les pas des bergers cessent de résonner parmi les collines. Il ne reste que la nuit et, dans son ombre, la grotte obscure où repose quelqu'un de plus humain que l'homme,.

Les énigmes de l'Évangile

Pour être bien compris, ce chapitre suppose que l'on ne perde pas de vue la nature du présent livre. Le raisonnement qui en constitue l'ossature est du type *reductio ad absurdum*. Il s'agit de montrer que l'adoption des thèses rationalistes conduit à des conclusions plus irrationnelles que les nôtres, ce qui exige évidemment de se situer au point de vue rationaliste. J'ai donc été souvent conduit, dans la première partie, à étudier l'homme comme s'il n'était qu'un animal, afin de montrer qu'il serait moins invraisemblable de le tenir pour un ange. Le même type de raisonnement m'amène maintenant à regarder le Christ comme s'il n'était qu'un homme. J'adopte ici cette position, qui est à l'opposé de mes convictions, afin de montrer qu'elle n'est pas tenable. J'essayerai donc d'imaginer ce qui arriverait à quelqu'un qui aborderait pour la première fois l'histoire du Christ et lirait sa vie comme celle d'un homme dont il ne saurait rien. Et j'espère montrer qu'une lecture impartiale comme celle-là conduirait sinon à la foi, du moins à une stupéfaction qui ne pourrait guère disparaître que par un acte de foi. Ma propre foi n'influencera pas les développements du présent chapitre, et je supprimerai même les effets littéraires dont, m'exprimant moi-même, j'aurais peut-être usé. Je parlerai comme j'imagine que le ferait un honnête païen découvrant les récits évangéliques.

Ce n'est pas facile, car il n'est pas facile de considérer le Nouveau Testament comme un testament nouveau. Pour le meilleur et pour le pire, nous associons à la bonne nouvelle trop d'idées toutes faites, et n'en savourons plus la nouveauté. Quoi que l'on pense de notre religion, il est impossible de faire, au sein de notre civilisation, comme si l'on n'en avait jamais entendu parler. Il est tout aussi impossible de parler du Nouveau Testament comme s'il était sorti tout droit des presses célestes, alors qu'il est une sélection, opérée par l'autorité de l'Église, de quelques-uns des innombrables documents du christianisme primitif. Mais outre les questions de cet ordre, il y a une difficulté psychologique : comment ressentir la nouveauté du Nouveau Testament, comment recevoir des paroles connues sans arrière-pensées ? La difficulté est sans doute considérable car elle produit un résultat vraiment bizarre. Elle amène le plus souvent la critique moderne, savante ou populaire, à en tirer l'exact contraire de la vérité. Pour un peu, on se demanderait si ses promoteurs ont jamais ouvert un Nouveau Testament.

Nous avons tous entendu dire, par exemple, et plutôt cent fois qu'une, que le Jésus de l'Évangile aimait les hommes d'un tendre et doux amour, trait d'humanité que l'Église avait dissimulé sous des dogmes rébarbatifs, en lui prêtant une sévérité cléricale qui le rendait inhumain. Or, moi non plus je n'hésite pas à le répéter, c'est quasiment le contraire qui est vrai. L'image que les Églises chrétiennes nous présentent du Christ est presque toute de douceur et de miséricorde, tandis que les Évangiles ne sont pas toujours aussi rassurants. Certes, le Christ des Évangiles dit en mots d'une beauté presque bouleversante sa pitié pour nos cœurs broyés. Mais alors que ces mots ne sont pas, et de loin, les seuls qu'il prononce, l'Église ne retient guère qu'eux quand elle nous le présente parlant aux foules. L'idée ainsi répandue est inspirée par un instinct parfaitement sûr des besoins humains. La foule des pauvres est opprimée, l'ensemble des hommes est pauvre, il convient donc de donner à cette multitude humaine la conviction que Dieu est incroyablement compatissant. Si l'on consent à regarder ce qui se passe, on constate que l'Église, dans ses rouages humains, s'applique avant tout à communiquer cette notion de la compassion

divine. Ses représentations populaires accordent une importance majeure à l'image de Jésus « doux et humble de cœur ». C'est la première chose qui frappe et agace le profane devant une Pietà ou un Sacré-Cœur. Il se peut, je l'ai dit, que l'art en soit médiocre, mais je ne pense pas que l'insistance soit mauvaise. Quoi qu'il en soit, la simple idée d'une statue du Sauveur en colère glace le sang. Il y a quelque chose de terrifiant à se représenter une sculpture du Christ invectivant, au coin de la rue, la race de vipères ou dévisageant, sur la place du marché, un sépulcre blanchi. On peut donc trouver raisonnable l'insistance de l'Église à présenter aux hommes son visage le plus miséricordieux - car c'est celui-là qu'elle propose très spécialement et presque exclusivement. Un lecteur non prévenu, abordant le Nouveau Testament pour la première fois, en retirerait sans doute une impression tout à fait différente. Il garderait des paroles divines telles qu'elles sont un sentiment de mystère, de discordance peut-être, certainement pas de simple douceur. Je suppose qu'il serait très intéressé, notamment par tout ce qui resterait à deviner et à expliquer : les gestes imprévus, évidemment significatifs, sont fréquents, mais que veulent-ils dire ? Et certains silences énigmatiques ou répliques ironiques ? Les colères éclatent comme des orages, mais non point là où nous les attendrions : il semble qu'elles aient une météorologie propre. Pierre, tel que l'Église nous le présente ordinairement, est l'apôtre à qui le Christ disait en l'absolvant : « Pais mes brebis », ce n'est pas celui que le Christ apostrophait en une colère mystérieuse comme s'il était un démon : « Retire-toi de moi, Satan. » Le Christ a pleuré d'amour et de pitié sur Jérusalem qui allait l'assassiner, l'Évangile nous le dit. Mais que voyait-il intérieurement, que ressentait-il d'étrange quand il mit Bethsaïde plus bas que Sodome, nous l'ignorons. Je laisse de côté pour l'instant les questions de raisonnement ou de doctrine, orthodoxe ou non. Je m'efforce d'imaginer ce que penserait un homme qui lirait le Nouveau Testament comme nos intellectuels parlent toujours de le faire, sans souci d'orthodoxie ni de référence doctrinale. Il aurait, je pense, le sentiment que bien des choses plaident en faveur de l'interprétation orthodoxe : le réalisme, par exemple, des descriptions du surnaturel. Nous voyons un praticien en pleine action, lorsque l'Évangile montre Jésus pratiquant un exorcisme. Elle n'est ni douce ni humble, la voix qui commande : « Silence ! Sors de cet enfant ! » C'est plutôt celle du dompteur face au tigre ou du médecin énergique maîtrisant un fou furieux. Je donne cet exemple en passant, sans idée de discussion, pour montrer ce que pourrait penser mon lecteur lunaire découvrant le Nouveau Testament.

Si l'on admet qu'il s'agit d'une histoire purement humaine, la première des choses qui saute aux yeux, c'est quelle ne manque pas d'étrangeté. Je ne parle pas ici de son sommet terrible et tragique ni de son dénouement triomphal, et j'évite les miracles à cause de la confusion de la pensée moderne à leur sujet. Après avoir sacrifié à la mode qui n'admettait aucun miracle depuis les premiers chrétiens, l'Anglais dans le vent les veut désormais modernes et date les premières guérisons miraculeuses de la *Christian Science*. Voilà pourquoi je m'en tiens à des aspects plutôt anodins, et d'ailleurs peu remarquables, du récit évangélique. Ils sont nombreux. On ne voit pas pourquoi ils seraient inventés puisque personne ou presque n'y prête attention sauf pour signaler leur caractère énigmatique. Il y a, par exemple, le silence du Christ jusqu'à l'âge de trente ans – de tous les silences, c'est bien le plus grand et le plus impressionnant. Mais ce n'est pas le genre de preuve que l'on invente et quand bien même serait-elle inventée, personne ne s'en est jamais servi pour prouver quoi que ce soit. Ce long silence est un fait, mais il n'est pas frappant comme un fait légendaire. Or, en règle générale, le culte des héros et les mythes en formation tendent au sensationnel. Il est plus vraisemblable de raconter, comme le font, je crois, certains des évangiles rejetés par l'Église, les hauts faits et les miracles de l'Enfant-Dieu, annonciateurs de sa mission future. Pourquoi Jésus, celui de tous les hommes qui avait le moins besoin de se préparer à sa mission, semble-t-il s'être préparé si longtemps à la vie publique ? Preuve de l'humilité divine, reflet de cette vérité que plus on s'élève dans l'échelle des créatures terrestres plus l'apprentissage

est long ? Je n'ai pas l'intention d'en discuter, me contentant de proposer ce sujet de réflexion, qui sort des sentiers battus, et de faire remarquer que l'Évangile en contient beaucoup d'autres, dont il n'est pas plus facile de faire le tour. Non, il n'est pas simple de lire l'Évangile tout simplement. Car, d'un certain point de vue, c'est l'Évangile qui est mystique et l'Église rationnelle ; en ce sens, l'Évangile est une énigme dont l'Église donne la réponse. L'Évangile sans commentaires est presque un recueil d'énigmes.

Revenons à mon lecteur fictif découvrant ce texte. Pour commencer, il n'y trouverait aucune banalité. S'il avait déjà lu les philosophes antiques et les moralistes modernes, sans doute apprécierait-il de pouvoir dire qu'il n'y avait pas trouvé le moindre lieu commun. Malgré tout le respect qui lui est dû, on ne peut en dire autant de Platon, a fortiori d'Épictète, de Sénèque, de Marc Aurèle ou d'Apollonius de Tyane sans parler de la plupart des moralistes agnostiques et des moralisateurs d'associations humanitaires, chantres de la solidarité et de la fraternité humaines. La morale de la plupart des moralistes, anciens ou modernes, est un déluge de platitudes. Ce n'est pas le sentiment que mon spectateur indépendant garderait du Nouveau Testament. Rien ne lui rappellerait la constance de cette cataracte universelle. Il y trouverait nombre de prétentions extraordinaires, de remarques saisissantes, de blâmes sévères, d'histoires d'une beauté surprenante. Il retiendrait quelques hyperboles : l'impossibilité de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille, ou la possibilité de jeter une montagne à la mer. Il se souviendrait de solutions audacieuses des difficultés de la vie : se montrer également aimable envers tous, comme le soleil brille pour tous, ou celui d'imiter les oiseaux qui ne se tourmentent pas du lendemain. Il buterait sur des passages d'une grande obscurité, à ses yeux, comme la morale de la parabole de l'économiste infidèle. Certaines choses lui paraîtraient vraies, d'autres légendaires, aucune banale. Il ne trouverait pas une platitude pacifiste, mais plusieurs paradoxes développant un idéal de non-résistance trop pacifique peut-être pour bien des pacifistes, notamment le passage fameux qui, pris au pied de la lettre, conseille d'offrir au voleur tout autre chose qu'une résistance passive - une aide enthousiaste, en couvrant de cadeaux celui qui vole vos biens. Il constaterait que toute rhétorique pacifiste en est absente : pas un mot sur l'immoralité de la guerre, ses ravages terribles, ses massacres épouvantables, ses horreurs dignes de toutes les imprécations. Bref, mon lecteur, ne trouvant pas un mot sur la guerre, ni même sur le métier des armes, saurait seulement que le Christ semblait priser assez les soldats romains et constaterait de surcroît que ses rapports semblent avoir été meilleurs avec les Romains qu'avec les Juifs, autre motif de perplexité. Mais ce qui nous intéresse, c'est un certain ton, perceptible dès la première lecture, dont les exemples abondent.

L'affirmation selon laquelle les doux posséderont la terre est en elle-même plutôt tranchante - j'entends par là qu'elle n'a pas la suavité, la modération, la gentillesse par quoi se caractérise habituellement la douceur. Elle suppose, pour être comprise, de connaître certains points d'histoire et d'en saisir la portée, ce qui, même de notre temps, n'est pas toujours le cas. Loin d'être un fait constatable, c'était une prophétie qui allait contre toutes les données connues et vérifiées - en ce sens, elle n'était pas dénuée de violence. Il fallut attendre fort longtemps, nous le savons aujourd'hui, pour que cette prophétie s'accomplisse. Plusieurs siècles plus tard, par exemple, les moines remirent en valeur les terres perdues par les rois. Après les invasions barbares, les monastères furent en effet les entreprises de reconstruction les plus efficaces. Alors, les doux possédèrent la terre. Mais, au temps du Christ, personne - sauf lui ! - ne pouvait prévoir qu'un jour les mystiques triompheraient des réalistes. De même, il fallut attendre longtemps l'explication des rôles respectifs de Marthe et de Marie, et celle que donnèrent finalement les contemplatifs chrétiens ne sautait pas aux yeux. Anciens ou modernes, nos moralistes auraient fait leurs délices de la moindre indication d'une supériorité de Marthe : en avons-nous évité des exhortations enflammées à peiner dans la joie et des encouragements faciles à travailler durement

pour un monde meilleur ! Car le Christ avait laissé en dépôt à Marie, la contemplative et l'enfant préférée, la semence de quelque chose de plus subtil. Mais qui pouvait le comprendre ? Nul autre que lui ne voyait alors, resplendissantes au-dessus du toit de la petite maison de Béthanie, Claire, Catherine et Thérèse. Enfin, dans un autre ordre d'idées, je citerai sa prodigieuse menace d'être, pour le monde, un glaive de discorde et de division. Qui pouvait deviner quand et comment cela se produirait ? Mais que dire des libres penseurs assez sots pour tomber dans le piège et s'indigner d'un propos délibérément provoquant. En vérité, ils reprochent à ce paradoxe de n'être pas un truisme.

Ouvrons ici une parenthèse. Si nous pouvions lire les récits évangéliques comme le journal du jour, nous serions plus intrigués - et peut-être effrayés - par ces récits que nous ne le sommes par leur fruit historique. Le Christ, après une allusion transparente aux eunuques des cours orientales, annonce qu'il y aura des eunuques au royaume des cieux. Cela peut s'entendre d'une chose beaucoup plus brutale et contre nature que l'enthousiasme pour la virginité consacrée. C'est au christianisme historique, au clergé, aux religieux de tous ordres, que nous devons de savoir ce qu'il en est. Prise au pied de la lettre, cette affirmation suggérerait plutôt un royaume inhumain, le sinistre silence du harem et du divan asiatiques. J'arrête ici car je veux simplement souligner l'idée que le Christ des Évangiles peut apparaître plus étrange, plus inquiétant que celui de l'Église.

J'insiste sur le côté obscur, étonnant, provoquant, mystérieux des paroles évangéliques, qui ont évidemment un côté plus simple et plus accessible, parce que je réponds ainsi à une critique fréquente et non négligeable. Jésus, dit le libre penseur, était un homme de son temps même s'il était en avance sur son temps, on ne peut donc prétendre qu'il ait dit le dernier mot en matière de morale. Il affirme avec une certaine vraisemblance que les hommes ne peuvent pas tendre l'autre joue, qu'ils doivent penser au lendemain, que l'esprit de sacrifice est trop ascétique et la monogamie trop sévère. Mais les zélotes et les légionnaires ne tendaient guère plus que nous l'autre joue, si même autant. Les négociants juifs et les percepteurs romains se souciaient du lendemain autant que nous, sinon davantage. Nous ne pouvons pas prétexter que nous abandonnons la morale d'hier au profit de la morale d'aujourd'hui, mieux adaptée à notre temps. La morale chrétienne n'est certainement pas celle d'un autre temps - elle pourrait être d'un autre monde.

Bref, il nous est loisible de dire qu'il s'agit d'un idéal impossible en soi. Mais nous ne pouvons pas dire qu'il soit plus impossible de l'atteindre aujourd'hui qu'hier. Il porte visiblement la marque d'un mysticisme qui, s'il est une forme de démence, frappe toujours la même sorte de gens. Prenons l'exemple du mariage et des rapports entre les sexes. Personne n'aurait été surpris qu'un rabbi galiléen enseigne des choses que des oreilles galiléennes étaient prêtes à entendre, et l'on aurait trouvé rationnel qu'un contemporain de Tibère propose un régime conforme aux mœurs de son temps. Or, Jésus énonça une doctrine à la fois très différente et très difficile - aujourd'hui comme hier. Il est raisonnable de soutenir, par exemple, que Mahomet tint compte de la polygamie établie quand il institua une polygamie tempérée et permit à l'homme d'avoir quatre femmes. En d'autres circonstances, ce compromis, adapté à un certain état de fait, aurait pu être différent. Personne ne prétendra que les quatre femmes coraniques soient une donnée naturelle comme les quatre points cardinaux ou que le chiffre quatre est inscrit au ciel de toute éternité. Mais personne ne soutiendra non plus que le chiffre quatre est un idéal inaccessible, qu'il est impossible à l'homme de compter jusqu'à quatre ou de compter ses femmes afin de voir s'il en a déjà quatre. Il est légitime de penser que, s'il était né à Londres au dix-neuvième siècle, Mahomet n'aurait pas peuplé la ville de harems de quatre femmes : il conçut l'état matrimonial en fonction de la société arabe du sixième siècle parce qu'il vécut en Arabie au sixième siècle. Mais ce que le Christ dit du mariage ne se rapporte en rien à l'état de la société palestinienne au premier siècle et

ne ressemble à rien d'autre qu'au sacrement de mariage tel que l'Église catholique le développera. Le mariage chrétien était alors aussi difficile à vivre qu'aujourd'hui mais paraissait beaucoup plus surprenant. Juifs, Grecs ou Romains, les anciens étaient à cent lieues de concevoir qu'il puisse exister entre un homme et une femme un lien d'ordre sacramentel - et donc ne refusaient pas ce qu'ils ne comprenaient même pas. Cet idéal n'est pas plus inadapté à notre temps qu'il ne l'était au leur. Le temps ne fait rien à l'affaire : irréalisable ou non, il est radicalement faux que l'idéal de Jésus de Nazareth, approprié à son temps, ne le soit plus au nôtre. À en juger par la fin de sa vie, il paraît d'ailleurs téméraire d'affirmer que les contemporains du Christ partageaient ses idées.

On peut présenter la même vérité différemment : si l'on considère que les récits évangéliques rapportent une histoire strictement humaine, comment ne pas s'étonner qu'ils renferment si peu de choses datant les propos du Sauveur. Je ne parle pas de ces détails propres à une époque, dont même un contemporain aurait admis le caractère transitoire, mais de ces éléments que les plus sages eux-mêmes tiennent pour quasiment immuables. Aristote fut sans doute l'esprit le plus ouvert et le plus sage de tous les temps; ses principes furent adoptés presque partout et par tous comme les principes les plus rationnels et les plus sûrs. Or, il vivait dans un monde qui trouvait aussi naturel d'avoir des esclaves que des enfants et garda de ce fait la conviction qu'il y avait une différence entre esclaves et hommes libres. Le Christ connut un monde où l'esclavage allait de soi comme au temps d'Aristote et ne s'inquiéta pas activement de sa dénonciation. Le mouvement qu'il fit naître pouvait se développer dans un monde reposant sur l'esclavage ou dans un monde sans esclaves. Il ne nous est pas rapporté de lui une seule phrase qui fasse dépendre sa doctrine du genre de société qui l'entourait. Il parlait comme quelqu'un qui sait la fragilité de toutes choses, y compris celles qu'Aristote croyait éternelles. Au temps du Christ, l'Empire romain se considérait comme l'*orbis terrarum* et prétendait à la suprématie universelle. Pourtant, jamais le Sauveur ne laissa sa doctrine dépendre de l'existence de Rome ni même de l'existence de l'univers : « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas. »

Le Galiléen partageait tous les préjugés de son temps et de son pays, prétendent nos esprits éclairés. Ils se montrent par là même remplis de préjugés discutables. Le Christ croyait en un certain nombre de choses qui sont niées par la secte des matérialistes modernes, mais ne sont nullement caractéristiques de son temps. Le refus de les croire, en revanche, est bien une caractéristique de notre temps - comme l'importance accordée à la minorité qui professe ce refus. Si le Christ croyait aux esprits malins ou à la guérison spirituelle des maladies du corps, ce n'était pas en tant que Galiléen né sous le règne de César Auguste. Il est absurde de dire que quelqu'un croit quelque chose parce qu'il est un Galiléen du temps d'Auguste, alors que l'on croyait la même chose en Égypte sous Tout Ankh Amon ou en Mongolie au temps de Gengis Khan. Je traiterai ailleurs cette question du satanisme et des miracles divins. Il suffira de dire pour l'instant qu'il appartient aux matérialistes de fournir la preuve de l'impossibilité des miracles contre le témoignage de toute l'humanité et non contre le seul témoignage de quelques provinciaux habitant le nord de la Palestine au temps des premiers empereurs romains. Ce qu'ils ont à prouver ici, c'est la présence dans les Évangiles de préjugés propres à ces Palestiniens-là. Il est surprenant de voir le mal qu'ils ont à fournir le commencement d'une preuve.

Ainsi du sacrement de mariage. Nous pouvons n'accorder aucune foi aux sacrements, mais il est clair que le Christ avait du sacrement de mariage une vue que ses contemporains ne partageaient pas. Il est certain qu'il n'emprunta pas son argumentation contre le divorce à la loi mosaïque, au droit romain, ou aux coutumes du peuple de Palestine. Ses contradicteurs d'alors comme ceux d'aujourd'hui considéraient qu'il s'agissait d'un dogme transcendant et arbitraire, sans origine déterminée autre que lui-même. Je n'entends pas défendre ici cet enseignement, mais je fais remarquer qu'il est aussi facile à défendre aujourd'hui qu'hier. Cet idéal est de tous les temps, toujours difficile, jamais impossible. Autrement dit, à l'affirmation que cette doctrine est celle que

l'on pouvait attendre d'un homme de ce temps, vivant en ces lieux, nous pouvons répondre sans crainte qu'elle ressemble beaucoup plus à ce que pourrait être la déclaration mystérieuse d'une personne surhumaine, venue vivre parmi les hommes.

Je tiens donc qu'un homme qui lirait le Nouveau Testament loyalement et scrupuleusement n'en tirerait pas l'image d'un Christ humain au sens actuellement fréquent de l'expression. Ce Christ-là est un personnage fabriqué, produit par une sélection artificielle au même titre que l'homme produit par la seule évolution. De plus, il y a pléthore de ces Christs humains implacablement tirés du récit évangélique, comme il y a trop d'explications décisives de la mythologie. Trois ou quatre rationalismes concurrents ont donné des explications rigoureusement rationnelles de l'existence du Christ. La première explication rationnelle fut qu'il n'avait jamais existé. Elle se subdivisa elle-même en trois ou quatre écoles, selon le mythe invoqué : soleil, blé ou Dieu sait quelle autre monomanie. À la version de la divinité inexistante succéda celle qui le dotait d'une existence humaine. Dans ma jeunesse, il était à la mode d'en faire un moraliste à la manière des Esséniens, n'enseignant rien qu'Hillel et cent autres Juifs n'aient déjà dit : qu'il était bien d'être bon ou qu'être pur entraînait à la pureté. Vint un quidam qui fit du Christ un fou à délire messianique, tandis que d'autres disaient qu'il était malgré tout un maître original parce que seul le socialisme l'intéressait ou, selon d'autres encore, le pacifisme. Là-dessus, un savant plus farouche déclara que l'on n'aurait jamais entendu parler de Jésus s'il n'avait annoncé la fin du monde. Le Christ n'avait d'autre importance que celle d'avoir mis la panique dans sa province en annonçant la date exacte du jugement dernier. Dans le même ordre d'idées, la *Christian Science* le réduisit à l'état de guérisseur par les forces spirituelles, se trouvant ainsi conduite à supprimer la crucifixion pour expliquer la guérison de la belle-mère de Pierre ou celle de la fille du Centurion. Il y eut encore la théorie focalisée sur le satanisme et la « superstition galiléenne » de la possession : en limitant l'action du Christ à ses exorcismes, elle le traitait comme un jeune clerc qui a reçu les ordres mineurs. En elle-même, chacune de ces explications me semble d'une singulière insuffisance, mais ensemble, elles me paraissent suggérer le mystère dont elles ne rendent pas compte. Il y avait certainement quelque chose de mystérieux et de multiforme dans la personne du Christ pour que l'on puisse le découper en autant de petits Christs. Si l'adepte de la *Christian Science* s'arrête au guérisseur et le socialiste chrétien au réformateur social, au point que ni l'un ni l'autre ne songent que le Christ pourrait être autre chose, ne devrait-on pas se demander s'il n'est pas plus grand que leurs souhaits ? Divers agissements mystérieux, le fait qu'il chassait les démons et prédisait la fin du monde, ne révélaient-ils pas quelqu'un d'autre que celui qu'ils imaginaient ?

Enfin, par-dessus tout, mon lecteur du Nouveau Testament ne se heurterait-il pas à quelque chose qui le choquerait beaucoup plus que nous ? J'ai essayé à plusieurs reprises d'inverser le cours du temps et d'user de la méthode historique à l'envers - entreprise presque sans espoir. J'ai imaginé que nous regardions ensemble vers l'avenir au lieu de rappeler des faits passés. J'ai ainsi tenté de reconstituer ce qu'avait pu être l'apparition de ce monstre qu'on appelle l'homme au milieu de la nature encore vierge. N'aurions-nous pas un choc beaucoup plus violent encore si nous imaginions que nous entendons parler de la nature du Christ pour la première fois ? Qu'aurions-nous pensé en entendant la rumeur nouvelle qui suggérait qu'un homme avait une telle nature ? Ce n'est pas à nous, certes, de jeter la première pierre à ceux qui, l'entendant, la jugèrent impie et insensée. C'est faire un premier pas que de trébucher sur cette pierre d'achoppement. La franche incrédulité est un tribut plus loyal à la vérité que la réduction à une question de degrés par quelque métaphysique moderniste. En présence d'une prétention aussi exorbitante, il était préférable de déchirer sa robe en criant au blasphème, comme le fit Caïphe, ou de tenir l'homme pour un démoniaque, comme les gardes et la foule, plutôt que d'ergoter sur les nuances du panthéisme. La sagesse fille de la surprise éclairait plus sûrement le passant qui, dans sa

simplicité pleine de finesse, devait attendre que l'herbe se dessèche et que les oiseaux tombent foudroyés, lorsque l'apprenti d'un charpentier ambulancier déclarait avec calme, presque négligemment, comme on jette un mot par-dessus l'épaule : « Avant qu'Abraham fut, Je suis. »

Une très étrange histoire

J'ai insisté délibérément au chapitre précédent sur l'un des aspects du Nouveau Testament qui paraît aujourd'hui négligé. Personne n'en conclura, je l'espère, que je veux mettre sous le boisseau son côté proprement humain. Le Christ fut et demeure le plus miséricordieux des juges et le plus compatissant des amis, c'est un fait qui a beaucoup plus d'importance pour notre vie privée que pour les spéculations historiques. Le dessein de ce livre est de mettre en lumière quelque chose que des généralisations hâtives ont caché, qui est pourtant à la fois universel et original. L'exaltation de l'enfance en est un exemple typique : nos contemporains la comprennent aussi aisément qu'ils manifestent d'incompréhension devant la vie monastique. Au temps du Christ, cette exaltation n'allait nullement de soi. L'originalité de l'Évangile n'a guère d'illustration plus claire et plus frappante. Près de deux mille ans plus tard, nous sommes faits de telle façon que nous ressentons profondément le charme mystique de l'enfant. La nostalgie de l'enfance s'exprime d'ailleurs en une multitude de contes et de poèmes et nous pouvons dire des paroles du Christ ce qu'en disait quelque'un d'aussi hargneusement antichrétien que Swinburne :

*Jamais nul signe ne fut donné
Au regard fidèle ou infidèle
Qui ait montré derrière les lourdes nuées
Un paradis aussi lumineux.*

*Les croyances de la terre peuvent être innombrables
Et le sang les avoir toutes souillées,
Si tel est le Royaume des Cieux
Il est sûrement le ciel.*

Mais ce paradis n'était pas lumineux avant que le christianisme le mette progressivement en lumière. Le monde païen en tant que tel n'aurait pas pris au sérieux l'idée qu'un enfant soit plus grand ou plus sacré qu'un homme - autant dire qu'un têtard est plus grand et plus sacré qu'une grenouille, ou, du point de vue rationaliste, que la fleur est plus belle en bouton, la pomme verte meilleure que la pomme mûre. Ce sentiment aujourd'hui partagé est un sentiment mystique, aussi purement mystique que le culte de la virginité - en fait, c'est le culte de la virginité. Mais l'antiquité païenne concevait beaucoup plus facilement le caractère sacré de la vierge que celui de l'enfant. Nous en sommes donc venus à vénérer les enfants, pour différentes raisons : en partie, peut-être, parce que nous les envions de faire aujourd'hui ce que nous faisons hier, parce qu'ils jouent et s'émerveillent des contes de fées. Mais, dans notre actuel amour de l'enfance, il y a une psychologie réelle et subtile qui nous conduit plus loin et plus haut, mais qui n'est pas une découverte moderne : il y a deux mille ans, un personnage historique nommé Jésus de Nazareth la connaissait déjà, lui qui vivait dans un monde où rien ne pouvait l'aider à faire cette découverte. Le Christ s'est montré par là vraiment humain, d'une humanité beaucoup plus humaine que celle de son temps : à cause de lui, les hommes ont vu l'enfance dans une autre lumière.

Et que dire de son style ! À supposer que l'on puisse considérer le Christ de ce seul point de vue, on trouvera à son discours une qualité singulière qui ne semble pas avoir retenu l'attention des critiques. Il est marqué notamment par un usage constant de *l'a fortiori* qui donne l'étrange impression de superposer des tours jusqu'au septième ciel. Y a-t-il quelque chose de plus beau au monde que l'usage de ces trois degrés dans la parabole du lys des champs ? Le Christ semble d'abord tenir une de ces petites fleurs à la main afin d'en montrer la modestie et même la fragilité. Tout à coup, il la transporte, sous des couleurs flamboyantes, dans le palais légendaire d'une gloire nationale ; enfin, par un troisième retournement, il la renvoie au néant d'un geste, comme s'il la jetait à terre : « Et si Dieu habille ainsi l'herbe qui demain sera jetée au feu, combien davantage... » On dirait que, par magie blanche, une tour s'édifie en un tournemain, Babel du bien soudain dressée jusqu'au ciel : à son sommet, plus haut que le rêve ne peut nous conduire, nous voyons l'image de l'homme emporté par trois degrés infinis au-delà de toutes choses, sur une échelle étoilée de logique légère et d'imagination ailée. Littérairement, cela mérite plus le nom de chef-d'œuvre que la plupart des chefs-d'œuvre de nos bibliothèques et cela, pourtant, semble avoir été lancé à la cantonade, le temps de cueillir une fleur. Littérairement encore, l'emploi du comparatif à plusieurs degrés est d'une qualité qui me paraît suggérer plus de choses que n'en contiennent les enseignements modernes de la morale courante. Rien ne révèle mieux un esprit subtil et véritablement supérieur que ce pouvoir de comparer deux ordres de grandeur, et le plus élevé des deux avec une grandeur plus haute encore, autrement dit, de penser sur trois plans à la fois. Quelle haute sagesse est nécessaire pour voir, par exemple, que le citoyen est plus haut que l'esclave, et que cependant l'âme est infiniment plus haute que le citoyen ou la cité. Elle manque, hélas ! à ces simplificateurs qui ramènent l'Évangile à ce qu'ils appellent une morale toute simple, que d'autres qualifient de sentimentale. Elle n'est pas plus perceptible chez ces prédicateurs qui se satisfont de conseiller à chacun de demeurer en paix. Elle est bien présente, au contraire, dans l'apparente incompatibilité des différents discours du Christ sur la paix et le glaive. Elle sait qu'une bonne paix vaut mieux qu'une bonne guerre, mais qu'une bonne guerre vaut mieux qu'une paix pourrie. Ces images bondissantes ne sont nulle part aussi fréquentes que dans l'Évangile : elles m'ouvrent d'immenses perspectives. Elles me paraissent aussi prodigieuses qu'un objet à trois dimensions le serait dans un monde limité à deux, volume dominant les plates créatures qui vivent sur un plan.

Je ne fais pas remarquer cette propriété de son style, qu'il faut bien dire supérieur et subtil, capable de vues profondes et même de sens multiples, afin simplement d'en finir avec les lieux communs sur son doux idéalisme. Il faut la rapprocher de la vérité, plus étonnante encore, qui achève le chapitre précédent, car c'est bien la dernière qualité que puisse engendrer la mégalomanie, en particulier la mégalomanie effarante qui conduirait à se prétendre Dieu. Cette qualité, qui n'est autre que la distinction intellectuelle, n'est pas, bien sûr, une preuve de divinité, mais elle tend plutôt à protéger de l'outrecuidance. L'homme qui posséderait ce don, serait le dernier, s'il n'était qu'un homme, à souffrir de cette intoxication, symptomatique de l'halluciné religieux. On ne peut se tirer d'affaire en niant que le Christ ait eu cette prétention ou en prétendant que d'autres hommes comme lui, prophètes ou philosophes de la même envergure, l'ont eue. Si l'Église s'est trompée sur la signification de cette revendication, il demeure qu'aucune autre tradition historique n'a commis semblable erreur. Les musulmans n'ont jamais prétendu que Mahomet était Allah. Les Juifs n'ont jamais identifié Moïse et Yahvé. Exagération ? Peut-être, mais alors exagération sans rivale ! Même si le christianisme n'était qu'une immense erreur, ce serait une erreur unique - unique comme l'Incarnation.

Le dessein de ces pages est d'épingler quelques préjugés aussi courants que faux. L'un des plus faux est cette idée vague et partout répandue que toutes les religions se valent, que leurs fondateurs sont rivaux et qu'elles combattent toutes pour la même couronne étoilée. La

revendication de cette couronne, ou de toute autre chose semblable, est au contraire des plus rares - elle est même unique. Mahomet ne l'a pas émise, non plus que Michée ou Malachie. Confucius pas davantage, ni Platon, ni Marc Aurèle. Bouddha ne déclara jamais qu'il était Brahma. Zoroastre ne prétendit pas plus être Ormuz qu'Ahrimane. La vérité, la voici. Lorsque les choses suivent leur cours normal, tout se passe comme le dit le bon sens et, à coup sûr, la philosophie chrétienne : plus un homme est grand, moins il est porté à émettre pareille prétention. Mis de côté le cas dont nous parlons, le seul genre d'hommes qui s'y risquent appartient à l'espèce des monomanes. Imagine-t-on Aristote se proclamant père des dieux et des hommes ou Shakespeare parlant de soi comme d'un dieu ? Non, bien sûr, mais on imagine aisément Caligula décrétant cela à propos d'Aristote et, plus probablement, de lui-même ; ou un chercheur un peu fou découvrant cette déclaration cachée dans les œuvres du grand Will et, mieux encore, dans les siennes. À vrai dire, si l'on doit trouver quelques êtres humains revendiquant cette dignité surhumaine, ce sera dans les cellules capitonnées des asiles de fous. L'important, ici, n'est pas le sort matériel de ces hommes tel qu'il est réglé par les lois brutales et sommaires de notre société matérialiste, mais l'observation du genre d'hommes que ce genre de folie atteint ou menace : ils sont agités et écartelés, ratatinés mais bouffis, monstrueusement morbides. Nous usons d'une métaphore malheureuse quand nous disons d'un fou qu'il a la cervelle fêlée : il souffre au contraire de ce qu'elle n'est pas assez fêlée - elle est plutôt scellée que fêlée et manque d'ouvertures assurant son aération. L'impossibilité de laisser un fantasme se manifester au grand jour peut quelquefois masquer le fantasme de l'auto-divinisation. Mais on n'en voit aucune trace chez les fondateurs de religions, les philosophes ou les prophètes, on ne le trouve que chez quelques fous avérés. L'idée devient ici particulièrement intéressante parce qu'elle dépasse son but. Personne n'a jamais prétendu, en effet, que Jésus de Nazareth appartenait à cette sorte de gens. Aucun théoricien moderne n'a entrepris de démontrer que l'auteur du Sermon sur la Montagne était un aliéné à demi conscient, tapissant d'étoiles les murs de sa cellule. Aucun athée, aucun blasphémateur, ne croit que l'auteur de la parabole de l'Enfant prodigue était un monstre n'ayant dans la tête qu'une idée comme Cyclope n'avait au front qu'un œil. Aucune école, aucun critique n'échappe à la nécessité d'admettre que la place du Christ n'est pas parmi ces malheureux. Et cependant, tout indique que c'est là sa vraie place si l'on refuse de lui accorder la plus haute.

Quand on l'aborde sans esprit de parti, le problème humain, que je soulève ici par hypothèse, est à la fois curieux et d'un intérêt très vif. Considéré en tant que problème humain, il est d'un intérêt si vif que je souhaiterais, d'un point de vue tout à fait désintéressé, que l'un de nos théoriciens transforme ce problème en portrait. Je voudrais qu'il me montre le portrait d'un être humain qui en soit un. Si le Christ n'était qu'un homme, il était assurément doué de qualités rarement réunies pour ne pas dire contradictoires. Il était très précisément ce qu'un monomane n'est jamais. Il était sage et de jugement droit. On ne pouvait jamais prévoir ce qu'il dirait, mais c'était toujours infiniment noble et, souvent, étonnamment modéré. La parabole de l'ivraie et du bon grain, par exemple, unit bon sens et subtilité. Elle n'a pas le simplisme de la folie, ni celui du fanatisme. Elle pourrait être enseignée par un philosophe centenaire à la fin d'un siècle d'utopies. Je ne vois pas comment ces deux qualités pourraient être alliées en une personne, sauf à admettre l'étonnant enseignement de la foi. Tant que l'on n'accepte pas parfaitement le fait en tant que tel, si merveilleux qu'il soit, on s'éloigne en prétendant s'approcher. Dieu est assez grand pour être et se dire divin. Plus l'homme s'élève, moins il est tenté de se dire Dieu. Dieu est Dieu, disent les musulmans. Un grand homme n'est pas Dieu. Plus il est grand, mieux il le sait. Tel est le paradoxe. Socrate, le plus sage des hommes, savait qu'il ne savait rien. Un fou peut se croire omniscient et peut même parler comme s'il l'était. Mais le Christ est omniscient d'une autre façon, qui non seulement sait, mais encore sait qu'il sait.

Humainement donc, Jésus tel que nous le montre le Nouveau Testament me paraît avoir, à bien des égards, des qualités en quelque sorte surhumaines - j'entends humaines et en même temps plus qu'humaines. Les discours modernes sur ses enseignements en tant qu'enseignement me paraissent négliger un autre trait constant : le sentiment persistant qu'il n'est pas réellement venu pour enseigner. Parmi tous ceux qui sont rapportés, un geste entre tous me touche personnellement par sa noblesse et son humanité : le vin offert aux noces de Cana. Ce geste est réellement humain, en un sens où une foule de fantoches d'apparence humaine mériteraient difficilement ce qualificatif. Il grandit au-dessus des plus grands. Mais le récit comporte autre chose qui demeure partiellement inexpliqué et vient ici fort à propos. Je veux parler de l'hésitation initiale, qui n'est pas due à la nature du miracle, mais au point de savoir s'il convient de faire un miracle, du moins à ce moment-là : « Mon heure n'est pas encore venue. » Que fallait-il entendre par là ? Pour le moins, cela sous-entendait un dessein général avec lequel certains actes cadraient ou ne cadraient pas. On enlève au récit sa portée si l'on met de côté cette stratégie mystérieuse, et même on le détruit.

Jésus de Nazareth est souvent présenté comme un maître errant. Il est vrai que son sens du confort et des usages ressemblait à celui que les gens respectables prêtent habituellement aux vagabonds. Les renards ont leurs tanières, les oiseaux ont leurs nids, dira-t-il un jour, avant de parler de sa propre humanité dans un sens collectif et représentatif de toute l'humanité, en un paradoxe, dont, faute de mesurer la grandeur, on diminue la force : au lieu de s'appeler lui-même simplement Fils de l'Homme, il aurait pu dire : l'Homme. Il est bon que l'Homme Nouveau, le Second Adam, ait répété aussi clairement ce qui advint au commencement, marquant ainsi que l'homme diffère de la brute en tous points, notamment par sa faiblesse, j'entends sa bizarrerie, sa singularité - bref, soulignant que l'homme est un étranger sur la terre. Il convient donc de parler de l'errance du Christ en ce sens, et en tant qu'il a partagé la condition des plus pauvres et des plus démunis. Il n'est pas mauvais non plus de se souvenir qu'aujourd'hui il serait prié de circuler et sans doute, faute de domicile, emmené au poste. Car nos lois ont ce caractère humoristique et fantaisiste, qu'Hérode ni Néron n'auraient imaginé qu'elles font arrêter les sans-abri parce qu'ils ne couchent pas chez eux.

Mais, d'un autre point de vue, l'idée de vagabondage appliquée à la vie du Christ est assez trompeuse. Un grand nombre de sages païens et plus d'un sophiste pourraient être rangés à juste titre parmi les maîtres errants - il est même arrivé que leurs pensées vagabondent autant qu'eux-mêmes. Apollonius de Tyane, qui fut le philosophe idéal aux yeux des adeptes de certains cultes à la mode, a la réputation d'avoir erré des rives du Gange à l'Éthiopie sans cesser de parler. Il y eut d'ailleurs une école philosophique dite péripatéticienne, et la plupart des philosophes, même les plus grands, laissent l'impression vague de n'avoir guère eu autre chose à faire qu'à marcher et parler. Les grandes conversations qui nous donnent un aperçu des grands esprits que furent Socrate, Bouddha ou même Confucius semblent être l'écho de pique-niques éternels - éternel est bien le mot, car ils paraissent n'avoir eu ni commencement ni fin. La conversation de Socrate fut certes interrompue incidemment par son exécution. Mais justement, le mérite particulier de la position de Socrate tient à ce que la mort n'était pour lui qu'une interruption et un incident. On passe à côté du rôle moral du grand philosophe si l'on ne voit pas qu'il regarde le bourreau innocemment, surpris et un peu ennuyé que quelqu'un soit assez déraisonnable pour interrompre un entretien intime qui vise à la recherche de la vérité. Car il cherche la vérité et non la mort, qui n'est qu'un caillou sur la route, source peut-être de faux pas. L'affaire de sa vie c'est d'aller par les routes du monde et de disserter sur la vérité. Bouddha, pour sa part, a retenu l'attention par un geste de renoncement et donc en quelque sorte de négation. Mais cette négation dramatique l'engagea dans un monde de négation sans drame, il aurait été le premier à insister sur ce point. Nous ne saisissons pas non plus l'importance de ce grand mystique si nous ne comprenons pas que

sa bataille dramatique fut celle du désir, de la lutte intérieure et, comme il arrive souvent, de la défaite et de la déception. À la suite de quoi, il entra dans la paix et passa le reste de sa vie à enseigner aux autres le moyen d'y parvenir. Il incarnait alors, beaucoup mieux qu'Apollonius de Tyane, le philosophe idéal. Il était philosophe en ce sens qu'il ne s'appliquait plus à faire quoi que ce soit, mais à expliquer toute chose - on pourrait presque dire à déprécier toute chose avec douceur et tendresse. Les messages sont radicalement différents. Le Christ dit : « Cherchez d'abord le Royaume, le reste vous sera donné par surcroît », et Bouddha : « Cherchez d'abord le Royaume, ensuite, le reste ne vous sera plus nécessaire. »

Comparée à la vie de ces chercheurs errants, celle de Jésus, rapide, fulgurante même, est, par-dessus tout, dramatique. Il était venu faire quelque chose qui n'aurait reçu aucun accomplissement s'il avait marché de par le monde sans s'occuper d'autre chose que d'enseigner la vérité. Ses déplacements sont des vagabondages dans la mesure où l'on oublie qu'ils constituent un voyage, un accomplissement des mythes plutôt que des philosophies. Il était en mission, comme Jason cherchant la Toison d'or ou Hercule les pommes d'or du jardin des Hespérides. Mais l'or qu'il recherchait, c'était la mort. La chose essentielle qu'il avait à faire, c'était de mourir. Sans doute devait-il faire d'autres choses, également définies et objectives, nous dirions presque sensibles et matérielles, mais il est venu d'abord pour mourir. On ne peut imaginer deux morts plus différentes que celles de Socrate et du Christ. La mort de Socrate, comprenons-le bien, n'était rien d'autre, du point de vue de ses amis au moins, qu'une erreur imbécile et un déni de justice interrompant le cours d'une philosophie humaine et lucide - presque facile. Tandis que le Christ avait épousé la mort comme saint François la pauvreté. Sa vie fut en quelque sorte une histoire d'amour avec la mort, un voyage jusqu'au sacrifice suprême. Du jour où l'étoile se lève au firmament comme la fusée d'un feu d'artifice jusqu'à l'instant où le soleil s'éteint comme une torche funéraire, toute l'action se déroule resserrée comme celle d'un drame, jusqu'à son dénouement - au-delà des mots.

L'histoire du Christ est donc celle d'un voyage, proche en un sens d'une marche militaire, et plus encore de la geste d'un héros accomplissant son destin. Commencée dans ce paradis qu'est la Galilée, paisible terre de pasteurs qui rappelle le paradis terrestre, elle s'élève lentement vers les montagnes, plus proches des orages et des étoiles, comme vers le mont du purgatoire. On rencontre parfois le Christ égaré en d'étranges lieux, d'autres fois arrêté en route par une conversation ou un débat, mais toujours il regarde la cité sur la montagne. Tel est le sens de ce haut moment où, dominant la ville, il s'arrêta au bord de la route et, soudain, se mit à pleurer sur Jérusalem. C'est aussi le sens de cet incident brutal et tumultueux aux portes du Temple lorsqu'il chassa les marchands à coups de fouet et renversa leurs tables, incident que les pacifistes ne comprennent pas mieux que les militaristes ne comprennent ses paraboles sur la non-résistance. J'ai comparé la geste de Jésus à celle de Jason, mais on ne doit jamais oublier qu'en un sens plus profond il serait mieux de la comparer au périple d'Ulysse. Ce n'était pas tant la chronique d'un voyage que celle d'un retour et de la fin d'une usurpation. Tout lecteur de bon sens verra que le châtement des prétendants de Pénélope est un heureux dénouement. Mais, sans nul doute, quelques lecteurs considéreront le châtement des marchands du Temple comme une manifestation de violence de mauvais goût, surtout qu'il s'agit là d'une violence faite aux riches. Ce qui compte au demeurant, c'est que chacun de ces incidents aggrave le climat de crise, c'est-à-dire qu'aucun n'arrive incidemment. Lorsque Apollonius, le philosophe idéal, disparaît par magie alors qu'il comparaît devant Domitien, le miracle est parfaitement accidentel, il aurait pu se produire à n'importe quel moment de sa vie. J'en crois d'ailleurs la réalité aussi douteuse que la date. Le philosophe idéal disparut simplement pour recommencer ailleurs une longue existence idéale. Notons encore un contraste caractéristique : on a dit qu'Apollonius avait vécu miraculeusement vieux. Jésus de Nazareth avait le miracle moins avisé. Lorsqu'il fut conduit devant Pilate, il ne

disparut pas. Le drame était noué, il touchait au but ; c'était l'heure de la puissance des ténèbres. L'acte surnaturel par excellence de sa vie miraculeuse fut qu'il ne disparut pas.

Quiconque a tenté d'ajouter quelque chose à cette histoire l'a diminuée. Des hommes d'un rare génie et d'une grande éloquence s'y sont essayés, et trop de rhéteurs, hélas ! à l'éloquence vulgaire. Des sceptiques raffinés l'ont racontée avec un pathétisme condescendant, et des romanciers à sensation avec un enthousiasme brutal. Nous ne nous y essayerons pas. Le pouvoir écrasant des simples mots du récit évangélique est comparable à celui des meules : qui peut les lire avec assez de simplicité se sentira comme broyé par une avalanche de pierres. Les analyser serait entasser des mots sur des mots. Mais à quoi peuvent servir des mots sur des mots comme ceux-là ? À quoi bon décrire l'obscurité du jardin, la lumière des torches et les mines patibulaires. « Êtes-vous venus avec des glaives et des bâtons comme pour un voleur ? Tous les jours j'enseignais dans le Temple et vous ne m'avez pas pris ? » Peut-on ajouter quoi que ce soit à cette parole d'une ironie contenue, formidable comme une vague gigantesque qui ne déferle pas : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et vos enfants. » Comme le Grand Prêtre demandait quel besoin il avait encore de témoins, nous pourrions bien demander quel besoin nous avons encore de mots. Pierre, lâchement, avait renié Jésus : « Immédiatement le coq chanta... Jésus regarda Pierre... Pierre sortit et pleura amèrement. » Quelqu'un a-t-il des commentaires à faire ? Au moment de mourir, le Christ prie pour la race criminelle des hommes : « Ils ne savent pas ce qu'ils font. » Faut-il ajouter que nous ne savons guère plus ce que nous disons ? Est-il un quelconque besoin de redire en détail le déroulement de la tragédie tout au long de la *via dolorosa* ? Son achèvement au hasard d'une fournée d'exécutions, entre deux voleurs, et de raconter comment, dans l'horreur et le désert effroyable de cet abandon, une voix s'éleva pour rendre hommage au Christ, qui était l'incroyable voix d'un gibier de potence, et qu'il répondit à ce ruffian sans nom : « Ce soir tu seras avec moi en paradis » ? Que mettre après cela, sinon un point final ? Quelqu'un se sent-il de répondre comme il faut au geste d'adieu à toute vie charnelle qui donne un second fils à sa très sainte Mère ?

Il rentre mieux dans mes moyens et plus immédiatement dans mes desseins de montrer que ce moment a réuni tous ceux qui figurent plus ou moins dans le récit évangélique. Rois, philosophes et petites gens, qui furent représentés symboliquement à la naissance, furent touchés de plus près encore par sa mort. Nous sommes ainsi confrontés à un fait capital. La grande vérité historique de ce moment de l'histoire, c'est que le monde ne pouvait pas se sauver lui-même, les grandes figures qui se tenaient au pied de la croix le manifestaient chacune à sa façon. L'homme était épuisé. Rome, Athènes, Jérusalem et les autres cités déclinaient comme une mer qui glisserait lentement vers un abîme sans fond. Vu de l'extérieur, le monde antique était à l'apogée. C'est toujours à ce moment-là qu'au plus profond commence le déclin. Mais pour comprendre ce qu'était ce déclin, il faut bien voir, répétons-le, qu'il n'avait pas pour cause une tare originelle. Ce qui dépérissait, c'était la force du monde. Ce qui s'altérait, c'était la sagesse du monde.

Le Vendredi saint, ce que le monde a de meilleur - les prêtres d'un vrai monothéisme et les soldats d'une civilisation universelle - se montre sous son plus mauvais jour. Cela met le monde bien bas. Rome, la légendaire, fondée après la ruine de Troie, triomphant par la ruine de Carthage, avait incarné l'héroïsme le plus proche de la chevalerie. Elle avait défendu les dieux lares et la décence humaine contre les ogres africains et les monstres hermaphrodites grecs. Mais, à l'orageuse lumière de ce jour, Rome la Grande, la République impériale sombre, accablée par le destin que lui a tracé Lucrèce. Le scepticisme a ravagé jusqu'au vigoureux bon sens des conquérants du monde. « Qu'est-ce que la vérité ? » demande celui qui a reçu mission de dire ce qui est juste. Au moment dramatique où se décide le sort du monde antique, la conduite de l'un des principaux acteurs semble être le contraire de ce qu'elle aurait dû être. Rome avait su, presque toujours, prendre ses responsabilités. Mais Pilate est comme une sorte de statue, à jamais

chancelante, de l'irresponsable. L'homme était épuisé. Tout ordre humain semblait vaciller. Entre les colonnes de son prétoire, un Romain s'était lavé les mains du sort du monde.

Parmi les acteurs, il y avait aussi les prêtres de cette pure et originelle vérité, présente derrière toutes les mythologies comme le ciel derrière les nuages. Cette vérité, pourtant la plus grande des vérités, ne pouvait pas assurer le salut du monde. Peut-être était-elle trop éblouissante comme le serait l'éclat insoutenable du soleil, de la lune et du ciel confondus. Peut-être l'idée d'un Dieu unique a-t-elle quelque chose d'écrasant, de terrifiant, lorsqu'elle n'est pas présentée sous un voile humain ou divin. Peut-être est-elle seulement trop simple et trop inaccessible. Le fait est que cette vérité ne sauvait pas le monde, n'arrivait pas même à le convertir. Elle était pourtant soutenue sous sa forme la plus pure et la plus noble par certains philosophes. Mais ils ne convertissaient pas le monde à leurs vues et n'y songeaient même pas : il n'était pas plus question d'abattre la jungle des mythes populaires avec une opinion personnelle que d'éclaircir un bois avec un canif. La vérité, les prêtres juifs l'avaient préservée jalousement au bon et au mauvais sens du mot. Ils la détenaient comme un secret formidable. Les héros de la légende indienne gardaient le soleil dans un coffre ; ils gardaient, eux, l'Éternel dans le tabernacle. Ils étaient fiers d'être les seuls à pouvoir contempler le soleil éblouissant d'un Dieu unique et ne se rendaient pas compte que ce Dieu les avait eux-mêmes aveuglés. Depuis, leurs successeurs avaient marché les yeux clos à la chaude lumière du jour, frappant le sol devant eux avec une canne et maudissant l'obscurité. Mais il demeurait que leur monothéisme était comme un monument, le dernier de son genre, parfaitement immuable dans un monde en perpétuel mouvement, qu'il ne pouvait combler. Car il est certain que, pour une raison quelconque, il ne pouvait pas l'apaiser. Désormais, il ne suffirait plus de dire que Dieu était au ciel et qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil : une rumeur voulait que Dieu ait quitté le ciel pour remettre le monde d'aplomb.

Ce qui était vrai des acteurs de premier plan de ce drame, qui étaient sains ou du moins l'avaient été, l'était aussi de tous les autres, la meilleure part sans doute, celle que le Christ en tout cas tenait pour telle. Les pauvres auxquels il prêchait la Bonne Nouvelle, les bonnes gens qui l'écoutaient avec joie, les multitudes qui s'étaient donné autrefois tant de héros et de demi-dieux étaient atteints aussi par cet étrange mal qui détruisait le monde. Ils souffraient des maux qui, dans les sociétés décadentes, s'attaquent souvent à la foule des villes, celle des capitales surtout. La même cause qui fait vivre les paysans de leurs traditions fait vivre les citadins de la rumeur publique. Leurs mythes les meilleurs avaient été irrationnels ; leurs goûts et leurs dégoûts furent soumis aux caprices d'affirmations incontrôlées, arbitraires, sans fondement. N'importe quel ruffian, habillé en défenseur du peuple, était acclamé comme le Messie véritable. Nous reconnaissons là les passions et les paniques des citadins, qui gobent aujourd'hui comme hier n'importe quelles nouvelles sensationnelles. Mais le peuple antique souffrait d'un mal particulier à l'ancien monde, dont nous avons déjà parlé. Il s'agit de l'indifférence aux individus, même quand ils ont le pouvoir de condamner, a fortiori quand ils sont condamnés. L'âme de la ruche est une idée païenne. Sa voix se fit entendre alors : « Il est bon qu'un homme meure pour le peuple. » Pourtant ce culte antique de la cité et de l'État avait engendré, en soi et en son temps, un esprit de dévouement très noble. Il eut ses martyrs et ses poètes, héros et génies à jamais admirables. Il se dissolvait en raison de son impuissance à discerner que l'homme avait une âme personnelle, fondement de toute vraie mystique. Mais en cela, il suivait seulement le mouvement général de dissolution. La foule suivit les sadducéens et les pharisiens, les philosophes et les moralistes, elle suivit les magistrats impériaux et les prêtres juifs, les scribes et les soldats, de sorte que l'esprit humain dans son universalité fut passible d'une condamnation universelle, et que l'accord fut profond lorsque les hommes, d'une seule voix, rejetèrent l'Homme.

Au cœur invisible de ce drame, de ce rejet d'un homme d'entre les hommes, il y eut des solitudes que personne ne pouvait rompre, des secrets que personne ne pouvait dire, ni même

évoquer. Aucun autre mot n'a la force et la précision de ceux du récit dépouillé, aucun ne peut rendre l'horreur sublime de ce qui se passait sur la colline du Calvaire. Les dissertations les plus démesurées n'en viennent pas à bout, elles n'arrivent pas même à commencer. S'il existe un son qui engendre le silence, demeurons en silence au moment ultime où, en un cri jailli des ténèbres, furent prononcés des mots affreusement distincts, à jamais impénétrables. L'éternité, qu'ils ont rachetée pour lui, ne permettra pas à l'homme de les comprendre, car ils ouvrent, dans l'unité de l'absolu, un abîme qu'il n'est pas permis à l'homme de sonder. Alors, Dieu fut abandonné de Dieu.

Ils détachèrent le corps de la croix. L'un des rares riches parmi les premiers chrétiens obtint l'autorisation de l'ensevelir dans un tombeau neuf qu'il possédait. Les Romains envoyèrent quelques gardes de peur qu'il y ait du désordre et une tentative d'enlèvement du corps. Là encore, le déroulement de faits naturels avait un symbolisme naturel. Il était bon que le tombeau fût scellé avec tout l'appareil des funérailles orientales et que l'autorité des Césars le fit garder. Car tout ce qui avait été la grandeur et la gloire de ce monde que nous appelons l'Antiquité était récapitulé et enfermé dans cette nouvelle caverne - ce tombeau. C'était la fin d'une très grande aventure, de cette histoire humaine qui n'était qu'humaine. Les mythologies et les philosophies reposaient là. Selon la belle expression romaine, les dieux, les héros et les sages avaient vécu. Ils avaient vécu en mortels et ils étaient morts.

Le troisième jour, dès l'aube, les amis du Christ vinrent au tombeau. Ils trouvèrent la pierre roulée et le tombeau vide. Ils comprirent, chacun selon ses voies, qu'il y avait eu un nouveau prodige, mais ne comprirent pas, même alors, que le monde était mort dans la nuit. Ce qu'ils avaient devant les yeux, c'était le premier jour d'une nouvelle création, avec des cieux nouveaux et une terre nouvelle. Et Dieu, sous l'apparence d'un jardinier, se promenait une nouvelle fois dans le jardin, à la fraîcheur non du soir mais de l'aube.

Le témoignage des hérétiques

Pour fonder son Église, le Christ, dans ses derniers enseignements aux apôtres, qui reçurent ainsi le pouvoir de la fonder, recourut aux figures fameuses du roc et des clés. Par la première, dont le sens ne fait aucun doute en ce qui me concerne, mais qui ne touche pas directement mon sujet, sauf en deux points secondaires, il la posait sur Pierre. Elle offre un exemple de plus de ces figures qui ne se réalisent qu'après un temps de maturation, parfois long, et qui ne sont ni claires ni évidentes, même dans leurs termes : l'homme dont il était question évoquait moins la fermeté du roc que la fragilité du roseau.

Mais on n'a pas assez remarqué l'exactitude de la seconde. Les clés ont eu une grande importance dans l'art et l'héraldique de la chrétienté, mais tout le monde n'a pas saisi l'à-propos singulier de l'allégorie. Parvenu à ce point de l'histoire, il me faut dire quelques mots des premiers pas de l'Église dans l'Empire romain. Cette ancienne métaphore me permettra d'en donner un rapide aperçu. Le premier chrétien était porteur d'une clé ou ce qu'il disait être une clé. Le mouvement naissant n'était pas un de ces mouvements plein d'allant, dont le meilleur symbole serait un bélier, ni un de ces rassemblements confus et coagulateurs comme nos mouvements sociaux contemporains. Il n'était pas et ne voulait pas être un élan mobilisateur. Il professait avec ardeur l'existence d'une clé dont il affirmait qu'elle ne ressemblait à aucune autre et que lui seul la possédait - en ce sens, il était parfaitement borné. Il se trouve cependant que sa clé ouvrait les portes du monde et faisait pénétrer, dans la prison de notre univers, une lumière libératrice.

La foi était une clé sous trois rapports qu'elle réunit et résume parfaitement. D'abord, une clé a une forme et dépend entièrement de la conservation de sa forme. La foi chrétienne est, entre

toutes, la philosophie des formes et l'ennemie de l'informe, en quoi elle s'oppose à cet infini informe, manichéen ou bouddhiste, qui met une flaque de nuit au cœur sombre de l'Asie, et à son idéal d'anéantissement de toutes créatures ; en quoi elle s'oppose aussi à l'évolutionnisme pur, à cette idée de créatures qui échappent sans cesse à leur forme. Le quidam à qui l'on apprendrait que sa clé a été fondue avec un million d'autres en vertu du principe bouddhiste du retour à l'unité serait sans doute contrarié. Mais si sa clé grossissait et bourgeonnait dans sa poche, multipliant pannetons et bouterolles, se réjouirait-il davantage ?

Ensuite, la forme d'une clé est en soi plutôt fantastique. Un sauvage qui ne saurait pas ce qu'est une clé aurait du mal à deviner ce que cet objet peut bien être. Une clé est fantastique, parce qu'elle est, en un sens, arbitraire. Une clé n'offre pas matière à abstractions et, en ce sens, ne peut faire l'objet de discussions. Elle va ou ne va pas dans la serrure : inutile de discuter sur la clé en soi, comme de la redessiner selon les principes fondamentaux de la géométrie ou de l'art décoratif. Il ne sert à rien d'exiger une clé plus simple, il est beaucoup plus efficace de se procurer une pince-monseigneur. Une clé, enfin, se cisèle nécessairement d'après un modèle : la nôtre n'y manquait pas et son modèle avait un dessin complexe à bien des égards. Quand les gens se plaignent que la religion ait été sitôt embarrassée de théologie et de cogitations, ils oublient que le monde n'était pas seulement déchu, mais perdu dans un dédale. Le problème était compliqué et ne se limitait pas à quelque chose d'aussi simple que le péché. Il s'obscurcissait de secrets, de constructions imaginaires et incontrôlées, d'angoisses mentales inconscientes, d'inquiétudes de toutes sortes. Si la foi avait affronté le monde avec pour tout bagage les platitudes sur la paix et la simplicité auxquelles quelques moralistes prétendent la ramener, elle n'aurait pas eu le moindre effet sur cet asile de fous labyrinthique et fastueux. Ce qu'elle fit en réalité, nous allons l'esquisser à grands traits. Qu'il suffise de dire ici qu'elle paraissait assez compliquée. À vrai dire elle n'avait de simple qu'une chose : elle ouvrait la porte.

Pour abrégé, un certain nombre d'idées communément répandues seront ici qualifiées de mensonges. Nous avons tous entendu dire, par exemple, que le christianisme était né en un âge barbare. On pourrait tout aussi bien affirmer que la *Christian Science* est née en un âge barbare. Il est permis de penser que le christianisme fut un symptôme du déclin de la vie sociale, comme je pense que la *Christian Science* en est un du déclin de la vie mentale. On peut croire que le christianisme est une superstition qui a détruit la civilisation antique, comme je crois que la *Christian Science* est une superstition capable, si on la prend au sérieux, de détruire toute civilisation. Mais on ne peut pas plus présenter les chrétiens du quatrième ou du cinquième siècle comme des barbares, vivant en un temps barbare, que faire une squaw de la fondatrice de la *Christian Science*. Si je me laissais aller à mon impatience congénitale, je traiterais volontiers M^{me} Eddy de Peau-Rouge mais ce serait un mensonge. Nous pouvons aimer ou n'aimer point la Rome du quatrième siècle, ou l'Amérique du dix-neuvième, mais le bon sens ne laisse place à aucun doute : toutes deux sont ce que l'on s'accorde à appeler une civilisation. Le fait est évident. Il est aussi fondamental. Il sera la pierre angulaire de toutes nos évocations des réalisations du christianisme primitif. Pour le meilleur et pour le pire, le christianisme fut le produit d'une ère civilisée et peut-être même d'une ère trop civilisée. C'est le fait premier, en dehors de tout éloge ou de tout blâme. Je ne vois pas la nécessité de m'appesantir sur une prétendue science qui établirait des liens entre M^{me} Eddy et un tomahawk, entre la *Mater dolorosa* et un totem. Elle me paraît pouvoir être déclarée nulle d'entrée de jeu. Le point principal, non seulement de la religion chrétienne mais de toute la civilisation païenne, fut celui que nous avons déjà dit maintes fois dans ces pages. La Méditerranée fut un lac, au sens d'une citerne : c'est-à-dire qu'elle recevait et rassemblait les différents courants d'un grand nombre de cultes et de cultures. Les cités qui se faisaient face tout autour du lac possédaient en commun une culture toujours plus cosmopolite. L'Empire romain en était la face juridique et militaire, mais elle avait bien d'autres aspects. On

peut la qualifier de superstitieuse car les superstitions y pullulaient, mais il est impossible de la dire barbare.

La religion chrétienne et l'Église catholique naquirent au sein de cette culture cosmopolite et ce que nous en savons nous montre que le phénomène fut jugé nouveau et bizarre. Quand on en fait une simple excroissance d'éléments préexistants, on se heurte à de grandes difficultés. On peut prétendre que la semence fut essénienne, ébionite ou autre, mais elle demeure invisible et l'arbre apparaît très vite adulte, radicalement différent de son entourage. Certes, c'était un arbre de Noël, qui gardait le charme et la beauté idéale de l'histoire de la crèche, mais c'était aussi un arbre rituel, héritier du chandelier à sept branches quoique porteur de beaucoup plus de bougies. Soit dit en passant, si l'on croit au récit de Bethléem, il paraît difficile de proscrire les ornements dorés alors que les mages eux-mêmes déposèrent de l'or aux pieds de l'Enfant, ou l'usage de l'encens à l'église alors qu'il en fut apporté à l'étable. Mais ce sont là discussions secondaires. Ce qui m'importe, c'est le fait historique que les historiens tiennent aujourd'hui pour certain : le christianisme fut très tôt connu de l'Antiquité et, dès son apparition, l'Église fut une Église, au plein sens du mot, qui implique, notamment, ce que l'on reproche aux Églises. Nous examinerons tout à l'heure ce qui la distinguait des mystères initiatiques et autres rites magiques de son temps. Mais elle ne ressemblait pas davantage à nos mouvements idéalistes et moralisateurs. Elle avait une doctrine ; elle avait une discipline ; elle avait des sacrements ; elle avait des degrés d'initiation ; elle recevait les uns et excluait les autres ; elle enseignait un dogme avec autorité et rejetait l'autre en l'anathématisant. Si ce sont là autant de signes de l'Antéchrist, le règne de l'Antéchrist n'a pas tardé à suivre celui du Christ.

Ceux qui soutiennent que le christianisme naissant n'était pas une Église mais un mouvement d'idéalistes moralisateurs sont conduits à reculer sans cesse la date du début de sa dépravation. Un évêque de Rome écrit-il pour affirmer son autorité du vivant de saint Jean l'Évangéliste ? C'est le premier empiétement du Pontife romain. Un ami des apôtres, qui les connaît bien, déclare-t-il qu'ils lui ont enseigné la doctrine de l'eucharistie ? M. Wells ronchonne que le refus des sacrifices sanglants et barbares est peut-être plus ancien qu'on ne le croyait. Le quatrième évangile, auquel on assignait une date de plus en plus tardive, est aujourd'hui tenu pour fort ancien, tant et si bien que nos experts commencent à voir venir le jour terrible où il apparaîtra qu'il pourrait être ce qu'il prétend. Selon les ultimes spéculations d'un professeur allemand qui jouit, dit-on, d'une grande autorité, le christianisme authentique fut remplacé très tôt par une Église cléricale, dogmatique et tyrannique, qui était absolument opposée à l'idéal professé par Jésus de Nazareth. Il estime que cela s'est produit dès la Pentecôte, date qui ressemble fort à une date limite. Mais pour qui nous prend-il, ce savant érudit ?

Et pour qui les experts de cet acabit prennent-ils leurs congénères ? Imaginons un instant qu'il s'agisse d'un mouvement purement humain, les objecteurs de conscience, par exemple. On dit que les premiers chrétiens étaient pacifistes. Je n'en crois pas un mot, mais je suis disposé à accepter le rapprochement pour en tirer argument. Tolstoï, ou quelque autre grand paysan prophète de la paix, est fusillé pour encouragement à l'insoumission. Quelque temps plus tard ses disciples se réunissent en mémoire de lui dans une salle surélevée. Rien ne rapproche ces hommes d'origines fort diverses, sauf ce souvenir commun ; rien ne les réunit sauf l'événement le plus important de leur vie, la fin tragique de cet apôtre de la paix universelle. Ils répètent son enseignement, méditent ses propositions et tentent de l'imiter en chaque chose. Ils se retrouvent donc pour leur Pentecôte et, soudain, enivrés d'enthousiasme, ils décident, dans une impétueuse inspiration, d'établir la conscription universelle, de renforcer les crédits de la Défense nationale, d'armer chacun jusqu'aux dents et de se porter aux frontières avec toute l'artillerie disponible. Après quoi, ils lèvent la séance aux accents de *Allons enfants d'la race bouledogue* et *Vous n'aurez pas la marine britannique*. Je tiens que mon parallèle est équitable et qu'il montre ce que

vaut une construction de prétendus savants, selon laquelle le passage de leur idée de Jésus à leur idée du catholicisme se serait produit lors de la descente du Saint-Esprit au Cénacle. C'est une question de bon sens : les fanatiques qui se rassemblent pour célébrer la mémoire de leur chef ne commencent pas par instaurer ce qu'il détestait. Non, si « le système clérical et dogmatique » date de la Pentecôte, il remonte à Noël ; si nous le trouvons chez les premiers chrétiens, admettons qu'il remonte au Christ.

Nous pouvons donc commencer par ces deux démentis. Il est absurde de prétendre que la foi chrétienne naquit en un temps d'ingénuité, j'entends d'ignorance et de crédulité. Il est tout aussi absurde de prétendre que la foi chrétienne était quelque chose de sommaire, puéril ou purement instinctif. Si l'on veut à tout prix trouver une correspondance entre l'Église et le monde païen, elle serait à chercher dans leur caractère de haute civilisation et de complexité, car ils avaient, tous deux, de nombreux aspects. Le monde antique ressemblait à une mortaise hexagonale qui attend le tenon adéquat : en ce sens seulement l'Église s'adaptait au monde. Les six côtés du monde méditerranéen se faisaient face, encerclant la mer, et attendaient quelque chose qui fût adapté à eux tous. L'Église devait être à la fois romaine, grecque, juive, africaine et asiatique. Selon les mots mêmes de l'Apôtre des Gentils, elle était tout en tous. Le christianisme n'était donc ni sommaire ni simple. Il n'était en rien le fruit d'une époque barbare. Mais arrêtons-nous à l'accusation contraire, beaucoup plus plausible. Il est plus facile, en effet, de soutenir que la foi constitua la phase ultime du déclin d'une civilisation trop raffinée pour survivre, que cette superstition était un signe de la décadence de Rome, qui mourait d'être trop civilisée. Cette façon de voir, beaucoup plus intéressante, mérite qu'on s'y arrête.

Au début de ce livre, pour en donner une vue d'ensemble, j'ai risqué un parallèle entre l'apparition de l'homme dans la création et l'apparition du christianisme dans l'histoire. Dans les deux cas, ai-je fait remarquer, on pouvait prévoir qu'il se préparait quelque chose, mais certainement pas ce qui advint en fait. À partir des singes existants, un observateur impartial aurait pu inférer d'autres anthropoïdes, il n'aurait pu en déduire l'homme, ni quoi que ce soit de ce que l'homme a fait. Disons rapidement qu'il aurait pu prévoir le chaînon manquant ou le Pithécantrophe dans un lointain avenir, comme nous le devinons dans la brume d'un passé lointain. Mais après avoir ainsi deviné l'apparition d'un successeur, notre observateur n'eût pas manqué de prévoir sa disparition et même celle de la plupart de ses vestiges - à supposer que ce soient des vestiges. Prévoir ce chaînon manquant n'eût pas été prévoir l'homme ni quoi que ce soit d'approchant. Il faut garder cette première remarque présente à l'esprit, car elle éclaire par analogie ce que fut l'éclosion réelle de l'Église, et ce que vaut l'idée qui la fait surgir naturellement du sein d'un monde décadent.

Il ne manquait pas d'indices, il est vrai, permettant de prédire que la décadence de Rome produirait quelque chose comme le christianisme - c'est-à-dire vaguement semblable et prodigieusement autre. Un homme clairvoyant aurait pu dire par exemple : « La recherche effrénée du plaisir sera suivie d'un dégoût général et d'une réaction pessimiste qui pourrait prendre la forme de l'ascétisme. Les hommes alors se mutileront plutôt que de se pendre. » Il aurait pu annoncer tout aussi plausiblement : « Si nous sommes las des dieux grecs et latins, nous allons nous tourner vers l'un ou l'autre des mystères orientaux : les persans ou les hindous seront bientôt à la mode. » Peut-être s'en serait-il trouvé un autre assez perspicace pour dire : « Les grands de ce monde s'intéressent à ces chimères ; tôt ou tard la cour s'entichera de l'une ou de l'autre, qui pourrait bien avoir la faveur officielle. » Et l'on aurait pu excuser un prophète plus sombre d'humeur d'affirmer : « Le monde s'enfonce dans la nuit. Les superstitions barbares vont renaître. Peu importe lesquelles car toutes sont comme les cauchemars, inconsistantes et éphémères. »

Il est du plus haut intérêt de noter que tout ce que prévoyaient ces prophéties s'est accompli, mais en dehors de l'Église qui échappa à ces prévisions, les démentit et finit par en triompher. Dans la mesure, cependant, où il était probable que l'hédonisme pur produirait une réaction ascétique, il la produisit. Ce fut le manichéisme et l'Église fut son ennemie mortelle. Il apparut comme on pouvait le prévoir et disparut de même. Un flux de pessimisme apporta les manichéens, son reflux les emporta. Mais l'Église ne vint ni ne partit avec eux, encore qu'elle fut mêlée de beaucoup plus près à leur départ qu'à leur arrivée. Dans la mesure encore où il était probable que le scepticisme croissant mettrait à la mode une religion orientale, il le fit en effet : Mithra vint de plus loin que la Palestine, du cœur même de la Perse, apportant avec lui les mystères étranges du sang des taureaux. Tout montrait, certes, qu'une religion de ce genre deviendrait à la mode, mais rien n'indiquait que cette mode ne passerait pas. Au quatrième ou au cinquième siècle, une toquade orientale ne surprend pas - mais pourquoi dure-t-elle encore, solidement implantée, au vingtième ? Bien malin qui pourrait le dire. Bref, dans la mesure où certains événements ont été prévisibles et prévus, ils se sont réalisés, la mode du mithracisme par exemple. Mais cela n'explique pas de plus récents engouements : qui se justifierait aujourd'hui d'être adepte de Mithra par la seule raison que les coiffures et autres parures persanes semblent avoir fait fureur sous Domitien, passerait sans doute pour légèrement dérangé.

Il en va de même, nous le verrons, de la faveur officielle. Si, au temps de la décadence et de la chute de l'Empire, chaque mode nouvelle espérait la faveur impériale, elle ne pouvait que suivre le sort de l'Empire et mourir avec lui. Cela ne s'applique en rien à ce qui refusait absolument de décliner et de mourir, ne cessant de croître alors qu'alentour tout déclinait et mourait, à ce qui, aujourd'hui encore, va de l'avant avec une intrépide énergie alors qu'un autre cycle s'achève et qu'une autre civilisation semble descendre la pente fatale.

Chose curieuse, il est reproché à l'Église primitive d'avoir combattu des hérésies qui témoignent elles-mêmes de l'injustice de ce reproche. Dans la mesure même où il y avait lieu de combattre quelque chose, c'est précisément ce qu'on lui reproche d'avoir combattu. Quand un culte n'était qu'une superstition, c'est elle qui condamnait cette superstition. Lorsqu'une croyance n'était qu'une toquade d'un empire décadent et qu'elle méritait de disparaître, c'est l'Église seule qui la mettait à mort. C'est elle encore qui résistait aux réactions aveugles contre la barbarie. On lui reproche, très précisément, d'avoir été ce qu'elle combattait dans les hérésies. Les explications des historiens évolutionnistes et autres experts rendent fort bien compte de la naissance, de la vie et de la mort de l'arianisme, du gnosticisme et du nestorianisme. Elles n'expliquent pas pourquoi l'Église est née et refuse de mourir, et moins encore, si c'est possible, ce qui l'a conduite à combattre les maux dont on l'accuse. Illustrons maintenant le principe posé selon lequel tout ce qui, au sein de l'Empire mourant, relève véritablement de la superstition disparut effectivement avec lui, et ne provoque certainement pas sa propre disparition. Relevons pour nos exemples deux ou trois explications des origines du christianisme, parmi les plus en vogue chez ses contempteurs modernes. En voici une qui est assez représentative du genre : « Le christianisme, dit-elle, était avant tout un mouvement d'ascètes, une ruée au désert, une course vers le cloître, un renoncement à toute vie et à tout bonheur. Tout cela venait d'un refus sinistre et inhumain de la nature, d'une haine de la chair, d'une horreur du monde sensible, d'une sorte d'anéantissement des sens, enfin, qui allait jusqu'au suicide. Cela procédait d'un fanatisme oriental comparable à celui des fakirs et reposait, en dernier ressort, sur une vision pessimiste de l'univers qui semblait tenir l'existence elle-même pour un mal. »

L'extraordinaire de la chose tient à ce que cette description est véridique en tous points sauf un : il y a erreur d'attribution. Ce n'est pas vrai de l'Église, c'est vrai d'hérétiques condamnés par l'Église. Cela revient à dresser la liste complète et exacte des crimes soviétiques, la seule inexactitude consistant à les imputer au règne d'un tsar. L'Église primitive était très ascétique,

mais elle n'était pas cette philosophie de la guerre à la nature et à la vie, comme le verraient aisément nos sourcilleux savants s'ils savaient regarder.

Voici les faits. La foi chrétienne, à peine venue au monde, se trouva perdue dans une sorte d'essaim de sectes mystiques et philosophiques, pour la plupart orientales, comme une abeille d'or dans un essaim de guêpes. On pouvait dire, en première approximation, qu'il n'y avait rien de remarquable dans le bourdonnement général : qui piquait était piqué, voilà tout. Il y avait néanmoins quelque chose de remarquable : au sein de ce tourbillon doré, un seul minuscule point d'or était doué du pouvoir de construire des ruches pour tous les hommes et de donner au monde ce miel et cette cire qui sont, comme on l'a dit si bien, « ce qu'il y a de plus noble : la douceur et la lumière ». Cet hiver-là toutes les guêpes moururent. C'est à peine s'il demeura d'elles quelques traces - leur existence même est souvent ignorée -, si bien que l'histoire des commencements de notre religion est perdue. Variions la métaphore. Quand le barrage entre l'Orient et l'Occident fut rompu, le flot qui apportait en Europe des idées plus mystiques se renforça des eaux innombrables de mysticismes pour la plupart ascétiques et presque tous pessimistes, qui faillirent emporter l'élément purement chrétien. Ces mysticismes avaient leur source à la frontière imprécise des philosophies et des mythologies orientales, et partageaient avec d'autres, plus primitifs, l'étrange manie d'établir des représentations fantastiques de l'univers sous la forme de cartes ou d'arbres généalogiques. Ceux que l'on suppose disciples du mystérieux Manès sont dits manichéens tandis que leurs cousins sont rassemblés sous le nom de gnose. Ils étaient, pour la plupart, d'une complexité infinie et par-dessus tout, d'un profond pessimisme : chacun à sa façon, tous tenaient que la création était l'œuvre d'un esprit mauvais. Certains apportaient cet air asiatique où baigne le bouddhisme, qui fait de la vie une corruption de la pureté de l'être. D'autres proposaient un spiritualisme pur, malheureusement trahi par la farce maladroite et grossière de la création des jouets que sont le soleil, la lune et les étoiles. Le sombre océan métaphysique de l'Orient crevait tous les barrages en même temps que le credo chrétien. Mais le credo restait, c'est le point essentiel, un courant à part - comme l'huile dans l'eau. Par miracle, il coulait intact au sein de cette mer. La preuve de ce miracle est également d'ordre pratique : alors que les eaux de la mer, salées et amères, avaient la saveur de la mort, l'homme pouvait boire au fleuve qu'elles portaient en leur sein.

Pourquoi ? Parce que des définitions dogmatiques exclusives préservaient la pureté de ses eaux. Rien d'autre n'aurait pu la préserver. Si l'Église n'avait pas rejeté les manichéens, sans doute serait-elle devenue manichéenne, si elle n'avait pas rejeté les gnostiques, sans doute serait-elle devenue gnostique. Par le fait même qu'elle les rejetait, elle prouvait qu'elle n'était ni manichéenne ni gnostique et, à tout le moins, qu'il existait quelque chose qui n'était ni l'un ni l'autre. Mais qui pouvait repousser l'un et l'autre, si ce n'était la Bonne Nouvelle annoncée par les messagers de Bethléem et les trompettes de la Résurrection ? L'Église primitive, qui était ascétique, prouvait qu'elle n'était pas pessimiste par le simple fait qu'elle condamnait les pessimistes. Elle affirmait que l'homme était pécheur, mais point que la vie était mauvaise, et le montrait en condamnant ceux qui le prétendaient. Les condamnations des premiers hérétiques sont considérées comme des preuves de l'étroitesse de l'esprit de l'Église et de sa dureté. Elles prouvent au contraire que l'Église voulait être bienveillante et accueillante. Elles prouvent que les catholiques des premiers âges étaient par-dessus tout désireux d'enseigner qu'ils ne pensaient pas que l'homme fût essentiellement mauvais, qu'ils *ne* pensaient *pas* que la vie fût incurablement lamentable, qu'ils *ne* pensaient *pas* que le mariage fût un péché, ni la procréation une tragédie. Ils pratiquaient l'ascèse parce que l'ascèse est le seul moyen de purifier le monde de ses péchés. Mais, dans le tonnerre même de leurs anathèmes, ils affirmaient sans cesse que l'ascétisme ne devait être ni inhumain ni contre nature, qu'il s'agissait de purifier le monde et non de le détruire. Ces anathèmes étaient la seule manière de rendre claire leur croyance alors que régnait une

confusion qui, aujourd'hui encore, les amalgame à leurs ennemis mortels. Seul ce dogmatisme pouvait résister au déchaînement d'imagination inventive par lequel les pessimistes, avec leurs éons et leur démiurge, leur étrange *logos* et leur sinistre *sophia*, faisaient la guerre à la nature. Si l'Église n'avait pas tenu bon dans sa théologie, elle serait devenue une mythologie de mystiques insensés, toujours plus déraisonnable et plus folle - pire, toujours plus étrangère à la vie et à l'amour de la vie. Souvenons-nous qu'elle aurait été une mythologie inversée, prenant le contrepied de ce que le pessimisme avait de sain. On y aurait vu Pluton trônant plus haut que Jupiter, l'Hadès au-dessus de l'Olympe, Brahma et tout ce qui respire soumis à Siva dardant l'œil de la mort.

Que l'esprit de renoncement et de virginité ait transporté d'enthousiasme l'Église primitive rend cette différence plus frappante : loin de s'atténuer, les frontières dessinées par le dogme gagnent en importance. Un homme pouvait marcher à quatre pattes par ascétisme ou, vénéré en tant qu'ascète, vivre au sommet d'une colonne, mais il n'était plus qu'un hérétique s'il déclarait que la création était une faute ou le mariage un péché. Qu'était-ce donc qui se séparait de l'ascétisme oriental par une condamnation précise et un rejet sans appel, si ce n'était quelque chose qui avait une individualité propre et très marquée ? S'il y a confusion entre gnostiques et catholiques, elle n'est certainement pas due aux catholiques. Ils n'ont vraiment pas froid aux yeux ceux qui reprochent à la fois aux catholiques d'avoir persécuté les hérétiques et sympathisé avec l'hérésie !

L'Église n'a pas été un mouvement manichéen ou ascétique pour la bonne raison qu'elle n'a jamais été un mouvement. À la vérité, elle a moins dirigé et assagi l'ascèse orientale qu'elle ne l'a domptée. Elle avait sa doctrine et sa pratique de l'ascétisme, dont, alors, on remarquait surtout le caractère modéré. L'histoire de saint Augustin illustre admirablement ce point. Aussi longtemps qu'il fut un homme du monde suivant les modes du jour, il fut réellement manichéen - il était juste assez bien pensant et bien informé pour l'être. Mais, après sa conversion, les premiers adversaires qu'il combattit farouchement furent les manichéens. Du point de vue catholique, il avait abandonné le pessimisme pour l'ascèse. Mais, étant donné la manière dont les pessimistes envisagent l'ascèse, on peut dire qu'il cessa d'être un ascète pour devenir un saint. Quand il entra dans l'Église, il renonça au mépris de la vie, à l'horreur de la nature, qu'il avait hérités du monde païen. Le fait même que saint Augustin demeure à nos yeux un saint plus austère et plus sévère que saint François ou sainte Thérèse aggrave le dilemme. Même en présence des catholiques les plus graves et les plus rigides, nous pouvons encore dire : « Pourquoi les catholiques auraient-ils fait la guerre aux manichéens, si le catholicisme était manichéen ? »

Voyons maintenant une autre explication rationaliste de l'éclosion de la chrétienté. Il n'est pas rare de lire quelque chose comme ceci : « On ne peut pas parler d'éclosion du christianisme parce que, loin de germer et de s'épanouir comme une fleur, il a été imposé d'en haut. C'est un bon exemple du pouvoir de l'exécutif, particulièrement dans les états despotiques. L'Empire romain était véritablement un empire, c'est-à-dire que l'empereur en était réellement le chef. Un des empereurs se fit chrétien, qui aurait pu aussi bien embrasser le mithracisme, devenir juif ou adorer le feu. Il était fréquent, vers la fin de l'Empire, que les grands de ce monde s'entichent d'une nouvelle religion plus ou moins orientale. Quand l'empereur devint chrétien, l'Empire romain devint officiellement chrétien. Du même coup, le christianisme devint universel et invincible comme l'était l'Empire, dont il est aujourd'hui le seul vestige - le spectre de César planant sur Rome. » Autrement dit, et souvent dit, l'orthodoxie est devenue l'orthodoxie parce qu'elle était officielle. Eh bien, le témoignage des hérétiques, ici encore appelés à comparaître, permet de réfuter cette vue.

L'impressionnante affaire de l'hérésie arienne aurait pu être inventée pour montrer son inanité. On peut tirer de l'histoire de l'arianisme, extrêmement intéressante sous ce rapport précis

comme sous bien d'autres, une conclusion certaine : chaque fois qu'une religion est devenue religion d'État et n'a été que cela, elle en est morte, tuée par la religion réelle. Le christianisme édulcoré que proposait Arius ressemblait à ce que nous appelons l'unitarisme, sans être tout à fait l'unitarisme, parce que Arius donnait au Christ un statut étrange, à mi-chemin entre l'homme et Dieu. Mais sa version, c'est le point important, paraissait plus raisonnable et moins sectaire à beaucoup de gens, dont bon nombre étaient les plus cultivés, par une sorte de réaction contre l'enthousiasme des débuts. Les ariens étaient quelque chose comme des modérés et quelque chose comme des modernistes. Les premiers heurts passés, tout le monde pensa que l'arianisme offrait un compromis rationnel, dont la civilisation pourrait s'accommoder. Le divin César lui-même l'accepta et en fit la religion officielle. Les généraux et les princes guerriers issus des puissantes dynasties nordiques, qui représentaient l'avenir, l'appuyèrent avec énergie. La suite de l'histoire est des plus instructives. De la même façon exactement qu'un de nos contemporains abandonnerait l'unitarisme pour l'agnosticisme, le plus grand des empereurs ariens finit par renoncer à tout faux-semblant de christianisme : il se détourna d'Arius et se tourna vers Apollon. C'était un César entre les Césars, un soldat, un érudit, un homme de vaste culture et de grande ambition, un autre philosophe roi. Il lui sembla que le soleil se levait de nouveau, comme sur son ordre. Ainsi qu'à l'aube les oiseaux recommencent à chanter, les oracles recommençaient à prophétiser, le paganisme revivait, les dieux d'autrefois revenaient. C'était comme la fin d'une étrange invasion par une superstition étrangère. Et c'était bien sa fin en tant que lubie impériale ou caprice d'une génération. Si quelque chose avait commencé avec Constantin, Julien, alors, en sonnait le glas.

Quoi qu'il en soit, ce glas ne sonnait pas pour tous. À ce moment, Athanase se leva et, résistant au tumulte démocratique des conciles œcuméniques, affronta le monde. Il convient de s'arrêter un instant sur le contenu de la controverse parce qu'elle est une clé de l'histoire religieuse et parce que le monde moderne semble incapable d'en saisir l'importance. Disons que s'il est une question dont les libéraux et les gens soi-disant cultivés s'amusent et qu'ils donnent en exemple de dogmatisme creux et de sectarisme rageur et stupide, c'est bien la question athanasienne de la co-éternité du Fils de Dieu. Les mêmes s'accordent en revanche à juger parfaitement et clairement chrétienne, indemne de toute querelle doctrinale, l'affirmation selon laquelle « Dieu est Amour ». Or ces deux affirmations ont presque la même signification ou, du moins, l'une serait sans l'autre bien proche de l'absurde. S'il est un Être sans commencement, antérieur à toutes choses, aimait-il quand il n'y avait rien à aimer ? Et s'il est solitaire de toute éternité, que veut dire qu'il est Amour ? La seule justification d'un tel mystère, c'est la conception mystique selon laquelle sa nature comporte quelque chose d'analogue à l'expression de soi : quelque chose qui engendre et qui connaît ce qui est engendré. Hors de cette conception, il est vraiment illogique d'embarrasser d'amour l'essence ultime de la divinité. Si les modernes veulent une religion du pur amour, c'est dans le symbole d'Athanase qu'ils doivent l'aller prendre. Jamais la sonorité du christianisme vrai, jamais la sommation douce et humble de Bethléem, de la nuit de Noël, ne s'est fait entendre aussi clairement que par la voix d'Athanase refusant le froid compromis des ariens. C'était lui, Athanase, qui se battait vraiment pour un Dieu d'amour contre un Dieu lointain, impassible horloger de l'univers, Dieu des stoïques et des agnostiques. C'était lui, Athanase, qui se battait vraiment pour l'Enfant-Dieu contre la divinité poussiéreuse des pharisiens et des sadducéens. Il se battait pour cette merveille d'équilibre intime et d'interdépendance au sein même du Dieu Trine et Un, qui conduit nos cœurs à la trinité de la Sainte Famille. Sa doctrine, si on la comprend bien, enseigne que Dieu est une Sainte Famille.

Une deuxième fois donc, cette doctrine strictement chrétienne avait résisté à l'Empire et en quelque sorte fondé l'Église à nouveau, ce qui suffit à prouver l'existence d'une puissance personnelle à l'œuvre dans le monde, qui ne dépendait pas de la doctrine impériale officielle, dont

elle ne laissa d'ailleurs rien subsister. Cette puissance passa son chemin comme elle l'a passé bien d'autres fois au long de son pèlerinage à travers les siècles. Peu de siècles après l'arianisme, par exemple, l'Église dut défendre la même Trinité, autrement dit l'amour sous son aspect logique, contre une nouvelle religion de la déité une et solitaire. Il y a néanmoins des gens qui ne voient pas ce qui conduisit les croisés à se battre. Il arrive même qu'ils s'expriment comme si le christianisme n'était jamais qu'un avatar, contemporain du déclin hellénique, de ce qu'ils appellent le judaïsme : on conçoit que la guerre entre la Croix et le Croissant les embarrasse. Si le christianisme était une simple morale, balayant à ce titre le polythéisme, pourquoi l'islam à son tour n'aurait-il pas remplacé le christianisme ? La vérité est que l'islam lui-même était le produit barbare d'une réaction contre cet ensemble complexe et tellement humain qui caractérise le christianisme : la notion d'un équilibre divin analogue à l'équilibre familial, qui fait de cette foi une sorte de bon sens, et de ce bon sens l'âme de la civilisation. Voilà pourquoi l'Église a depuis sa naissance la même position, et maintient toujours ses enseignements, quels que soient les accidents ou les désordres du moment. Voilà pourquoi elle distribue impartialement les coups à droite et à gauche, au pessimisme des manichéens comme à l'optimisme des pélagiens. L'Église n'était pas un mouvement manichéen, n'étant d'aucune manière un mouvement, et point davantage une mode officielle, n'étant d'aucune manière une mode. Elle était autre chose qui pouvait s'accommoder de modes et de mouvements divers, les tenir en main et leur survivre.

Qu'ils sortent de leurs tombes les grands hérésiarques et confondent leurs modernes successeurs ! Il n'est pas une affirmation des intellectuels modernes que nous ne puissions réfuter en faisant appel à leur grande ombre. Celui-ci dira d'un air dégagé que le christianisme n'était qu'un mouvement ascétique, un spiritualisme contre nature, une danse de fakirs enragés, détestant l'amour et la vie. À quoi Manès, le grand mystique, répliquera par un cri d'outre-tombe : « Ces chrétiens ne sont pas spiritualistes. Ces chrétiens ne sont pas des ascètes. Ils ont accepté le fléau de la vie et l'obscénité de la famille. À cause d'eux la terre est toujours souillée par les vergers et les moissons, et toujours défigurée par les hommes. Leur élan n'était pas une révolte contre la nature, sinon mes fils les auraient portés en triomphe. Ces fous ont renouvelé la face de la terre alors que je voulais balayer le monde. » Un autre écrira que l'Église était un reflet de l'Empire, une fantaisie impériale parmi d'autres et rien de plus, fantôme européen de ce qui fut la puissance romaine. Sortant des ténèbres de l'oubli, Arius lui répondra : « Non. Certainement non, ou le monde aurait suivi la religion plus raisonnable que je lui proposais. Des démagogues et des révoltés contre l'empereur la repoussèrent alors que mon impérial champion faisait pencher en ma faveur la gloire des aigles romaines. Si je suis tombé ce n'est pas faute de ces appuis. » Un troisième moderne affirmera que la foi engendrait le cauchemar d'un remords imaginaire et tenait sa force d'une sorte de terreur panique du feu de l'enfer, les hommes faisant l'impossible pour tenter d'échapper à un courroux universel. L'explication satisfera tous ceux qui trouvent à la saine doctrine quelque chose d'épouvantable. Mais la voix terrible de Tertullien répondra : « Pourquoi donc ai-je été rejeté ? Pourquoi donc les doux et les pacifiques tranchèrent-ils contre moi qui annonçais la perte de tous les pécheurs ? Et quel était ce pouvoir qui m'interdisait de menacer de l'enfer ceux qui retombent dans le péché ? Nul jamais n'est allé aussi loin que moi qui avais fait mien le *credo quia impossibile*. » Selon la quatrième hypothèse, une poussée d'éléments sémitiques expliquait bien des choses. L'invasion de l'esprit nomade ébranlait un paganisme paisible et accommodant, affaiblissant ses villes et ses divinités, et permettrait ensuite aux races jalousement monothéistes d'instaurer le culte de leur Dieu jaloux. La voix de Mahomet retentit dans le vent de sable, le vent de sable rouge du désert : « Qui a jamais servi comme moi le Dieu jaloux ? Qui l'a jamais laissé plus solitaire au ciel ? Qui a jamais rendu plus d'honneurs à Moïse et Abraham ? Qui a jamais détruit plus d'images et d'idoles païennes ? Quelle était donc cette force puissante comme la vie, dont le fanatisme m'a chassé de Sicile et arraché au sol d'Espagne ?

Quelle foi transportait ces hommes de toutes conditions et de toutes nations, qui par milliers proclamaient que Dieu voulait ma perte ? Qu' est-ce qui a catapulté Godefroy contre les murs de Jérusalem et lancé Sobieski comme la foudre jusqu'aux portes de Vienne ? Je pense qu'il y avait quelque chose de plus que vous ne le supposez dans la religion qui s'est ainsi mesurée avec la mienne. »

Toutes les explications qui réduisent la foi à un fanatisme condamnent ceux qui les avancent à des positions intenable. Le fanatisme qu'elles dénoncent s'oppose à tout sans rime ni raison. Il est ascétique mais en lutte avec l'ascétisme, romain mais en révolte contre Rome, monothéiste mais furieusement en guerre contre le monothéisme. Il est dur dans sa condamnation de la dureté. C'est en vérité une énigme inexplicable, fût-ce en tant qu'absurdité. Mais quelle sorte d'absurdité serait-ce qui aurait paru rationnelle à d'innombrables Européens intelligents et cultivés à travers seize siècles d'histoire ? On n'amuse pas le monde pendant aussi longtemps avec une devinette, un paradoxe, un tour de passe-passe. Pour sortir de cette impasse, je ne vois qu'une seule solution: admettre qu'il n'y a rien là qui aille contre la raison et que, si fanatisme il y a, c'est celui de la droite raison contre toutes les déraisons. Je ne trouve aucune explication à cette chose dès l'origine si libre et assurée dans sa marche, capable de condamner ce qui lui ressemble, de refuser l'aide de pouvoirs dont l'appui semble indispensable à son existence, de partager humainement les passions de son temps, de les transcender si nécessaire, de ne jamais dire tout à fait ce qu'on attend, sans jamais avoir à se dédire - je ne lui trouve aucune explication sinon que telle Pallas Athénée jaillissant du cerveau de Jupiter, elle a vraiment jailli de la pensée divine, puissante et sage, armée pour le jugement et pour la guerre.

La clé de la prison

Il est d'assez bon ton aujourd'hui de se moquer du missionnaire contemporain, personnage baroque, coiffé d'un casque colonial et muni d'un parasol. Les gens du monde plaisantent sur l'appétit que manifestent à son endroit les mangeurs de chair humaine et sur l'étroitesse d'esprit qui lui fait regarder de haut la culture cannibale, sans voir, semble-t-il, que leurs plaisanteries se retournent contre eux. Il est passablement ridicule de sommer un homme d'expliquer pourquoi il considère que toutes les religions ne sont pas également bienveillantes et fraternelles lorsqu'une prochaine fête religieuse l'expose à être cuit puis dévoré. À un missionnaire plus vieux jeu, on reprochera plus subtilement de mettre tous les païens dans le même sac et de ne pas assez distinguer entre Mahomet et Mumbo-Jumbo. Peut-être en effet ce reproche a-t-il été fondé, mais aujourd'hui la question n'est plus là. L'exagération est inverse. Les professeurs sont enclins à traiter trop sérieusement les mythologies, à les étudier comme si elles étaient des théologies construites et pures de toutes fantaisies. Les intellectuels sont portés à accorder trop d'importance aux nuances les plus fines qui distinguent les écoles asiatiques dont la métaphysique est passablement irresponsable. Ils sont tentés, surtout, de négliger cette vérité réelle qu'impliquait la position de saint Thomas, *contra gentiles*, ou de saint Athanase, *contra mundum*.

Lorsque le missionnaire affirme qu'il est exceptionnel parce qu'il est chrétien et que l'on peut rassembler toutes les autres cultures et religions sous le nom de paganisme, il a parfaitement raison. Il peut le dire dans un esprit tout à fait faux, auquel cas il a spirituellement tort. Mais à la froide lumière de l'histoire et de la philosophie, il a intellectuellement raison. Il peut avancer de mauvaises raisons d'avoir raison, mais il a raison. Il peut même avoir tort dans sa manière d'avoir raison, mais il a raison. Le monde auquel il apporte sa foi possède réellement plusieurs traits généraux communs à toutes ses variantes. Peut-être est-ce succomber à une tentation d'orgueil ou

d'hypocrisie de l'appeler la gentilité ? Peut-être vaudrait-il mieux parler simplement de l'humanité ? Toujours est-il que ce monde possède certaines des caractéristiques de ce que nous appelons l'humanité, qui se retrouvent dans ce que nous appelons la gentilité. Ce ne sont pas nécessairement des caractéristiques mauvaises. Quelques-unes méritent le respect de la chrétienté et d'autres, transfigurées, font partie de sa substance. Elles existaient avant la chrétienté, elles existent aujourd'hui hors de la chrétienté, aussi certainement que la mer existait avant les navires et qu'elle continue d'exister autour des navires. Elles ont d'ailleurs une saveur aussi forte, aussi universelle, aussi précise que celle de la mer.

Dans l'Antiquité, la religion était une chose et la philosophie une autre, tous les vrais savants qui ont étudié les cultures grecque et romaine s'accordent là-dessus. On ne se préoccupait guère de rendre plausible une croyance réelle aux dieux lares. Les philosophes ne s'embarrassaient guère de croire fermement quelque chose. Et, sauf dans quelques cas exceptionnels, ils n'avaient ni la volonté, ni peut-être le pouvoir, de s'entre-déchirer. Il ne semble pas que les philosophes dans leurs écoles et les prêtres dans leurs temples aient jamais sérieusement imaginé que leurs systèmes rendaient compte de l'univers tout entier. Le prêtre qui sacrifiait en l'honneur d'Artémis ne semble pas s'être imaginé qu'un jour ce culte progresserait jusqu'au-delà de la mer et supplanterait celui d'Isis. Le sage végétarien soumis à la règle néo-pythagoricienne ne semble pas s'être imaginé que cette règle prévaudrait et exclurait celle d'Épictète ou d'Épicure. Appelez cela, si vous voulez, de la liberté d'esprit. Je ne discute pas une thèse, je décris une atmosphère. Ce point, donc, est admis par tous les savants. Mais ni les érudits ni les ignorants ne paraissent avoir vu que cette description s'applique très bien à la civilisation non chrétienne contemporaine et notamment aux civilisations orientales. De même que le paganisme antique, le paganisme oriental est beaucoup plus homogène qu'on ne le dit communément. Comme celui-ci est un tapis persan multicolore, celui-là était un dallage romain au décor varié mais sans fissure - jusqu'au tremblement de terre de la crucifixion.

L'Européen moderne qui s'intéresse aux religions de l'Asie a une idée déterminée de ce qu'est une religion. En Orient, le mot a une signification différente : c'est à la fois quelque chose de plus et quelque chose de moins. Notre homme ressemble donc à un géographe qui établirait une carte où les vagues de la mer seraient indiquées comme les montagnes de la terre, parce qu'il ne verrait pas la différence de nature de leur pérennité. Il est parfaitement vrai que l'Asie a une dignité et une poésie propres, et qu'elle est de civilisation raffinée. Mais il est parfaitement faux que l'Asie ait des frontières spirituelles au sens géographique, c'est-à-dire au sens où nous disons que l'Irlande est catholique et la Nouvelle-Angleterre puritaine. Il n'est pas possible d'en dresser une cartographie religieuse au sens où nous parlons d'Églises. L'état d'esprit y est beaucoup plus subtil, prudent et réservé, ondoyant et divers comme les couleurs d'un serpent. Le musulman est beaucoup plus proche du chrétien militant, précisément parce qu'il est quelque chose comme un envoyé de l'Occident. Au cœur de l'Asie, un musulman est presque un héraut de l'âme européenne. De même qu'il se situe, dans l'espace, entre l'Asie et l'Europe, il se situe, dans le temps, entre elle et le christianisme. Historiquement, l'islam est la plus grande des hérésies orientales. S'il a hérité quelque chose de l'exceptionnelle individualité d'Israël, il doit plus encore à Byzance et à l'enthousiasme théologique de la chrétienté. Il doit même quelque chose aux croisades. Mais il ne doit rien à l'Asie, à l'atmosphère de l'univers asiatique, antique et traditionnel, à son ritualisme figé, à ses philosophies vertigineuses. Toute cette Asie antique mais vivante ressentit l'arrivée de l'islam comme une invasion guerrière venue d'Occident, qui la transperçait comme une lance.

Arriverions-nous à tracer certaines frontières entre les domaines respectifs des religions de l'Asie qu'il nous faudrait éviter d'y voir ce qu'une religion implique pour nous en matière dogmatique ou morale. L'Européen qui ignorerait ce que sont les États des États-Unis se

tromperait s'il les imaginait sur le modèle de la France ou de la Pologne, ou s'il croyait que sa ville natale est au Yankee ce qu'Athènes était aux yeux d'un Athénien et Rome pour un citoyen romain. Son interprétation du loyalisme américain serait aussi fautive que notre conception des croyances asiatiques. Ce sont des croyances et des fidélités différentes, qui ne supposent pas d'être ce que nous appelons en Occident un croyant, un bon chrétien ou un catholique pratiquant. Dans l'ordre intellectuel, tout est beaucoup plus vague, douteux et incertain. Dans l'ordre moral, tout est beaucoup plus flou et passif. Un professeur de persan d'une de nos grandes universités, orientaliste si convaincu qu'il en venait à mépriser l'Occident, disait à l'un de mes amis : « Comme vous ne pouvez pas concevoir la religion sans la lier à la morale, vous ne comprendrez jamais les religions orientales où la morale n'a rien à voir. » La plupart d'entre nous ont rencontré l'un ou l'autre de ces Maîtres de Sagesse, de ces pèlerins du Pouvoir Supérieur, de ces initiés clairvoyants, qui effectivement ne se souciaient guère de morale. Un certain indifférentisme, un certain détachement irresponsable, colore l'atmosphère morale de l'Asie et touche même celle de l'Islam. Hassan ben Sabbah en est une triste illustration - à vrai dire épouvantable. Ce que nous savons des cultes asiatiques originels est encore plus révélateur. Plus profond que toutes les profondeurs métaphysiques gît un secret que ne découvrent même pas les méditations mystiques les plus transcendantes. Ce secret, sous-jacent à tout un imposant édifice spirituel, est une terrible et inentamable légèreté : ce que tu fais n'a guère d'importance. Que ce soit parce que les Orientaux ne croient pas au diable, parce qu'ils sont fatalistes, ou pour une autre raison tenant à l'expérience ou au destin, toujours est-il qu'ils sont très différents. J'ai lu quelque part qu'au Moyen Âge il y eut en Perse trois amis très chers, célèbres pour leur intimité intellectuelle. Le premier, homme d'État respectable et respecté, devint vizir du Grand Roi. Le deuxième, Omar Khayyam, poète, pessimiste et épicurien, buvait du vin pour se moquer de Mahomet. Le dernier, Hassan, le Vieux de la Montagne, droguait ses hommes au hachisch afin qu'ils assassinent les voyageurs. Ce que tu fais n'a guère d'importance.

Le sultan aurait compris ces trois hommes : il était chacun d'eux. Mais un homme aussi universel n'est plus une personne, c'est un chaos. Il ne peut choisir ; il ne peut combattre ; il ne peut espérer ; il ne peut se repentir. Il ne peut rien créer, car toute création suppose une élimination. Il ne façonne pas son âme au sens chrétien de l'expression. Notre doctrine du salut implique un travail comparable à celui d'un homme qui essaierait de sculpter une grande œuvre - une victoire ailée. Il lui faut choisir : il ne peut pas la sculpter sans enlever de la pierre. C'est à ce moment précis que se découvre, à l'arrière-plan de sa métaphysique, la profonde amoralité de l'Asie. Rien ni personne, à travers les siècles innombrables, ne lui a montré que toute la question est là, qu'il faut choisir. L'esprit s'y est trop absorbé dans l'éternité, et l'âme trop immergée dans l'immortalité, dans l'ignorance précisément de ce qu'est le péché mortel. Elle s'est trop occupée de l'éternité, elle ne s'est pas assez occupée de l'heure de la mort et du jour du Jugement. Elle n'a pas assez connu la croix - elle ne fut pas crucifiée. Voilà ce que je veux dire quand j'affirme que l'Asie est vieille. À proprement parler, l'Europe est aussi vieille que l'Asie : un coin de terre est toujours aussi vieux qu'un autre. Mais l'Europe ne s'est pas contentée de vieillir. Elle est née une seconde fois.

L'Asie est l'humanité en tant qu'elle accomplit sa destinée humaine. Par l'immensité de son territoire, la variété de ses peuples, la grandeur de son passé, la profondeur de ses spéculations, l'Asie est un monde, en quelque sorte ce que nous appelons le vaste monde. C'est un univers plutôt qu'un continent. L'Asie est un monde fait par l'homme, qui renferme nombre de merveilles créées de main d'homme, c'est pourquoi l'on peut dire de l'Asie qu'elle est le paganisme par excellence et le seul rival de la chrétienté. Mais de quelque autre endroit que nous prenions un aperçu de notre destinée, nous apercevons des moments divers d'une histoire identique. Que nous regardions vers l'Asie civilisatrice des archipels du Pacifique, vers l'obscurité grouillante de

formes sans nom au cœur de l'Afrique, ou vers les derniers survivants de races disparues au fond d'un volcan éteint de l'Amérique précolombienne, nous voyons la même histoire se répéter, parfois des chapitres à venir de cette même histoire. Les hommes s'enfoncent dans la jungle de leurs mythologies ou ils s'engloutissent dans les profondeurs de leurs cogitations. Les polythéistes se lassent de leurs inventions les plus extravagantes et les monothéistes de la plus merveilleuse des vérités. Ici ou là, les lucifériens ont une haine telle de la terre et du ciel qu'ils tentent de s'installer en enfer. Chute de l'Homme ! Chute que nos pères ressentirent au commencement de la décadence de Rome. À ce moment, nous aussi nous descendions une large route, enrichissant l'opulente procession des grandes civilisations qui nous avaient précédés.

Si l'Église n'était pas alors entrée en scène, il est bien probable que l'Europe contemporaine ressemblerait à l'Asie moderne. Il y aurait sans doute cette différence, perceptible aujourd'hui comme hier, qui tient à la race et à la géographie. Mais enfin c'est surtout parce qu'il n'a guère changé que nous parlons de l'Orient immuable. Le paganisme sur sa fin tendait lui aussi à se fossiliser. Cette pétrification n'empêcherait pas que naissent de nouvelles écoles philosophiques, comme il en naissait dans l'Antiquité et comme il en naît en Asie. Il y aurait, bien entendu, de vrais mystiques et de vrais visionnaires, comme il y en avait dans l'Antiquité et comme il y en a en Asie. Le respect de certaines conventions sociales s'imposerait, comme il s'imposait dans l'Antiquité et comme il s'impose en Asie. Il y aurait toujours des hommes bons et d'heureuses destinées, car Dieu a donné à tous les hommes une conscience qui peut donner une sorte de paix à tous les hommes. Mais la proportion et l'allure générale des choses, notamment la proportion de bien et de mal, seraient dans un Occident inchangé ce qu'elles sont dans l'Orient immuable. Et quiconque considérerait le problème avec une loyauté et une sympathie réelles admettra sans peine que rien n'y rappelle, même de loin, le pari de la Foi et le bouleversement qu'elle engendra.

Bref, si le paganisme antique était parvenu jusqu'à nous, nous verrions chez nous des choses qui ressembleraient fort à ce que nous appelons les religions orientales. Des pythagoriciens enseigneraient la réincarnation comme les hindous l'enseignent de nos jours. Des stoïciens auraient une religion raisonnablement vertueuse, analogue à celle des confucéens modernes. Comme les bouddhistes actuels, les néo-platoniciens spéculeraient sur les vérités transcendantes, disputeraient de questions obscures aux yeux des autres et parfois même aux leurs. D'intelligents fidèles d'Apollon adoreraient le principe divin représenté par le dieu-soleil comme d'intelligents parsis révèrent aujourd'hui la divinité sous les espèces du soleil. Des danseurs dionysiaques tourbillonneraient dans nos montagnes, comme les derviches tourneurs dans le désert. Les festivités en l'honneur des dieux divertiraient les peuples de l'Europe païenne comme ceux de la païenne Asie. D'innombrables dieux s'offriraient à la vénération de foules qui les adoreraient plus volontiers qu'elles ne croiraient en eux. Une multitude de fidèles, cependant, adoreraient et croiraient mais seulement parce qu'elle tiendrait ces dieux pour des démons. Nous verrions des Levantins sacrifier en secret à Moloch, comme les Thugs sacrifient secrètement à Kali. Nous rencontrerions beaucoup d'admirateurs de Sénèque et beaucoup d'imitateurs de Néron : ils coexisteraient comme les sentences sublimes de Confucius et les supplices chinois. Le recours à la magie - noire, le plus souvent - serait général. Sur cet inextricable grouillement de traditions, certaines exubérantes, d'autres à l'agonie, planerait l'écrasant silence d'une tristesse singulière, indicible même, que j'appellerais volontiers la tristesse du néant. Et de tout cela, bon ou mauvais, émanerait un air de vieillesse de par-delà la mort.

Mais rien de tout cela n'aurait donné à l'Europe non chrétienne une ressemblance quelconque avec la chrétienté européenne. Puisque l'on enseignerait encore la réincarnation pythagoricienne, il serait loisible de lui donner, comme au bouddhisme, le nom de religion. Religion aussi les maximes de Socrate, comme celles de Confucius. Religion encore les fêtes populaires en l'honneur d'Adonis, comme celles en l'honneur de Jagannatha. Religion toujours, la

mythologie grecque, à l'instar de la mythologie hindoue. On recenserait ainsi les milliers ou les millions d'adeptes de ces religions, c'est-à-dire les milliers ou les millions de personnes qui fréquentent leurs temples ou simplement vivent là où s'élèvent leurs temples. Mais si nous utilisons ce mot pour qualifier la tradition continuée de Pythagore ou la légende renouvelée d'Adonis, il nous faudra en choisir un autre pour parler de l'Église du Christ.

À ceux qui prétendent que l'Église, les sentences philosophiques transmises à travers les âges et les temples surpeuplés de la mythologie sont des réalités du même ordre, il suffira de répondre qu'il n'en est rien. Dans le cadre historique du monde antique, grec ou romain, personne ne le prétend, pourquoi donc l'admettrait-on si, plus vieux de vingt siècles, le monde païen existait encore aujourd'hui ? Et pourquoi donc l'admettrait-on quand il s'agit du monde païen de l'Orient tel qu'il est aujourd'hui ? Aucune de ces philosophies, aucune de ces mythologies n'est en rien une Église et bien moins encore une Église militante. Au reste, comme je l'ai déjà dit, l'exception elle-même prouverait la règle, s'il en était besoin. La règle c'est qu'aucun monde préchrétien ou païen ne produit d'Église militante. L'exception, ou tout au moins ce que l'on peut s'accorder à considérer comme tel, c'est l'islam, qui est militant à défaut d'être une Église, précisément parce qu'il est le seul rival religieux du christianisme qui ne soit pas préchrétien ni, en conséquence, païen dans ce sens-là. L'islam est un produit du christianisme, même si ce n'est qu'un sous-produit, et un mauvais sous-produit. Parodie hérétique et rivale de l'Église, il ne peut éviter de l'imiter. Il n'est pas plus surprenant de trouver chez les musulmans quelque chose de son esprit combatif que de constater chez les quakers quelque chose de son esprit pacifique. Après le christianisme, on trouve de nombreux exemples de telles concurrences ou de telles excroissances. Avant, il n'y en a pas.

L'Église militante est unique en son genre parce qu'elle est une armée qui livre bataille pour une libération universelle. L'esclavage dont elle délivre le monde se voit clairement dans l'état de l'Asie contemporaine si proche de l'état de l'Europe païenne. Je ne parle pas seulement de moralité ou d'immoralité. Même quand il déclare que les païens sont idolâtres et immoraux, la position du missionnaire est beaucoup mieux fondée que ne l'imaginent les gens cultivés. Une ou deux expériences vécues révéleraient que les religions orientales, et l'islam lui-même, comportent un amoralisme stupéfiant que manifeste, entre autres, l'indifférence pratique à la frontière entre passion et perversion. Par-delà tout préjugé, l'expérience montre que l'Asie grouille de démons aussi bien que de dieux. Le mal dont je parle est un mal de l'esprit qui atteint tout esprit, oriental ou autre, longtemps replié sur lui-même. Il se déclare lorsque le fruit des songes et des réflexions conduit l'homme à un vide qui est à la fois négation et obligation. Cela ressemble à l'anarchie, mais c'est aussi un esclavage. C'est ce qu'on a déjà appelé la roue de l'Asie : raisonnements récurrents sur les causes et les effets, opérations qui, ayant leur principe et leur fin dans l'esprit, engloutissent l'âme et lui interdisent de se libérer, de créer, de chanter. Voyons clairement que ce n'est pas propre aux Asiatiques : les Européens auraient fini de même sans l'irruption du christianisme. Tous les hommes auraient tourné en rond si l'Église militante n'avait pas été une armée en marche. Sans sa discipline, ils seraient tous tombés en esclavage.

Ce que cette foi ouverte à tous et combative apportait au monde, c'était l'espérance. Si la mythologie et la philosophie avaient quelque chose en commun, c'était leur tristesse : elles soupçonnaient la foi et la charité mais ignoraient l'espérance. Nous pouvons parler de foi à propos du bouddhisme, bien qu'à nos yeux il fasse plutôt figure de doute, et appeler le Seigneur de Compassion un Seigneur de Charité, encore qu'à nos yeux sa pitié soit terriblement pessimiste. Mais ceux qui insistent le plus sur l'antiquité et l'universalité de ces cultes doivent admettre que jamais nulle part, ils n'ont apporté cette espérance efficace et vigoureuse. L'espérance, en chrétienté, ne manque jamais : elle peut changer d'objectifs, s'en donner d'extravagants, de téméraires parfois, mais, toujours prête à entreprendre ou à reconstruire, elle est la marque de

peuples mieux disposés. L'Europe a trouvé une nouvelle jeunesse à la manière des aigles : nous avons vu les légions napoléoniennes ressusciter les aigles romaines et venons de voir l'aigle blanc de la Pologne reprendre son essor - dans ce pays, il est vrai, les bouleversements politiques marchent toujours de pair avec la religion. Mais Napoléon aussi a voulu se réconcilier avec la religion. Elle est inséparable de toutes les formes d'espérance, de celles même qui lui sont hostiles : elle est leur source en raison de sa substance même, qu'examinent rarement ceux qui l'attaquent. Ce n'est ici ni le lieu ni le moment de développer ce point, mais il peut être utile d'expliquer en passant ces tentatives de réconciliation, puisque, semble-t-il, elles demeurent incomprises.

Il n'y aura pas de fin aux fastidieux débats sur la libéralisation de la théologie tant qu'on n'aura pas admis une fois pour toutes que la part la plus libérale de la théologie, c'est sa part dogmatique. Le dogme paraît incroyable parce qu'il est incroyablement libéral. Il paraît irrationnel parce qu'il affirme que nous jouissons d'une liberté beaucoup plus grande que la raison ne nous le laisse penser. Le libre arbitre constitue le meilleur exemple de cette liberté essentielle. S'il est absurde de dire que l'homme prouve sa liberté d'esprit en niant qu'il soit libre, on peut soutenir qu'il doit s'appuyer sur une doctrine transcendante pour l'affirmer. Si l'homme a le pouvoir primordial de choisir, il semble raisonnable de dire qu'il a, par le fait même, un certain pouvoir surnaturel de création, comme s'il pouvait donner la vie sans génération ou ressusciter les morts. Et, de ce fait, sa nature a sans nul doute quelque chose de miraculeux. Oui, pour que l'homme soit un homme et plus encore pour qu'il soit doué de liberté, il faut qu'il soit un miracle. Mais il est absurde de lui refuser la liberté au nom d'une religion libérée de ses dogmes.

Cette libéralité se vérifie mille fois. Quiconque croit en Dieu, croit nécessairement à sa suprématie absolue. Mais, dans la mesure où l'on peut attribuer à cette suprématie des degrés qui qualifieraient sa libéralité, il est évident que le dieu des philosophes est moins libéral que celui des théologiens. Dans la proportion exacte où le monothéisme se transforme en monisme, le despotisme augmente. Le Dieu des scientifiques, déité inconnaissable aux voies impénétrables, aux lois inaltérables, est une sorte d'autocrate implacable, arrêtant sous sa tente des plans inflexibles et déplaçant les hommes comme des pions. Tandis que le Dieu des miracles et des vœux exaucés est un prince libéral et proche du peuple, qui tient conseil, accepte les requêtes, examine les difficultés de chacun. Je ne discute pas ici la question de savoir si cette conception est rationnelle sous d'autres rapports, mais je tiens contre certains qu'elle n'est pas irrationnelle : il n'y a rien d'irrationnel à ce qu'un roi très sage et très attentif au bien de son peuple gouverne en réglant son action selon les actes de ceux qu'il veut sauver. Je me contente ici de caractériser la libéralité, qui permet d'agir dans une atmosphère libre, généreuse. J'accorde volontiers que, sous ce rapport, le roi doit être ce que nous appelons magnanime s'il passe pour capricieux aux yeux de certains. Le catholique, qui a le sentiment que ses prières servent à quelque chose, qu'il peut intercéder pour les vivants et pour les morts, vit en citoyen libre dans un pays libre. Le moniste vit sous une règle de fer invariable et ne peut que se sentir l'esclave d'un tyran. La signification première du mot *suffragium*, dont nous nous servons aujourd'hui en politique pour désigner le vote, est celle dont usait la théologie à propos d'une prière. Les âmes du purgatoire, disait-elle, peuvent bénéficier des suffrages de l'Église militante. En ce sens, qui est celui d'un droit d'intercession auprès de l'arbitre suprême, nous pouvons dire que la communion des saints et toute l'Église militante sont fondées sur le suffrage universel.

Par-dessus tout, cette libéralité se vérifie au point culminant de la tragédie qui a engendré la divine comédie de notre foi. La doctrine de la divinité du Christ est seule assez grandiose, puissante, saisissante pour produire sur les hommes cet effet particulier qui naît d'une sonnerie de trompettes. C'est l'idée que le roi sert dans le rang comme un simple soldat. En ne laissant au Fils de Dieu que ses traits humains, nous rendons son histoire beaucoup moins humaine. Nous lui

ôtons la pointe par laquelle elle touche tous les hommes, comme un trait qui frappe au cœur. Les hommes ne nous paraissent pas plus humains si l'on nous dit que les meilleurs et les plus sages d'entre eux sont capables de mourir pour leurs convictions. On ne déchaînera jamais l'enthousiasme des armées en rappelant que les bons soldats ont une bonne chance de se faire tuer. Léonidas est mort et saint Louis aussi, et le fait que ces grands rois soient morts n'a rien d'une nouvelle exceptionnelle. Les hommes n'ont pas attendu le christianisme pour être pleinement des hommes, c'est-à-dire des héros. Mais puisque nous cherchons à évoquer ici une atmosphère généreuse, populaire et même pittoresque, la moindre connaissance de la nature humaine nous dira que les souffrances des enfants des hommes, et même les souffrances des serviteurs de Dieu, ne touchent pas une corde aussi sensible que celle des souffrances du maître prenant la place de ses serviteurs. C'est au Dieu des théologiens, notons-le, que nous la devons et non à celui des scientifiques, chef mystérieux, qui cache dans un abri sidéral son poste de commandement cosmique, et ne ressemble pas le moins du monde au roi chevaleresque qui porte ses cinq plaies sur le champ de bataille.

Au fond, les pourfendeurs du dogme ne lui reprochent pas tant d'être mauvais que d'être trop beau pour être vrai, d'être trop généreux pour être vraisemblable. Le dogme donne trop de liberté à l'homme quand il lui accorde la possibilité de tomber, trop de liberté à Dieu quand il lui permet de mourir. Voilà en somme ce que les sceptiques pourraient intelligemment reprocher au dogme et j'avoue que cette position ne me paraît pas impossible à défendre. Ils estiment que l'univers est une prison, que l'existence est en elle-même une limite et une contrainte ; s'ils parlent de l'enchaînement des causes, ce n'est pas par hasard. En bref, ils pensent que les affirmations du dogme sont incroyables, mais ne les pensent pas indignes d'être admises. Nous affirmons que la vérité nous a rendus libres. Ils répondent qu'elle nous a rendus trop libres pour être la vérité. À leurs yeux, la liberté dont nous parlons relève du conte de fées et nous ne sommes pas plus libres de choisir que d'avoir des ailes. S'il leur fallait croire que l'homme a la liberté de parler à Dieu et Dieu celle de lui répondre, ils croiraient aussi bien au conte de l'écureuil en conversation avec une montagne. Pour ma part, j'accorderai toujours attention et respect à ce refus viril et rationnel. Mais je n'accorde ni attention ni respect aux oiseleurs et aux encageurs d'écureuils, qui d'abord cadennassent les chaînes, tirent les verrous, claquent sur nous les portes blindées de notre prison cosmique, affirment que la liberté est un rêve, notre cachot une réalité, et puis s'en viennent prétendre que leur pensée est plus libre que la nôtre ou leur théologie plus libérale.

La leçon de tout cela, qui n'a rien de neuf, c'est que la religion est une révélation. En d'autres termes, c'est une vision - la vision d'une réalité - reçue en esprit de foi. La foi consiste dans la conviction de sa réalité et c'est là toute la différence entre une vision et une rêverie, entre la religion, la foi et ce fruit de l'imagination humaine plus ou moins dévergondée, que nous avons rangé sous la rubrique mythologie. Pour qu'il soit raisonnable, l'emploi du mot vision suppose deux choses : qu'elle caractérise un événement rare, parfois unique, et, le plus souvent, que son contenu soit donné une fois pour toutes. Tandis qu'une rêverie peut occuper toutes nos journées et changer chaque jour. Autrement dit, ce n'est pas la même chose de raconter une histoire de revenants et de rencontrer un revenant.

La révélation, qui n'est pas une mythologie, n'est pas non plus une philosophie parce qu'une vision n'est pas un système mais un tableau. Ce n'est pas une de ces constructions simplificatrices qui expliquent toutes choses par un principe abstrait de l'espèce « tout se répète », « tout est relatif », « tout est nécessaire », « tout est illusion ». Ce n'est pas un processus mécanique, c'est une histoire vivante. On n'y trouve pas de répétitions systématiques. Elle est convaincante à la façon d'un tableau ou d'un récit dont les proportions sont justes. Autrement dit, elle est aussi naturelle que la vie - pour la bonne raison qu'elle est la vie. Le problème du mal va me permettre de donner un bon exemple de ce que je veux dire. Il est assez facile de donner, comme les

pessimistes, un aperçu de la vie à l'arrière-plan très sombre, et de l'éclairer, plus ou moins accidentellement, d'une poussière d'étoiles tout à fait insignifiante. Il n'est pas très difficile non plus de coucher sur une feuille blanche un abrégé qui explique tant bien que mal et s'efforce d'atténuer, à la manière de certaines sectes chrétiennes, les bavures et les ombres qu'il serait difficile de nier. Il y a, enfin, la position des dualistes, la plus commode de toutes sans doute, qui présente la vie comme un échiquier, dont les carreaux sont, au choix, noirs sur fond blanc, ou blancs sur fond noir. Tout le monde sent bien que ces représentations planes ne ressemblent pas à la vie, il leur manque une dimension qui permettrait de respirer. Chacun sait au fond de soi que le monde n'est pas mauvais ni même neutre. L'homme qui considère attentivement le ciel ou un brin d'herbe, une vérité mathématique ou un œuf frais pondu entend un écho lointain de l'affirmation du grand philosophe chrétien, saint Thomas d'Aquin : « Toute existence est bonne en tant que telle. » D'autre part, une voix l'avertit qu'il est indigne, déprimant et même dégradant, de réduire le mal à n'être qu'une tache ou une ombre. Il sait confusément que l'optimisme est morbide, plus morbide encore, peut-être, que le pessimisme. Ces intuitions incertaines mais saines le conduiront, s'il les suit jusqu'à leur terme, à l'idée que le mal, qui est en quelque sorte une énorme exception, est par-dessus tout une usurpation et, en dernière analyse, une rébellion. Il n'en conclura pas que tout est bien, que tout est mal, ou que tout est bien et mal à la fois, mais il pensera que le bien a le droit d'être juste, que le mal n'a pas le droit d'être injuste, que l'un est à sa place et l'autre non. C'est le prince de ce monde ; c'est aussi un usurpateur. Notre homme devinera ainsi plus ou moins vaguement ce que cette vision lui montrera en pleine lumière : l'étrange histoire d'une trahison au ciel et d'une grande désertion, le mal tentant de détruire un monde qu'il ne pourrait créer. C'est une histoire très étonnante dont les proportions, les lignes et les couleurs sont aussi libres et nécessaires que celles d'un tableau. Quand les peintres la représentent, ils symbolisent par des formes titanesques et une orgie de couleurs cette vision d'étoiles roulant à l'abîme et de sombres géants s'enfonçant dans la nuit. Mais elle garde un avantage certain sur toutes les représentations : elle a l'accent de la vie.

Prenons comme autre exemple ce qu'il est convenu d'appeler la question du progrès. Un agnostique des plus connus me demandait naguère si je pensais que l'humanité progressait, régressait ou ne changeait pas. Tranquillement certain que son énoncé couvrait toutes les possibilités, il ne voyait pas qu'il parlait en termes abstraits, en homme de système insoucieux de l'histoire. Je lui demandai à mon tour, s'il pensait que M. Smith progresserait, régresserait ou ne changerait pas entre sa trentième et sa quarantième année. Il parut alors frappé par cette idée lumineuse que cela dépendait principalement de M. Smith et de ce qu'il décidait. Jusqu'à ce moment précis, mon interlocuteur ne s'était pas avisé que l'humanité avait un pouvoir de décision, que sa course n'était pas une trajectoire rectiligne, ascendante ou descendante, mais ressemblait plutôt à celle d'un homme qui se promène dans une vallée, s'arrête, repart, entre dans une église ou tombe ivre mort dans un fossé. La vie de l'homme est une histoire et une histoire pleine d'aventures. Et la même chose est vraie, dit notre vision, de l'histoire de Dieu.

La foi catholique rapproche la mythologie et la philosophie parce qu'elle en est l'achèvement. Dans la mesure où elle raconte une histoire, c'est une histoire parmi cent autres, mais vraie. Dans la mesure où elle est une philosophie, c'est une philosophie parmi cent autres, mais vivante. Par-dessus tout, elle institue une entente à laquelle je ne vois pas quel nom donner si ce n'est celui de philosophie des histoires. Le besoin naturel de raconter, qui a donné naissance à tant de contes et de légendes, est négligé par toutes les philosophies sauf une. La foi justifie ce besoin populaire, elle lui propose - ou trouve en lui - une finalité philosophique. De même que le héros de la légende doit surmonter certaines épreuves pour sauver sa vie, ainsi l'homme, dans cette philosophie, doit affronter certaines épreuves pour sauver son âme. Il s'agit dans les deux cas d'une volonté libre dont l'exercice est soumis à un dessein général. Autrement dit, il y a un

objectif que l'homme doit atteindre et nous regardons dans quelle mesure il l'atteint. Or, si répandu et puissant qu'il soit, ce sens dramatique est maltraité par toutes les autres philosophies. De leur propre aveu, elles finissent comme elles ont commencé, tandis qu'une histoire, par définition, ne finit pas comme elle a commencé : son point de départ n'est pas son point d'arrivée. De la roue de Bouddha au disque d'Akhenaton, de la numération abstraite de Pythagore à la religion routinière de Confucius, partout sévit le péché contre l'esprit d'aventure, âme des histoires. Aucune de ces doctrines ne donne sa place à ce trait si humain de tous les contes : l'épreuve et le jugement de l'homme libre. Elles laissent sur sa faim, peut-on dire, l'esprit du conte. Elles ôtent à la vie humaine ce qu'elle a d'épique. Les unes l'en privent par leur fatalisme (optimiste ou pessimiste), la force du destin tuant l'esprit d'aventure, ou par un certain détachement, l'indifférence étant la mort du drame ; les autres par leur scepticisme fondamental qui réduit les protagonistes à l'état d'atomes, ou par leur matérialisme qui supprime toute perspective morale ; d'autres encore, par une répétition dont la mécanique rend monotone même les tentations, ou par un relativisme absolu qui ronge jusqu'à l'idée d'épreuves. Il y a une histoire humaine et il y a une histoire divine qui est aussi une histoire humaine. Mais il n'y a rien que l'on puisse appeler une histoire hégélienne ou moniste ou relativiste ou déterministe, car, toute histoire, eh oui ! même le pire mélodrame et le plus mauvais feuilleton, appartient à notre univers et point aux leurs. La moindre petite histoire commence par une création et s'achève par un jugement dernier.

Telle est la raison de la guerre que se livraient mythes et philosophes jusqu'à l'avènement du Christ. Voilà pourquoi Socrate, au nom du respect des dieux, fut condamné à mort par les Athéniens, pourquoi tout sophiste ambulante se donnait des airs de Socrate et prenait un ton protecteur lorsqu'il parlait des dieux. Voilà pourquoi le pharaon hérétique détruisit les idoles colossales et leurs temples au nom d'une abstraction et pourquoi les prêtres purent revenir en grand triomphe et piétiner son œuvre. Voilà pourquoi le bouddhisme dut se distinguer du brahmanisme et pourquoi, en dehors de la chrétienté, il y eut, partout et toujours, querelles entre le philosophe et le prêtre. On ne court pas un grand risque en disant que le philosophe est, en règle générale, le plus rationnel, mais on oublie trop facilement que le prêtre est toujours le plus populaire. Le prêtre racontait des histoires au peuple et le philosophe ne comprenait pas la philosophie des histoires : elle est apparue dans le monde avec l'histoire du Christ.

Il fallait donc une révélation, c'est-à-dire une vision donnée d'en haut. Quiconque sait un peu ce qu'est un tableau ou une histoire le comprendra aisément. La véritable histoire de notre monde devait être racontée par quelqu'un à quelqu'un d'autre. Mais une histoire, de par sa nature même, n'est pas quelque chose qui vient tout seul à l'esprit de n'importe qui. Ses dimensions, ses variantes, ses surprises, son déroulement lui sont propres et ne peuvent pas se déduire de règles abstraites comme la solution d'une équation. La théorie pythagoricienne des nombres et des rythmes ne nous permet pas de déterminer si Achille rendra ou non le corps d'Hector. Le fait de savoir que la roue de Bouddha tourne bien rond ne nous donne aucune indication sur la manière dont le corps du Christ sera rendu au monde des vivants. Sans doute, peut-on utiliser une proposition d'Euclide sans rien savoir de lui, mais raconter la légende d'Eurydice sans rien savoir d'elle serait bien difficile, et plus encore de prévoir avec certitude le dénouement et de savoir si Orphée fut finalement vaincu. Encore moins pourrait-on deviner la fin de notre histoire, le retour de notre Orphée, vainqueur de la mort.

Résumons-nous. Le monde retrouva son équilibre et l'homme fut sauvé par quelque chose qui réconcilia et combla les deux orientations longtemps opposées, jamais pleinement satisfaites et, à coup sûr, jamais en même temps. Comme c'était une histoire, l'esprit mythologique était comblé, et comme c'était une histoire vraie, la quête philosophique du vrai l'était aussi. Voilà pourquoi cette personnification de l'idéal devait être un personnage historique, en un sens où l'on

n'a jamais cru que Pan ou Adonis étaient des personnages historiques. Mais voilà pourquoi aussi ce personnage historique devait être un personnage idéal et remplir nombre des rôles joués par les figures mythologiques. Voilà pourquoi il était à la fois le sacrifice et le festin et pourquoi on pouvait le présenter comme la vigne et le soleil levant. L'approfondissement de la question nous amène inéluctablement à conclure que, s'il y a un Dieu, sa création ne pouvait guère s'élever plus haut que le don de cette histoire vraie. Sans elle, les deux fractions de la pensée humaine seraient restées divisées : dans le cerveau humain coupé en deux, un hémisphère aurait poursuivi ses chimères, l'autre ses supputations. Les peintres auraient poursuivi sans fin le portrait d'un anonyme. Les sages auraient poursuivi sans fin leurs calculs sans but. Seule une incarnation, une incorporation divine de nos songes, pouvait combler cet abîme - quelqu'un dont le titre soit plus haut que celui de prêtre et plus ancien même que la chrétienté : *Pontifex Maximus*, le plus grand des jeteurs de pont.

Avec cette image, nous revenons à un autre symbole de la même tradition, plus spécifiquement chrétien : la parfaite image des clés. Cette esquisse est historique et non théologique, ma tâche n'est pas de défendre le détail d'une doctrine, mais seulement de montrer qu'elle ne peut être satisfaisante dans l'ensemble sans l'être dans le détail - comme le dessin d'une clé. Je n'entends pas aller au-delà de mon dessein général dans ce chapitre et n'entreprendrai pas d'exposer les motifs d'accepter cette croyance. Mais à la question de savoir, d'un point de vue historique, pourquoi elle fut acceptée et l'est encore, je réponds et avec moi des millions de chrétiens : « Parce qu'elle va dans la serrure, parce qu'elle est comme la vie. » C'est une histoire parmi d'autres, qui se trouve être une histoire vraie. C'est une philosophie parmi d'autres, qui se trouve être la vraie. Si nous l'adoptons, le sol est ferme sous nos pieds, la route s'ouvre devant nous. Elle ne nous enferme pas dans le cauchemar de la fatalité ou dans la conscience de l'illusion universelle. Elle ne se contente pas de nous montrer des ciels incroyables et une terre qui paraît tout aussi incroyable à certains, elle nous ouvre les yeux et nous permet d'y croire. Elle appartient à une catégorie de vérités difficiles à expliquer parce qu'elle est d'abord un fait. Mais c'est un fait qui ne manque pas de témoins. Nous ne sommes pas chrétiens et précisément catholiques parce que nous vénérons une clé, mais parce que nous avons franchi une porte et senti souffler le vent de la délivrance sur la terre des vivants.

Les cinq morts de la foi

L'histoire du christianisme, notamment celle de ses déchirures au cours des derniers siècles, dont j'espère parler ailleurs, n'a pas sa place dans ce livre. Je cherche seulement à montrer ici que l'éclosion du christianisme au sein du monde païen eut toutes les caractéristiques d'un événement exceptionnel et même surnaturel. Si nous examinons les choses de plus près, ce phénomène paraîtrait plus étranger encore à tout ce qui en était contemporain. Mais il est certain que le christianisme possédait en propre un trait unique qui n'a cessé de le caractériser au long de son pèlerinage ici-bas et sur lequel je conclurai ce livre.

J'ai dit que l'Orient et le monde païen paraissaient trop vieux pour mourir. La chrétienté était marquée du sceau contraire. La chrétienté a subi un certain nombre de bouleversements dont le christianisme est mort chaque fois. Il est mort et s'est relevé de chacune de ses morts, car son Dieu sait comment on sort du tombeau. Lors des bouleversements qui ont secoué l'Europe, et c'est là le trait le plus extraordinaire de sa longue histoire, loin de se trouver englouti, il s'est renouvelé. Si la foi ne cesse de convertir le monde, ce n'est pas en tant que religion ancienne, mais en tant que religion nouvelle. Un préjugé trop partagé cache souvent ce fait historique, notamment, chose

curieuse, aux bruyants spécialistes de la dénonciation des préjugés. Ils répètent sans relâche que les prêtres et leurs cérémonies ne sont pas la religion et que les organismes religieux tiennent du trompe-l'œil. Je me demande s'ils saisissent à quel point c'est vrai. Trois ou quatre fois au moins dans l'histoire de la chrétienté, le christianisme a paru rendre l'âme et presque tout le monde attendait sa fin. L'événement s'est trouvé masqué, à différentes reprises, par la survivance de cette religion officielle que nos savants critiques se targuent de démasquer. Le christianisme demeurait la religion officielle d'un prince de la Renaissance ou d'un évêque du dix-huitième siècle, comme la mythologie demeurait la religion officielle de Jules César, et l'arianisme celle de Julien l'Apostat. Mais entre Jules et Julien, il y avait un abîme, car l'Église avait commencé son étrange carrière. Rien ne s'opposait à ce qu'un homme comme Jules César rende aux dieux des honneurs publics, et se moque de Jupiter en privé. Quand Julien voulut dresser l'acte de décès du christianisme, le mort se révéla vivant. Jupiter, en revanche, s'obstina à rester coi. Le cas de Julien et de l'arianisme est le premier des exemples brièvement esquissés ici. L'arianisme, on l'a vu, était un pas raisonnable sur la route qui conduisait à l'anéantissement de la superstition constantinienne. La foi avait franchi les étapes habituelles : elle était devenue respectable puis rituelle, et quelques adaptations l'avaient rendue rationnelle - les rationalistes se préparaient d'ailleurs à en effacer les ultimes vestiges, exactement comme aujourd'hui. La brusque réapparition du christianisme, qui les balaya, fut presque aussi inattendue que la résurrection du Christ. Il y a d'autres exemples de ce processus. À peu près au même moment, par exemple, les missionnaires irlandais se ruèrent avec toute l'impétuosité de la jeunesse à l'assaut d'un monde vieilli et peut-être même d'une Église vieillissante. Quelques-uns furent martyrisés sur les côtes de Cornouailles, et je tiens d'un archéologue spécialiste de la région, non dénué d'humour, que ces moines n'avaient pas été massacrés par des païens mais par « des chrétiens assez tièdes ».

Si nous examinons la question plus avant, ce qui n'est pas le propos de ce livre, nous verrions, je crois, que le scepticisme et l'indifférence ont plusieurs fois vidé le christianisme de sa substance : il n'en restait que la coquille, comme l'écorce du paganisme a survécu très longtemps au cœur de l'arbre païen. Mais il y aurait cette différence que nous verrions ressurgir chaque fois des enfants aussi ardents que leurs pères étaient tièdes. La Contre-Réforme a succédé à la Renaissance. Les nombreux renouveaux catholiques de notre temps succèdent au déclin du dix-huitième siècle. Et je pense que l'on pourrait trouver beaucoup d'autres exemples qui parleraient d'eux-mêmes.

La foi n'a pas survécu à la façon dont elle aurait pu subsister en Asie et dans l'Europe antique, où les mythologies et philosophies se côtoient éternellement dans l'indifférence ou la tolérance réciproque - au sens où des druides seraient parvenus à survivre jusqu'à nos jours. Elle s'est renouvelée perpétuellement au sein de ce monde occidental souvent bouleversé, qui a usé tant de systèmes et d'institutions. L'Europe, fidèle à la tradition romaine, n'a jamais cessé de se révolter et de se reconstruire, restaurant sans cesse une république universelle. Elle commençait toujours par rejeter cette vieille pierre qu'elle reprenait, à la fin, comme pierre angulaire, allant la chercher dans les décombres pour couronner le Capitole. Les pierres levées qui ont chu gisent toujours sur le sol. Aucun jeune druide couronné de gui ne vient danser en l'honneur du soleil parmi les alignements de Carnac. On ne signale aucun menhir roman malencontreusement remplacé par un menhir rococo, ni de dolmen gothique complété dans le style nouille. Les hauts lieux druidiques n'ont pas à craindre le vandalisme des restaurations.

L'Église d'Occident n'habitait pas un monde où les choses étaient trop vieilles pour mourir, mais un monde où elles étaient toujours assez jeunes pour se faire tuer. D'ailleurs, aux yeux d'un observateur superficiel, elle fut plusieurs fois mise à mort, et parfois disparut d'elle-même. Il en découle un fait difficile à décrire mais que je crois réel et d'une certaine importance. De même qu'un spectre est l'ombre d'un homme, et en ce sens l'ombre de la vie, de même quelque chose

comme l'ombre de la mort traversait par intervalles cette vie indestructible. La foi aurait-elle dû mourir, le passage de l'ombre aurait marqué l'heure de sa mort. À ce moment-là, ce qu'elle avait de mortel disparaissait. Si je puis risquer cette image, je dirais que le serpent muait, puis poursuivait sa route. Mais il est plus vrai et plus convenable de dire que l'horloge sonnait et que rien n'arrivait, ou que l'on entendait résonner les tambours d'une exécution éternellement reportée.

Pourquoi cette inquiétude sourde mais générale du douzième siècle dont on a si bien dit que Julien semblait alors se retourner dans son sommeil ? Pourquoi le scepticisme profond que supposait l'assaut du nominalisme contre le réalisme - car le réalisme, luttant contre le nominalisme, luttait contre le rationalisme et peut-être contre quelque chose de plus destructeur encore -, pourquoi ce scepticisme apparut-il si tôt dans la demi-lumière qui suivit le haut Moyen Âge ? Eh bien, voici. Comme il avait paru à certains que l'Église n'était qu'une composante de l'Empire romain, d'autres, plus tard, pensèrent que l'Église n'était qu'une composante de l'ère qui s'achevait. L'Empire avait sombré, le Moyen Âge le rejoignait dans la nuit des temps : l'Église, puisqu'elle n'était qu'une ombre de la nuit, devait disparaître avec eux. Ce fut une fois de plus le passage de l'ombre de la mort, c'est-à-dire une fausse mort. De même qu'un triomphe de l'arianisme, une victoire du nominalisme, plus radicalement sceptique que le simple athéisme, aurait constitué un premier aveu de faiblesse du christianisme. La question était ouvertement posée lorsque la nuit médiévale céda la place à cette lumière que nous appelons les temps modernes. Quelle fut la réponse ? La réponse fut Thomas dans la chaire d'Aristote rassemblant tout le savoir et des écoliers par dizaines de milliers, et jusqu'à des paysans et des serfs vivant, faméliques et loqueteux, autour des grands collèges pour s'initier à la philosophie scolastique.

Que signifiait ce frémissement de peur qui fit le tour de l'Occident à l'approche de l'islam et peupla nos chansons de geste de cavaliers sarrasins, apparitions surprenantes sur les côtes de la Norvège ou des Hébrides. Pourquoi des Occidentaux dont, si je ne me trompe, le roi Jean, furent-ils accusés d'être secrètement musulmans, comme d'autres sont accusés d'être secrètement athées ? Pourquoi certains maîtres s'inquiétèrent-ils si fort du rationalisme de la lecture arabe d'Aristote ? Il est rare que les maîtres s'inquiètent ainsi, sauf quand il est trop tard. La réponse est que beaucoup de gens croyaient probablement au fond d'eux-mêmes à la conquête de la chrétienté par l'islam, à la supériorité d'Averroès sur Anselme, à la suprématie réelle aussi bien qu'apparente de la culture musulmane. Une fois de plus, sans doute, une génération entière, celle qui atteignait l'âge mûr, était irrésolue, lasse et déprimée. L'avènement de l'islam n'était jamais que l'avènement du socinianisme avec mille ans d'avance. Cela devait paraître à beaucoup le cours normal, rationnel et prévisible des choses. Quelle dut être leur surprise ! Il y eut des milliers et des milliers de jeunes hommes lancés, avec toute la fougue de la jeunesse, dans l'exubérante contre-attaque des Croisades. Il y eut les fils de saint François, les jongleurs de Dieu qui chantèrent sur tous les chemins du monde. Il y eut le gothique filant vers le ciel comme un vol de flèches. Le monde se réveillait. Avec le drame cathare, une brèche s'ouvrit au cœur de l'Europe, où s'engouffra une philosophie nouvelle - le pessimisme - qui faillit en finir avec le christianisme. Cette philosophie avait un air des plus modernes car elle était aussi vieille que l'Asie, ce qui est le cas de la plupart des idées modernes. Elle marquait le retour des gnostiques. Pourquoi revenaient-ils ? Parce que c'était la fin d'une époque, comparable à la fin de l'Empire, qui aurait dû entraîner celle de l'Église. C'était Schopenhauer planant sur l'avenir, c'était aussi Manès ressuscité des morts afin que les hommes aient la mort - et la mort en abondance.

Tout cela est plus clair lorsque l'on aborde la Renaissance dont nous savons plus de choses parce qu'elle est historiquement plus proche de nous. Mais de cette époque même, plus riche d'enseignements qu'on ne le croit souvent, nous ne savons pas tout. La Renaissance fut une époque beaucoup plus confuse qu'on ne l'admet généralement. Quand les protestants font de Latimer un martyr du protestantisme, les catholiques répondent en faisant de Campion un martyr

du catholicisme : les uns et les autres oublient que, parmi les victimes de ces persécutions, beaucoup furent en fait des martyrs de l'athéisme, de l'anarchie, et même du satanisme. Dans ce monde, presque aussi agité que le nôtre, on trouvait des champions de l'inexistence de Dieu, des partisans de la déification de l'homme, et d'interminables discoureurs. Si nous avions accès à la conversation des intellectuels du temps qui suivit la Renaissance, nous serions sans doute choqués par l'impudence de ses négations, dont les propos attribués à Marlowe sont sans doute représentatifs. La période de transition entre l'Europe d'avant la Réforme et celle d'après fut comme la traversée d'un gouffre d'interrogations. Cependant la réponse ne varia pas. De même que le Christ avait marché sur les eaux, de même le christianisme, alors, marcha dans les airs.

Mais, pour que ces exemples éloignés dans le temps soient probants, il faudrait descendre dans le détail. Les choses sont plus claires dans le cas de la Renaissance, dont le paganisme vint à bout du christianisme avant que, contre toute attente, ce dernier rejaillisse. Mais il est un exemple proche de nous, encore plus clair et plus manifeste : c'est le grand déclin de la religion qui commence au temps de Voltaire. Il nous touche de fort près, car nous avons vu nous-mêmes le déclin de ce déclin. Les deux siècles qui ont suivi Voltaire ne peuvent être évoqués avec autant de concision que les quatrième et cinquième siècles ou les douzième et treizième. Le processus si souvent répété est ici à portée de main : nous pouvons le saisir sur le vif. Nous savons à quel point d'abandon de sa religion officielle peut en venir une société, sans néanmoins l'abolir officiellement. Nous savons que les hommes peuvent être devenus agnostiques bien avant de songer à faire disparaître les évêques. Et nous savons que ce déclin si proche de nous, que nous avons tenu pour le déclin ultime, s'est achevé par un retournement incroyable - mais habituel. La foi conquiert les jeunes plus que les vieux. La jeune génération frappe à la porte, disait Ibsen, sans imaginer un instant qu'elle frappait à la porte de l'Église.

En cinq occasions au moins - l'arianisme, les Albigeois, l'humanisme sceptique, l'après-Voltaire et l'après-Darwin - la foi parut condamnée. Et cinq fois, elle a enterré ses vainqueurs. Dans le cas le plus proche de nous, il est possible de considérer en détail la gravité de l'effondrement et l'étrangeté du redressement.

Que n'a-t-on pas dit du mouvement d'Oxford et du renouveau parallèle en France ? Le point le plus évident, l'effet de surprise, est pourtant resté dans l'ombre. Car cette surprenante renaissance catholique était aussi une énigme. Aux yeux de la plupart des gens, la rivière semblait désormais couler à l'envers, remontant de son embouchure vers ses montagnes natales. Quiconque a fréquenté la littérature du dix-huitième et du dix-neuvième siècle sait que tout le monde ou presque se représentait alors la religion comme un fleuve qui ne cesse de gagner en largeur tout au long de son cours, jusqu'à ce qu'il se dissolve dans la mer infinie. Certains pensaient qu'une cataracte interromprait son cours en catastrophe. Le plus grand nombre attendait qu'elle s'élargisse en un estuaire paisible. Tous auraient tenu pour une sorcellerie qu'elle inverse son cours. En d'autres termes, la masse des modérés pensait que la foi s'adapterait lentement, tandis que quelques esprits forts pensaient qu'elle s'adapterait rapidement, pour ne pas dire qu'elle s'évanouirait. La société libérale et scientifique de Guizot et de Macaulay fut sans doute plus certaine qu'aucune autre de la direction que prenait le monde. L'accord était unanime, seule l'allure était discutée. Beaucoup voyaient venir avec crainte, un petit nombre avec sympathie, la révolution jacobine qui guillotinerait l'archevêque de Cantorbéry ou l'émeute libertaire qui pendrait les curés aux réverbères. Alors, par un prodige qui leur parut contre nature, l'archevêque qui devait perdre la tête reprit sa mitre, et notre respect des dignitaires ecclésiastiques, loin de diminuer, s'étendit aux plus humbles prêtres. Cette révolution à l'envers, contraire à toutes leurs prévisions, les laissa pantois.

En bref, alors qu'ils ne discutaient plus que sur la rapidité d'un courant dont la direction ne faisait aucun doute, ils s'aperçurent qu'une force indistincte mais puissante remontait la rivière. Il

y avait là, pour une raison essentielle, un vrai sujet d'agitation, au propre et au figuré. N'importe quel objet inerte peut descendre la rivière, seul un être vivant peut la remonter. Un chien crevé peut bondir dans les remous d'un torrent avec la légèreté d'un lévrier, mais seul un chien vivant peut nager à contre-courant. Un bateau de papier peut suivre la houle avec toute l'élégance arrogante d'un navire féérique, mais s'il navigue contre le vent, il est sûrement aux ordres des fées. Le large fleuve du progrès apparent emporta sur ses eaux tranquilles nombre de démagogues ou de sophistes aux gestes incohérents, sans plus de vie réelle que les virevoltes d'un épouvantail. Il charriait aussi d'innombrables philosophies pareilles à ces bateaux de papier qu'un geste transforme en chapeau de gendarme. Et rien n'indiquait que les éléments vivants ou même vivifiants qu'il entraînait de la même façon aient été vivants ou vivifiants puisqu'ils se contentaient de suivre le courant. L'autre force, au contraire, était indiscutablement, inexplicablement vivante car, mystérieuse et immense, elle nageait à contrecourant. Cela ressemblait à la progression d'un monstre énorme, sans doute préhistorique mais indubitablement plein de vie, dont l'existence même avait quelque chose d'invraisemblable et d'aussi saugrenu que l'apparition du serpent de mer dans le lac du bois de Boulogne. L'image est irrévérencieuse mais elle a le mérite de souligner le caractère imprévisible de ce revirement. Le monde d'alors croyait vraiment que les cultes historiques avaient hérité du côté grotesque des animaux préhistoriques, que les mitres et les tiaras allaient de pair avec les griffes et les cornes des créatures antédiluviennes, que l'Église primitive supposait des hommes primitifs.

Le monde demeure surpris par ce renouveau vivace. J'ai parlé ailleurs des reproches incohérents que certains lui font encore et de leurs conséquences absurdes. Je me contenterai de dire ici que plus on l'attaque moins on l'explique. À défaut de l'expliquer, je veux indiquer au moins la voie à prendre pour trouver son explication, et souligner surtout une de ses particularités. Tout étrange qu'il puisse paraître, ce renouveau n'est pas nouveau. Il s'est même produit plusieurs fois.

Résumons-nous. Dans la mesure où les derniers siècles ont vu un affaiblissement de la doctrine chrétienne, ils n'ont fait que revoir ce que des siècles plus lointains avaient déjà vu. La dernière fois, cela s'est terminé comme cela s'était terminé au Moyen Âge et aux premiers siècles. Il est maintenant clair, mais ne cesse de le devenir plus encore, que le refroidissement de la foi n'est jamais suivi de sa disparition. Ce qui suit, c'est la renaissance de ce que la tiédeur avait fait disparaître. Qu'il s'agisse du compromis arien ou des essais de compromis avec le nominalisme ou même avec les cathares, la fin est toujours la même. Que ce soit autrefois ou récemment, la renaissance de la théologie n'implique jamais, voyons-le bien, la simplification ou la purification que le monde attend. Ce qui renaît, c'est, tout simplement, la théologie de toujours. L'enthousiasme pour les études théologiques marque constamment les moments de renouveau doctrinal. Si le vieux répétiteur de théologie rasait son monde, c'est parce que sa propre théologie le rasait et non parce qu'elle le passionnait. De son propre aveu, il préférait l'étude du latin de Plaute à celle du latin d'Augustin, l'étude du grec de Xénophon à celle du grec de Chrysostome. À la vérité, il s'intéressait davantage à une tradition morte qu'à une tradition vivante. Bref, il barrait ses auditeurs parce qu'il était lui-même le digne représentant d'une époque de foi tiède. Mais, s'ils l'avaient pu, ses disciples l'auraient volontiers salué du titre presque effrayant, mais merveilleux, de Docteur en théologie.

Nous voudrions, disent certains, ne garder du christianisme que son esprit. Ils désirent en vérité qu'il n'en reste que le fantôme. Mais ce qui suit le processus de mort apparente dont je parle n'est pas la persistance d'une ombre, c'est la résurrection d'un corps. Il n'est donc pas question de fantôme. Ils sont prêts à verser pieusement des larmes respectueuses sur la mort du Fils de l'Homme, mais ne le sont pas à le voir se promener de nouveau parmi les collines du matin. Ils étaient, dans leur majorité, parfaitement habitués à l'idée que le vieux cierge chrétien allait céder

la place à la lumière du jour. Il leur semblait honnêtement que la flamme jaunie de cette chandelle ne cessait de pâlir dans le jour grandissant. Il était imprévisible mais fatal que le chandelier à sept branches se dresse soudain vers le ciel, flamboie comme un arbre en feu et fasse pâlir le soleil. D'autres âges déjà avaient vu la lumière du jour vaincre celle du cierge, puis la lumière du cierge vaincre celle du jour. D'autres âges, avant le nôtre, avaient vu les hommes mettre de l'eau dans le vin de la doctrine. D'autres âges avaient vu ce vin coupé reprendre soudain une franche couleur de rubis et la force du vin originel. Et nous ne faisons que redire ce que nos pères ont dit déjà : « Il y a longtemps, très longtemps, nos pères, fondateurs de notre peuple, goûtèrent comme en un rêve au sang de Dieu. Il y a longtemps, très longtemps, que le goût de cette vendange de géants est perdu, ce n'est plus qu'une légende de l'âge des géants. Plus tard, aux jours sombres de la seconde fermentation, le vin des catholiques tourna au vinaigre des calvinistes. Puis les temps vinrent où cet amer breuvage fut lui-même coupé, allongé par les eaux de l'oubli et la marée des jours. Nous pensions que jamais ne reviendrait le goût amer de cette sincérité et de cet esprit, encore moins la force douce et puissante des lourdes grappes de l'âge d'or dont nous rêvions. Jour après jour, année après année, nous avons vu nos espoirs disparaître et nos convictions faiblir. Nous nous sommes habitués à voir les crues monter, submergeant nos cuves et nos clos, le dernier bouquet et l'ultime saveur s'évanouir comme une tache pourpre dans une mer de grisaille. Nous nous sommes habitués à ce vin coupé, à ce breuvage insipide qui n'est plus que de l'eau. Et Vous, Vous seul, Seigneur, avez gardé le bon vin jusqu'à présent. »

Ce trait final n'est pas le moins extraordinaire. La foi n'est pas seulement morte plus d'une fois, elle est plus d'une fois morte de vieillesse. Elle n'est pas seulement morte parce qu'on la tuait, mais parce qu'elle devait mourir, parce qu'il était naturel et nécessaire qu'elle mourut. Il est évident qu'elle a survécu aux persécutions les plus sanglantes et les plus universelles, des violences de Dioclétien au déchaînement de la Révolution française. Mais elle est douée d'une autre résistance, plus étrange et plus mystérieuse : elle survit à la paix aussi bien qu'à la guerre. Elle est morte plus d'une fois, c'est vrai, mais plus d'une fois aussi elle a dégénéré et même capitulé. Or elle a survécu à ses faiblesses et même à ses capitulations. Il n'est pas besoin de redire l'évidente beauté de la mort du Christ, des noces de la jeunesse et de la mort. Mais c'est presque d'un Christ centenaire et chenu qu'il s'agit ici, d'un Christ qui serait mort de vieillesse pour ressusciter ensuite rajeuni, parmi les chants des trompettes, sous le ciel ouvert. On a fait remarquer assez justement que le christianisme s'était parfois trop humainement lié aux puissances de ce monde. Mais s'il y eut mariage, il y eut souvent veuvage. Il s'agit même d'un veuvage étonnamment perpétuel. Un de ses ennemis aurait pu dire, à un moment donné, que le christianisme n'était qu'une forme de la puissance des Césars, mais ce rapprochement nous paraît aujourd'hui aussi incongru qu'une évocation de la puissance des pharaons. Un autre aurait pu dire du christianisme qu'il était la doctrine officielle de la féodalité, mais il ne serait guère plus convaincant à nos yeux que s'il avait lié sa mort à celle de la Rome antique. Au terme de leur course, toutes ces institutions disparurent: il semblait naturel que la religion disparaisse en même temps qu'elles. Elle disparut en effet - et ressuscita.

« Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » La civilisation de l'Antiquité était universelle et les hommes ne pensaient pas plus à sa fin qu'à la fin du monde. Ils ne pouvaient pas imaginer un autre ordre qui ne fût en même temps un autre monde. Cette civilisation a disparu, ces paroles n'ont point passé. Dans la longue nuit du Moyen Âge, la féodalité était chose si familière qu'aucun homme n'aurait pu s'imaginer sans seigneur, et la religion était si bien liée à la trame de cette tapisserie que nul ne pensait qu'elle s'en dégagerait. Mais la vie populaire du Moyen Âge usa puis détruisit la féodalité. Au sein de cette indépendance nouvelle, le premier pouvoir, et le plus fringant, fut la vieille religion. La féodalité disparut et ces paroles ne passèrent point. L'ordre médiéval tout entier, qui offrait à l'homme un univers si

complet et si familier, s'affaiblit à son tour. Cette fois on pensa bien que ces paroles trépasseraient. Elles franchirent le rayonnant abîme de la Renaissance et, en un demi-siècle, dans leur lumière et par leur puissance, on vit surgir de nouveaux fondements de la religion, une nouvelle apologétique, de nouveaux saints. On crut enfin que la foi s'évanouirait devant la sèche raison du Siècle des Lumières, puis que les cataclysmes de l'Âge des Révolutions l'engloutiraient. La science l'expliqua, ce qui ne l'empêcha pas d'exister. L'histoire l'enterrait dans le passé quand, soudain, elle réapparut comme l'avenir. Elle est aujourd'hui sur notre chemin et se développe sous nos yeux.

Si l'on admet que nos sources sont fiables et si les hommes consentent à jauger rationnellement une pareille accumulation de faits historiques indiscutables, il semblerait que, tôt ou tard, même les ennemis de la foi devraient tirer la leçon de leur attente perpétuellement déçue et ne plus espérer quelque chose d'aussi simple que sa mort. Ils pourront bien sûr continuer à la combattre - ils pourraient aussi s'en prendre à la nature, à la terre ou aux cieux. « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » Ils attendront qu'elle trébuche ou qu'elle s'égaré mais n'attendront plus sa ruine. Insensiblement, inconsciemment peut-être, ils accompliront, dans leur attente muette, les termes de cette extraordinaire prophétie. Ils oublieront d'espérer un glas tant de fois illusoire, et se mettront d'instinct à guetter d'abord le refroidissement du soleil et les signes dans le ciel.

Conclusion : Brève récapitulation

J'ai pris une fois ou l'autre la liberté d'utiliser l'heureuse expression « les grandes lignes de l'histoire », titre de l'encyclopédie historique de M. Wells. Bien que mon livre, d'ambition beaucoup plus limitée, ne puisse en aucun cas rivaliser avec cet ouvrage copieux et varié, nos préoccupations se recoupent au sujet, précisément, des grandes lignes de l'histoire. Je crois que l'histoire du monde telle que la raconte M. Wells pêche sur ce point précis. Il me semble même, paradoxalement, qu'elle ne pêche que sur ce point. Mine de renseignements historiques, prodigieuse dissertation historique, passionnante épopée historique, son encyclopédie fausse gravement les proportions entre ce qui est certain et ce qui ne l'est pas, entre l'important et le détail, entre l'ordinaire et l'extraordinaire, entre le juste milieu et l'exception. Bref, elle me paraît déformer complètement « les grandes lignes de l'histoire ».

Je n'ai aucun désir d'attaquer mesquinement un grand écrivain et n'ai d'ailleurs aucune raison de le faire car je crains d'avoir échoué ici pour des raisons analogues. Je crains de n'avoir pas bien éclairé mon lecteur sur la question du respect des proportions, que je crois essentielle en histoire, ni sur les raisons qui m'ont conduit à insister sur certains points plutôt que sur d'autres. Je me demande aussi si j'ai bien exécuté le plan que je m'étais moi-même tracé au début de ce livre, ce qui me conduit à ajouter ici une brève récapitulation en guise de conclusion. Je crois sincèrement que je n'ai rien négligé ni relégué au second plan, qui soit essentiel à une juste vision des grands traits de l'histoire. Je ne crois pas que l'on donne du passé une image plus fidèle lorsque l'homme ne s'y distingue presque plus du reste de la nature, la civilisation de la barbarie, la religion de la mythologie et notre propre religion des autres religions. En un mot, je ne crois pas que la meilleure façon de dégager des lignes directrices soit d'estomper les contours. Je crois que, des deux présentations, la meilleure est sans aucun doute celle qui raconte l'histoire simplement, à la manière du mythe primitif de l'homme qui fit le soleil et les étoiles ou du dieu qui prit l'apparence d'un singe sacré. Je vais donc condenser ce qui précède en un récit qui me paraît réaliste et respectueux des justes proportions - en une brève histoire de l'humanité.

Il est un pays qu'illumine la chaude lumière d'une étoile voisine. Il y a, dans ce pays, un grand nombre et une grande variété de choses mobiles et immobiles. Parmi elles, tranchant sur elles, une espèce se dresse qui est une race de dieux; elle le prouve, à l'occasion, en se conduisant comme une race de démons. Elle ne se distingue pas par un caractère accidentel, comme le plumage dont le paon fait étalage, mais par un trait substantiel, que mettent en évidence les spéculations mêmes qui cherchent à démontrer son inexistence. Les hommes, ces dieux d'ici-bas, sont reliés à l'univers, ils grandissent comme les plantes et marchent comme les bêtes, c'est entendu. Ce n'est pourtant qu'un aspect secondaire de la vérité, qui accentue la différence fondamentale. On pourrait dire tout aussi bien qu'un magicien doit ressembler à un homme et que même les fées dansent sur leurs pieds. Il était de bon ton, naguère, de souligner ces ressemblances subalternes et d'escamoter le point essentiel. L'homme, répétait-on, ressemble aux autres créatures. Il est vrai. Il est vrai aussi que lui seul le sait. Les baleines et les autruches passent peu de temps à comparer leurs anatomies respectives, et rares sont les sardines qui cherchent la trace de leur colonne vertébrale chez les alouettes. Dans la mesure où l'homme ne fait qu'un avec l'univers, il y forme néanmoins un monde rigoureusement isolé. L'idée même que l'homme est relié à tout l'univers suffit à le séparer de chacun de ses éléments.

Tantôt dieu, tantôt démon, seul maître de la flamme irremplaçable, l'homme regarde à sa lumière le monde visible auquel son regard solitaire donne un sens. Il voit un monde organisé d'une certaine façon, qui semble obéir à certaines lois ou, du moins, procéder par répétitions. Il

voit une architecture végétale qui se construit elle-même sans ouvriers visibles, qui semble suivre un modèle tracé dans les airs par un doigt invisible, et n'est pas ce que l'on insinue, une poussée au hasard, une croissance aveugle, un développement à tâtons. Chaque plante poursuit sa fin propre - radieuse et admirable, même si elle n'est que celle d'une pâquerette - et procède d'autre chose que de la vertu de verdir. Toute fleur a sa propre finalité. Elle appartient à un monde couronné. Cette vision, qu'elle soit ou non trompeuse, a fortement impressionné la race qui pense et domine le monde matériel. Dans son immense majorité, cette race a pensé, à tort ou à raison, que l'univers, comme l'arbre, obéissait à un plan, qu'il poursuivait sa fin et cherchait sa couronne, comme la fleur. Mais, dans la mesure même où ils pensaient, ces penseurs ne purent éviter de passer de la notion de plan à une autre, plus angoissante, presque effrayante. S'il y avait un plan, quelqu'un devait l'avoir conçu. Invisible, différent, cet étranger, qui était avant tous les hommes, était aussi leur ami, leur mystérieux bienfaiteur. Il avait fait pour eux toutes choses. Pour eux, il avait creusé les vallées et planté les bois. Sur leur lever, il avait allumé les feux du soleil, comme le serviteur allume le feu du matin. Bien entendu, l'idée qu'un Esprit gouverne le monde s'affirma dans l'esprit des hommes par des voies plus subtiles et des méditations plus pénétrantes que l'argument de l'horlogerie universelle. Mais, puisque je désire conserver à cet exposé un tour aussi simple et concret que possible, je me contenterai de dire que la majeure partie de l'humanité, dont la plus sage, conclut que le monde a bien une fin ultime et donc une cause première. Cependant, lorsqu'ils en vinrent à développer cette conclusion, la plupart des hommes se séparèrent des plus sages d'entre eux. Deux manières de l'envisager se développèrent alors, qui constituent, pour l'essentiel, l'histoire religieuse de l'humanité.

Elles avaient en commun le sentiment très vif que les choses possédaient un sens caché, qu'un maître étranger détenait le secret du monde. Majoritaire, la foule humaine, inclina naturellement à transposer cette idée sur le plan de la fable. Les hommes commencèrent à se raconter des histoires sur le Grand Inconnu, ses enfants, ses serviteurs et ses messagers. Comme toutes les affabulations, ces fables contenaient à la fois beaucoup de vrai et beaucoup de faux. Certaines de ces histoires, qui relevaient des contes de grand-mère, n'avaient d'autre ambition que de donner une image affaiblie du matin du monde, de raconter la naissance de la lune ou la cuisson des montagnes. D'autres, qui appartenaient à la catégorie des récits de voyages, racontaient des choses curieuses sur ce qui se passe aux frontières du monde connu, parlant de guérisons miraculeuses et même, mais à voix basse, de ce qui arrive aux morts. Beaucoup de ces histoires étaient assez véridiques pour aider quelqu'un de bon sens à conserver le sentiment d'une présence merveilleuse derrière les choses. Mais elles ne traitaient guère que des apparences, quand bien même elles les baptisaient apparitions. Ce qu'elles laissaient un instant transparaître disparaissait aussitôt. Leurs dieux n'étaient que des fantômes, c'est-à-dire des visions fugitives et ce qu'elles en disaient aux hommes n'était que fables bâties sur des mirages. Quant au reste, le monde était rempli de rumeurs qui cachaient à peine qu'elles étaient inventées. Celles qui ne procédaient pas du simple plaisir de forger des histoires naissaient le plus souvent du bonheur d'évoquer les dieux, les esprits ou le roi invisible. Elles manifestaient la constance de l'intérêt porté à ces sujets et rien de plus. Leur mythologie et leur poésie n'étaient pas assujetties aux rigueurs de l'écriture - ni d'ailleurs à aucune règle.

Pendant ce temps, la minorité constituée par les sages s'était retirée à l'écart pour entreprendre une tâche parallèle. Ces penseurs cherchaient selon quel plan le monde était organisé car tous y reconnaissaient un plan, qu'ils s'efforçaient de dresser à l'échelle. Ils appliquaient directement leur esprit à l'étude de l'esprit qui fit notre monde mystérieux, cherchant à savoir ce qu'il pouvait être et ce que pouvait être son but ultime. Quelques-uns en firent un être plus impersonnel que l'humanité ne l'a généralement admis, quelques autres le réduisirent quasiment à rien, un très petit nombre enfin douta de son existence. Parmi les plus morbides, l'un

ou l'autre imagina qu'il était mauvais et haïssait l'homme, comme il y eut dans l'autre groupe quelques dégénérés qui adorèrent les démons au lieu des dieux. Mais la plupart de ces spéculatifs étaient des déistes qui ne se contentaient pas de discerner un plan dans la nature, mais proposaient aux hommes une règle morale. Beaucoup d'entre eux étaient bons et œuvraient pour le bien, aussi leur mémoire était-elle conservée et vénérée de diverses façons. Leurs écrits tenaient plus ou moins lieu d'écritures saintes. Leurs lois fixaient la loi mais aussi la tradition. On peut dire que ces penseurs recevaient des honneurs divins au sens où, dans certains pays, ils étaient assez souvent accordés aux rois et aux grands capitaines. Autrement dit, chaque fois que l'esprit populaire, celui des contes et des légendes, pouvait se manifester, il entourait leur mémoire de l'atmosphère mystique des mythes. La poésie populaire faisait des saints avec des sages, mais elle s'en tenait là. Ils demeuraient les sages qu'ils étaient. Les hommes n'oubliaient jamais complètement qu'il s'agissait d'hommes honorés comme des dieux dans la mesure seulement où ils étaient considérés comme des héros. Le « divin Platon » comme le « divin César » étaient des titres, non des dogmes. En Asie, où elle imprégnait davantage l'atmosphère, la mythologie s'emparait plus facilement des grands hommes sans néanmoins les diviniser. Ils appartenaient à une catégorie d'hommes qui recevaient et méritaient l'hommage respectueux de l'humanité. Ces hommes, qui forment l'ordre ou l'école des philosophes, s'appliquaient à trouver un ordre dans le désordre apparent de la vie. Ils ne se nourrissaient pas de rumeurs fabuleuses, de traditions ancestrales, de vestiges d'expériences extraordinaires à propos de l'esprit qui gouvernait l'univers, ils tentaient d'établir a priori son dessein premier. Ils s'efforçaient de mettre noir sur blanc un plan plausible de l'univers, presque comme s'il était encore à faire.

Au beau milieu de ce brouhaha de fables et de doctrines, une nouvelle prodigieuse se fait entendre qui ne leur ressemble en rien. Exceptionnelle et décisive comme la trompette du jugement, elle n'en est pas moins réjouissante. C'est une bonne nouvelle, si bonne même qu'elle paraît incroyable. C'est l'affirmation retentissante que le mystérieux constructeur du monde est venu, en personne, visiter son œuvre, que cet être premier et invisible, sujet de tant de réflexions et de légendes, a marché sur la terre réellement et récemment - au cœur même de l'histoire -, et qu'il est l'Homme Qui Fit le Monde. L'existence d'une divinité personnelle à l'arrière-plan des choses était attestée par les plus grands penseurs et les plus belles histoires, sans que cela implique rien de comparable à cette nouvelle proclamation. Non, jamais aucun autre sage, aucun autre héros n'a prétendu qu'il était ce maître et créateur mystérieux, dont le monde avait rêvé et discuté; leurs adeptes et leurs successeurs n'ont jamais prétendu qu'ils avaient affirmé quoi que ce soit de ce genre. Aucun prophète n'a prétendu à un autre titre que celui d'humble serviteur de cet être; aucun mystique n'a enseigné que les hommes pouvaient obtenir mieux qu'un aperçu de sa gloire ou, plus souvent, de la gloire d'êtres spirituels inférieurs. Jamais aucun mythe n'a fait plus que suggérer la présence du Créateur derrière la création. Non, il n'y a rien de comparable à cette affirmation que le Créateur a participé à la vie quotidienne de l'Empire romain et qu'il a parlé avec des percepteurs et des fonctionnaires en des temps à peine postérieurs aux petits soupers d'Horace. Il n'y a pas d'équivalent non plus au fait que cette affirmation - la plus formidable et la plus saisissante que l'homme ait jamais proférée depuis qu'il parle - ait été fermement énoncée par une civilisation entière pendant plus d'un millénaire. Sa singularité est à double tranchant et permettrait à ses ennemis de diagnostiquer un cas de délire mégalomane. Mais elle rend impossible et même absurde toute comparaison avec d'autres religions.

Portée par des messagers qui coururent l'annoncer à toute la terre, la nouvelle de ce prodige apocalyptique se répandit comme le vent. Je ne crois pas forcer le trait en disant que cette course dure toujours. Mais le monde, avec ses graves philosophes et ses poètes pétris de fantaisie païenne, ne comprend pas mieux aujourd'hui qu'hier ce qui pousse les prêtres et les fidèles de l'Église catholique à se conduire encore comme s'ils étaient des messagers. Un messager ne

s'inquiète de rien d'autre que de délivrer son message tel qu'il est. Ce n'est pas un thème de réflexion ou de rêverie, mais un fait. Si j'entreprenais de prouver par le menu que c'est bien un fait, je sortirais du cadre de ce raccourci délibérément sommaire. Je me contente de montrer ici que les porteurs de ce message le traitaient comme tous les hommes traitent un fait. On reproche à la tradition catholique d'être autoritaire, dogmatique, et de ne jamais composer: c'est pourtant là une attitude naturelle lorsque l'on transmet un message qui relate un fait. Je désire éviter, dans cet ultime résumé, toute discussion compliquée qui pourrait masquer les traits essentiels de cette histoire très étrange. Ce qui m'importe, c'est de rendre visible les lignes directrices, celle notamment que je crois la plus importante. La diversité des formes de mystique ou le degré de rationalité des mythes ne créent pas de frontière décisive entre les religions. La véritable ligne de démarcation religieuse sépare les hommes qui proclament ce message et ceux qui ne l'ont pas encore entendu ou ne peuvent encore y croire.

Quand nous abordons cette question dans le langage plus concret et plus compliqué de notre temps, nous l'exprimons en termes chargés de réminiscences, dont la familiarité même nous trompe. Lorsque nous disons, par exemple, qu'un pays compte un nombre déterminé de musulmans, nous pensons en réalité qu'il s'agit de monothéistes, c'est-à-dire d'hommes attachés à la croyance antique et commune parmi les hommes qu'il y a un maître caché. Ils associent à cette affirmation les usages dictés par leur culture et les lois édictées par leur législateur, sans se soucier de savoir si ce dernier se nomme Lycurgue ou Solon. Ils témoignent ainsi d'une vérité haute et certaine mais qui n'est pas récente. Leur foi ne donne pas plus d'éclat à la comédie humaine, elle se fond dans la grisaille de ses arrière-plans. Au contraire des mages, Mahomet n'a pas vu une étoile nouvelle, il a aperçu, par sa propre fenêtre, un reflet de la terne lumière qui sourd du ciel antique. Quand nous parlons, de même, des confucéens ou des bouddhistes de tel ou tel pays, nous voulons parler de païens auxquels leurs prophètes ont inculqué une autre idée, plus vague encore, de ce pouvoir caché, devenu non seulement invisible mais presque impersonnel. Et quand nous parlons de leurs temples, de leurs idoles, de leurs prêtres, de leurs fêtes saisonnières, nous voulons dire simplement que ces païens-là sont assez humains pour répondre au besoin populaire de cérémonies, de réjouissances, de contes de fées, et qu'ils manifestent ainsi plus de bon sens que les puritains. Mais, ni chez les uns ni chez les autres, ce que les dieux peuvent être, ce que les prêtres doivent dire, ne constitue un secret sensationnel comparable à celui qui fait courir les messagers de la Bonne Nouvelle. Personne d'autre ne court pour la raison toute simple que personne d'autre n'a la moindre nouvelle à porter.

Les messagers de l'Évangile n'ont rien perdu de leur allant. Deux mille ans de course ne les ont pas fatigués. Ils s'expriment toujours comme si quelque chose venait d'arriver et c'est à peine s'ils ont perdu le regard violent des témoins. Aujourd'hui encore, l'Église catholique - la société des messagers - connaît de brusques élans de sainteté, fruits soudains d'une abnégation qui secoue le monde comme un suicide. Mais le sacrifice de soi n'a rien d'un suicide. Le pessimisme n'est pas son affaire. Il suppose même l'optimisme de saint François parmi les oiseaux et les fleurs. Il procède d'un esprit toujours neuf, qui fait paraître poussiéreuses les plus modernes des écoles de pensée. Il est presque certainement à la veille de triomphes nouveaux car les hommes qu'il anime servent une mère chaque jour plus belle à mesure que de nouvelles générations se lèvent et l'appellent bienheureuse. Peut-être, après tout, l'Église est-elle d'autant plus jeune que le monde est plus vieux.

Comment expliquer, sinon par un miracle - et c'est ici sa preuve ultime -, qu'une chose si surnaturelle semble si naturelle ? Autrement dit, comment l'Église peut-elle paraître en même temps unique quand on la voit de l'extérieur et universelle quand on la voit de l'intérieur ? Je n'ai pas minimisé l'éclat de ce miracle comme une théologie accommodante juge sage de le faire. De propos délibéré, j'ai plutôt parlé d'une discontinuité incroyable et d'un coup porté à l'échine de

l'histoire. J'ai beaucoup de sympathie pour les monothéistes, musulmans ou juifs, qui voient là un blasphème capable d'ébranler l'univers. Mais, loin d'ébranler l'univers, ce fait l'a raffermi. Il nous a paru d'autant plus certain et d'autant plus étrange que nous le considérons plus attentivement. Je crois que le simple souci d'être juste à l'égard des incroyants nous oblige à reconnaître l'audace de l'acte de foi qui leur est demandé. Je n'ai aucun mal à admettre que c'est en soi une proposition devant laquelle même la raison d'un croyant pourrait chanceler, s'il se représentait ce qu'il croit. Mais la raison du croyant reste ferme, ce sont les cervelles incroyantes qui vacillent. Nous pouvons les voir trébucher en tous sens et verser dans toutes les extravagances morales et psychologiques. Elles s'abandonnent au pessimisme et au refus de la vie, versent dans le pragmatisme et le refus de toute logique, demandent aux cauchemars d'éclairer leur chemin, se règlent sur des normes contradictoires, hurlent de peur à la vue lointaine de ce qui est par-delà le bien et le mal, et chuchotent qu'il y a des étoiles où deux et deux font cinq. Pendant ce temps, la chose singulière dont je parle, qui semble si extravagante vue de l'extérieur, demeure stable et raisonnable. Elle calme les maladies de l'esprit, sauvant la raison du naufrage pragmatique et le rire de l'assaut puritain. J'ai volontairement exagéré, je le répète, son caractère intrinsèquement provocateur et dogmatique. Le mystère réside dans le fait que cette chose à nulle autre pareille est restée provocante et dogmatique, tout en devenant parfaitement naturelle et normale. J'ai admis sans discuter, considérant l'anecdote pour elle-même, que l'homme qui prétend être Dieu peut être enfermé avec l'homme qui prétend être en verre. Mais l'homme qui prétend être en verre n'est pas vitrier, il ne pose pas de carreaux dans l'univers entier. Il ne traverse pas les siècles, lumière étincelante et pure, qui donne à tout ce qu'elle baigne la transparence du cristal.

Mais cette folie s'est révélée saine d'esprit. Dans un monde qui perdait la raison, elle a gardé la sienne. L'asile de fous est resté, siècle après siècle, la maison où les hommes n'ont cessé de revenir comme chez eux. L'énigme se perpétue. Quoique d'apparence extraordinaire et abrupte, cette maison passe toujours pour agréable et accueillante. Le sceptique peut bien trouver mon histoire extravagante, je ne vois pas comment une tour si audacieuse aurait pu s'élever d'âge en âge sans fondations. Je vois moins encore comment elle serait devenue ce qu'elle est - un foyer. Aurait-elle disparu qu'elle aurait pu rester dans nos mémoires et s'expliquer comme l'ultime sursaut de notre rage d'illusions, mythe ultime d'un âge finissant, où la pensée, heurtant le ciel, aurait volé en éclats. Mais cette dislocation n'a pas eu lieu. Dans l'incessant démantèlement du monde, seule sa pensée demeure inentamée. S'il s'agissait d'une erreur, il semble qu'elle aurait disparu dans la journée. S'il s'agissait d'une crise d'exaltation, il ne semble pas qu'elle aurait duré plus d'une heure. Or elle est là depuis bientôt deux mille ans, et là où son influence s'est fait sentir, le monde a été plus équilibré, plus raisonnable dans ses espoirs, plus sain dans ses instincts, plus ferme et plus joyeux en face de son destin et de la mort. Car elle est l'âme de la chrétienté, engendrée par l'inimaginable Envoyé de Dieu, et cette âme, c'est le bon sens. Alors même que nous n'osons pas lever les yeux sur le Christ, nous pouvons le reconnaître à ses fruits. Ils sont substantiels et sa fécondité est tout autre chose qu'une métaphore. Nulle part ailleurs dans cette vallée de larmes les garçons ne sont plus heureux sous les pommiers, nulle part ailleurs les hommes qui foulent le raisin ne forment un chœur plus uni que dans cette clarté fulgurante et immuable - la lumière infinie d'un éclair éternel.

Annexes

À propos de la préhistoire

En relisant ces pages, j'ai le sentiment qu'à plusieurs reprises et de nombreuses façons, j'ai essayé de dire quelque chose qui peut se dire d'un mot. Cet essai est délibérément superficiel, en ce sens qu'il traite de questions qu'il n'est pas nécessaire d'étudier. C'est plutôt un rappel de ces choses que l'on saisit trop rapidement pour ne pas les oublier tout aussi vite. Sa morale, si je puis dire, c'est que nos premières impressions sont les meilleures. L'éclair qui nous les révèle ne nous montrera pas la Tour Eiffel ou le Kilimandjaro comme nous les aurions vus en plein jour. Je termine ce livre sur l'image d'un éclair éternel. En un sens bien différent, hélas! mon coup de projecteur n'a que trop duré. Je suis conduit cependant à ajouter deux notes parce que la méthode que j'ai choisie a quelques inconvénients pratiques: elle peut paraître simplifier à l'excès et laisser trop de choses de côté. Un passage, notamment, me laisse cette impression: celui où je parle des peintures rupestres. Je n'ai pas l'intention de traiter là de ce que les savants peuvent apprendre en les examinant, mais seulement de ce que tout un chacun peut apprendre du seul fait qu'il y ait des peintures. Je vois bien qu'à vouloir donner un tour naïf à mon exposé, j'ai pu exagérer même ma propre ignorance. Sans prétendre à une culture scientifique élevée, je regretterais de donner à penser que je ne sais rien de plus au sujet des différents âges de l'humanité primitive. Je sais fort bien que son histoire est très élaborée, et qu'il y a eu de fort nombreuses étapes avant les hommes de Cro-Magnon ou tels autres auxquels on associe ces fresques. Les recherches récentes sur les Néandertaliens et quelques autres races semblent d'ailleurs montrer ce que nous avons déjà observé. La thèse d'un développement lent ou tardif de la religion ne sort guère renforcée des dernières découvertes sur les précurseurs des imagiers de l'âge du renne. Les savants paraissent croire que, quoi qu'il en soit du caractère religieux des peintures de rennes, les peuples qui les ont précédés étaient déjà religieux: ils enterraient leurs morts selon des rites révélateurs d'un mystère et d'une espérance. Ces observations renforcent indubitablement l'argumentation déjà utilisée, que n'entame aucune mensuration de crâne même fort primitif. Il ne sert pas à grand-chose de comparer la boîte crânienne de l'homme avec celle du singe, s'il est absolument certain que jamais aucun singe n'a enterré un autre singe en lui fournissant les vivres nécessaires à son voyage jusqu'au paradis des singes. D'ailleurs, à propos d'os, j'ai également entendu parler du crâne de Cro-Magnon qui se trouve être notablement plus volumineux et plus délicat que nos crânes modernes. C'est une histoire très amusante. Elle a conduit un éminent évolutionniste à découvrir - mieux vaut tard que jamais puis à proclamer qu'il ne faut rien affirmer à partir d'un spécimen unique. Un crâne isolé a le devoir de rendre évidente l'infériorité de nos ancêtres. Tout crâne isolé qui tendrait à prouver le contraire est suspect d'avoir appartenu à un hydrocéphale.

À propos de la science

Dans ce livre où j'entends seulement battre en brèche des erreurs courantes et souvent fort grossières, je crains d'avoir quelquefois donné l'impression de tourner en dérision le travail véritablement scientifique, ce qui est à l'opposé de mes intentions. Je n'attaque pas le scientifique qui explique l'éléphant, mais le sophiste qui l'anéantit. Il se trouve que le sophiste travaille pour épater la galerie, aujourd'hui comme au temps des Grecs. Il séduit l'ignorant, surtout quand il se

pare d'autorité scientifique. Je n'ai jamais voulu être moi-même un critique impertinent des vrais savants. Nous devons tous beaucoup aux travaux des spécialistes qui se consacrent à leurs recherches, notamment aux plus récentes, que j'ai personnellement utilisées ici ou là. Je n'ai pas alourdi ma brève argumentation de citations et de références qui ne servent à rien qu'à se faire paraître savant, mais je crois qu'il est arrivé que certaines de mes allusions, trop cursives, amènent quelques malentendus. Ainsi me suis-je mal exprimé à propos de Chaucer et de l'Enfant martyr: je voulais dire que le poète pensait sans doute au saint anglais et qu'il donnait à cette histoire une coloration étrangère. De la même façon, au chapitre « Dieu et les dieux », deux remarques se suivent de telle sorte que l'on peut croire que ma seconde anecdote monothéiste se passe dans le Pacifique. J'entends bien qu'Atahocan appartient aux indigènes de l'Amérique et non pas à ceux des îles du Pacifique. Au chapitre « Antiquité de la civilisation », qui me paraît le moins satisfaisant, j'ai donné ma propre interprétation de la signification du développement de la monarchie égyptienne d'après certains ouvrages, par exemple celui du pr J.-L. Myres, comme si les faits qu'ils établissent la rendaient certaine. La confusion n'est pas volontaire. Il n'était pas non plus dans mon intention de laisser entendre dans la suite de ce chapitre que les déterminations anthropologiques des races ont moins de valeur qu'elles n'en ont en fait. Ma critique n'a qu'une portée relative: je puis dire que les pyramides sont plus faciles à voir que les pistes du désert, sans néanmoins nier que des hommes plus savants que moi puissent voir des pistes où je ne vois que sable vierge.